

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE

L'éditeur de cet ouvrage déclare se soumettre d'esprit et de cœur à toutes les ordonnances de la sainte Église Romaine, soit sur les titres de Saint et de Bienheureux, soit sur le récit des vertus et des œuvres miraculeuses qui n'ont pas été sanctionnées par l'autorité souveraine du Vicaire de Jésus-Christ.

MÉNOLOGE

DE LA

COMPAGNIE DE JÉSUS

PAR LE P. ÉLESBAN DE GUILHERMY

DE LA MÊME COMPAGNIE

ASSISTANCE DE GERMANIE

SECONDE SÉRIE

COMPRENANT LES PROVINCES D'ANGLETERRE, DE FLANDRE-BELGIQUE, DE GAULE-BELGIQUE, DE LITHUANIE ET DE POLOGNE

PREMIÈRE PARTIE





PARIS

TYPOGRAPHIE M.-R. LEROY

185, RUE DE VANVES.

1899

L'avant-propos, placé en tête de la première Série de ce Ménologe, s'applique également à la seconde. Si le lecteur veut bien s'y reporter, il y verra les raisons qui nous ont déterminé à distribuer, comme nous l'avons fait, les dix Provinces qui composaient l'ancienne Assistance de Germanie, en deux Séries ou sections, dont chacune est formée de cinq Provinces et a son Ménologe particulier. Il y trouvera en même temps les règles que nous avons cru devoir suivre par rapport au classement des notices, à l'orthographe des noms de personnes et de lieux, et à la solution des difficultés de chronologie.

Les Provinces de l'Allemagne proprement dite, ou de la première Série, se sont montrées également grandes par les œuvres et les vertus ; les deux volumes qui précèdent en ont rendu, nous pouvons l'affirmer, l'incontestable et magnifique témoignage. Les Provinces de Pologne, d'Angleterre et des Pays-Bas n'ont pas été moins illustres ni moins riches en fruits de zèle et de perfection ; les pages qui suivent, où nous avons esquissé à grands traits les biographies de leurs saints religieux, de leurs apôtres et de leurs martyrs, vont le proclamer avec éclat.

Sans répéter ce que nous avons écrit dans l'avant-propos des gloires communes à toute l'Assistance, qu'il nous soit permis de relever un trait particulier, tout à l'honneur des Provinces dont nous commençons le Ménologe.

Deux d'entre elles, la Pologne et la Lithuanie, peu d'années avant le bref de Clément XIV, étaient parvenues à un tel état de prospérité, qu'à la XVIIIe Congrégation générale, elles furent érigées en Assistance propre. A leur tour, l'Angleterre et les missions d'Irlande, d'Écosse et du Maryland, si longtemps comme noyées dans le sang de leurs fils et entravées dans leur recrutement par une législation implacable, ont pris en peu d'années, des deux côtés de l'Atlantique, un merveilleux essor, dès que les lois d'oppression ont été rapportées ou laissées en oubli, et en 1852, par décret de la XXIIe Congrégation, elles ont formé l'Assistance d'Angleterre.

Aux Pays-Bas, même expansion. La Hollande, simple mission de la Province flandro-belge, dont les ouvriers étaient presque constamment réduits à se cacher pour faire le bien, déploie maintenant au grand jour sa féconde activité, dans ses résidences, ses collèges, ses missions lointaines, et depuis 1850 constitue une Province indépendante. Quant à la Belgique, qui remplace les deux anciennes Provinces flandro-belge et gallo-belge, bien que les vicissitudes politiques aient rétréci son premier territoire, elle compte aujourd'hui un plus grand nombre de sujets que ses deux devancières réunies; et non contente des œuvres qu'elle soutient avec tant de zèle sur le sol natal, elle envoie des légions d'apôtres aux peuples infidèles des Indes et de l'Afrique.

Dans ces magnifiques accroissements, nous aimons à saluer la bénédiction d'en haut sur les vaillants fils d'Ignace qui, pour défendre les intérêts de Dieu et de son Église, n'ont cessé de répandre la sueur de leurs fronts et le sang de leurs veines.

La carte de l'Assistance de Germanie est jointe à chacun des deux volumes de cette nouvelle Série. Une table alphabétique générale de tous les Pères et Frères, dont l'éloge figure dans l'ouvrage entier, termine le second volume.

Rappelons encore que suivant la règle adoptée dans les Ménologes précédents, nous nous renfermons dans les trois premiers siècles de la Compagnie : nous nous arrêtons à l'année 1840.

JACQUES TERRIEN, S. J.

Paris, en la fête de saint Jean Berchmans, 13 *août* 1899.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

DEUXIÈME SÉRIE.

Ier JANVIER

—

* Le premier jour de janvier de l'an 1660, mourut à Malines le F. Adrien Vermeulen, né à Anvers, modèle accompli de la perfection que saint Ignace demande aux Frères coadjuteurs de la Compagnie. Il remplit quarante années de suite l'office de cuisinier au noviciat de Malines ; et durant un si long espace de temps, il ne céda jamais à la fatigue, à la routine ni à l'ennui ; chaque jour il reprenait avec la même diligence la tâche de la veille, comme s'il ne faisait que de commencer. Sa charité pour les malades, et les étrangers qui passaient par la maison, était pleine de délicatesse ; non moins digne d'éloges étaient sa patience et son inaltérable sérénité au milieu de tous les contretemps qui venaient l'assiéger dans son emploi. Les novices, selon l'usage, étaient envoyés,

à tour de rôle, à la cuisine. Par leur inexpérience, leur bonne volonté même, ils étaient souvent pour le bon Frère un embarras plutôt qu'une aide ; il ne se troublait de rien, et continuait à les diriger avec le même calme et la même douceur. Quant aux jeunes Frères Coadjuteurs placés auprès de lui pour apprendre la cuisine, il s'appliquait à leur inspirer avant tout l'esprit d'ordre et de pauvreté, la meilleure sauvegarde contre la négligence et le gaspillage.

Plus d'une fois, pendant ces quarante années, le F. Vermeulen avait vu se renouveler les supérieurs et eut à suivre des directions qui n'étaient pas toujours les mêmes ; il ne se plaignit et ne murmura jamais, uniquement jaloux d'obéir à Dieu, qui s'exprimait par leur bouche. Homme d'oraison, il ne cessait de prier au milieu de ses occupations les plus absorbantes. Dans ses dernières années, il fut déchargé de son emploi. On le voyait alors, après avoir servi la messe, rester de longues heures en prière, en attendant que quelque Père eût besoin de lui dans ses visites aux malades. Pour s'entretenir plus librement avec Dieu, le F. Vermeulen fuyait tout commerce inutile avec les hommes ; même dans les plus grands froids de l'hiver, il évitait de s'approcher du chauffoir commun, afin de ne pas s'exposer au danger de violer le silence, et pendant sept années entières il n'entra pas une seule fois dans la chambre des autres. Une modestie angélique et une mortification rigoureuse furent jusque dans sa vieillesse la gardienne de sa pureté.

Sur le point d'expirer, le bon religieux, oubliant les longues années dépensées au service de ses frères, protesta à plusieurs reprises qu'il mettait toute son espérance dans les mérites de Jésus-

Christ Notre-Seigneur et dans le cœur immaculé de la bienheureuse Vierge, et il rendit saintement le dernier soupir, à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Levens deughden en wonderheden van een goet ghetal Broeders tydelycke Coadjuteurs... T'Antwerpen, 1668, 1 *januar.*, *p.* 15.

II JANVIER

—

Le deuxième jour de janvier de l'an 1623, mourut à Gand le P. THOMAS MORE, anglais, digne héritier de la foi aussi bien que du sang de l'illustre chancelier et martyr Thomas Morus. A l'âge de vingt-cinq ans, il avait obtenu d'aller affronter la mort dans son pays, en se consacrant au salut des habitants de la campagne, à peu près entièrement abandonnés. Afin de s'exercer par une mortification continuelle à souffrir ce qu'il plairait à Notre-Seigneur, il faisait toujours à pied ses courses apostoliques. Arrêté et jeté dans les prisons, où le fils de Marie Stuart faisait alors languir tant de prêtres catholiques, il fut après de cruelles souffrances condamné à l'exil, et mourut saintement, pendant qu'il se préparait à de nouveaux combats par les exercices de la troisième probation. Il était âgé de trente-sept ans et en avait passé douze dans la Compagnie.

Narratio obitus P. Thomæ More (Necrol. Provinc. Angl., Arch. Rom.). — FOLEY, *Records of the english Province, t.* 5, *p.* 702; *t.* 7, *p.* 520. — OLIVER, *Collections towards illustrating the biography of the scotch, english and irish members of the Society of Jesus,* 2e *édit., London,* 1845, *p.* 144.

* Le deuxième jour de janvier de l'an 1602, mourut à Louvain le F. Bertrand Cornely, un des premiers Frères Coadjuteurs de la Compagnie en Belgique. L'histoire manuscrite du collège de Louvain ne fait pas difficulté de l'appeller l'image et l'expression vivante des règles de la Compagnie. Enfant et jeune homme, Bertrand Cornely avait été formé à la piété par les leçons d'un très saint prêtre, son oncle, qui avait annoncé d'avance la prochaine apparition d'un Ordre suscité d'en haut pour venir au secours de l'Église. Mais ce grand serviteur de Dieu étant mort, Bertrand se laissa entraîner par de perfides compagnons, et bientôt, les devançant tous, il devint un fanfaron de vice; comme Augustin, il se faisait gloire de ses désordres et de sa propre honte. ›

Dieu cependant avait sur lui des pensées de miséricorde ; il se préparait à dessiller ses yeux. Un jour de carnaval, Bertrand avait été choisi pour le roi de la fête. Au milieu des danses qui avaient suivi de ridicules et bruyantes folies, et un long festin dans lequel tous avaient bu et mangé avec excès, un éclair vint tout à coup illuminer son âme. Les rayons en étaient si pénétrants et projetèrent sur ses désordres une lumière si vive, qu'il ne put en supporter l'éclat et, s'échappant de la salle de danse, courut se cacher, pleurant ses fautes et déjà converti. Cependant ses compagnons le cherchent de tous côtés et, après l'avoir trouvé dans son réduit, s'efforcent de le ramener au bal. Il leur répond d'un ton grave qu'il faut sauver son âme, fuir le péché, éviter l'enfer. Ils s'imaginent qu'il joue un rôle et, avec de grands éclats de rire, applaudissent au prédicateur. Mais lui reprend son thème, et proteste qu'il ne veut plus, pour des joies fugitives, s'exposer à des

maux sans fin. Un tel accent de vérité et de sainte terreur vibre dans sa voix que ces écervelés sont eux-mêmes saisis ; plusieurs se convertissent, et deviennent de solides et fervents chrétiens.

Reconnaissant de la grâce qu'il venait de recevoir, Bertrand Cornely voulait se donner à Dieu sans réserve. Dans quel Ordre entrer ? Il ne connaissait pas la Compagnie. Il savait seulement qu'un des disciples de son saint oncle à l'école de Menin, le P. Eleuthère Dupont, avait embrassé la règle de saint Ignace. Or, précisément à cette époque, le P. Dupont, pressé par une inspiration irrésistible qu'il ne pouvait s'expliquer lui-même, se rendit à Menin. Bertrand courut aussitôt se jeter à ses pieds et s'offrit à lui, protestant qu'il le suivrait partout, afin de servir uniquement Notre-Seigneur. Le P. Dupont l'interroge, et ravi des merveilles de grâce qu'il découvre dans l'âme de ce jeune homme, il le reçoit au nombre des novices : « Maintenant, disait-il, je comprends ce que j'avais ignoré jusque là ; c'est Dieu lui-même qui m'a conduit ici. »

La vie religieuse de Bertrand fut digne de si beaux débuts ; il se livra complétement à l'action divine, et Dieu de son côté le combla des grâces qui semblent le privilège des âmes demeurées toujours fidèles. Sa physionomie avait quelque chose d'angélique ; le P. Léonard Lessius avouait plus tard que la vue de ce saint Frère avait été pour lui le plus vif des aiguillons, et que rien ne l'avait plus efficacement engagé à entrer dans la Compagnie. Par son esprit de prière, son obéissance, sa fidélité aux plus petites choses, Bertrand Cornely mérita d'être appelé la perle des Frères Coadjuteurs, *gemma Coadjutorum*. Le Père Provincial, Bernard Olivier, se trouvait à Tournai, quand il apprit la mort du F. Ber-

trand. Il fit aussitôt réunir la communauté, « et pendant une heure entière, dit l'historien du collège de Louvain, il célébra, au milieu de ses larmes, les vertus de celui que Dieu venait d'appeler à la gloire. »

Historia (ms.) collegii Lovaniensis ad ann. 1602 *(Arch. Rom.).* — *Levens van Broeders Coadjut.*, 2 *jan.*, *p.* 24. — *Litteræ ann. Societ., anno* 1602, *p.* 677.

---

* Le deuxième jour de janvier de l'an 1623, mourut à Louvain, pendant sa première année de philosophie, le jeune et angélique F. MATTHIEU DE VOS, de Bruxelles, l'enfant de la très sainte Vierge et l'adorateur assidu de Notre-Seigneur au Saint Sacrement. Dès ses plus tendres années, il avait mis son innocence sous la protection de la Reine des vierges, et récitait tous les jours le chapelet en son honneur. En échange de ce filial tribut, il obtint de cette bonne Mère, comme il aimait à le reconnaître, la grâce de la vocation à la Compagnie. Alors, avec l'amour de Marie, grandit dans son cœur l'amour de Jésus : sa plus douce joie était d'aller se prosterner au pied du tabernacle ; le divin Sauveur, sous les espèces eucharistiques, était son refuge universel ; en toute occasion, il recourait à lui. Il lui recommandait non seulement les intérêts spirituels de son âme, mais ses progrès eux-mêmes dans l'étude ; il conseillait la même pratique à ses frères : *Accedite ad eum*, leur disait-il souvent, *et illuminamini, ut fructum in studiis faciatis.*

A cette divine école, le F. De Vos avait appris surtout la grande science de l'humilité, du zèle et du sacrifice. Il aspirait à dé-

penser sa vie dans les ministères les plus humbles et les plus laborieux, au service des soldats dans les armées, ou des pauvres dans les missions de campagne. Ces désirs d'immolation n'étaient pas de ceux que dissipe le premier souffle de l'épreuve ; on le vit bien au courage et à la sainte joie que le F. De Vos fit éclater dans les cruelles souffrances de sa dernière maladie. Ceux qui en furent témoins affirmaient hautement n'avoir jamais vu de spectacle comparable à celui que leur donna sur son lit de mort ce jeune homme de vingt ans.

Summar. vitæ defunct. Provinc. flandr.-belg. (Archiv. Rom.). — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 2a *jan.*, *p.* 5.

III JANVIER

—

Le troisième jour de janvier de l'an 1619, mourut à Louvain, en haute réputation de sainteté, le P. ANSELME VAN DEN CRUYCE, un des grands bienfaiteurs de la Compagnie en Belgique. Il appartenait à une noble et riche famille, et s'était marié à Catherine Daniels, célèbre elle-même par ses héroïques vertus, et dont l'histoire fut publiée presque aussitôt après sa mort. Il était si ferme dans la foi, qu'il souffrit durant sept années entières l'exil et la perte de ses biens, plutôt que de prêter l'oreille aux ministres de l'hérésie. Rentré en possession de sa fortune, il la consacra magnifiquement à Dieu et aux pauvres; lorsqu'il voyait ses nièces et sa femme distribuer aux malheureux de larges aumônes: « Donnez, donnez, leur disait-il, mais n'oubliez pas de me faire rendre le centuple promis par Notre-Seigneur. »

Le collège de la Compagnie à Louvain, boulevard du catholicisme en Belgique, risquait d'être abandonné faute de ressources; les généreuses libéralités de cet homme de foi le soutinrent. Non content des secours matériels accordés aux étudiants, il invitait souvent à sa table ceux qui lui semblaient plus capables de travailler à la gloire de Dieu, et faisait adroitement tomber la conversation sur le genre de vie et les œuvres apostoliques de nos premiers

Pères. Par cette industrie, il en amena plusieurs à embrasser une si belle et si sainte vocation.

Il n'avait eu de son mariage avec Catherine Daniels qu'un seul enfant; une mort prématurée le lui ravit dès l'âge de huit ans. Mais à l'école de son père, le jeune François s'était épris d'une si vive et si tendre affection pour la famille de saint Ignace, qu'il obtint du Père Provincial, Baudouin de Lange, l'autorisation de prononcer avant son dernier soupir la formule des vœux de nos Frères Coadjuteurs ; et à ce titre, il fut enseveli avec les habits de la Compagnie et obtint les suffrages ordinaires de la Province. Son père n'aspirait qu'à partager le même bonheur. Déjà il était convenu avec sa femme qu'ils mèneraient désormais ensemble une vie angélique : mais ce n'était pas assez pour son ambition d'être uniquement à Dieu. Enfin, après une longue attente, réclamée par d'impérieuses exigences, il découvrit tout son dessein. Catherine Daniels en accueillit la confidence avec une sainte joie ; et non moins généreuse que son mari, elle alla se renfermer dans un monastère d'Annonciades.

Admis au noviciat à l'âge de cinquante-quatre ans, le P. Van den Cruyce n'aspira qu'à la dernière place, et pendant les quatorze années environ qu'il vécut dans la Compagnie, il ne voulut se rappeler ce qu'il avait donné à Notre-Seigneur que pour le bénir de lui avoir rendu le centuple, et au delà, dans les saintes joies de l'humilité, de l'obéissance et de la pauvreté.

Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 4, *n.* 90, *p.* 198. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 3 *jan.*, *p.* 7. — *Litteræ ann. Provinc. flandro-belgic.*, *anno* 1619 *(Archiv. Rom.)*. — *Histor. colleg. Lovan. ad ann.* 1605, 1619 *(Archiv. Rom.)*.

* Le troisième jour de janvier de l'an 1592, mourut au noviciat de Tournai le F. Baudouin Cuvillon, novice Scolastique, dont les Lettres annuelles de la Compagnie ont raconté les luttes glorieuses pour se défaire de ses grands biens et embrasser la pauvreté de Jésus-Christ. Dès le premier éveil de sa raison, il parut comblé de toutes les bénédictions de Dieu. A dix ans, la vue et les entretiens de deux des Nôtres le captivèrent si vivement, qu'il aurait voulu se joindre à eux. Trois ans après, il fut admis à suivre les classes de la Compagnie à notre collège de Douai. Là, ses désirs ne firent que s'accroître ; il s'appliquait avec une ferveur admirable à la pratique des plus excellentes vertus, la pureté, le mépris du monde, le zèle des âmes. Sur tous ses livres et cahiers il avait écrit, pour les avoir perpétuellement sous les yeux, ces paroles du Sauveur : « *Væ vobis divitibus,* malheur à vous, riches », et il y avait ajouté ce commentaire, « *quia difficile est post delicias sequi delicias*, car il est difficile que les délices du temps soient suivies des délices de l'éternité ». Et comme pour se consoler de ne pouvoir encore répondre à l'appel de Dieu, il faisait de larges aumônes à ceux de ses condisciples pauvres, qui se destinaient à la Compagnie, et leur abandonnait jusqu'à ses propres vêtements.

Enfin, à force de prières et de larmes, il arracha de ses tuteurs d'abord et ensuite du Père Provincial la permission si longtemps convoitée. On ne saurait exprimer sa joie. Quand on lui présenta les humbles livrées, qui devaient désormais le parer, il les salua avec une sorte de transport : « *Salvete, augusta eorum paludamenta qui de mundo triumphaverunt.* Salut, nobles trophées de ceux qui ont vaincu le monde. »

Ce saint enthousiasme ne s'attiédit point. Le F. Baudouin, disent les annales de la Compagnie, pratiqua les vertus de notre vocation, l'union à Dieu, la modestie, l'humilité, la mortification, la charité avec une perfection consommée ; il semblait qu'il en fût en pleine possession, et n'eût plus besoin de travailler à les acquérir. En même temps, il exerçait autour de lui une telle influence et imprimait à tout le noviciat un si généreux élan vers le bien, qu'on le regardait comme un ange envoyé du ciel pour entraîner ses frères à la suite de Notre-Seigneur. Sa carrière fut courte ; mais en peu d'années, il avait amassé les trésors d'une longue vie ; après une maladie de sept jours à peine, il alla se mêler aux rangs de la Compagnie triomphante.

Litteræ annuæ Societ. Jesu, anno 1592, *p.* 95. — Nadasi, *Annus dier. memorab.,* 3ª *januar.*, *p.* 7.

IV JANVIER

—

* Le quatrième jour de janvier, octave de la fête des Saints Innocents, mourut en 1822, au collège de Clongowes, le F. Robert Sherlock, irlandais, Coadjuteur temporel, entré à l'âge de trente-six ans dans la Compagnie. Il s'était toujours distingué par une tendre dévotion à ces premiers témoins de la royauté du Sauveur naissant, et s'était efforcé de leur devenir semblable par son esprit d'humilité et de simplicité. Il ne s'appliquait pas avec moins d'ardeur aux autres vertus, la mortification, l'union à Dieu, la charité pour les pauvres, en faveur desquels il se privait toujours de quelque chose à table, afin de grossir les aumônes qui leur étaient distribuées. A son lit de mort, comme on lui demandait s'il désirait quelque chose : « Eh ! que puis-je désirer, répondit-il en levant les yeux au ciel, si ce n'est d'être uni à mon Seigneur et à mon Dieu »? Le F. Sherlock avait passé cinq ans dans la Compagnie.

Memoria defunctorum Patrum ac Fratrum Societ. Jesu ex collegio Cluenensi in Hibernia (Archiv. Rom.). — Oliver, *Collections... p.* 265. — *Memorials of the irish Province, june,* 1898, *p.* 52.

V JANVIER

Le cinquième jour de janvier de l'an 1610, mourut à Luxembourg le P. Henri de Samrez, vaillant défenseur de la foi catholique contre l'hérésie, en France, en Angleterre et dans les Pays-Bas. Quand la reine Marie Stuart, prisonnière d'Élisabeth, eut fait parvenir secrètement à Rome son désir d'avoir près d'elle un Jésuite, le P. Henri De Samrez fut choisi pour cette noble et périlleuse mission. Déguisé en médecin, il triompha de tous les obstacles, et fut durant plusieurs années le consolateur et le soutien de cette malheureuse princesse. Jour et nuit il était en danger de payer une pareille hardiesse de sa liberté et de sa tête. Mais il était de ces hommes que rien n'épouvante et n'arrête, pour sauver les âmes et servir Dieu. De retour en Belgique, il fut l'apôtre des armées catholiques ; un seul trait fera juger du respect et de l'affection qu'elles lui portaient. En 1592, la garnison de Steenwick dut rendre la ville au prince d'Orange ; mais le vainqueur ayant exigé que le P. De Samrez demeurât prisonnier de guerre, officiers et soldats déclarèrent qu'ils n'accepteraient aucune condition, si l'on prétendait retenir leur Père ; et comme au moment de leur sortie on l'avait saisi de force, au mépris de la foi jurée, ils refusèrent d'avancer d'un seul pas, jus-

qu'à ce qu'il leur eût été rendu. Le P. De Samrez mourut à l'âge de soixante-dix ans, il en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 14, *n.* 24, *p.* 252. — *Imago primi sæculi, lib. sextus, Societas flandro-belgica, p.* 807, 832. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 331. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, t.* 7, *p.* 504. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas... t.* 2, *p.* 269. — Neyen, *Biogr. luxemb., t.* 2, *p.* 105. — Fisen, *Flores Ecclesiæ Leodiensis, p.* 41. — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1610, *p.* 286. — *Ménol. holland.,* 5 *janv.*

Le cinquième jour de janvier de l'an 1614, mourut au noviciat de Brünn, à l'âge de soixante-dix ans, le P. Pierre Torrentinus, né à Venray, dans le Limbourg hollandais. Il fut Maître des novices, Recteur ou Père spirituel des Nôtres pendant trente ans, et toujours, dit le P. Schmidl dans son Histoire de la Province de Bohême, modèle accompli aussi bien que pasteur du troupeau qui lui avait été confié, *factus forma gregis ex animo.* Il avait un don spécial pour amener, par sa douceur même, ses inférieurs coupables de quelque faute, à la reconnaître et à l'expier avec une générosité que jamais aucune rigueur n'aurait obtenue. Ce don de conseil était le fruit d'une conversation toute dans le ciel. Dans l'oraison il paraissait souvent comme ravi en extase et privé de l'usage de ses sens. La puissance de son intercession en faveur des vivants et des morts était regardée comme infaillible. Les âmes du purgatoire venaient fréquemment, disait-on, implorer le secours de ses mortifications et de ses prières ; et plus d'une fois on l'entendit leur

promettre qu'elles seraient bientôt délivrées. Non content d'offrir alors pour elles le martyre que lui faisaient endurer sans relâche de cruelles infirmités, il jeûnait, il veillait et se maltraitait avec une rigueur implacable. Cinquante ans après sa mort, sa chair préservée de la corruption laissait voir encore les traces de ses sanglantes flagellations. Quand il se croyait seul, le P. Torrentinus aimait à s'entretenir à haute voix avec Notre-Seigneur et sa sainte Mère ; il les priait, les interrogeait, et l'on pouvait juger fréquemment à son sourire, qu'il venait de recevoir de leur bouche la réponse désirée. Dieu lui communiqua pareillement dans un haut degré la connaissance de l'avenir. On cite entre autres la prédiction qu'il fit au P. Wenceslas Pillar.

Enivré par le succès de ses prédications, séduit par l'éclat des dignités ecclésiastiques, ce Père avait demandé à sortir de la Compagnie. Conseils, exhortations, prières, rien n'avait pu le retenir. En l'accompagnant à la porte du collège d'Olmutz, dont il était alors Recteur : « P. Wenceslas, lui dit le P. Torrentinus, que je vous plains ! Allez cependant... Un jour arrivera, où vous vous repentirez de ce que vous faites aujourd'hui. Vous nous reviendrez ; pour moi, je ne cesserai point de solliciter la bonté divine jusqu'à ce qu'elle vous ramène à nous. » Ces paroles s'accomplirent à la lettre. Le transfuge jouit des distinctions qu'il avait ambitionnées ; il fut chanoine, prévôt de l'insigne chapitre d'Olmutz ; par dessus tout, il eut le bonheur de demeurer un bon prêtre ; il combla de ses largesses le collège d'Olmutz. Mais le souvenir de son inconstance corrompait ses meilleures joies ; il résolut de revenir à la mère qu'il avait si imprudemment quittée. Longues autant que pressantes furent ses instances. Le P. Mutius Vitelleschi se laissa

fléchir enfin, et à cinquante-deux ans, Wenceslas Pillar reprit au milieu des novices de Brünn les humbles livrées de la religion. Nul ne se montra plus obéissant, plus petit à ses propres yeux, plus mortifié ; il persévéra huit années dans la même ferveur, et le 5 janvier 1630, au jour même anniversaire de la mort de son saint Recteur, il rendit pieusement le dernier soupir au collège d'Olmutz.

Le P. Torrentinus ne lisait pas seulement les secrets de l'avenir, il paraissait encore revêtu de la puissance des miracles. Un jour qu'il était occupé d'une affaire importante, les novices vinrent lui annoncer que le feu avait pris à la maison. « Eh bien ! répondit-il en souriant, sans s'interrompre, si le feu est à la maison, allez l'éteindre » ! Puis quand il eut achevé son travail, il se dirigea tranquillement vers le théâtre de l'incendie, leva les yeux au ciel, fit un signe de croix sur les flammes, et celles-ci s'éteignirent au même moment.

GEORG. CRUGERIUS, S. J., *Sacerrimæ Memoriæ Bohemiæ Coronæ... Litomislii*, 1667... *t.* 1, 5 *januar.*, *p.* 21 *seqq.* — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *part.* 2ª, *lib.* 5, *n.* 56, *p.* 733 *seqq.* — BOHUSLAUS BALBINUS, S. J., *Miscellanea historica regni Bohemiæ... seu Bohemia sancta... Pragæ*, 1682, *part.* 2ª, *titul.* 51, *p.* 103, *et titul.* 53, *p.* 107. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 5ª *januar.*, *p.* 11.

---

* Le cinquième jour de janvier de l'an 1662, mourut à Bruxelles le F. JEAN ELIAS, Coadjuteur temporel, après quarante-quatre ans de vie religieuse. Il était né à l'Écluse, petite ville de Flandre. Entré à vingt ans dans la Compagnie, il se fit aussitôt remarquer

par son obéissance et son ardeur au travail, dans les pénibles emplois de brasseur et de boulanger. A quatre reprises différentes, il se dévoua au service des pestiférés. Au reste, il avait fait depuis longtemps à Notre-Seigneur le sacrifice entier de lui-même et de toutes les satisfactions de la nature; les supérieurs étaient obligés de mettre un frein à son amour de la mortification.

Tendrement uni à Dieu, il ne voulait perdre aucun des moments que la règle assigne aux exercices spirituels ; s'il prévoyait quelque empêchement pour la journée, il se levait deux ou trois heures avant la communauté, afin de s'acquitter par avance de toute sa dette. Dans ses rapports avec le prochain, le F. Élias n'oubliait point que sa vocation est apostolique. Il accompagnait les Pères chez les pauvres, dans les hôpitaux, parfois même à la cour du gouverneur. Partout le bon Frère, avec la discrétion que demande sa règle, parlait de Dieu; ses discours étaient pleins d'un intérêt et d'un charme délicieux. Les pages se pressaient autour de lui pour l'entendre ; ils venaient même au collège pour le voir encore et demander ses conseils. Une mort bienheureuse couronna cette sainte vie. Après de longues souffrances généreusement supportées, le F. Élias expira doucement dans le baiser du Seigneur, en invoquant les noms de Jésus et de Marie.

Levens... van Broeders Coadjuteurs S. J., 5 *jan.*, *p.* 32.

VI JANVIER

—

* Le sixième jour de janvier de l'an 1721, le P. Simon Bochhorn mourut dans la mission de Linden en Lithuanie, avec la réputation d'un saint. Il fut successivement supérieur des missions de Königsberg et de Linden, Recteur de plusieurs collèges, prédicateur et, pendant douze ans, Instructeur des Pères de troisième probation à Nieswiez. C'était un religieux d'une patience insigne dans les persécutions qu'il eut plus d'une fois à souffrir de la part des hérétiques, d'une charité également tendre et généreuse pour ses frères et tous les membres souffrants de Jésus-Christ, d'une rigueur implacable pour lui-même. Pendant les dix-sept années qu'il exerça le ministère de la parole, il ne monta, dit-on, jamais en chaire sans avoir d'abord imploré la bénédiction divine sur son auditoire et sur lui-même par une rude flagellation.

Le P. Bochhorn marchait toujours en présence de Dieu. Par une faveur accordée aux âmes les plus saintes, il vivait en commerce intime et fréquent avec Notre-Seigneur et la bienheureuse Vierge, qui venaient le consoler, l'instruire, et quelquefois le reprendre de ses négligences dans l'observation des règles. La notice biographique, envoyée au Père Provincial au lendemain de sa mort, contient le récit de plusieurs de ces grâces insignes. Il souffrait depuis plus de vingt ans de violentes douleurs de tête,

qui ne lui laissaient aucun repos. Or, Notre-Dame, un jour qu'il priait devant son image, se fit voir à lui, et pressant doucement entre ses mains la tête de son serviteur, elle le guérit en un instant. A la pensée des redoutables jugements de Dieu, le P. Bochhorn ne pouvait s'empêcher de trembler ; s'adressant au Sauveur avec une humble familiarité : « Seigneur, lui dit-il, quand viendra l'heure, où j'aurai surtout besoin de votre miséricorde, l'heure de ma mort et du jugement, aurez-vous pitié de moi » ? Et Jésus lui répondit : « *Miserebor*, oui, j'aurai pitié de toi ». Un autre jour, comme écrasé sous le poids de son exil loin de Dieu, et tremblant de frayeur à la pensée de sa propre fragilité, toujours en péril de perdre la grâce, il conjurait Notre-Seigneur ou de le délivrer des tentations ou de le rappeler à lui : « Non, mon fils, lui dit le Sauveur ; il est bon que tu vives ainsi pour grossir le trésor de tes mérites » ; et d'une voix très douce qui remplit le P. Bochhorn d'une ineffable consolation, il ajouta : « Tu es au nombre de mes élus ». Ce grand serviteur de Dieu mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; il en avait passé soixante-et-un dans la Compagnie.

P. Joann. Poszakowski, S. J. *Societas Jesu lithuana, opus ms.*, *p.* 67 *et* 1003. — *Excerpta ex mss. sigillo obsignatis ac ad R. P. Alex. Sawicki pro tunc Provincialem missis post obitum p. m. P. Simonis Bocchorn*, *apud P.* Poszakowski, *p.* 68. — Patrignani, *Menol.*, 6 *genn.*, *p.* 67. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1563.

---

*Le sixième jour de janvier de l'an 1722, mourut à Sandomir le P. Basile Narbuth, de l'illustre et antique famille des ducs de Li-

thuanie. Il unit ensemble dans un haut degré la science et la vertu. Profondément versé dans la connaissance des langues, de l'histoire, du droit canon, des Saints Pères et de l'Écriture sainte, il occupa tour à tour avec un grand éclat les principales chaires de sa Province. Mais son affaire capitale était celle de sa perfection; il s'attachait de préférence aux vertus solides qui font mourir la nature : l'humilité, l'obéissance, le renoncement ; s'il avait quelque préférence, c'était pour les emplois, les collèges, où il trouverait plus à travailler et à souffrir dans l'obscurité et l'oubli, sous le seul regard de Dieu.

Zélateur ardent du salut des âmes, le P. Narbuth consacrait aux ministères apostoliques toutes les heures que les travaux de l'étude et des classes lui laissaient libres ; il visitait les prisonniers, assistait les malades et les moribonds, entendait les confessions ; il ne connaissait point d'autre repos. En temps de mission, il donnait pleine carrière à son zèle. S'il avait été reçu dans quelque noble famille, le repas à peine terminé, il demandait courtoisement à se retirer, et courait à la recherche des brebis égarées pour les ramener au bercail. Dieu daigna plus d'une fois confirmer par des prodiges la vertu de son serviteur. Le P. Narbuth était un jour entré dans une maison pour y demander un abri ; le jeune fils de son hôte venait de mourir ; touché de compassion en voyant la douleur des parents, le missionnaire se met en prière et bientôt l'enfant se lève plein de vie. Cette puissance auprès de Dieu brilla plus vivement encore après sa mort ; une multitude de grâces extraordinaires dans l'ordre temporel et spirituel furent obtenues par son intercession. Plusieurs de ces faveurs ont été attestées avec serment par ceux qui en avaient été l'objet ou les

avaient vues de leurs yeux. Le P. Narbuth mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Boero, *Menologio della Compagnia di Gesù, Roma*, 1859, 6 *gennaio, p.* 112. — Sommervogel, *Bibliothèque de la Compagnie de Jésus, t.* 5, *p.* 1581.

VII JANVIER

—

Le septième jour de janvier de l'an 1624, le P. Jean Francisci mourut saintement à Courtrai, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Pendant son noviciat, il entendit un jour très distinctement ces paroles : « Jean, si tu persévères dans ta vocation, tu seras sauvé. Mais si tu la perds par ta faute, tu te damneras. » Depuis ce moment, jusqu'à sa mort, il récita tous les jours, en l'honneur de la sainte Vierge, trois chapelets ; le premier, pour lui recommander les âmes du purgatoire ; le deuxième, pour la remercier de sa vocation, le troisième pour lui demander la grâce de persévérer jusqu'à la mort dans la Compagnie. Afin de se rendre digne de cette faveur par la pureté de son âme, il se confessait chaque jour de ses plus légères imperfections, avec une extrême douleur, et assistait à trois messes d'action de grâces, après avoir lui-même célébré le saint Sacrifice. Une de ses aspirations habituelles était celle-ci : « Seigneur, mettez fin à ma vie, puisque je n'en mets point à mes offenses ! » Il était rempli d'une tendre dévotion pour les mystères de la Passion et aimait à en faire le sujet de ses méditations.

Malgré tant de saintes pratiques, le P. Francisci conjurait souvent ses plus intimes amis de lui obtenir le don de la persévé-

rance; car il tremblait toujours de le perdre par ses péchés. Dans les douleurs mêmes de l'agonie, il redisait encore avec une humilité profonde : « Mes Pères et mes Frères, priez pour moi, je vous en conjure, afin que je ne perde pas ma vocation ».

Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 7ª *januar.*, *p.* 14. — Id., *Pretiosæ occupationes morientium in Societ. Jesu*, *Romæ*, 1657, *cap.* 18, *p.* 159. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 7ª *januar.*, *p.* 10.

Le septième jour de janvier de l'an 1651, le P. Jacques van der Zype, flamand, mourut au Mexique, dans les missions de Cinaloa, qu'il avait eu le bonheur d'arroser de son sang. Les Indiens encore infidèles mirent le feu à sa cabane et, au moment où il en sortait pour échapper aux flammes, le blessèrent à la poitrine d'une flèche empoisonnée. Cette plaie, qui ne se ferma plus jusqu'à sa mort, et d'où s'exhalait sans cesse un sang corrompu et une odeur pestilentielle, ne l'empêcha pas de travailler encore plusieurs années au salut de ces pauvres barbares. Il mérita, par cette héroïque persévérance, d'en gagner un grand nombre à Jésus-Christ et, après avoir prédit le jour de sa mort, il expira des suites de ce long et douloureux martyre, entre les bras de ses chers enfants dans la foi. Le P. Van der Zype était âgé de soixante-six ans; il en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Oviedo, *Menologio... de la Provincia... de Nueva-España... aprobado por N. M. R. P. Francisco Retz...* 1747, 7 *enero, p.* 8. — Alegre, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España... Mexico,* 1842, *t.* 2, *p.* 383.

* Le septième jour de janvier de l'an 1610, mourut à Trèves le P. Jean Theodorici Macherentinus, ainsi appelé du petit village de Gravenmacheren, dans le duché de Luxembourg, où il était né. Le P. Macherentinus, écrit le P. Alegambe, mérite d'être compté parmi les premières colonnes du collège de Fulda ; c'est encore à son éloquence apostolique et à ses admirables exemples de vertu, ajoute le même écrivain, que la Compagnie doit d'avoir été appelée à Aix-la-Chapelle ; enfin c'est à lui que revient en grande partie l'honneur, non-seulement d'avoir sauvé l'antique pureté de la foi, un moment troublée à Trèves par l'hérésie de Calvin, mais d'y avoir ramené et fait refleurir les plus saintes pratiques de la piété chrétienne.

Au milieu de ces travaux, le P. Macherentinus fut brusquement arrêté et bientôt réduit à l'inaction par une très pénible infirmité. Moins sensible à son mal qu'au détriment qui en résultait pour les âmes, le zélé religieux conjura Notre-Seigneur, avec une humble confiance, non de le guérir, mais de tempérer tellement ses souffrances qu'il pût reprendre son ministère. Une prière si pure méritait d'être exaucée ; elle le fut surabondamment. Le mal diminua d'abord peu à peu, et finit par disparaître presque tout à fait. Quinze années encore, le P. Macherentinus continua de se dépenser à la gloire de Dieu par la parole et par la plume. Un asthme violent qui survint alors ne put l'obliger au repos. Cependant il était parfois si épuisé, qu'en se traînant près de ses malades, il devait s'arrêter presque à chaque pas dans les rues et les places publiques. Un dernier effort pour entendre, malgré un froid excessif, la foule des pénitents qui se pressaient à son confessionnal

aux fêtes de Noël et de la Circoncision, acheva de le briser ; il succomba quelques jours après, victime de son zèle. Sa mémoire demeura en bénédiction, et pendant une année entière, des mains pieuses couvrirent de fleurs son tombeau. Le P. Macherentinus était âgé de soixante-dix ans ; il en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Societat. Jesu, anno 1610, *p.* 384. — Sotuellus-Alegambe, *Biblioth. Scriptor. Societ. Jesu, p.* 508. — Frider. Reiffenberg, S. J., *Historia Societ. Jesu ad Rhenum Inferior., Coloniæ,* 1764, *lib.* 14, *n.* 105, *p.* 492. — P. Christoph. Browerus, S. J., *Metropolis Ecclesiæ Trevericæ.. Confluentibus,* 1856, *t.* 2, *l.* 5, *c.* 7, *p.* 282. — Sommervogel, *Bibliothèque..., t.* 5, *p.* 261. — *Ménol. holland.,* 7 *janv.*

---

*Le septième jour de janvier de l'an 1638, mourut à Valenciennes le P. Guillaume Marci, de Dinant. Pendant trente années, il dirigea l'œuvre dite dominicale ou catéchétique, avec une constance, un dévouement, une charité qui ne se démentirent jamais ; aussi était-il appelé le père des enfants, et les enfants eux-mêmes, qui ne connaissaient la Compagnie que par leur saint catéchiste, avaient-ils donné son nom à tous les Pères du collège. Les pauvres n'étaient pas l'objet d'une moindre sollicitude ; il leur prodiguait avec le même amour l'aumône de l'âme et celle du corps. Un de ses pénitents, animé par son exemple, consacrait chaque année jusqu'à trois mille florins à soutenir ces deux belles œuvres des pauvres et des catéchistes.

Un autre ministère cher au P. Guillaume Marci, c'était l'assistan-

ce des moribonds. Il avait reçu pour le remplir, dit l'auteur de sa notice, une grâce extraordinaire. Tous voulaient l'avoir à leur chevet au moment de paraître devant Dieu ; les personnes mêmes qui n'étaient pas sous sa direction lui faisaient promettre, pendant qu'elles étaient en santé, de venir les aider à franchir avec confiance le redoutable passage.

Le martyre de la charité couronna cette belle vie dépensée tout entière dans les œuvres de la charité. Une maladie contagieuse s'était déclarée à Valenciennes ; le P. Guillaume Marci s'offrit aussitôt à secourir les victimes du fléau ; après des prodiges de dévouement, il tomba frappé par le mal. La ville de Valenciennes, en témoignage de son admiration et de sa reconnaissance, fit célébrer à ses frais les funérailles de l'homme de Dieu. Le P. Marci était âgé de soixante-quatre ans ; il en avait passé quarante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Arch. Rom.). — ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charit.*, *p.* 410. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 316. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 532. — CAPPLIEZ, *L'école dominicale de Valenciennes au seizième siècle*, *Valenciennes*, 1883.

---

* Le septième jour de janvier de l'an 1668, mourut très saintement à Minsk, sa patrie, le P. STANISLAS SKOROBOHATY, à l'âge de quarante-trois ans, dont il avait passé vingt-sept dans la Compagnie. Il avait sucé la piété avec le lait de sa mère. Encore tout enfant, il ne pouvait regarder un crucifix sans verser des larmes, et il parlait des souffrances du Sauveur avec un accent qui péné-

trait les cœurs et excitait à la devotion. Après Jésus, il n'avait rien de plus cher que Marie. Il se consacra sans réserve à cette bonne Mère, se déclara son esclave perpétuel et, jusqu'à la fin de sa vie, l'honora par mille pratiques de piété et de mortification. Les plus précieuses faveurs et même des visions célestes, lisons-nous dans les annales de sa Province, furent la récompense de ces hommages et de cette générosité. Mais si nobles et si rares que fussent ces dons gratuits, le P. Skorobohaty mérita une louange meilleure : il fut un véritable enfant d'obéissance. Il ne se souvenait pas, assurait-il lui-même, d'avoir jamais manqué à cette promptitude que demande notre Bienheureux Père, et d'avoir jamais achevé la lettre commencée, dès que la voix de la cloche s'était fait entendre.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 773. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).*

---

* Le septième jour de janvier de l'an 1669, mourut à Anvers, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le P. Jean Ackerboom, ouvrier infatigable, *ad miraculum laboriosus*, disent les annales du collège. Prié de ménager ses forces et de prendre quelque relâche, il se contentait de répondre en souriant : *In labore requies* ; le travail, c'est mon repos ». Il avait demandé les missions des Indes ; n'ayant pu les obtenir, il se consacra tout entier à l'instruction des enfants et des ignorants, et pendant un demi-siècle, ne cessa d'enseigner la doctrine chrétienne dans l'église de la maison professe à la cathédrale, dans les écoles, les campagnes, sans donner ja-

mais un signe d'impatience ou d'ennui. Trois ans avant sa mort, il eut la consolation de célébrer son jubilé de catéchiste ; à la touchante cérémonie qui se fit à cette occasion, on vit figurer jusqu'à mille petites filles pauvres conduites par trente vierges, qui l'avaient aidé dans son apostolat.

Le jour de la fête des saints Innocents, peu de temps avant sa bienheureuse fin, l'humble et zélé catéchiste vit en songe une multitude innombrable d'enfants brillants de gloire; c'étaient ceux qu'il avait instruits et qui, grâce à ses leçons, étaient morts avec leur innocence : ils venaient l'inviter à partager leur bonheur au ciel dans le sein de Dieu.

Historia domus professæ Antuerpiensis (Archiv. Rom.).

VIII JANVIER

—

Le huitième jour de janvier de l'an 1628, mourut à Dunkerque, dans la Province gallo-belge, le P. Jean Waels, flamand. Pour suivre Notre-Seigneur dans la Compagnie, il eut à soutenir de violents combats contre les séductions et les larmes de sa famille ; il s'enfuit à Rome et passa quelque temps au Collège Romain avec le bienheureux Louis de Gonzague, dont les exemples, toujours présents à sa mémoire, ne cessèrent de l'animer jusqu'à sa mort à vivre uniquement pour Dieu. D'une extrême délicatesse de conscience, il recourait tous les jours au saint tribunal de la pénitence, afin de reproduire plus parfaitement en lui la pureté des anges ; et à l'âge de soixante ans, on le voyait solliciter et recevoir, avec la docilité d'un enfant et la joie d'une âme vraiment humble, la réprimande de ses moindres défauts extérieurs, pour s'en corriger. Son amour de la pauvreté lui faisait préférer des souffrances quelquefois très douloureuses à l'emploi de remèdes, dont un pauvre n'aurait pas pu faire les frais ; et comme dans une de nos maisons, on ne pouvait pas même lui procurer un oreiller, on l'entendit répéter plein de joie : « O sainte, ô douce, ô bienheureuse pauvreté » !

Dans la direction des âmes, le P. Waels s'attachait particulière-

ment à inspirer la dévotion à la très sainte Vierge et à saint Joseph. Il avait fait imprimer de pieuses litanies en l'honneur du saint patriarche, et s'était engagé par vœu à la propagation de son culte. Il dirigea de longues années les congrégations de nos collèges avec de grands fruits de sainteté, et pour témoigner lui-même son amour à la Reine du ciel, il jeûnait rigoureusement tous les samedis, sans y manquer même dans ses voyages. Ses dernières paroles à ses frères, réunis autour de son lit de mort, furent celles de saint Jean rappelant à ses disciples le précepte du Sauveur : *Diligamus alterutrum ;* aimons-nous les uns les autres » (I Jo. 3, 23). Ce bon et fidèle serviteur de Dieu s'éteignit doucement dans la soixante-et-unième année de son âge et la quarantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Necrolog. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 13, *n.* 91, *p.* 202. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 8ª *jan., p.* 15. — Patrignani, *Menol.*, 8 *genn., p.* 89. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 512. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 8, *p.* 934.

Le huitième jour de janvier de l'an 1703, mourut à Varsovie, peu de semaines après son élévation au sacerdoce, le P. Pierre Dembski, né de parents hérétiques à Kowno en Lithuanie. Jeune écolier à l'université de Vilna, il embrassa la foi catholique dès l'âge de douze ans. Plus tard, ayant fait une neuvaine à saint François Xavier pour connaître sa vocation, il se sentit appelé à la Compagnie. Il répondit sans hésiter à la voix de Dieu. Mais ce ne fut pas sans avoir à soutenir de rudes combats, surtout de la

part de sa mère, qui mit tout en œuvre pour le retenir auprès d'elle. Pierre Dembski sortit victorieux des plus redoutables assauts. La grâce de sa vocation, achetée au prix de tant d'efforts, lui devint de plus en plus chère ; toutes les semaines, il célébrait, par des pratiques spéciales de mortification, le jour de son entrée au noviciat et celui de ses premiers vœux.

Il était si humble et si généreux à se vaincre, que ses confesseurs ne trouvaient pas dans ses aveux matière suffisante d'absolution. Il avait mis ses résolutions et sa ferveur sous la protection de la très sainte Vierge et du P. Martin Laterna, un des plus célèbres martyrs de sa Province. Comme lui, il ne désirait rien tant que de souffrir pour Notre-Seigneur. Une lutte intérieure terrible qu'il eut à soutenir un jour pour garder dans le calme son âme bouleversée, eut un contre-coup funeste sur sa santé et contribua, dit-on, à précipiter sa fin. Près de mourir, le P. Dembski rendit de nouveau de très vives actions de grâces à Dieu pour le bienfait de sa vocation, et expira plein de joie et de confiance, à l'âge de vingt-sept ans ; il en avait passé dix dans la Compagnie.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana, p.* 167.

IX JANVIER

Le neuvième jour de janvier de l'an 1598, mourut à Naples, exilé pour la foi, le P. Gaspard Haywood, anglais. Il avait été d'abord attaché en qualité de page à la jeune princesse Élisabeth, sous la reine Marie. Mais il renonça bientôt à la cour, et après avoir étudié la théologie, il entra déjà prêtre au noviciat de Saint-André du Quirinal, à l'âge de vingt-sept ans. A peine eut-il prononcé ses premiers vœux, qu'il fut envoyé au secours des catholiques d'Allemagne. Il devint en peu de temps si cher au duc de Bavière, que le Souverain Pontife Grégoire XIII dut écrire à ce prince, pour le prier de permettre au P. Haywood d'aller soutenir la foi, presque anéantie par les persécutions d'Élisabeth, dans son propre pays. Le P. Robert Persons et le bienheureux martyr Edmond Campion avaient en effet désigné tous deux, à Grégoire XIII et au Général de la Compagnie, le P. Haywood comme le plus digne d'être associé à leur entreprise. Les fruits de son apostolat dépassèrent encore leurs espérances. On l'appelait le plus habile des pêcheurs d'hommes de la Grande-Bretagne. Il eut entre autres le bonheur de ramener à la foi les deux glorieux confesseurs Philippe Howard, comte d'Arundel, et Henri, comte de Northumberland. En même temps, il recueillait des aumônes pour les membres captifs ou spoliés de

l'église souffrante de Londres, et allait au péril de sa vie les leur distribuer, comme autrefois saint Paul aux fidèles de Jérusalem, et il les fortifiait contre les terreurs et les séductions de l'hérésie. Lui-même écrivant à Reims au cardinal Allen rapportait à la seule bonté de Dieu les fruits extraordinaires dont il était témoin : « Je ne puis, disait-il, vous exprimer autrement ma stupeur que par les paroles de saint Pierre : Seigneur, retirez-vous de moi, car je suis un pécheur ».

Surpris à la fin par les émissaires de la reine, le P. Haywood fut jeté dans un des cachots de la Tour de Londres, bien qu'il fût tourmenté par de violentes douleurs de goutte, qui ne lui laissaient aucune trêve. Mais rien ne put lasser sa patience. Néanmoins, pour goûter la honteuse joie de le diffamer aux yeux des siens, les juges vinrent à bout de faire croire qu'il avait faibli, en le renvoyant de leur tribunal dans sa prison, tandis que ses compagnons étaient abandonnés au bourreau. L'erreur ne fut pas de longue durée. Après le supplice des martyrs, on découvrit, grâce à quelques aveux de ses ennemis, que le généreux captif, loin de faiblir, avait au contraire provoqué à une dispute solennelle tous les ministres de l'erreur, dont pas un n'avait accepté son défi, et qu'il avait réclamé vivement l'honneur de sceller sa foi de son sang.

Condamné au bannissement après dix-sept mois de captivité, le P. Haywood ne fut délivré de la persécution des hommes que pour être bientôt en proie à la rage des démons. Les esprits infernaux semblaient avoir reçu de Dieu toute liberté, pour lui apparaître sous les formes les plus effrayantes, et même pour se jeter sur lui et le battre cruellement. Il triompha cependant de leur

fureur ; mais à ses derniers moments, cette lutte terrible recommença avec un redoublement de violence. On ne pouvait entendre sans effroi ce redoutable dialogue : « Tu n'as jamais eu sincèrement la foi, disait le démon. — Ah ! répondait le saint confesseur, n'est-ce pas pour elle que j'ai souffert, porté les chaînes, et que je meurs dans une terre étrangère » ! A de nouvelles accusations non moins vaines, le moribond répondait avec le même courage, et rappelait comment la miséricorde du Seigneur l'avait toujours soutenu. Enfin, levant les yeux au ciel, dans un saint transport de joie : « Je vous remercie, dit-il, ô très sainte Mère de mon Seigneur, de ce que vous avez daigné venir à mon aide, et mettre en fuite mon ennemi ». Et peu après le P. Haywood rendit le dernier soupir. Il était âgé de soixante-trois ans et en avait passé trente-six dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 132, *p.* 223. — P. Henr. Morus, *Historia missionis anglicanæ S. J...*, *Audomari*, 1660, *lib.* 4, *n.* 11, *p.* 132. — Tanner, *Societas Jesu apostolor. imitatrix*, *p.* 295. — Bartoli, *L'Inghilterra*, *Firenze*, 1833, *t.* 4, *c.* 5, *p.* 58 *et suiv.* — P. Ignat. Agricola, *Histor. Provinc. S. J. Germaniæ Superioris... Augustæ*, 1727, *t.* 1, *decad.* 5, *n.* 57, 58, *p.* 244, 245. — Patrignani, *Menol.*, 9 *genn.*, *p.* 93. — H. Foley, S. J., *Records of the english Province S. J.*, *London*, 1877, *t.* 1, *p.* 388 *et suiv.* — Oliver, *Collections towards illustrating the Biography of the scotch, english and irish members S. J.*, 1ère *édit.*, *Exeter*, 1838, *p.* 100.

---

* Le neuvième jour de janvier de l'an 1665, mourut au collège de Braunsberg, en Lithuanie, le P. Gorgonius Ageyson, danois, qui avait fait de l'obéissance sa vertu de prédilection. Son exemple

exerçait une influence toute-puissante autour de lui; professeur de théologie, il servait de modèle à ses disciples, et jamais on ne vit parmi eux plus d'exactitude et de régularité.

Suivant la parole de saint Grégoire, toutes les vertus s'épanouissaient dans son âme, vivifiées par l'obéissance: la charité, la patience, la conformité à la volonté de Dieu. En temps de contagion, il se dévoua au service des malades et fut atteint par le fléau; mais contre toute espérance, il échappa à la mort, grâce à la bienheureuse Vierge. Nommé Recteur du collège de Braunsberg, que les calamités de la guerre avait réduit à une extrême détresse, il pourvut aux besoins des siens avec une telle libéralité, qu'on ne put s'empêcher d'y reconnaître une intervention spéciale de la divine Providence. Il fut en butte pendant plusieurs années à de grandes souffrances; il les supporta avec une joie intime et profonde, soutenu par la pensée qu'elles venaient de Dieu. Dans les crises plus douloureuses, il se contentait de répéter: « *Faciat Deus voluntatem suam cum sua creatura.* Que Dieu en agisse avec sa créature selon sa très sainte volonté ». Le P. Ageyson mourut très pieusement à l'âge de soixante-et-un ans; il en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 3. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).* — Patrignani, *Menologio,* 9 *genn., p.* 95.

X JANVIER

—

Le dixième jour de janvier de l'an 1663, le P. Guillaume Stanihurst mourut à Bruxelles, où il était né d'une famille irlandaise, soixante-deux ans auparavant. Il avait eu, dans sa jeunesse, à soutenir pour la conservation de son innocence les mêmes assauts que saint Thomas d'Aquin, et l'on croit qu'il en fut récompensé par Notre-Seigneur de la même manière. Tout en lui respirait une angélique pureté. Son seul aspect suffit pour attirer à la foi une noble dame irlandaise, hérétique, et d'une opiniâtreté jusqu'alors inflexible. « S'il est un saint sur la terre, dit-elle en le voyant, ce doit être celui-ci ». Elle se mit aussitôt sous sa direction pour être instruite de la foi. Le P. Guillaume Stanihurst prit soin pendant trente années de la grande congrégation de la sainte Vierge à Louvain ; sous sa conduite, cette belle œuvre devint si florissante, que les princes de la famille impériale le firent prier de vouloir bien y inscrire leurs noms. Une de ses industries les plus utiles fut de créer pour ses congréganistes une bibliothèque composée des meilleurs livres de piété. Il en écrivit lui-même plusieurs pour leur usage, tels que : *Le Dieu Immortel souffrant pour nous dans un corps mortel ; — La destruction du vieil homme et la naissance de l'hom-*

me nouveau par la méditation des fins dernières ; — La demeure de l'éternité malheureuse ; — Le mot d'ordre d'un soldat chrétien pour chaque jour de l'année ; et quelques autres du même genre, traduits bientôt dans les différentes langues de l'Europe, et répandus de toute part comme des trésors de science et de piété.

La peste ayant éclaté à Louvain, le P. Stanihurst obtint de s'exposer au fléau pour le salut des âmes ; après des prodiges de zèle, il fut à son tour frappé à mort ; mais lorsqu'on désespérait de sa vie, il fit un vœu à saint Ignace, et guérit presque sur-le-champ. Déjà même il se préparait à retourner près de ses chers malades ; mais le peuple et les magistrats de Louvain, jaloux de conserver celui qu'ils aimaient comme leur père, supplièrent ses supérieurs de le soustraire à de nouveaux dangers. Il reçut donc l'ordre de se retirer pour quelque temps à Bruxelles. Il obéit ; mais comme il n'avait désiré sa guérison que dans l'espoir de reprendre son poste de combat, il ne fit plus que soupirer après le ciel, où Dieu ne tarda pas à l'appeler, pour lui décerner la récompense de ses travaux et de son dévouement.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 320. — Patrignani, *Menol.*, 10 *genn.*, *p.* 102. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 10ª *januar.*, *p.* 14. — Sommervogel, *Bibliothèque... t.* 7, *p.* 1483. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 731. — Oliver, *Collections...*, *p.* 266. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire des dix-sept provinces des Pays-Bas*, *t.* 7, *p.* 266.

---

* Le dixième jour de janvier de l'an 1619, mourut à Gratz le P. Jean Decker, d'Hazebrouck, homme, dit le P. Alegambe, *magni inge-*

nii et studii indefessi, raræ probitatis et innocentiæ. Il avait étudié la philosophie sous le P. Léonard Lessius et avait ensuite été reçu dans la Compagnie par le P. Claude Aquaviva. Après avoir terminé à Naples son noviciat et sa théologie, il revint en Belgique, où il occupa les hautes chaires d'enseignement à Douai et à Louvain; de là il fut envoyé en Allemagne, et y remplit les charges de Recteur au collège d'Olmutz et de chancelier à l'université de Gratz. La science était relevée en lui par une vertu plus grande encore. Dès son entrée en religion, il avait été favorisé du don des larmes. L'amour divin embrasait tellement son cœur pendant ses oraisons qu'il avait peine à en contenir la flamme. Au milieu des études les plus absorbantes, cette ferveur ne se refroidit jamais. Il la ranimait sans cesse dans la prière et aux pieds de Notre-Seigneur, qu'il visitait plusieurs fois par jour au saint tabernacle. Sa modestie était angélique; il eut le bonheur d'emporter au tombeau l'innocence de son baptême.

Le P. Decker avait consacré la plus grande partie de sa vie à la composition d'un grand ouvrage de chronologie sur la naissance de Notre-Seigneur, ouvrage dont ses travaux précédents n'étaient que la préparation. Les censeurs ne jugèrent pas à propos qu'il fût livré au public. L'homme de Dieu supporta cette épreuve avec une tranquillité inaltérable; il ajouta même qu'il était prêt à jeter au feu son manuscrit, si telle était le bon plaisir des supérieurs. Quelques moments avant d'expirer, s'entretenant doucement avec Notre-Seigneur, il ne cessait de répéter cette parole de l'apôtre saint Jean: *Veni, Domine Jesu;* puis, tout à coup, comme s'il avait entendu la réponse du Seigneur, il ajouta: « *Venio*, je viens », et au même moment, rendit le dernier soupir. Il était âgé de cin-

quante-neuf ans, et en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Cordara, *Historia Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 4, *n.* 69, *p.* 194. — Sotuellus-Alegambe, *Biblioth.*, *p.* 437. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1870. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *part.* 3ª, *lib.* 2, *n.* 2, *p.* 162. — Patrignani, *Menol.*, 10 *genn.*, *p.* 99. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 10ª *januar.*, *p.* 20. — Id., *Pretiosæ occupation. morient.*, *c.* 20, *p.* 173. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 10ª *januar.*, *p.* 13. — Feller, *Dictionn. historiq.*, *Besançon*, 1838 ; *t.* 2, *p.* 504. — Paquot, *Mémoires...*, *t.* 12, *p.* 44.

---

* Le dixième jour de janvier de l'an 1620, mourut à Lemberg en Pologne le F. Alexandre Pultoviensis, Coadjuteur temporel. Il avait puisé l'esprit de la Compagnie dans la conversation des hommes formés à l'école de notre Bienheureux Père, et avait eu la gloire de suivre en Moscovie l'illustre martyr Martin Laterna. Il pratiquait avec une rare perfection toutes les vertus de son degré. On le voyait toujours travaillant ou priant. Son office rempli, il était ingénieux à se créer des occupations ; il veillait avec un soin extrême à ne rien laisser se perdre ou se détériorer, considérant les choses qui lui étaient confiées comme le bien même de Notre-Seigneur. Entre les travaux, les plus humbles et les plus pénibles étaient ceux qu'il recherchait de préférence, par mortification et mépris de lui-même autant que par charité pour ses frères.

Au milieu des soucis de son emploi, le F. Alexandre ne perdait rien de son recueillement et de son union de cœur avec Dieu. Il était modeste, pieux, zélé pour le bien spirituel des pauvres et des

hommes de peine avec lesquels il était en relation ; en un mot, dit l'auteur de son éloge, « *incomparabilis fuit Coadjutor Societatis*, *eximius Dei servus ;* ce fut un Frère Coadjuteur incomparable, un insigne serviteur de Dieu ». Le F. Alexandre mourut à l'âge de soixante-et-onze ans ; il en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

XI JANVIER

—

Le onzième jour de janvier de l'an 1734, mourut saintement le P. Antoine Szyrma, Recteur de la maison des Pères du troisième an à Vilna. Il était issu d'une des premières familles du district de Pinsk. Il n'obtint qu'à grand'peine, et à la suite d'une sorte de miracle, la permission de quitter le monde à l'âge de seize ans. Jusque là, son père s'était montré inflexible. Un jour d'orage, Antoine priait avec un de ses condisciples devant l'autel de saint Stanislas, lorsque la foudre éclata soudain, tua son compagnon et le laissa lui-même gravement atteint et respirant à peine. Ce coup de Providence fit cesser toutes les oppositions, et le jeune homme, dès qu'il fut guéri, s'empressa de courir au noviciat.

Presque toute la vie religieuse d'Antoine Szyrma, après son élévation au sacerdoce, se partagea entre le gouvernement de ses frères et les prédications à la chapelle royale de Varsovie, où il se fit entendre pendant près de vingt ans. C'était à l'autel surtout qu'il traitait des intérêts de ses auditeurs ; avec la sainte victime, il s'offrait en sacrifice pour leurs péchés. C'était sa coutume de monter en chaire, les reins entourés d'une ceinture armée de pointes aiguës ; la douleur communiquait une nouvelle flamme à sa paro-

le. Avec les autres, le P. Szyrma était tout dévouement et toute charité. Recteur du collège de Varsovie, dont les revenus étaient fort modiques, il trouva le secret de subvenir très largement aux besoins de plusieurs communautés religieuses. Pendant la grande peste de 1708, qui fit tant de ravages dans le nord de l'Europe, il se consacra sans réserve au service des malades et des moribonds. Frappé lui-même par la contagion et en danger de mort, il eut recours à saint François Xavier, demandant avec instance, si Dieu voulait sa vie, de ne succomber que le dernier de tous, après avoir ouvert le ciel à tant de malheureux, qui sans lui allaient périr privés de secours. Or pendant qu'il offrait le saint Sacrifice, il fut comme ravi en extase ; François Xavier descendit du ciel, et le guérit en un moment.

Les âmes du purgatoire n'avaient pas une moindre part à sa charité. Beaucoup d'entre elles lui apparurent, soit pour se recommander à ses prières, soit pour le remercier de leur délivrance. Au mois de décembre 1710, pendant qu'il était Recteur à Grodno, plusieurs des Nôtres virent, en plein jour, entrer dans sa chambre un vénérable religieux, le P. Jean Drews, supérieur de la maison professe de Varsovie. Le Père Ministre averti se hâta de porter, selon l'usage, quelques rafraîchissements au voyageur. Sa surprise fut grande de trouver le P. Szyrma seul, prosterné à terre, le visage baigné de larmes ; et comme il demandait ce qu'était devenu le P. Drews : « Il n'a plus besoin de la nourriture du corps », répondit le serviteur de Dieu ; en effet, on ne tarda pas à apprendre la mort du supérieur de la maison professe.

Les douleurs de la pierre firent des dernières années du P. Szyrma un vrai martyre. Parmi ceux qui vinrent lui demander sa bé-

nédiction, au moment où il allait expirer, Notre-Seigneur lui fit distinguer un jeune Frère Coadjuteur qui pensait secrètement à retourner dans le monde. Il refusa de le bénir. Cet acte de rigueur apparente était inspiré par la plus paternelle charité ; car au même moment, le pauvre religieux, confus et contrit, changea de dessein et fut pour toujours affermi dans l'estime et l'amour de sa vocation. Le P. Szyrma dit alors : *Exspectans exspectavi Dominum, et intendit mihi;* il baisa les plaies du Sauveur crucifié et expira doucement à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 827. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1798.

---

* Le onzième jour de janvier de l'an 1689, mourut dans la maison professe de Cracovie le F. Paul Wrorowski, Coadjuteur temporel, que l'auteur de son éloge appelle un véritable enfant de la Compagnie. Il était insatiable de pieux discours ; entendre parler du ciel le ravissait ; au milieu de ses occupations les plus absorbantes, il ne perdait jamais de vue la présence de Dieu. L'humilité, cette pierre de touche de la vertu, éclatait dans ses yeux, le ton de sa voix, tout son extérieur ; il se regardait sincèrement comme le dernier de tous, se flagellait avec une rigueur impitoyable, et souvent s'abstenait de viande et de vin. Le F. Wrorowski remplit pendant plusieurs années l'office de portier à la maison professe de Cra-

covie; telles étaient sa modestie, son angélique réserve et son affabilité, remarque encore son biographe, qu'il inspirait la vertu et l'amour de la Compagnie. Ce saint Frère mourut dans la quarantième année de son âge et la dixième depuis son entrée au noviciat.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

XII JANVIER

—

* Le douzième jour de janvier de l'an 1662, mourut à Anvers, dans la maison professe, le P. Frédéric de Tassis, Recteur, Provincial, trois fois Maître des novices et autant de fois Instructeur des Pères de troisième probation. Sa mère, admirable chrétienne, « toute dévouée à Marie, *vere Mariana* », dit l'annaliste, lui avait inspiré dès le berceau une piété très tendre envers la Reine du ciel. L'heure venue de choisir un état de vie, Frédéric s'en remit de cette grande affaire à sa céleste protectrice. Sur le conseil de son confesseur, religieux de la Compagnie, il récita tous les jours pendant un an une prière spéciale, pour obtenir qu'elle lui accordât force et lumière. L'année révolue, sa résolution était prise ; il alla frapper à la porte du noviciat. Toute sa vie, il demeura fidèle à remercier la Mère de Dieu de cette grâce incomparable ; au moment de rendre le dernier soupir, on l'entendait encore exalter de la manière la plus touchante l'excellence et le prix de sa vocation. La dévotion à Marie amena la dévotion à saint Joseph ; c'est à l'intercession du grand patriarche, dit-on, qu'il obtint, comme sainte Thérèse le raconte d'elle-même, un don particulier d'oraison.

Il faut signaler encore l'amour filial du P. De Tassis pour notre Bienheureux Père, pour ses Exercices et son mode de gouverne-

ment. Il s'attachait à reproduire en lui-même, avec toute la fidélité possible, les caractères de la physionomie morale et spirituelle du saint. Sa sollicitude, comme celle de notre fondateur, s'étendait à tout, non seulement aux progrès des siens dans les sciences et les vertus, mais à leurs divertissements eux-mêmes. Il pratiquait avec une mesure et une prudence parfaites l'art si difficile de la correction des fautes, sans dureté comme sans mollesse. Une de ses paroles ordinaires pour ouvrir le cœur au coupable et l'animer à mieux faire, était celle-ci : « *Ne timeas*, *fili*, *sed emenda.* Mon fils, ne craignez point, mais corrigez-vous ». Le P. De Tassis mourut à l'âge de quatre-vingts ans ; il en avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

Historia domus professæ Antuerpiensis, ann. 1662 *(Notes du P. de Guilhermy. Arch. dom.).* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1890.

---

* Le douzième jour de janvier de l'an 1680, le P. Thomas Wilkinson mourut, empoisonné en haine de la foi, dans la prison de Morpeth en Angleterre. Il avait longtemps échappé aux recherches des émissaires lancés à sa poursuite et, du fond des retraites où il était obligé de s'ensevelir, avait soutenu le courage des catholiques. Dénoncé enfin par un traître, il fut jeté dans un cachot, où les privations, jointes à l'insalubrité du lieu, le soumirent à de cruelles souffrances ; il les supporta non seulement sans se plaindre, mais avec une joie très vive, en union avec Jésus-Christ. Telles étaient même les délices spirituelles dont il était inondé que, l'occasion s'étant offerte de rompre ses chaînes, il refusa d'en profi-

ter. Un jour en effet il s'éleva une si furieuse tempête que les murailles de sa prison furent renversées. Tous ses compagnons de captivité prirent aussitôt la fuite. Lui seul, comme autrefois Paul et Silas à Philippes, demeura, et l'orage apaisé, alla se remettre entre les mains des magistrats. Il fut transféré à Morpeth et traité d'abord avec quelques ménagements. La cour d'assises s'étant réunie un peu plus tard, il comparut devant elle et se vit accusé comme prêtre et jésuite du crime de haute trahison : mais la preuve de cette double charge ne put être établie, et l'affaire fut renvoyée à la session suivante. Amer fut le désappointement de ses ennemis qui avaient attendu une condamnation à mort ; ils résolurent de se venger d'une autre manière.

Le P. Wilkinson étant tombé malade, un médecin lui fut amené ; c'était un homme sans conscience, ennemi juré des catholiques. Cachant son dessein sous des mots d'une ambiguité barbare, il promit au prisonnier un remède qui le délivrerait bientôt de toutes ses souffrances ; et en effet, quatre heures seulement après l'avoir pris, le P. Wilkinson expira au milieu d'atroces douleurs, à l'âge de quarante-trois ans. La rage de ses persécuteurs ne fut pas encore satisfaite ; elle le poursuivit jusque dans sa tombe, qui fut honteusement profanée. Mais Dieu vengea son serviteur. L'indigne médecin qui l'avait empoisonné périt misérablement ; et dix années plus tard, le corps du martyr fut trouvé sans aucune trace de corruption, aussi beau et aussi flexible que s'il eût été vivant.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Angl. (Archiv. Rom.). — Foley, *Records, t.* 5, *p.* 657 ; *t.* 7, *p.* 844. — Oliver, *Collections...*, *p.* 224.

* Le douzième jour de janvier de l'an 1738, mourut à Alost le P. François Oem, de La Haye en Hollande, religieux d'un zèle infatigable, appelé l'apôtre d'Alost et le père des pauvres. Il était sans cesse dans les prisons, les hôpitaux, les réduits des indigents ou près des moribonds, qui l'appelaient à l'envi pour qu'il les préparât au redoutable passage. Au tribunal de la pénitence, la direction du P. Oem était également ferme et éclairée ; il ne souffrait pas que les âmes s'endormissent dans la médiocrité ; il les pressait sans cesse de tendre à la perfection de leur état. Sa pureté était angélique. Il était très adonné à l'oraison, et passait souvent des heures entières en adoration devant le Saint Sacrement. On remarqua, dans les dernières années de sa vie, qu'il allait tous les jours s'agenouiller sur la tombe de nos défunts, pour les recommander à la miséricorde de Dieu et prendre lui-même des leçons de la mort. Il expira saintement à l'âge de soixante-neuf ans, il en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Epistol. R. P. Antonii Herreyns, 13 *januar.* 1738 (*Notes du* P. de Guilhermy). — *Ménologe holland.*, 12 *janv.*

XIII JANVIER

—

*Le treizième jour de janvier de l'an 1653, au collège de Bruxelles, mourut le Frère Coadjuteur Jean des Miroirs, en grande réputation de vertu. Il parlait avec facilité le français, l'italien, le flamand, l'espagnol et l'anglais ; mais il ne pensa jamais à se prévaloir de ces avantages, et aussi longtemps que l'obéissance le voulut, il remplit les divers emplois de tailleur, de portier et de sacristain. Chargé ensuite de servir de compagnon au Procureur de Province et aux Pères que de graves affaires obligeaient de voyager au loin, en Italie, en Espagne, en Allemagne, il apporta dans ce nouvel office le même zèle et le même dévouement. Par amour de Dieu et des âmes, il ne se refusait à aucun genre de service, si humble et si périlleux qu'il fût. Un de nos Pères anglais devait retourner dans son pays. Pour échapper aux recherches des satellites qui surveillaient les côtes, il avait revêtu un costume de gentilhomme. Le F. Des Miroirs se mit à sa suite déguisé en valet ; il joua si bien son rôle, que le missionnaire put pénétrer dans l'île sans éveiller le soupçon.

Ce bon Frère aimait les pauvres comme ses amis ; à l'aumône qu'il leur donnait, il joignait des paroles animées d'une charité si douce, que ces malheureux, dit l'auteur de sa notice, s'éloignaient

de lui, comme ils se seraient éloignés d'un ange consolateur. Sa pureté était toute céleste ; il l'avait mise sous la triple garde du travail, de la prière et de la mortification. Le F. Des Miroirs eut la joie de se dépenser jusqu'à la fin au service de sa Province et de la Compagnie ; il fut malade à peine cinq jours, et expira vénéré et regretté de tous, dans la soixante-seizième année de son âge et la cinquante-deuxième depuis son entrée au noviciat.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.).

---

* Le treizième jour de janvier de l'an 1706, mourut à Vilna le P. Jean-Louis Kulesza, honoré par plusieurs de ses contemporains du beau nom d'apôtre des Russes. Dès son enfance, il s'était senti contre les sectateurs de Photius une sorte d'ardeur belliqueuse instinctive ; il cherchait toutes les occasions de se mesurer avec eux. A peine avait-il un entretien et, quand il fut entré dans la Compagnie, à peine prononçait-il un sermon, où il ne prît leurs erreurs à partie et ne défendît la foi catholique. Pour les combattre avec une autorité plus grande encore, il apprit à fond le grec et le slavon. Cependant il brûlait du désir de pénétrer en Moscovie, et d'attaquer l'erreur au centre même de son empire. Une prudence impitoyable l'arrêta longtemps à la frontière. Enfin il eut permission de la franchir.

Alors, à l'exemple du P. de' Nobili, qui avait mené la vie des brahmes pour gagner à Jésus-Christ les castes de l'Inde, le P. Kulesza revêtit l'habit des popes, laissa croître comme eux ses che-

veux et sa barbe, et s'enfonça résolument dans l'intérieur du pays, instruisant le peuple dans des réunions publiques et privées, attaquant la doctrine des prêtres et réduisant ceux-ci au silence. Une fois même, il eut la hardiesse d'assister, sous ses livrées d'emprunt, à un synode schismatique, et d'y soutenir, avec un grand déploiement de preuves, la suprématie de l'Église romaine. L'étonnement fut grand d'entendre un tel langage ; on se demandait quel était ce prêtre inconnu ; quand on sut la vérité, la surprise fit place à la fureur, et on chercha l'étranger pour le mettre à mort ; mais celui-ci avait eu le temps de pourvoir à sa sûreté.

Rappelé peu après par son Provincial, le P. Kulesza consacra ses dernières forces à la composition d'un grand ouvrage destiné à continuer son apostolat, et qui a servi de flambeau, dit l'auteur auquel nous empruntons ces détails, pour éclairer un grand nombre d'âmes et les guider vers la véritable Église. Malheureusement ce travail acheva d'épuiser le vaillant athlète. Il devint si faible qu'il pouvait à peine se tenir debout. Dans cet accablement, il obtint, en récompense de ses glorieuses fatigues, le privilège de célébrer le saint Sacrifice dans sa chambre, bien qu'il fût obligé de l'interrompre de temps en temps afin de prendre un peu de repos : suprême consolation dont il put jouir chaque matin, jusqu'au troisième jour avant sa mort. Il expira plein de joie et de confiance à l'âge de quarante-six ans ; il en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 474 *et* 973. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 1275.

XIV JANVIER

—

Le quatorzième jour de janvier de l'an 1614, mourut à Douai le P. Jean de la Haye, né près de Chièvres, dans le Hainaut. Tous les auteurs, qui nous ont conservé le souvenir de son enseignement et de son administration, le représentent comme une des gloires de la Province gallo-belge. Le collège de Douai, si célèbre dans les annales de la Compagnie, lui dut en grande partie sa fondation, sa conservation et son éclat. Lorsque tout paraissait désespéré, le P. De la Haye ne perdait rien de son calme et de son inaltérable sérénité, et quand on lui en témoignait de l'étonnement: « Notre confiance n'est-elle pas en Dieu, répondait-il, et pouvons-nous craindre qu'il la confonde » ? Aussi, dès qu'une entreprise était pour la gloire de Notre-Seigneur, rien ne pouvait l'effrayer ni le retenir. Il avait mérité par là d'être surnommé *le Père dont toute la confiance est en Dieu.* Quand il se voyait sans ressources, avec une multitude toujours croissante d'inférieurs à nourrir, le P. De la Haye avait pour pratique constante de passer plus de temps encore qu'à l'ordinaire aux pieds du Sauveur ; et l'on eut lieu de croire qu'il y avait reçu plus d'une fois l'assurance des secours qu'il sollicitait. Il mourut à l'âge de soixante-

quatorze ans, dont il avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ. anno 1614, *p.* 344. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 459. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 167. — Patrignani, *Menol.*, 14 *genn.*, *p.* 133. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 14ª *januar.*, *p.* 25. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 14ª *januar.*, *p.* 18. — Foppens, *Biblioth. belgica*, *t.* 2, *p.* 655.

Le quatorzième jour de janvier de l'an 1679, mourut saintement à Londres le P. Humphrey Brown ou Evans, confesseur de la foi. Après plus d'un demi-siècle d'apostolat auprès des catholiques d'Angleterre, atteint de paralysie, et pouvant à peine prononcer quelques mots, il fut à l'âge de quatre-vingt-trois ans, saisi, le jour de Noël, et arraché de son lit par des soldats, sous l'inepte accusation d'avoir trempé dans le complot contre la vie du roi imaginé par l'infâme Titus Oates. Au milieu des outrages, des menaces et des violences dont il mourut peu de jours après, le saint vieillard ne savait que balbutier ces paroles : « Que la volonté de Dieu soit faite ! *Fiat voluntas Dei !* »

Plusieurs personnes dignes de foi affirment avoir été témoins alors d'un véritable prodige. La veille de sa mort, elles se tenaient près de son lit, lorsqu'elles entendirent distinctement la petite cloche de la chapelle voisine se mettre d'elle-même en mouvement et tinter. Au moment où le Père expira, un nouveau phénomène se produisit. La pendule de la chambre, au lieu de frapper seulement les coups de l'heure, sonna pendant tout un *Miserere*, sans que personne y touchât. Le jour suivant, même merveille encore pendant

le service funèbre et lorsque le corps fut descendu dans le tombeau. Peut-être, dit l'annaliste, Dieu voulait-il glorifier ainsi l'inviolable fidélité du P. Humphrey à réciter l'*Angelus* au premier son de la cloche, pieuse pratique qu'il recommandait aux autres, comme très agréable à la Mère de Dieu.

Brevis relatio felicis agonis quem... subierunt aliquot e Soc. Jesu sacerdotes... Pragæ, 1683, *p.* 11. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Angl. (Archiv. Rom.).* — FOLEY, *Records, t.* 5, *p.* 936 ; *t.* 7, *p.* 232. — OLIVER, *Collections... p.* 61.

---

* Le quatorzième jour de janvier de l'an 1610, mourut à Louvain le P. FLORENT BOUCHORST, de Leyde, grand zélateur de la gloire de Dieu. Il fuyait dans la prédication les discours pompeux et les sujets subtils, et ne traitait que les arguments évangéliques propres à convertir et à sanctifier ; il les développait avec une puissance de persuasion étonnante. Le fameux Juste-Lipse ne manquait à aucun de ses sermons : la seule vue de l'homme de Dieu, faisant éclater dans ses traits la flamme intime du zèle qui l'animait, le portait, disait-il, à la piété. Le P. Bouchorst dirigea pendant douze ans, au collège de Louvain, la grande congrégation de la sainte Vierge, et grâce à elle, il fit un bien immense. Comme il n'avait en vue que les intérêts spirituels des âmes, toute liberté lui était donnée ; ses plus graves reproches étaient accueillis avec une humble déférence. Un grand seigneur de vie peu régulière, accompagné d'une suite nombreuse, le rencontre un jour dans la rue, l'aborde avec courtoisie, lui adresse quelques paroles affectueuses, et dit en se retirant: « Mon Père, comptez sur moi, je suis

de vos amis. — Et moi, répondit gravement le P. Bouchorst, je ne suis pas des vôtres, vous savez bien pourquoi ». Le gentilhomme fut quelque temps interdit par cette brusque réplique ; mais il se remit bientôt, donna raison au Père et se convertit pleinement.

C'est au pied de son crucifix que le saint religieux apprenait à aimer et à estimer les âmes : chaque jour il ne consacrait pas moins de sept heures à l'oraison ; étranger ou indifférent aux choses du monde, il ne trouvait de charme et d'intérêt qu'à celles du ciel ; il avait un talent particulier pour parler de Dieu et amener sur ce sujet les conversations, quand elles s'égaraient sur d'autres questions. Il plaçait avant tout sa perfection dans l'observation fidèle de ses règles et de ses vœux. Il aimait la pauvreté et toutes les compagnes de la pauvreté. A voir son dénuement et le bonheur qu'il goûtait à se trouver au milieu des pauvres et à les secourir, on aurait dit, écrit l'auteur de son éloge, que son cœur habitait au sein même de la pauvreté. Quant à l'obéissance, il en gardait toutes les délicatesses avec une admirable générosité. Dès que les supérieurs avaient manifesté une volonté ou un désir, il faisait taire toutes les pensées contraires et toutes les répugnances. Témoin de cette héroïque promptitude à se vaincre, le Père Provincial ne put s'empêcher de dire un jour publiquement : « *Pater Florentius vere filius est obedientiæ ;* le P. Florent est vraiment un fils d'obéissance ». Ce grand serviteur de Dieu mourut dans la soixante-treizième année de son âge et la quarante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Historia (ms.) colleg. Lovaniens. ad ann. 1610 *(Arch. Rom.).* — *Litter. annuæ Societ. Jesu, anno* 1610, *p.* 241. — *Summar. vitæ defunct. Pro-*

vinc. flandr.-belg. (Archiv. Rom.). — JUVENCIUS, *Histor. Societ., part.* 5ª *lib.* 25, *n.* 10, *p.* 859. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 207. — NADASI, *Ann. dier.,* 14ª *junii, p.* 313. — DREWS, *Fasti...,* 14ª *jun., p.* 225. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1868. — PATRIGNANI, *Menol.,* 14 *giugn., p.* 85. — *Ménol. holland. P. Florentius Van Bronckhorst,* 14 *juin.*

N. B. — Les auteurs assignent différentes dates à la mort du P. Florent Bouchorst, 14 janvier, 14 juin, 14 juillet. Nous avons adopté celle du *Catalogus defunctor. Societ. (Archiv. Rom.).*

---

* Le quatorzième jour de janvier de l'an 1656, mourut à Londres le P. ÉDOUARD KNOTT, ou MATHIEU WILSON, appelé par un de ses biographes un *oracle de sagesse et un miroir de piété.* Après de solides études au collège anglais de Rome, il fut admis au noviciat de Saint-André et, dès qu'il eut prononcé ses vœux, fut nommé pénitencier à Saint-Pierre. Il remplit ensuite différentes fonctions au collège anglais et reprit enfin la route d'Angleterre. « Chaque année, dit encore le même biographe, ajoutait à l'éclat de sa réputation ; par l'ardeur de sa piété, la prudence et l'étendue de son zèle, la supériorité de ses talents, l'élévation de son esprit, il brillait comme un astre radieux. »

Désigné dans des circonstances difficiles pour prendre en main le gouvernement de la Province, à la place du P. Henri More, le P. Wilson déploya dans l'exercice de ses fonctions tant de sagesse unie à tant de douceur et de sollicitude pour l'observation de la discipline, que plusieurs années après, le Père Général, bien que le saint religieux fût déjà presque usé par les fatigues, n'hésita

pas à lui confier encore une fois la même charge. Le P. Wilson n'arriva pas au terme de ce second mandat. Il mourut à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie.

SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 185. — FOLEY, *Records*, *t.* 5, *p.* 629 ; *t.* 7, *p.* 850. — OLIVER, *Collections*, *p.* 127. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1134.

XV JANVIER

—

Le quinzieme jour de janvier de l'an 1623, mourut à Louvain l'illustre et saint P. Léonard Lessius, dont la science des choses divines rappelle les admirables contemplations de saint Denis l'Aréopagite, et dont les vertus parurent dignes d'être proposées au Saint-Siège en vue des honneurs de la béatification. Il était né à Brecht, près d'Anvers. Sa famille le destinait au commerce, mais à peine parvenu à l'âge de raison, il montra une ardeur si étonnante pour s'instruire, qu'après une longue résistance de ses tuteurs, il obtint enfin la permission de faire ses études. Dès lors aussi, il jeûnait fréquemment, donnait beaucoup de temps à la prière, et apprenait aux enfants de son âge à prier Dieu et à vivre chrétiennement. A dix-sept ans, il était reçu maître ès-arts, et l'année suivante, il entrait au noviciat de la Compagnie. A vingt ans, il enseignait la philosophie dans notre collège de Douai. Vers la même époque, ayant un jour entendu deux religieux de la Compagnie converser en grec, une sainte émulation, d'autant plus vive qu'elle avait pour mobile un plus ardent désir de servir Dieu, s'empara de lui, et après deux mois d'un travail opiniâtre, bien qu'il n'eût pas étudié jusque là cette langue, il fut à son tour en état de la comprendre et même de la parler. Appelé à Rome pour

terminer sa théologie, il suivit pendant deux ans les cours du P. François Suarez. Il retourna ensuite en Belgique, où il remplit pendant quinze ans la charge de professeur de théologie à Louvain, et pendant dix-sept ans celle de Préfet des études.

On sait les hommages rendus par ses contemporains à tout ce qui sortait de sa plume. L'archiduc Albert, gouverneur des Pays-Bas, faisait toujours placer devant lui, dans la salle où il rendait ses jugements, l'épée de justice et le livre de Lessius *De Justitia et jure*, « comme pour montrer, dit un vieil auteur, que ses réponses étaient appuyées sur les armes d'Autriche et sur la sagesse de Lessius ». Le pape Sixte-Quint donna l'ordre au nonce du Saint-Siège à Bruxelles de venger solennellement, en son nom, la doctrine de Lessius sur la grâce, de l'injuste censure des universités de Louvain et de Douai. Saint François de Sales lui écrivait, dans une lettre devenue célèbre, que son livre sur la véritable religion lui avait été inspiré « par l'ange du grand conseil » pour le salut d'une multitude d'âmes. Le comte Jean de Nassau se déclarait hautement redevable à ce même livre de son retour à la foi romaine. Le cardinal Bellarmin, le grand pénitencier et plusieurs autres personnages illustres tentèrent de le fixer à Rome ; mais il s'y refusa constamment. Le seul motif de la gloire de Dieu, quand elle lui paraissait en cause, l'emportait sur son ardent désir de vivre inconnu et humilié.

Le travail était avant tout pour lui un acte de dévouement à la foi. Il puisait le courage nécessaire dans l'oraison et surtout à l'autel. Car il lui fallait véritablement, comme il en fit lui-même l'aveu, une grâce peu commune pour soutenir ses grandes fatigues pendant quarante-cinq ans, malgré de continuelles et presque intolérables

souffrances, qu'il comparait parfois à une flamme, dont il se sentait dévoré jusqu'à la moelle des os. Pour toute consolation, il demandait à Dieu la patience. Bien plus, et cela pourrait paraître incroyable, il portait perpétuellement le cilice, se flagellait chaque nuit, jeûnait rigoureusement, veillait de longues heures au pied de son crucifix, même dans les plus grands froids de l'hiver, et récitait toujours l'office divin à genoux et tête nue. En jetant les yeux sur l'image du Sauveur, ou sur ces mots qu'il avait écrits au pied d'une croix : *Amor meus crucifixus est*, il répétait souvent ces belles paroles, avec une humilité et une reconnaissance profondes : « Que suis-je donc pour que mon Seigneur daigne me faire la grâce d'un tel combat » ! Le P. Lessius mourut âgé de soixante-neuf ans.

Histor. coll. Lovan. (ms.) ad ann. 1623 *(Arch. Rom.).* — « *Elogium P. Leonardi Lessii defuncti Lovanii*, 1623, 15 *januar.* » *(Necrol. Provinc. flandr.-belg. Arch. Rom.).* — « *Brevis Prælocutio ad mirabilia quædam et singularia beneficia quibus divina Bonitas videtur velle illustrare famulum suum R. P. Leonardum Lessium* » *(Necrol. Prov. flandr.-belg. Archiv. Rom.).* — Juvencius, *Historia ms. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 4, *pp.* 30-42. *(Copie, Arch. dom.).* — Cordara, *Historia Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 8, *n.* 39, *p.* 425. — *Imago primi sæculi Societ. Jesu, p.* 847, 848, 877. — Patrignani, *Menol.*, 25 *genn.*, *p.* 241. — P. Euseb. Nieremberg, S. J., *Varones ilustres de la Compañia de Jesus*, 2ª *edicion, Bilbao* 1890, *t.* 5, *p.* 618. — Carayon, *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus, nn.* 2101-2104. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 550. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1726. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit., t.* 1, *p.* 452. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 15ª *jan.*, *p.* 19. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 15ª *januar.*, *p.* 27. — Id., *Pretiosæ occupation. morient.*, *c.* 20, *n.* 2, *p.* 167. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 5e *édit.*, *Bruxelles*, 1851, *t.* 3, *ch.* 1, *p.* 12-18. — *Biographie univers.*, *t.* 24, *p.* 315.

Le quinzième jour de janvier de l'an 1634, le F. André Wilson, anglais, mourut au collège de Saint-Omer, où il étudiait la philosophie. L'espérance de se voir un jour associé à nos martyrs d'Angleterre l'avait attiré, dès l'âge de seize ans, dans la Compagnie. Il se préparait aux luttes glorieuses de l'apostolat et de l'échafaud par la pratique assidue de l'humilité et de la mortification, heureux quand il pouvait offrir à Notre-Seigneur, sans qu'il y eût de sa faute, les humiliations que lui attirait bien souvent la médiocrité de ses talents. Dieu lui avait réservé le martyre de la patience. Il fut attaqué tout à coup d'une maladie terrible, qui ouvrit jusqu'à onze plaies sur son corps, et le consuma lentement dans le feu d'une et douloureuse agonie ; mais le F. Wilson paraissait insatiable de souffrances : « *Pati et mereri*, souffrir et mériter », était son oraison jaculatoire la plus ordinaire. « Si vous voulez, ô mon Dieu, disait-il encore, que ces plaies, cette flamme, cet épuisement de tout mon être, se perpétuent durant des siècles, soyez-en à jamais béni » ! Il regrettait amèrement de ne pas être trouvé digne, comme sainte Catherine de Sienne, de recevoir des mains du Sauveur une couronne d'épines. Dans les derniers jours de sa vie, il supplia son supérieur de le faire châtier par une main étrangère, puisqu'il n'avait plus la force de se flageller lui-même ; et lorsqu'on lui apporta le saint viatique, il obtint du moins la grâce de le recevoir étendu à terre, sur un peu de paille. Il expira presque aussitôt après, en prononçant les noms sacrés de Jésus et de Marie. Il était âgé de vingt-quatre ans.

Summar. vitæ defunct. in Provinc. angl. (Arch. Rom.). — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 15ª *jan.*, *p.* 27. — Id., *Pretiosæ occupationes morientium in Societ. Jesu, Romæ*, 1667, *c.* 25, *p.* 211. — Morus, *Histor. Provinc. angl.*, *l.* 10, *n.* 19, *p.* 475 *seqq.* — Foley, *Records...*, *t.* 3, *p.* 303 *et suiv.*; *t.* 7, *p.* 49. — *Florus anglo-bavaricus*, *p.* 38. — Oliver, *Collections*, *p.* 207.

---

* Le quinzième jour de janvier 1623, mourut dans la résidence de Winnica en Podolie le P. François Zgoda, « *laborum pro Christo et salute animarum appetentissimus et tolerantissimus*, dévoré du désir de travailler et de souffrir pour Jésus-Christ et pour le salut des âmes ». Fait prisonnier par les Tartares, il passa trois ans au milieu d'eux, condamné aux plus pénibles travaux ; mais il souffrait tout avec joie et ne se vengeait des mauvais traitements que par les œuvres de la charité et la prédication de la bonne nouvelle. Un riche marchand italien, établi en Valachie, l'ayant racheté, le missionnaire se retira au collège de Kamieniec, situé près des frontières du royaume. Les supérieurs, par égard pour les grandes souffrances qu'il venait d'endurer, lui proposèrent une autre résidence moins exposée aux incursions des ennemis. Il les supplia de ne point l'éloigner d'un pays où la pénurie des prêtres était extrême, et où il trouvait tant de fatigues à supporter pour le salut des âmes.

En effet, jusqu'à la fin de sa vie, le P. Zgoda se dépensa sans ménagement avec un courage qu'on peut appeler héroïque. Il n'était pas rare qu'il tombât d'épuisement au milieu de ses travaux; les fidèles devaient alors l'emporter entre leurs bras. Un jour de fête de l'Immaculée Conception, une fièvre violente le retenait au

lit. Puisant dans son zèle et son amour de la Vierge très pure une force extraordinaire, il fait venir les hommes dans sa chambre et entend leurs confessions ; puis il se lève, célèbre le saint Sacrifice, soutenu à l'autel pour ne pas défaillir, et distribue le corps du Sauveur à la foule accourue pour la solennité. Ces pieux excès trop souvent renouvelés achevèrent d'épuiser ses forces ; après de nouvelles fatigues supportées à l'occasion d'une autre fête, il fallut l'emmener demi-mort à la petite résidence de Winnica. Il ne se releva plus. Le vaillant missionnaire avait à la lettre sacrifié sa vie pour les âmes. Sa dernière heure semble avoir été réjouie par la présence de Notre-Seigneur. S'adressant au P. Barthélemy Zgoda, son frère, religieux de notre Compagnie, qui l'assistait : *Vides-ne, Pater et frater mi*, lui dit-il, *quam sit dulcis præsentia Christi?* Et peu après, il expira. Il était âgé de quarante-huit ans, et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

---

* Le quinzième jour de janvier de l'an 1641, mourut en Angleterre dans la résidence de Saint-Dominique, au comté de Lincoln, le P. Jean Blackfan, converti à la foi catholique par la lecture assidue de saint Augustin. Il fit ses études au collège anglais de Valladolid, récemment fondé, et entra ensuite dans la Compagnie, à l'âge de trente-quatre ans. Après un séjour de quelques années à Rome, il revint à Valladolid, où il fit sa profession, et

fut le confesseur de l'illustre dona Louise de Carvajal, cette admirable chrétienne, qui sous sa direction, s'éprit d'une noble passion pour la conversion de l'Ile des Saints, fonda le noviciat de la Province anglaise et, malgré la persécution qui continuait de sévir sous le successeur d'Elisabeth, voulut passer elle-même en Angleterre, emmenant avec les gens de sa suite le P. Blackfan, déguisé en gentilhomme espagnol. Là, pendant neuf années entières, Louise de Carvajal multiplia les œuvres de son zèle, de sa munificence et de sa charité; elle visitait les captifs dans leurs cachots, donnait asile aux prêtres dans sa maison, soutenait les timides et les chancelants, ramenait au vrai bercail les égarés ou les transfuges. A son tour, elle fut emprisonnée pour la foi, et mourut peu de jours après sa mise en liberté, au moment ou le pseudo-archevêque de Cantorbéry allait faire porter contre elle une sentence d'exil.

Le P. Blackfan ne fut pas plus épargné que sa noble pénitente. Il fut accusé par le même archevêque d'avoir acheté à prix d'or un misérable pour assassiner le roi Jacques. Et c'est seulement au bout de treize mois d'une rigoureuse captivité qu'il vit ses chaînes brisées, après avoir établi juridiquement son innocence et confondu le calomniateur. Il n'en fut pas moins condamné à s'exiler. A Bruxelles, à Valladolid, à Madrid, il continua de servir l'Église et la Compagnie dans les charges de Vice-préfet des études et de Recteur, toujours égal à lui-même au milieu de tant de vicissitudes, ennemi de ses aises et de son repos, si étroitement uni à Dieu, si dégagé de tous les mouvements de la nature, que tout en lui, dit son biographe, paraissait uniquement réglé par la vertu. Après quelques années, il crut pouvoir rentrer dans son

pays. Ce fut un spectacle plein d'édification de voir ce vénérable vieillard, confesseur de la foi, usé par les fatigues, consacrer ses dernières forces à l'instruction d'un enfant qu'on lui avait confié et y déployer autant d'ardeur que s'il en avait eu un grand nombre. Le P. Blackfan mourut à l'âge de quatre-vingt-un ans ; il en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Angl. (Archiv. Rom.). — JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5 , *lib.* 13, *n.* 87, *p.* 189. — MORUS, *Histor. Provinc. Anglic., lib.* 8, *n.* 26, *p.* 384. — FOLEY, *Records, t.* 2, *p.* 625 ; *t.* 7, *p.* 61 *et* 1051. — OLIVER, *Collections, p.* 55. — LADY GIORGINA FULLERTON, *Life of Doña Luisa de Carvajal y Mendoza.*

---

* Le quinzième jour de janvier de l'an 1652, mourut à Vilna, emportant au ciel son innocence baptismale, le P. JACQUES BRENT, entré à quinze ans dans la Compagnie, tour à tour professeur de philosophie, prédicateur, préfet des études, et maître des novices. Il fut insigne dans l'art de diriger les âmes et de les unir à Dieu. « Moins vous serez avec vous-mêmes, ne cessait-il de répéter à ses novices, et plus vous serez avec Dieu ». Cette maxime était la règle de sa propre vie. Il était grand contempteur de lui-même, *contemptor sui egregius,* et en retour il jouissait de la plus intime familiarité de rapports avec Dieu ; « Oh ! disait-il quelquefois avec tristesse, oh ! qu'il est dur de s'arracher aux entretiens de Dieu ». Avant de donner une réponse dans une affaire importante, il allait réfléchir longuement aux pieds de Notre-Seigneur ; mais une fois qu'il avait pris sa résolution, il tenait de l'inflexible fermeté de saint Ignace, certain de suivre la volonté de Dieu.

Les dernières heures du P. Brent furent éprouvées par les assauts les plus terribles de l'enfer ; l'esprit de blasphème assiégeait son cœur et ses lèvres : « *Domine, vim patior, responde pro me ;* Seigneur, répétait-il avec une sorte d'épouvante, je souffre violence ; répondez pour moi », et il ajoutait : « Oh ! qu'il est exécrable, infâme et méchant, le démon ». Puis la tempête s'apaisa, son visage s'éclaira d'une douce joie : « *Benedictus Deus in æternum*, dit-il ; béni soit Dieu dans l'éternité », et il expira. Le P. Brent était âgé de cinquante-deux ans, il en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 85. — P. Stanisl. Rostowski, S. J., *Lithuanicarum S. J. historiarum libri decem... édit.* P. Martinov, S. J. *Paris* 1877, *lib.* 10, *n.* 6, *p.* 359. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 15ª *januar., p.* 27. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 15ª *jan., p.* 20.

---

* Le quinzième jour de janvier de l'an 1678, mourut dans la résidence de Hadamar le P. Guillaume Godefridi, du Luxembourg, confesseur du prince de Nassau-Hadamar, professeur et prédicateur éminent. Il s'exprimait avec une égale facilité en latin, en français et en allemand, et sa parole était accueillie avec une même faveur par le peuple, le clergé et les grands. Sa vertu dominante était une admirable générosité d'âme toujours prête aux résolutions les plus héroïques, et une invincible constance à poursuivre ces résolutions, quand il les avait une fois mûrement pesées et arrêtées. Car s'il était intrépide et hardi, il n'était point témé-

raire. Il avait pris pour maxime ces deux mots, qui revenaient souvent sur ses lèvres, et qu'il aimait à proposer comme règle de conduite aux enfants de la Compagnie : « *Nec temere nec timide;* ni témérité ni timidité ». Dans un temps d'épidémie, interrogé par son supérieur s'il accepterait de se dévouer au service des malades, il demanda quelque temps pour réfléchir ; il alla s'agenouiller aux pieds de Notre-Seigneur au tabernacle, et peu après il revint, en disant qu'il était prêt à donner sa vie pour le prochain et pour Dieu.

Il accompagna les armées catholiques, treize années entières, en qualité d'aumônier, et pendant ces longues campagnes, son courage et sa charité ne se démentirent pas un instant. Dans ses rapports avec les grands, le P. Godefridi alliait une rare prudence à un zèle ardent pour le salut et la perfection de leurs âmes ; il eut la consolation d'en amener plusieurs à une vie non seulement chrétienne, mais véritablement pieuse et sainte. Un grand nombre d'hérétiques, entr'autres le duc de Wittemberg, également gagnés par sa bonté, sa science et les exemples de sa sainte vie, lui durent leur retour à l'Église romaine. Le P. Godefridi fut emporté par une courte maladie de neuf jours. Il était âgé de soixante-et-onze ans, et en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni Inferior. (Archiv. Rom.).

XVI JANVIER

—

Le seizième jour de janvier de l'an 1679, le P. Ignace Price mourut de misère dans les missions du pays de Galles, près de Ragland. Il était âgé de soixante-neuf ans et, depuis près de trente-cinq, soutenait la foi des pauvres catholiques de ces contrées. Quand éclata l'infernal complot d'Oatès, le P. Price, traqué de tout côté par les satellites, dut au plus fort de l'hiver, et durant près de deux mois, errer de chaumière en chaumière, ou même, selon l'expression de son biographe, d'étable en étable, sans autre abri parfois qu'un ciel glacé, sans autre asile que des bois ou des rochers couverts de neige, souvent nu-pieds, misérablement vêtu, et mourant de faim. L'intrépide missionnaire ne tarda pas à succomber à cet obscur mais glorieux martyre, et les persécuteurs ne trouvèrent que son cadavre. Mais leur avarice ne respecta pas son cercueil ; ils le dépouillèrent d'une petite croix d'argent, seul trésor qu'il eût conservé jusqu'à la fin. Le P. Price avait passé quarante-cinq ans dans la Compagnie.

Summar. vit. defunct. Provinc. Anglic. (Archiv. Rom.). — Foley, *Records of the english Province, t.* 5, *p.* 901 ; *t.* 7, *p.* 12. — Patrignani, *Menologio,* 16 *genn., p.* 154. — *Brevis relatio felicis agonis..., p.* 13. — Oliver, *Collections..., p.* 176.

* Le seizième jour de janvier de l'an 1705, mourut au collège de Vilna le P. Benoît Malejewski, d'une noble famille du district de Pinsk. Enfant, son intelligence était si paresseuse et si endormie qu'il paraissait absolument impropre aux études ; mais un jour de la Pentecôte, ayant conjuré le Saint-Esprit, avec toute la ferveur dont il était capable, de lui venir en aide, ses facultés s'éveillèrent en un instant. Il parcourut en trois années le cours entier des classes depuis les éléments de la grammaire jusqu'à la rhétorique, et ne cessa d'occuper la première place parmi ses condisciples.

Il sentit alors naître dans son cœur le désir de consacrer à Dieu dans la Compagnie les dons qu'il avait reçus. Autres étaient les projets des siens. Un de ses oncles, l'archevêque grec-uni de Smolensk, fit miroiter à ses yeux l'éclat d'une mitre s'il voulait entrer dans l'ordre des Cisterciens ; ses autres parents joignirent leurs instances à celles de l'archevêque : prières, conseils, menaces, sévices mêmes, ils mirent tout en œuvre. Benoît Malejewski demeura inébranlable, et enfin à dix-sept ans, il franchit dans la joie de son âme les portes du noviciat.

Devenu enfant de saint Ignace, il cultiva avec le plus grand soin ses riches qualités ; il excella surtout dans les belles-lettres, et les enseigna dans les collèges et aux juvénistes de sa Province avec un tel éclat, qu'on l'appelait, non sans quelque emphase, *numen rhetorum*. Au milieu de ces triomphes, le P. Malejewski n'avait garde d'oublier les impuissances de ses premières années ; ce souvenir le protégeait contre la vaine gloire, en même temps qu'il l'enflammait d'une ardeur chaque jour plus grande à se dépenser pour Dieu.

Malheureusement sa santé dépérit bientôt et, à trente-quatre ans, il expirait emportant les regrets de tous ses frères et encore paré de l'innocence de son baptême.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 153 *et* 534. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 413.

XVII JANVIER

—

Le dix-septième jour de janvier de l'an 1654, mourut à Vienne en Autriche le P. Charles Musart, originaire de l'Artois. Il avait passé trente-et-un ans, par obéissance, à enseigner la rhétorique, la philosophie, la théologie et l'Écriture sainte dans les collèges de Douai et de Vienne ; mais en même temps son zèle lui avait fait trouver moyen d'embrasser presque tous les genres de bonnes œuvres et d'apostolat. Il dirigea pendant une grande partie de sa vie la congrégation des jeunes gens de ces deux villes. Pour les former à la vie chrétienne, il leur offrait presque tous les ans pour étrennes, selon le salutaire usage qui devint bientôt général dans les congrégations d'Allemagne, quelques opuscules de piété, tels que *Le souvenir de l'éternité*, *La fragilité de la vie*, *L'âme pécheresse s'éveillant de son sommeil*, *Le lys de Notre-Dame* ou *de la pureté des enfants de Marie ;* et surtout *Les clefs d'or du ciel*, ou *Le souvenir de la passion de Jésus*, *La dévotion filiale envers la sainte Vierge*, et *Les actes fréquents de contrition et d'amour de Dieu.*

De plus, il aurait pu dire, comme saint Laurent, que les pauvres étaient son plus cher trésor. Il n'y avait pas une masure si misérable et si cachée, où sa charité ne le conduisît; pour y porter des vêtements, de la nourriture, des remèdes et surtout les divi-

nes consolations du Sauveur. Il répandait partout des milliers de petites feuilles, sur lesquelles étaient imprimés les motifs, les actes et quelques exemples des vertus les plus nécessaires aux âmes souffrantes, surtout celles de charité et de contrition. Une de ses paroles les plus ordinaires était celle que saint Ignace n'omettait jamais à la fin de ses catéchismes : « Aimez Dieu de tout votre cœur ». Il la gravait profondément dans les âmes ; et Dieu, par des conversions qui tenaient du prodige, montra combien lui était agréable cette pieuse pratique de son serviteur. En un mot, toutes les œuvres de miséricorde semblaient lui appartenir de droit, et lui méritèrent d'être appelé « l'homme de miséricorde, *vir misericordiæ* ».

C'est encore à lui que la capitale de l'Empire dut un accroissement extraordinaire de dévotion aux souffrances du Sauveur. Il établit sur une colline, à quelque distance de Vienne, le pèlerinage des sept stations de Jésus souffrant, et la chapelle du Saint-Sépulcre, en tout semblable à celle de Jérusalem. L'empereur Ferdinand III, à la demande du P. Musart, en posa lui-même la première pierre en présence de toute sa cour. L'impératrice Éléonore donna l'exemple d'y faire à pied de fréquents pèlerinages ; et l'on vit bientôt, parmi les grands et le peuple, les plus heureux fruits de cet amour pour Jésus crucifié.

Parvenu à l'âge de plus de soixante-dix ans, le P. Musart fut à son tour comme attaché à la croix par une maladie extrêmement douloureuse. Il y fit briller une douce et intime joie d'avoir ainsi une part plus large au calice de la passion, dont il avait été si longtemps l'infatigable apôtre. Comme on le croyait au moment d'expirer, dans la journée du jeudi, veille de sa mort, il annonça net-

tement à ses frères, qu'il ne sortirait de ce monde que le lendemain, comme Notre-Seigneur avait bien voulu le lui accorder, pour prix de son dévouement et de son amour. Le P. Musart avait passé cinquante-et-un ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 130. — P. JOANN.-NEP. STÖGER, S. J., *Scriptores Provinciæ Austriacæ S. J.*, *Viennæ*, 1856, *p.* 237. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1463. — PATRIGNANI, *Menol.*, 17 *genn.*, *p.* 158. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 17ª *jan.*, *p.* 23. — CASSANI, *Varones ilustres*, *t.* 2, *p.* 474.

N. B. — Les auteurs assignent différentes dates à la mort du P. Charles Musart, 1653 et 1655. D'après le récit de ses derniers moments, emprunté aux PP. Patrignani et Cassani, il aurait expiré un vendredi. Or cela ne convient qu'à l'année 1653 ; en 1655, le 17 janvier était un samedi.

---

* Le dix-septième jour de janvier de l'an 1687, mourut au collège de Drohiczyn en Masovie le P. JEAN JUCHNOWICZ, modèle accompli des ouvriers apostoliques et des supérieurs. Il avait fait le premier apprentissage de son zèle dès le temps de sa théologie. Chargé ensuite de la difficile mission de Königsberg, où il demeura dix-huit ans, il y accomplit de véritables prodiges. La ville était pleine d'hérétiques de nationalités diverses, allemands, lithuaniens, polonais. Pour attirer le peuple à ses sermons, il ne craignit pas d'aller le chercher jusqu'au pied de la chaire des ministres de l'erreur : « Ces gens-là sont allemands, disait-il aux lithuaniens ; ils ne savent pas votre belle langue ; venez à nous.

On vous dira des choses que vous comprendrez et qui seront pour vous ». Quelques-uns le suivirent ; d'autres se laissèrent gagner à leur tour par l'exemple des premiers, et bientôt l'ébranlement fut général. Les polonais désertèrent le prêche à leur tour, et vinrent se ranger autour du missionnaire catholique. Les conversions ne tardèrent pas à se déclarer. Quand le P. Juchnowicz arriva pour la première fois à Königsberg, il n'avait pas, disait-il lui-même, trouvé dix catholiques dans cette grande ville ; quand il la quitta, après dix-huit années d'efforts, il en laissait plusieurs milliers.

Appelé au gouvernement de ses frères, tour à tour Recteur des collèges de Kroze, de Grodno, de Varsovie, Préposé de la maison professe de Varsovie, supérieur de différentes résidences, le P. Juchnowicz ne déploya pas des qualités moins éminentes. Avant tout, il se considérait comme un instrument entre les mains de Dieu ; il puisait dans cette pensée, avec un profond sentiment de la nécessité de la prière, une confiance sans bornes et une générosité de cœur admirable. On le voyait agrandir ou restaurer des collèges, bâtir une église, là où ceux qui l'avaient précédé avaient eu peine à vivre ; on ne comprenait pas d'où lui venaient les ressources. En même temps, il était libéral avec les siens, comme si, dit l'auteur de son éloge, il n'avait eu nulle autre dépense à faire. Également large envers ses hôtes, il les chargeait à leur départ de tout ce qui était nécessaire pour le voyage. Quelquefois le dépensier s'excusait sur ce qu'il était mal pourvu : « Mon Frère, disait alors le saint Recteur, donnez de bon cœur aux serviteurs de Jésus-Christ ce que vous avez ; c'est le bien de Dieu, et non le vôtre ; au reste, n'en doutez point, ce que vous ferez pour vos frères, nous sera rendu au centuple ».

A cette libéralité, le P. Juchnowicz joignait une parfaite égalité d'âme ; il était toujours le même, gracieux, affable. Aussi tous l'aimaient comme un père, et se portaient à ce qu'il demandait avec une véritable allégresse. Il venait d'être envoyé à la résidence de Drohiczyn, comme pour s'y reposer après tant de fatigues, et déjà il y avait fait construire une habitation plus convenable, lorsque Dieu le rappela à lui. Après avoir célébré le saint Sacrifice, le P. Juchnowicz s'était retiré dans sa chambre ; c'est là qu'on le trouva peu après, à genoux, les mains jointes devant la poitrine et sans vie. Il était âgé de soixante-neuf ans et en avait passé cinquante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 339.

---

*Le dix-septième jour de janvier de l'an 1760, mourut au collège de Lublin le P. Stanislas Popiel, issu d'une très noble et très ancienne famille. Dès ses premières années de vie religieuse, il avait senti un vif attrait pour les missions des Indes ; mais ses instances furent vaines ; il ne put les obtenir. Un autre champ d'apostolat parut alors s'ouvrir à son zèle. Ayant accompagné son frère, ambassadeur du roi de Pologne à Constantinople, il sollicita la faveur de rester dans cette grande ville, et de s'y consacrer au salut des âmes. Cette nouvelle demande n'eut pas un meilleur succès. L'obéissance le rappela dans sa Province et, jusqu'à la fin de sa vie, lui confia les charges les plus importantes. Le P. Po-

piel courba humblement la tête ; mais professeur des hautes sciences, Recteur, Maître des novices, Provincial, il demeura toujours fidèle à ses premiers attraits. S'il pouvait dérober quelques heures à ses occupations, c'était pour les consacrer à des ministères obscurs et pénibles. Il avait composé et récitait souvent une prière admirable dans laquelle il demandait à Notre-Seigneur d'avoir une large part à son calice de souffrances et d'humiliations ; il conjurait ses meilleurs amis de la réciter avec lui, et de l'aider à faire une sainte violence au ciel. Le P. Popiel mourut dans la soixante-treizième année de son âge et la cinquante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. minor. (Archiv. Rom.).

XVIII JANVIER

—

* Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1639, mourut dans la mission du comté de Leicester qu'il avait fondée, le P. Guillaume Wright, un des plus fermes défenseurs de la foi catholique et des droits du Saint-Siège en Angleterre. Il était entré dans la Compagnie à Rome. Après de brillantes études en Autriche, il enseigna la philosophie et la théologie à Gratz et à Vienne, et dirigea dans chacune de ces deux villes, avec un grand zèle, la congrégation de la sainte Vierge. Parmi ceux qui se pressaient à ses exhortations, il comptait non seulement des princes du sang, mais le pieux empereur Ferdinand II lui-même, qui le tenait en haute estime et, après son départ, entretint avec lui un commerce épistolaire.

La mission d'Angleterre était alors douloureusement éprouvée : les souffrances, l'exil ou l'échafaud avaient creusé des vides profonds dans les rangs de ses apôtres. En vertu de l'autorité qu'il tenait du P. Aquaviva, le P. Persons fit appel à ses frères dispersés sur le continent. Le P. Wright se hâta d'accourir. Il n'avait pas revu l'Angleterre depuis vingt-six ans. Mais au bout de huit mois à peine, il fut découvert dans le noble manoir où il recevait l'hospitalité, jeté dans la Tour de Londres et, quelques jours après, dans la prison de Southwark, dite le *Lion blanc*.

Un grand scandale venait en ce temps-là même d'éclater parmi les catholiques. L'archiprêtre du royaume, Georges Blackwell, effrayé par les menaces, avait eu la faiblesse de prêter le serment d'allégeance ou de suprématie, condamné par le Souverain Pontife, et d'engager les fidèles à suivre son exemple, sous prétexte que c'était purement un serment politique. Malheureusement plus d'un avait répondu à cette invitation, heureux d'abriter ses propres frayeurs sous l'autorité de l'archiprêtre. Le P. Wright, interrogé par le pseudo-archevêque de Cantorbéry, Richard Bancroft, sur ce qu'il pensait de ce serment, répondit hardiment qu'il était contraire aux saintes Écritures, et qu'au Souverain Pontife seul appartenait la suprématie sur toute l'Église. Cette réponse, bientôt connue, fut saluée par les acclamations de joie des catholiques demeurés fidèles. Le roi Jacques l'accueillit au contraire avec une vive irritation, et la mort du courageux défenseur des droits du Saint-Siège fut résolue. Mais comme on voulait éviter le spectacle d'une exécution sanglante, on s'en remit aux souffrances du cachot du soin d'assurer la sentence.

En effet, une violente épidémie sévissait alors à la prison du *Lion Blanc*. Le P. Wright se dévoua sans ménagement au service de ses malheureux compagnons de captivité, et il eut la consolation, sinon de les arracher tous à la mort, du moins de sanctifier leurs derniers moments et de les voir expirer réconciliés avec Dieu. Pour lui, la Providence ne permit pas que les odieux calculs de ses ennemis fussent réalisés ; bien plus, avec le concours de quelques catholiques dévoués, il put échapper à la vigilance de ses gardes, et courut chercher un asile dans le comté de Leicester. Là, il fonda une mission de la Compagnie, qu'il gouverna

douze ans, au milieu de fatigues et de dangers sans nombre ; puis quand l'âge et les travaux eurent épuisé ses forces, il consacra joyeusement ce qui lui restait de vie à l'enseignement de quelques jeunes enfants. De cruelles souffrances achevèrent d'épurer sa vertu ; dans les crises les plus aiguës, il se contentait de redire sans fin : « *Da patientiam, bone Jesu, et amorem ; auge pœnam et dolorem ;* donnez-moi, ô bon Jésus, la patience et votre amour ; et ajoutez à mes souffrances et à mes douleurs ». Il s'éteignit saintement à l'âge de soixante-dix-neuf ans ; il en avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

Juvencius, *Historia Soc. Jesu*, *part.* 5a, *lib.* 13, *n.* 65, *p.* 173. — Id., *Epitome Histor. Soc. Jesu*, *t.* 4, *p.* 68. — Morus, *Histor. Provinc. anglic.*, *lib.* 8, *n.* 10, *p.* 363. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 321. — Bartoli, *L'Inghilterra*, *lib.* 6, *c.* 14, *p.* 15, *et suiv.* — Foley, *Records*, *t.* 2, *p.* 275 ; *t.* 7, *p.* 871. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 1219. — Oliver, *Collections..*, *p.* 229. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 2, *p.* 100. — Patrignani, *Menol.*, 18 *genn.*, *p.* 169.

---

* Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1639, mourut dans la mission d'Angleterre le P. François Gardiner, religieux d'une simplicité et d'une candeur admirables, converti de l'hérésie à la foi romaine par un de nos Pères. Il avait une dévotion extraordinaire aux âmes du purgatoire. En toute circonstance, qu'il s'agît d'affronter un péril, d'amollir un cœur endurci, de rapprocher des esprits séparés par des haines invétérées, il recourait à leur intercession, et dès qu'il leur avait promis une messe ou des priè-

res, il se tenait assuré de sa demande. Plus vive encore était sa dévotion au Saint Sacrement.

Il portait un jour la communion à un malade. Il fut surpris en route par une de ces bandes d'espions lancés dans toute l'Angleterre à la chasse des prêtres. Ceux-ci l'arrêtent comme suspect et se mettent à fouiller son sac. Furieux de n'y rien trouver, ils dépouillent l'homme de Dieu de tous ses vêtements ; ils les tournent et retournent en tout sens, pour s'assurer que rien ne leur échappe. Le P. Gardiner tenait dans une de ses mains la petite custode où il avait mis la sainte hostie. Craignant une profanation, il la serre fortement : puis avec une douce et confiante familiarité : « Maintenant, Seigneur, dit-il, gardez-vous vous-même ; moi, je ne puis plus rien. » Le Seigneur l'entendit ; bientôt les poursuivants s'éloignèrent, et il continua paisiblement sa route avec son trésor. Le P. Gardiner mourut à l'âge de cinquante-et-un ans.

Nadasi, *Annus dier. memor.*, 18ª *januar.*, *p.* 34. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 18ª *januar.*, *p.* 24. — Foley, *Records...*, *t.* 6, *p.* 282 ; *t.* 7, *p.* 737. — Oliver, *Collections*, *p.* 99.

---

* Le dix-huitième jour de janvier, l'an 1656, mourut à Wurtzbourg, où il étudiait la théologie, le F. Jacques Schultz, né au diocèse d'Ermeland en Pologne. Une grave maladie avait failli le conduire au tombeau, pendant qu'il était encore enfant ; déjà même il était désespéré des médecins, lorsque le P. Lancicius vint le voir, et le touchant légèrement de la main, le guérit en un mo-

ment. Jacques Schultz voulut consacrer à Dieu la vie qui lui avait été rendue d'une manière si merveilleuse, et à la fin de sa rhétorique, il sollicita la grâce d'être admis dans la Compagnie. Quand il partit pour le noviciat, le P. Lancicius, qui connaissait tous les secrets de son âme, écrivit au Provincial de Lithuanie : « Je vous recommande ce jeune homme, comme je vous recommanderais mon ange gardien ».

Le F. Schultz se montra digne par ses vertus de cette sollicitude du saint religieux. Peu d'années après, chassé de la Pologne par les guerres qui désolaient ce pays, il alla chercher un refuge à Spire, où il enseigna quelque temps la grammaire ; puis, atteint d'une maladie de poitrine, il fut, sur l'avis des médecins, envoyé au collège de Wurtzbourg. C'est là, dans l'exercice des vertus de patience, de résignation, de saint désir d'aller à Dieu, que le F. Schultz couronna les vingt années environ que le P. Lancicius lui avait obtenues. Sa dévotion à la sainte Vierge et à Notre-Seigneur éclatait de la manière la plus touchante ; il ne cessait d'appliquer ses lèvres sur les plaies du Sauveur crucifié, et de répéter ces aspirations enflammées : « Jésus et Marie, mes très doux amours; par amour pour vous, je veux souffrir; et par amour pour vous, mourir. *Jesus et Maria, mei dulcissimi amores, amore vestri patiar; amore vestri moriar* ». Il s'éteignit doucement dans la vingt-sixième année de son âge et la septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Super. (Archiv. Rom.).

* Le dix-huitième jour de janvier de l'an 1667, mourut à Gand le F. Martin De Broyer, Coadjuteur temporel, dont la longue vie ne fut que travail et prière. Dans son extrême vieillesse, et déjà plus qu'octogénaire, il ne pouvait encore consentir à demeurer en repos, pendant que ses frères se fatiguaient dans leurs offices. Les plus belles vertus faisaient cortège à cet amour du travail, l'union à Dieu, la modestie, le silence, une aimable simplicité, une égalité d'humeur inaltérable, une dévotion toute filiale à la très sainte Vierge. C'était la coutume dans notre église de Gand qu'une messe fût célébrée chaque samedi, en l'honneur de l'Immaculée Conception, à l'autel de Notre-Dame de la Miséricorde. Le F. De Broyer, s'autorisant de son âge, réclama l'honneur d'en être le répondant perpétuel, et chaque fois, il y faisait la sainte communion avec une tendre piété.

L'humilité et la pauvreté lui étaient très chères, en sorte, dit son biographe, qu'on peut lui appliquer les paroles de l'Église glorifiant son saint patron : *Martinus humilis et pauper cœlum dives ingreditur*. Arrivé au dernier terme de sa vie, comme les supérieurs s'efforçaient de lui faire accepter quelques adoucissements particuliers : « Non, répondit-il, je n'ai plus besoin que du ciel ». Il expira doucement dans la quatre-vingt-sixième année de son âge et la soixante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Levens van eenige... Broeders coadjuteurs..., 18 *jan.*, *p.* 46.

XIX JANVIER

—

Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1620, le P. Gaspard Sawicki mourut près de Francfort en revenant de Rome, où la congrégation provinciale l'avait député pour des affaires de la plus haute importance, malgré ses douloureuses infirmités. Après avoir d'abord combattu par la parole et par la plume contre les hérétiques de Prusse, de Pologne et de Lithuanie, le P. Sawicki venait d'être choisi pour accompagner à Moscou la fille du palatin de Sandomir, fiancée au faux Démétrius. Le palais même du czar était devenu la première résidence de la Compagnie en Russie, lorsque la révolution schismatique de 1606 le jeta tout à coup dans un cachot, avec les principaux seigneurs polonais qui avaient accompagné la future czarine. Il demeura trois ans dans les fers avec eux; mais grâce à son esprit de foi, il sut changer cette dure et longue captivité en un continuel exercice de douce résignation à la volonté de Dieu.

Il avait aussi fondé une congrégation de la sainte Vierge pour les jeunes gens de Cracovie, pendant qu'il gouvernait la maison professe de cette ville; ce n'avait pas été sans les plus violentes oppositions des professeurs de l'université, qui craignaient de voir diminuer peu à peu leur influence sur la jeunesse. Mais leurs alar-

mes furent bien vite dissipées. Témoins du merveilleux changement de leurs élèves, ils rendirent hommage à la prudence et au zèle du P. Sawicki, et reconnurent qu'il avait eu uniquement en vue la sanctification des âmes et la gloire de Dieu. Ce saint religieux mourut dans la soixante-huitième année de son âge et la quarante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 5, *n.* 44, *p.* 241. — Juvencius, *Histor. Soc. Jes., part.* 5ª, *lib.* 17, *n.* 51, *p.* 448. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 281. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 679. — Pierling, *Rome et Démétrius, ch.* 11, *p.* 132 *et suiv.* — *Summar. vit. defunct. Prov. Polon. (Archiv. Rom.).*

---

* Le dix-neuvième jour de janvier de l'an 1709, mourut au collège de Hal en Brabant le Frère Coadjuteur Jean Stickers, de Breda, « religieux accompli, dit l'histoire de la Province de Flandre-Belgique, riche en toute vertu. » Cet éloge est mérité. Ardent au travail, le F. Stickers ne se refusait à aucune besogne, si pénible et humble qu'elle fût. Trente-neuf ans de suite, il fut chargé de la boulangerie. Souvent, il lui fallait remplir presque tous les offices domestiques à la fois ; il se montrait néanmoins toujours aimable et toujours joyeux.

L'obéissance était un autre trait de sa physionomie ; il lui sacrifiait même ses désirs de mortification. Jamais il ne s'écarta volontairement d'une ligne de la voie tracée par les supérieurs. Sa charité pour les pauvres était proverbiale ; il les accueillait tous et n'en laissait aucun s'éloigner sans lui avoir donné quelque secours. Aussi

en était-il aimé comme un père. La piété du F. Stickers était aussi forte que tendre; souvent il se levait une heure avant la communauté, afin de donner plus de temps à l'oraison. Quand il. avait reçu Notre-Seigneur à la sainte table, il paraissait comme transfiguré; une joie céleste éclairait son visage. Jamais il ne perdit par aucune faute grave la grâce de son baptême; aussi remit-il avec une très douce confiance son âme à Notre-Seigneur, dans la soixante-seizième année de son âge et la cinquantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Historia Provinc. flandr.-belgic., anno 1709 *(Archiv. Rom.).* — *Levens van Broeders Coadjut.*, 18 *jan.*, *p.* 46.

XX JANVIER

—

Le vingtième jour de janvier de l'an 1621, mourut à Ruremonde, un peu après la fin de son noviciat, le F. Jean Lauwermans, Scolastique de la Province de Flandre, âgé seulement de dix-huit ans. Dès le temps de ses premières études, son bonheur, pendant les vacances, était de réunir les enfants de la campagne, pour leur faire le catéchisme et leur enseigner les pratiques de dévotion, qu'il avait lui-même apprises de ses maîtres et de ses parents. A quinze ans, il entra au noviciat, plein de la pensée qu'il était admis dans la sainte maison de Nazareth, et allait vivre nuit et jour dans la compagnie du Sauveur et de sa sainte Mère. Pour se former à la plus parfaite modestie, il contemplait avec un profond respect l'attitude, la démarche, les regards et les moindres mouvements de cette divine Reine des anges ; et pour s'animer à se vaincre et à se crucifier, il se représentait Jésus enfant chargé de sa croix et l'invitant à le suivre. Dès lors, le F. Lauwermans demeurait souvent jusqu'à trois heures de suite en prièra. Quand l'obéissance lui ordonnait de quitter Dieu pour Dieu, il le faisait à l'instant même ; mais il avouait ingénument ne s'être jamais aperçu de la longueur du temps qu'il avait passé en oraison ; il visitait aussi sept fois par jour Notre-Seigneur dans le

sainte Eucharistie. En un mot, il semblait vivre bien moins sur la terre que dans le ciel.

Ayant entendu citer les merveilleux exemples de dévotion du bienheureux P. Le Fèvre envers les saints anges gardiens, et les grâces que ce grand serviteur de Dieu avait reçues par leur entremise, pour sa propre sanctification et le salut des âmes, il résolut d'employer les mêmes pieuses industries, et il en retira des fruits dignes de sa constante fidélité. Le F. Lauwermans apportait encore un soin particulier à passer religieusement le temps des récréations ; il y racontait d'ordinaire quelques-unes des plus belles actions des saints les moins connus ; il le faisait avec tant de charme, de simplicité et d'édification, que l'on trouvait tout à la fois dans ces récits le repos dont on avait besoin et un redoublement d'amour de Dieu. Aussi le Père Provincial de Flandre écrivait-il, en annonçant la mort du pieux jeune homme au P. Vitelleschi, Général de la Compagnie : « Le Seigneur vient de nous enlever notre second Berchmans », tant on croyait revoir en lui le modèle presque inimitable des Scholastiques du collège Romain.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 5, *n.* 76, *p.* 249. — *Historia (ms.) colleg. Lovan. ad ann.* 1621 *(Arch. Rom.).* — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 20ª *jan.*, *p.* 36. — *Necrolog. Provinc. flandr.-belg. (Archiv. Rom.).*

XXI JANVIER

—

Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1806, mourut parmi les Pères de la Russie Blanche le Frère coadjuteur Ignace Pacewicz, de l'ancienne Province de Lithuanie. Il était dans la Compagnie depuis dix ans, lorsque le bref de Clément XIV le rejeta dans le monde. Mais il ne crut pas qu'après avoir promis à Dieu de vivre pauvre, chaste et obéissant jusqu'à la mort, un fidèle serviteur de Jésus-Christ pût songer seulement à reprendre sa part des biens et de l'indépendance du monde. Durant vingt années, ne pouvant plus mener la vie de jésuite, il mena dans une solitude presque absolue la vie des Pères du désert.

Mais vers 1793, il apprit au fond de sa retraite que la Russie avait conservé les enfants de saint Ignace. Il partit aussitôt pour le noviciat de Dünabourg, où il ne tarda pas à renouveler ses vœux. Les treize années qu'il vécut encore, peuvent, au jugement de ses supérieurs, se résumer en ces deux mots : *Obéir et prier*. Chaque nuit, il se levait longtemps avant ses frères, pour consacrer au moins trois heures à l'oraison. Dans ce saint exercice, Notre-Seigneur lui faisait goûter de très douces consolations ; il lui restait tout le jour, au milieu de son travail, une impression

si vive de la présence divine, que rien ne semblait capable de l'en distraire. Le F. Pacewicz s'endormit saintement dans le Seigneur à l'âge de soixante-huit ans.

Boero, *Menolog.*, 21 *genn.*, *p.* 420.

---

*Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1653, à Louvain, mourut le P. Josse Schapelink, de Bruges. Il fut successivement professeur de théologie morale, compagnon du Maître des novices, confesseur, missionnaire en Hollande, et partout il laissa la réputation d'un ange et d'un saint. Il passa les dix-huit dernières années de sa vie à Louvain, dans la charge de Père spirituel. Pour se former à la perfection, les religieux de cette grande communauté n'avaient qu'à jeter les yeux sur leur saint directeur ; il était le vivant miroir de toutes les vertus. L'un d'eux assure que pendant ces dix-huit années, il ne cessa de l'observer de près, et qu'il ne surprit jamais en lui la plus légère faute ; d'autres affirment que sa seule vue les animait bien plus éloquemment à l'observation des règles que la lecture ou la méditation de ces mêmes règles.

Le P. Schapelink portait jusqu'au scrupule la garde de sa langue ; jamais il ne laissa tomber de ses lèvres un mot de critique ou de blâme ; il mérita dans sa plénitude l'éloge que saint Jacques fait de l'homme parfait, *in verbo non offendit* (Jac. 3. 2). Sa modestie était si douce qu'elle ravissait les cœurs, en même temps qu'elle commandait le respect et inspirait la pureté. Une âme assiégée de tentations importunes n'avait qu'à se recommander, disait-

elle, aux prières de l'homme de Dieu pour retrouver aussitôt la paix.

Quand il eut expiré, le cierge bénit en main, le chapelet autour de son cou, les yeux fixés sur son crucifix, des témoignages unanimes de respect et de piété saluèrent sa mémoire ; les moins favorables à la Compagnie eux-mêmes ne purent lui refuser leur tribut d'éloges. « Celui-là, disait l'un d'eux, Libert Fromond, était un modèle de parfait jésuite ». Le peuple accourut en si grand nombre pour prier autour de ses restes, qu'il fallut le laisser trois jours entiers exposé à sa vénération. Le P. Schapelink était âgé de soixante-neuf ans ; il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 21ª *januar.*, *p.* 39. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 21ª *januar.*, *p.* 29.

---

*Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1654, mourut à Mons le F. HENRI VAN DER SAECKEN, Coadjuteur temporel. Il n'était âgé que de vingt-neuf ans, dont il avait passé six en religion. Mais dans ce court espace de temps, il s'était élevé à une haute perfection. Dès son noviciat, le F. Van der Saecken avait déclaré aux inclinations de la nature une guerre implacable. Il ne savait ce que c'était que s'épargner. On le vit, malade lui-même, se mettre au service de ses frères malades. L'obéissance lui était chère entre toutes les vertus ; il était prêt à lui faire le sacrifice de sa vie. Aucune règle ne lui semblait petite ; il aurait mieux aimé, disait-il, être abreuvé de fiel que de prendre le moindre rafraî-

chissement sans la permission des supérieurs. Dans sa dernière maladie, on ne pouvait l'entendre, sans être touché jusqu'aux larmes, exhaler les sentiments de son âme avec Notre-Seigneur, Notre-Dame, saint Joseph et les saints, et se plaindre de ceux qui par leurs prières s'efforçaient de le retenir en ce monde. Peu de temps avant d'expirer, le F. Van der Saecken entonna d'une voix animée le *Gloria in excelsis Deo,* et peu après remit joyeusement son âme à Dieu.

Levens van Broeders coadjuteurs, 21 *janv.*, *p.* 55. — *Ménol. holland.*, 21 *janv.*

---

* Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1667, mourut à Vilna le P. Grégoire Schönhoff, religieux également dur à lui-même et plein de mansuétude pour ses frères, tour à tour professeur de théologie, Recteur et Provincial. Choisi comme confesseur par la reine Cécile Renée de Pologne, il fit paraître, dans l'exercice de ce délicat ministère, tant de sagesse, de discrétion et d'esprit surnaturel, que le roi de Pologne Vladislas, et le sérénissime prince Charles-Ferdinand, son frère, voulurent être assistés par lui à leurs derniers moments ; exemple que suivirent un grand nombre de seigneurs de la cour.

Jean-Casimir, que le pape Innocent X avait obligé de quitter la Compagnie, pour ceindre la couronne de Pologne après la mort de Vladislas, choisit le P. Schönhoff pour théologien, et s'en remit avec confiance à ses lumières du soin d'élucider les questions les

plus obscures soumises à la décision royale. De très cruelles douleurs firent des quinze dernières années de la vie du saint religieux une sorte de martyre; c'est le nom qu'il leur donnait lui-même; il les supportait non seulement avec patience, mais avec allégresse, et les regardait comme le meilleur présent de Dieu. Le P. Schönhoff expira doucement dans la soixante-et-onzième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 757. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 851.

---

* Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1728, mourut à Bruxelles le P. Jean-Baptiste Billot, né à Leeuwen en Brabant. A seize ans, il s'enrôla sous la bannière de saint Ignace. Il remplit tour à tour différents emplois, enseigna les hautes sciences, dirigea pendant sept ans la congrégation des nobles, *magnatum*, fut préfet des études et supérieur des Nôtres. Mais son ministère propre fut celui de la prédication ; pendant quarante-six ans, il annonça la parole de Dieu en latin et en langue vulgaire, avec de grands fruits et une grande réputation, et ne quitta la chaire que brisé par les fatigues et la vieillesse, à l'âge de quatre-vingts ans.

Pour attirer les bénédictions du ciel sur sa parole, le P. Billot mettait en œuvre, avec une ardeur égale, les moyens naturels et surnaturels, l'étude, la pénitence et la prière. Étranger au monde, il se renfermait dans la solitude et le silence, à moins que la charité ne l'appelât au dehors ; il se refusait jusqu'aux distractions

les plus innocentes, comme de descendre au jardin, afin de ne dérober aucun moment au travail ou à l'oraison. En même temps, il châtiait rigoureusement sa chair et passait quelquefois des journées entières sans prendre aucune nourriture. Sa dévotion au Sauveur naissant ou caché sous les voiles eucharistiques était très tendre et s'exhalait en colloques d'une suavité ravissante. Envers la Reine des anges, son amour était celui d'un fils ; il en avait reçu l'assurance de son élection à la gloire. Lorsqu'il fut près d'expirer, on l'entendit répéter avec une douce confiance : « O Marie, vous serez ma mère. Ne me l'avez-vous pas promis : Ton âme sera parmi les prédestinés ? *Tu promisisti: erit anima tua inter animas prædestinatorum* ».

Historia Provinc. flandr.-belgic. ann. 1728 *(Archiv. Rom.).* — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 1, *p.* 1476.

---

* Le vingt-et-unième jour de janvier de l'an 1762, mourut à Trèves le P. JEAN REUTER, né à Niederwambach dans le Luxembourg, religieux d'une science et d'une vertu également éminentes. On connaît sa théologie morale et surtout son manuel du nouveau confesseur *neo-confessarius*, ouvrage si souvent réimprimé, même de nos jours, et si utile pour former les jeunes prêtres à une sage administration du sacrement de pénitence. Le P. Reuter entra dans la Compagnie à l'âge de vingt-six ans, après avoir brillamment soutenu dans notre université de Trèves le grand acte de théologie. Ses goûts comme ses aptitudes l'entraînaient vers l'étude de cette scien-

ce ; il l'enseigna plusieurs années dans cette même université avec une très haute réputation de doctrine et de talent.

L'étude n'avait point attiédi sa dévotion ; il visitait le Saint Sacrement presque à chaque heure du jour ; il faisait tous ses exercices de piété à genoux, dans un profond recueillement. Nul n'était plus fidèle observateur de la règle, plus ennemi de toute singularité et de toute exception. Cependant sa vertu dominante semble avoir été la vertu propre du Cœur de Jésus, l'humilité. Elle brillait avec tant d'éclat dans toute sa personne, et s'alliait à son grand savoir avec une si parfaite harmonie, qu'au dehors il n'était appelé que le Père *doctus et humilis*, glorieux panégyrique, le plus digne d'un enfant de la Compagnie, voué corps et âme au plus grand service de Dieu. Le P. Reuter mourut à l'âge de quatre-vingt-deux ans ; il en avait passé cinquante-six en religion.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni-Inferior. (Archiv. Rom.). — *Litteræ ann. collegii Trevirens, ann.* 1762 *(Archiv. Rom.).* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1683. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 253.

XXII JANVIER

—

Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1614, mourut saintement à Varsovie le P. Martin Costensis, de la Province de Pologne, allant, dit le P. Nadasi, recevoir au ciel la couronne d'or que Dieu lui avait préparée parmi ses élus, pour prix de la couronne de fer, du poids de seize livres, que lui avaient fait porter les Suédois pendant six mois de captivité. Ils la lui serraient avec une vis autour des tempes, pour le torturer, et l'exposaient en cet état aux hommages dérisoires de la multitude et à toutes les injures du froid, de la pluie et de la neige; lent martyre, plus douloureux que la mort, mais qui ne fut pas capable de lasser l'invincible patience de l'homme de Dieu. Le P. Costensis était âgé de cinquante-et-un ans et en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Nadasi, *Annus dier. memor.*, 22ª *jan., p.* 41. — Drews, *Fasti Societ.* 22ª *jan., p.* 30. — P. Stan. Rostowski, *Lituanicarum Soc. Jesu Historiar. libri decem, nouvelle édit. par le* P. Martinov, S. J., *Paris*, 1877, *lib.* 5, *n.* 1, *p.* 196.

N. B. — Ce Père est appelé tantôt *Costensis*, tantôt *Costinensis*, et dans le catal. des défunts *Ostiensis*.

* Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1702, mourut à la maison de campagne du collège de Sandomir en Pologne, le P. Casimir Galeski, « vrai fils de saint Ignace, dit l'auteur de son éloge, apôtre de plusieurs contrées, et dont un livre entier ne suffirait pas à raconter les travaux ». Il évangélisa au milieu de fatigues extrêmes, et quelquefois au péril de sa vie, les rudes populations ravagées par l'hérésie, qui habitent au pied des montagnes de la Hongrie. Or, après quelques années, rendant compte des fruits de sa mission à Mgr Trebicki, évêque de Cracovie, il put lui offrir une liste de plus de vingt mille personnes, arrachées à l'erreur et ramenées au bercail de Jésus-Christ. Pour nous en tenir à deux années seulement, ses notes nous apprennent que dans cette courte période, il administra les sacrements de pénitence et d'eucharistie à cinquante mille personnes, convertit trente-six concubinaires, quatre-vingts femmes de mauvaise vie et sept cent vingt-sept hérétiques.

Le P. Galeski n'avait garde d'oublier les pasteurs chargés de ces pauvres gens. Il en faisait ses auxiliaires, après les avoir remplis de l'esprit de Dieu. « Il était, dit encore son éloge, leur maître et leur règle vivante, leur modèle accompli, leur père et leur frère dans le Seigneur... Il n'aimait pas seulement leurs âmes, il avait à cœur leur réputation », condition essentielle de leur autorité auprès des fidèles et de l'efficacité de leurs ministères. Ce grand serviteur de Dieu mourut à l'âge de soixante-treize ans; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.)

* Le vingt-deuxième jour de janvier de l'an 1727, mourut au collège de Witebsk le P. Stanislas Dybkowski, religieux d'une haute vertu, très uni à Dieu, également cher aux Nôtres et aux étrangers. Recteur pendant dix-huit ans à Dünabourg et à Witebsk, il s'inspira, surtout à l'égard de ceux qui lui étaient confiés, de la mansuétude et de la bénignité du Sauveur. « J'aime mieux, disait-il, être jugé avec miséricorde pour avoir usé de miséricorde que puni avec rigueur pour avoir agi avec trop de rigueur ». Il étendait la même bonté à tous les malheureux ; ses aumônes lui méritèrent le nom de père des pauvres.

Une force merveilleuse s'alliait à cette charité ; volontiers le P. Dybkowski eût sacrifié sa vie pour ses frères. Il était procureur à Vilna, quand les Suédois s'emparèrent de cette ville. Également cupides et brutaux, les vainqueurs, pour lui extorquer de l'argent, lui firent subir mille et mille outrages. Il supporta tout avec une héroïque patience, plein de joie que sa charge attirât sur lui les mauvais traitements et les épargnât aux autres. Et comme le collège était hors d'état de payer la contribution de guerre, qu'ils lui avaient imposée, il s'offrit à rester en otage auprès d'eux. Quelques années plus tard, le P. Dybkowski fut emporté par un coup soudain, après deux jours seulement de maladie, au milieu des plus touchants témoignages de douleur et de vénération. Il était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 195. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan.* (*Archiv. Rom.*).

XXIII JANVIER

—

Le vingt-troisième jour de janvier de l'an 1629, mourut à Anvers, sa patrie, le P. André Schott, un des érudits les plus en honneur au seizième siècle, également respecté des protestants et des catholiques, et qui s'offrait, à l'âge de plus de soixante-quinze ans, pour enseigner les éléments de la langue grecque aux jeunes religieux de la Province flandro-belge. Il s'était exilé volontairement après ses premières études, plutôt que de vivre sous le joug de l'hérésie triomphante dans les Pays-Bas. Après un premier séjour à Douai et à Paris, il se rendit en Espagne, s'arrêta quelque temps à Madrid et à Alcala, sans s'y fixer, et prit ensuite la route de Tolède. En arrivant dans cette ville, il apprit qu'on venait d'y mettre au concours une chaire de littérature grecque ; malgré sa jeunesse, il n'hésita pas à engager la lutte, et demeura vainqueur de tous ses rivaux.

Bientôt après, il fut appelé à de nouveaux honneurs par les plus illustres évêques d'Espagne. Mais il avait fait vœu de renoncer au monde et d'embrasser la vie religieuse, si Notre-Seigneur délivrait sa patrie du joug sacrilège des calvinistes. Aussi à la première nouvelle que le duc de Parme, Alexandre Farnèse, venait de reconquérir Anvers au roi Philippe II et à la sainte Église, il se

rendit du palais de son bienfaiteur, l'archevêque de Tarragone, au noviciat de la Compagnie de Jésus. Après ses deux années d'épreuves à Saragosse, l'Espagne, Rome et la Belgique se disputèrent tour à tour l'honneur de son enseignement. En même temps qu'il travaillait à ses propres ouvrages, et mettait au jour un si grand nombre d'auteurs sacrés et profanes, le P. André Schott communiquait, avec autant de générosité que de modestie, aux autres savants, tous les trésors de son érudition.

Les années ne ralentirent point son ardeur ; le jeune homme le plus intrépide et le plus passionné pour l'étude aurait eu peine à le suivre, dit le P. Alegambe, tant il était jaloux de se consacrer au service de l'Église, jusqu'au complet épuisement de ses forces. Enfin il dut céder aux assauts redoublés d'un mal implacable ; après dix jours de cruelles souffrances héroïquement supportées, le vaillant athlète remit saintement son âme entre les mains de Dieu. Il était âgé de soixante-seize ans et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 6a, *lib.* 14, *n.* 107, *p.* 302. — Sotuellus-Alegambe, *Biblioth.*, *p.* 56. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 865. — Drews, *Fasti Societ.*, 23a *jan.*, *p.* 31. — Nicéron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres...*, *t.* 26. — Feller, *Dictionnaire historique*, *nouvelle édit.*, 1839, *t.* 5, *p.* 449.

---

*Le vingt-troisième jour de janvier de l'an 1619, mourut à Dillingen le P. Ambroise Wadding, irlandais. Il avait d'abord embrassé la profession des armes. Mais dans un combat naval, ayant vu un de ses compagnons tomber à ses côtés, mortellement frappé

d'une balle, il fut désabusé des espérances de la gloire humaine, et pour assurer le salut de son âme, résolut de s'engager dans une autre milice. Comme il hésitait entre les différentes familles religieuses, il lui sembla entendre pendant son repos une voix qui lui disait : « Entre dans la Compagnie de Jésus ».

Après avoir fait à Rome son noviciat et ses études, Ambroise Wadding fut envoyé à Dillingen, où il occupa la chaire de philosophie. Chargé ensuite du pensionnat Saint-Grégoire, il eut à gouverner et à former, outre une nombreuse jeunesse appartenant aux premières familles du pays, plus de cent cinquante religieux de différents Ordres, qui suivaient l'enseignement de la Compagnie dans la célèbre université de cette ville. Très distingué par ses talents et sa science, le P. Wadding l'était plus encore par ses vertus, par son obéissance, sa dévotion au Saint Sacrement, son humilité. Obligé pendant un temps de vivre en dehors du collège, il y revenait cependant tous les jours, remarque l'auteur de son éloge, pour adorer Notre-Seigneur au saint tabernacle et aider le Frère cuisinier dans son office. Dieu avait permis qu'il fût en butte à de pénibles agitations de conscience, qui ne lui laissaient presque aucun repos ; mais quelque temps avant de le rappeler à lui, il dissipa tous les nuages et fit succéder au trouble la plus parfaite tranquillité. Le P. Wadding remit doucement son âme entre ses mains, la joie dans le cœur et l'action de grâces sur les lèvres. Il était âgé de trente-six ans et en avait passé quinze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 23ª *januar.*, *p.* 43. — FOLEY, *Records*, *t.* 7, 2de *part.*, *appendice*, *p.* 16. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1271.

XXIV JANVIER

—

Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1639, mourut à Bastogne, dans les Ardennes, le P. Thomas Coniers, anglais, proscrit pour la foi dès son enfance. Admis au noviciat de Tournai, il fut bientôt obligé de le quitter, à cause d'une maladie que les médecins jugèrent incurable. Mais jaloux de ne pas perdre la grâce de sa vocation, il eut recours à la très sainte Vierge et fut guéri miraculeusement. Reçu de nouveau, il ne ressentit plus aucune atteinte de son mal, si ce n'est quelques jours avant sa mort, à l'âge de soixante-dix-sept ans. Le P. Coniers passa la plus grande partie de sa vie à évangéliser les habitants des Ardennes ; il allait les visiter de cabane en cabane ; il leur gagna tellement le cœur, qu'à toutes les heures du jour, dès qu'ils entendaient sa clochette, ils abandonnaient leurs travaux et accouraient auprès de lui.

A Dinant, le P. Coniers fonda un collège de la Compagnie, et persuada à quelques pieuses filles qui s'étaient mises sous sa conduite, et avaient voué à Dieu leur virginité, d'ouvrir des écoles pour enseigner à la jeunesse de leur sexe la doctrine chrétienne, la piété et la pureté. Plus tard, il en appela quelques-unes à Bastogne, où elles rendirent les mêmes services ; il les mit sous le patronage

de sainte Praxède, pour laquelle il avait une singulière dévotion, et dont il reçut des grâces insignes. Le zélé missionnaire passait partout dans ces contrées pour obtenir de la très sainte Vierge tout ce qu'il demandait; aussi lui envoyait-on continuellement des suppliques, afin qu'il les présentât à Marie, et dès qu'il les avait accueillies, on les regardait comme exaucées.

Morus, *Histor. Provinc. anglic.*, *lib.* 1, *n.* 21, *p.* 21. — Tanner, *Societ. Jesu apostolor. imitat.*, *p.* 689. — Patrignani, *Menol.*, 24 *genn.*, *p.* 234. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 23ª *jan.*, *p.* 32. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 24ª *jan.*, *p.* 45. — Foley, *Records..*, *t.* 3, *p.* 210. — Oliver, *Collections...*, 2ᵉ *édit.*, *p.* 72.

---

* Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1624, mourut à Vienne le P. Martin Becan, né à Hilvarenbeek, dans le Brabant hollandais. Il occupa vingt-deux années de suite la chaire de théologie dans les universités de Wurtzbourg, de Mayence, et enfin dans celle de Vienne, où son mérite l'avait fait appeler par l'empereur d'Allemagne Mathias. Il avait la réputation d'un des plus habiles théologiens de son temps ; ses luttes contre l'hérésie lui firent donner le nom de marteau des calvinistes.

Choisi comme confesseur par le successeur de Mathias, le pieux empereur Ferdinand II, le P. Becan édifia la noblesse et toute la cour par sa modestie, son humilité, sa douce et toutefois son inébranlable fermeté à se tenir dans les limites de sa charge, étranger au monde et à ses préoccupations, n'ayant d'autre souci que de servir les intérêts de la gloire de Dieu et de la sainte

Église. Ses entretiens étaient courts ; il aimait mieux, dit un historien, laisser après lui le désir que la fatigue et l'ennui, gagner du temps que le gaspiller. Jamais il ne souffrit qu'un Frère fût mis à son service, tant il chérissait la vie commune et les petites pratiques de l'humilité religieuse. Il mourut très saintement dans la soixante-troisième année de son âge et la quarante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 9, *n.* 43, *p.* 486. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 3ª, *lib.* 4, *n.* 80, *p.* 587. — Drews, *Fasti Societ. Jes.*, 24ª *januar.*, *p.* 33. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 583. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1091. — Hartzheim, *Bibliotheca colon.*, *p.* 233. — Ruland, *Series et vitæ professorum SS. theologiæ qui Wirceburgi... docuerunt*, *p.* 31. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 1, *p.* 414. — Paquot, *Mémoires...*, *t.* 2, *p.* 74 ; *t.* 8, *p.* 343. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 6, *p.* 305. — Bern. Duhr, S. J., *Jesuiten-Fabeln*, 2ᵉ *édit.*, 1892 ; *ch.* 6, *p.* 138 ; *ch.* 18, *p.* 368 ; *ch.* 22, *p.* 496. — *Ménol. holland.*, 24 *janv.*

---

* Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1630, mourut au collège de Lille le P. Antoine De Balinghem, de Saint-Omer. Après avoir fait son noviciat à Novellara, dans la Province de Venise, il revint en Belgique, où il remplit tour à tour les fonctions de professeur de philosophie, de ministre ; et pendant de longues années, avec une grande réputation et des fruits abondants pour les âmes, celles de prédicateur et de confesseur. Contraint par sa mauvaise santé de renoncer à la chaire, le P. De Balinghem se consacra presque exclusivement à la composition ou à la traduction de divers

ouvrages, livres de piété, vies de saints, relations des missionnaires, et continua ainsi très fructueusement par la plume l'apostolat de la parole. Ménager très sévère de son temps, il aurait considéré comme une sorte de sacrilège d'en laisser perdre par sa faute une seule parcelle.

Après Jésus, c'est Marie qui possédait son cœur. Plus d'une fois, il avait été arraché par elle à des dangers de mort, ainsi qu'il le proclame lui-même dans plusieurs de ses ouvrages, monuments de sa gratitude. Peu de jours avant d'expirer, le P. De Balinghem entra en délire et perdit connaissance ; mais sa bonne Mère la lui fit recouvrer aux derniers moments. On l'entendit alors répéter plein de joie et de confiance ces paroles : « *Deus meus et omnia! Credo videre bona Domini in terra viventium.* Mon Dieu et mon tout ! Oui, c'est ma foi ; je verrai les biens du Seignenr dans la terre des vivants ». Peu après, il s'endormit dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. gallo-belgic. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 65. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 831. — Paquot, *Mémoires... t.* 8, *p.* 131. — *Les Auteurs de Lille, p.* 84 *(ms. de la Biblioth. de Lille).*

---

* Le vingt-quatrième jour de janvier de l'an 1712, mourut à Saypan, l'une des Iles Mariannes, le P. Gérard Bouwens, de la Province flandro-belge, âgé de soixante-dix-huit ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie, et près de quarante dans

les missions. « Je ne doute point, écrit un de ses supérieurs, que Notre-Seigneur ne lui ait accordé la couronne des martyrs ». En effet, nul genre d'épreuves et de souffrances ne lui manqua. Il supporta la faim, la soif, les menaces de mort, les mauvais traitements ; il eut même l'honneur de répandre du sang. Nommé supérieur de la mission, le P. Bouwens accepta cette charge avec joie, malgré son humilité, parce qu'elle lui donnait le moyen de se traiter avec moins de ménagements et de se dépenser plus largement pour ses frères.

Dévoré du zèle des âmes, il étendit au loin le royaume de Jésus-Christ et gagna plusieurs de ces îles encore barbares à la vraie foi. « Un livre entier, écrit encore son supérieur, ne suffirait pas à raconter ses vertus : son obéissance, qui n'admettait ni retard ni excuse ; son angélique pureté si parfaite, qu'il ne reconnaissait aucune femme à la seule vue ; son détachement de toute chose si profond, qu'après sa mort on ne trouva rien dans les pauvres objets à son usage qui pût encore servir ; son union à Dieu intime et continuelle ».

Malgré de très douloureuses infirmités, le P. Bouwens priait toujours à genoux, et se livrait à des austérités que les plus vigoureux auraient eu peine à soutenir. Il se flagellait tous les jours, portait continuellement le cilice, dormait sur la terre nue ou sur une planche, jeûnait fréquemment. Il semble avoir connu par révélation le lieu et l'heure de sa mort. Car il annonça d'avance qu'il expirerait dans sa chère mission de Saypan, *in nidulo meo moriar*, disait-il. La veille de sa bienheureuse fin, comme son compagnon voulait réciter les prières des agonisants : « Non, répondit-il, pas encore ; demain matin, à cinq heures ». Et en effet, quel-

ques instants après cette heure-là même, il rendit le dernier soupir.

P. Philippe Muscati, *Supérieur de la mission des Iles Mariannes. Lettre au Père Provincial des Philippines. Cf. Collection des Précis historiques.., par* Ed. Terwecoren, S. J., *Bruxelles,* 1865, *p.* 109. — Le Gobien, S. J., *Histoire des Isles Marianes, Paris*, 1700, *p.* 288, 311, 369, 391. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 58.

XXV JANVIER

—

* Le vingt-cinquième jour de janvier de l'an 1621, mourut en Angleterre, probablement dans la mission du comté de Leicester, le P. Robert Peckham, âgé seulement de trente-quatre ans, dont il avait passé neuf dans la Compagnie. Il avait eu plus d'une fois l'honneur d'être emprisonné pour sa fidélité à la sainte Église romaine, et dans son cachot, avait enduré avec une inaltérable patience les tourments de la faim et ceux non moins pénibles de l'infection et de la vermine. Au reste, toute souffrance lui était douce en union avec Jésus-Christ. Il fut longtemps en butte à de cruelles maladies. Quand les crises devenaient plus aiguës, il prenait son crucifix, et le baisant avec effusion : « Mon amour est crucifié, » répétait-il ; et pendant que ses membres étaient soumis à une sorte de martyre, son âme surabondait de consolation.

De redoutables assauts lui furent livrés par l'esprit de ténèbres aux approches de la mort. Comme le grand saint Martin, le P. Peckam fit vaillamment tête à l'ennemi : « Loin d'ici, bête cruelle, disait-il, tu n'as point de puissance contre moi ». Quand il fut

près d'expirer, il demanda si le prêtre qui offrait le saint Sacrifice avait achevé la consécration. Sur la réponse affirmative qu'on lui donna : « Eh bien, ajouta-t-il, c'est le moment de m'en aller ; Jésus et Marie m'appellent près d'eux » ; et aussitôt son âme, brisant ses liens, s'envola au ciel.

Nadasi, *Annus dier. memorabil.*, 25ª *januar.*, *p.* 46. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 25ª *januar.*, *p.* 33. — Foley, *Records*, *t.* 3, *p.* 109, *note ; t.* 7, *p.* 579, 1444.

---

* Le vingt-cinquième jour de janvier de l'an 1652, mourut dans la mission d'Angleterre le P. Jean Worthington, né à Blenco dans le comté de Lancastre. Son père avait eu la gloire de confesser la foi et de mourir dans sa prison ; un de ses oncles, Thomas Worthington, avait aussi porté les chaînes, et à l'âge de soixante-quinze ans, en considération de ses grands mérites, avait obtenu d'être admis dans la Compagnie ; enfin ses quatre frères avaient volontairement embrassé les souffrances de l'exil, pour demeurer fidèles à l'Église romaine ; et le plus jeune d'entre eux, Laurent, l'avait suivi, au bout d'une année, sous le drapeau de saint Ignace.

Le P. Jean Worthington était digne de cette famille de héros et de saints. Après avoir terminé son noviciat à Rome, sous la direction du P. Fabius de Fabiis, et rempli pendant quelques années les fonctions de ministre au séminaire anglais de Valladolid, il retourna dans son pays, et le premier de la Compagnie, fixa son séjour dans le

Lancashire. Lorsque ce district devint la résidence et, plus tard, le collège de Saint-Louis de Gonzague, le P. Worthington en fut nommé supérieur. Il y travailla plus de quarante ans, au milieu de dangers sans cesse renaissants, obligé, dit le P. Tanner, tantôt de s'ensevelir, comme saint Athanase, dans des fosses profondes, semblables à des tombeaux, tantôt de se blottir, comme saint Félix, dans les crevasses de murailles en ruines, en lutte perpétuelle avec la faim, la soif, les intempéries des saisons.

La trahison d'un malheureux apostat le fit tomber aux mains des poursuivants. Jeté dans une prison, il y fut soumis pendant plusieurs années au supplice des interrogatoires insidieux, aux importunités des faux amis, qui voulaient lui arracher un acte de faiblesse, à de pénibles privations. Mais au milieu de ses souffrances, le P. Worthington éprouvait sensiblement, écrivait-il au P. Edouard Knoff, son Provincial, la vérité de cette parole divine : *Cum ipso sum in tribulatione*, et jamais, ajoutait-il, ni au noviciat de Saint-André ni au Collège Romain, il n'avait goûté de plus douces consolations.

Il appelait de tous ses vœux la grâce du martyre sanglant. Il parut sur le point de l'obtenir ; et déjà il préparait dans sa pensée la manière dont il accueillerait la sentence de mort, et ce qu'il dirait au peuple quand il serait sur l'échafaud : « Mais, ajoute-t-il, malheureux pécheur que je suis, je n'étais pas digne d'une pareille grâce ». En effet, sa captivité s'adoucit peu à peu. A la suite d'une grave maladie, le gouverneur de la prison l'emmena même à la campagne, en lui laissant quelque facilité de s'entretenir avec les catholiques. Le vaillant confesseur de la foi ne jouit pas longtemps de cette liberté relative : il était épuisé par ses

grands travaux et ses souffrances. Il s'endormit pieusement dans le Seigneur à l'âge de soixante-dix-neuf ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

MORUS, *Histor. Provinc. anglic.*, *lib.* 6, *p.* 273 *seqq.* — TANNER, *Soc. Jes. militans...*, *p.* 149. — FOLEY, *Records*, *t.* 2, *p.* 75 *et suiv.*; *t.* 7, *p.* 864. — NADASI, *Ann. dier...*, 25ª *jan.*, *p.* 46. — DREWS, *Fasti...*, 25 *jan.*, *p.* 34. — PATRIGNANI, *Menol.*, 25 *genn.*, *p.* 245. — OLIVER, *Collections*, *p.* 227.

XXVI JANVIER

—

Le vingt-sixième jour de janvier de l'an 1678, le F. STANISLAS BOZIEWICZ, Coadjuteur temporel, mourut au collège de Grodno en Lithuanie, à l'âge de quatre-vingt-douze ans, dont il avait passé soixante-douze dans la Compagnie. Il exerça longtemps le métier de maçon. Il travaillait avec une telle ardeur, une telle activité, et paraissait si joyeux de se dépenser dans les occupations les plus pénibles, qu'au jugement de l'auteur de sa notice, « il n'avait pas besoin de porter l'habit religieux pour se distinguer des ouvriers et des manœuvres, dont il partageait les travaux ». Quand ses supérieurs jugèrent cette occupation trop au-dessus de ses forces, il obtint du moins de travailler au jardin, tant qu'il put encore se traîner. Après s'être dépensé tout le jour sous les yeux de Dieu, ce saint Frère donnait à l'oraison une grande partie de la nuit. Pour s'empêcher de céder à l'accablement du sommeil, tantôt il se liait dans une position très incommode, où il lui était impossible de s'endormir, tantôt il se flagellait cruellement, dès qu'il se sentait près de succomber.

Une des paroles de l'Évangile qu'il méditait le plus souvent était celle-ci de Notre-Seigneur à ses apôtres : *Petite et accipietis; usque modo non petistis quidquam.* Demandez et vous recevrez ; jusqu'ici

vous n'avez rien demandé ». Sa confiance sans bornes dans la promesse divine lui mérita, un jour qu'il était dénué de tout secours humain, l'assistance visible d'un ange. Tendrement attaché à sa vocation, le F. Boziewicz ne se lassait pas de remercier Dieu de sa persévérance; il récitait souvent en action de grâces le psaume *Qui habitat in adjutorio Altissimi*, dans lequel il voyait dépeintes d'une manière si vive les merveilleuses attentions de la Providence à son égard, et plein du désir d'aller enfin contempler son Sauveur, il en savourait avec un goût tout particulier le dernier verset: « *Longitudine dierum replebo eum, et ostendam illi salutare meum* ».

Patrignani, *Menol.*, 26 *genn.*, *p.* 260. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-sixième jour de janvier de l'an 1706, au collège de Nieswiez, en Masovie, mourut le P. Michel Karwowski, qui dans ses différents emplois de professeur des Nôtres, de Recteur et de Père spirituel, mit toujours au premier rang de ses devoirs, avec sa propre perfection, la sanctification de ceux qui lui étaient confiés. « Mes chers Frères, disait-il souvent aux Scolastiques qui suivaient ses leçons, mes chers Frères, souvenez-vous que dans la Compagnie, le moyen d'exceller dans la science, c'est d'exceller aussi dans la vertu. » Recteur, il veillait avee une sollicitude jalouse à l'observation de toutes les règles; à peine laissait-il passer un manquement sans avertir celui qui s'était oublié; mais il le faisait avec tant de tact, de ménagement et de charité qu'il corrigeait le

coupable sans l'aigrir. Quelqu'un lui appliquait un jour ces paroles d'un poète : « *Ipse timor te noster amat*; vis-à-vis de vous, notre crainte elle-même est de l'amour ». — *Atqui ego*, reprit-il vivement, *magis amari quam timeri percupio*. C'est l'amour que je veux plutôt que la crainte ». Notre vocation lui était chère comme la prunelle de ses yeux. Il aurait mieux aimé, disait-il, être privé de voix active et passive, et réduit au dernier rang, que de voir un seul des siens mettre en péril le salut de son âme, en perdant sa vocation. Le grand moyen qu'il recommandait pour assurer la garde de ce trésor, c'était la pleine ouverture de cœur aux supérieurs.

L'épreuve de la persécution et de la calomnie ne fut pas refusée au P. Karwowski ; il se contentait alors de jeter les yeux sur son crucifix, heureux d'avoir quelque part aux humiliations du Sauveur. Au reste, il vivait dans une union intime et continuelle avec Dieu ; il avoua lui-même dans sa dernière maladie à l'un de ses confidents que, depuis plusieurs années, il ne se rappelait pas avoir eu une seule distraction volontaire dans la récitation de son office. Le jour même où il mourut, il avait eu le courage, malgré sa faiblesse, de célébrer encore une fois le saint Sacrifice et de dire son bréviaire en entier ; alors, sa tâche achevée, les mains pleines de bonnes œuvres, le bon serviteur alla recevoir sa récompense. Il était âgé de cinquante-six ans et en avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuan., p.* 365.

XXVII JANVIER

—

Le vingt-septième jour de janvier, près de Jaroslaw, mourut en 1631 le P. Hermolaüs Buchowski, Recteur du collège de cette ville, vénéré universellement par le peuple et par les plus hauts seigneurs du pays. La veille de sa mort, encore plein de force et de santé, mais probablement averti de sa fin prochaine, il fit une confession générale de toute sa vie, avec des sentiments si extraordinaires de contrition, que son confesseur lui en demanda la cause. « Mon Père, lui répondit-il, *tempus breve est* ; le temps est court ; j'ai le sentiment que je me confesse pour la dernière fois ». Et le lendemain, après avoir célébré le saint Sacrifice avec une ferveur extraordinaire, accompagnée de beaucoup de larmes, le P. Buchowski s'endormit paisiblement dans le Seigneur, frappé par un coup soudain, à l'âge de quarante-sept ans.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6a, *lib.* 16, *n.* 211, *p.* 502.

Le vingt-septième jour de janvier de l'an 1667, mourut à Gand le P. Grégoire de Saint-Vincent, de Bruges, l'un des plus célèbres

mathématiciens de son siècle. Il avait succédé au P. Clavius, son maître, dans la chaire de mathématiques du Collège Romain. Les savants les plus étrangers à la Compagnie et à l'Église rendirent hommage à son génie, et proclamèrent que ses ouvrages étaient un des plus riches trésors de la science moderne. L'empereur Ferdinand II et le roi d'Espagne Philippe IV écrivirent au Père Général pour le demander, et le possédèrent tour à tour à Prague et à Madrid.

Pendant qu'il enseignait à l'université de Prague, les troupes hérétiques de Gustave-Adolphe mirent le siège devant cette ville. Aussitôt il abandonna sa chaire et courut au milieu des armes sur la brèche, porter aux blessés les secours de la religion. Les balles ennemies l'atteignirent plus d'une fois, pendant qu'il ouvrait le ciel à quelque mourant ; il conserva toute sa vie les nobles cicatrices de son apostolat. C'est le P. De Saint-Vincent qui eut la gloire de convertir du luthéranisme à la foi catholique l'illustre maréchal de France, comte de Rantzaw. Ce saint et savant religieux mourut dans la quatre-vingt-troisième année de son âge et la soixante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 308. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 5, *p.* 651. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 440. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, 3e *édit.*, *t.* 4, *ch.* 4, *p.* 274. — Les PP. de Backer et Crétineau-Joly citent un certain nombre de témoignages en l'honneur du P. De Saint-Vincent, Cf. *ll. cc.* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 384. — Carayon, *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus*, *n.* 2547, *p.* 344.

XXVIII JANVIER

—

Le vingt-huitième jour de janvier de l'an 1688, mourut à Pékin le P. Ferdinand Verbiest, né à Pitthem, près de Courtrai, tour à tour simple missionnaire en Chine, confesseur de la foi devant les tribunaux, président du tribunal des mathématiques, ami de l'empereur Cang-Hi, auquel il enseignait les sciences européennes et même la religion chrétienne, enfin glorieusement récompensé de ses travaux et de ses services par la liberté obtenue aux missionnaires d'annoncer partout le nom de Jésus. Ce grand homme a laissé, dans quelques lettres admirables et bien dignes d'un apôtre, le récit des vicissitudes étranges par lesquelles il eut à passer. Pendant le triomphe momentané des ennemis de la foi, lors de la minorité de Cang-Hi, le tribunal des supplices qui avait condamné le P. Adam Schall à être coupé vif en dix mille morceaux, se fit aussi amener le P. Verbiest chargé de chaînes, et ordonna qu'il serait fouetté par le bourreau, puis relégué en Tartarie. Mais après l'avoir laissé languir six mois dans un cachot, où le poids de ses fers lui permettait à peine de se soulever, on se contenta de le retenir ensuite enfermé dans l'ancienne maison des Pères de la Compagnie, jusqu'au jour où la grossière ignorance des astronomes chinois et la confusion du calendrier contraignirent le nouvel empereur à recourir aux lumières du captif.

A partir de ce moment, le crédit du P. Verbiest à la cour devint, pour ainsi dire, sans bornes. Il fit effacer des édits impériaux la note de fausse doctrine donnée auparavant à la loi chrétienne ; il obtint le retour des anciens missionnaires, et l'entrée libre de ceux qu'il suppliait la Compagnie de lui envoyer. Nous avons encore la lettre brûlante de zèle qu'il adressait à ses frères d'Europe, pour leur exposer l'état de ces immenses provinces, égales aux plus vastes royaumes de l'occident, et qui parfois ont à peine un seul prêtre ; les annales de la Chine ne nous semblent offrir rien de plus beau. Il fait appel à toutes les âmes généreuses ; il cherche à les attirer, non seulement par le tableau des progrès et des espérances de la foi, mais encore par l'énumération des mille dangers de naufrages, de contagion, de mort, en un mot de toutes les croix qu'il leur faudra porter à la suite de Jésus-Christ. Il n'imagine pas de bonheur et d'encouragement comparable à celui-là.

Cinq fois par jour, il remerciait Notre-Seigneur de l'avoir jugé digne d'être enchaîné pour son saint nom, et lui demandait instamment la grâce du martyre, par les désirs et les mérites de tant d'apôtres qui ne l'avaient pas obtenu. Plus il voyait fuir loin de ses yeux cette bienheureuse perspective, plus il se martyrisait lui-même. Il aurait regardé comme une honte, écrivait après sa mort un de ses plus intimes confidents, de paraître au palais avec les insignes de mandarin, s'il n'avait eu sous ses vêtements un cilice et une chaîne de fer, comme les insignes de Jésus-Christ. La perte de ce grand missionnaire fut regardée comme un deuil public ; le tribunal des rites régla les honneurs qui devaient lui être rendus ; ses funérailles furent célébrées aux frais du trésor impérial ; son corps, porté sur les épaules de soixante hommes,

précédé des images de Notre-Seigneur, de la sainte Vierge et des saints, et suivi du beau-père de Cang-Hi, capitaine de ses gardes, et d'un grand nombre des premiers de l'Empire, traversa lentement les rues de la capitale, au milieu d'un peuple innombrable, accouru à ce nouveau triomphe de la croix. Enfin l'empereur lui-même composa un éloge du défunt et le fit graver sur sa tombe ; il voulut connaître nommément, pour leur en témoigner sa bienveillance, tous les mandarins qui avaient assisté aux funérailles de celui qu'il honorait à un si haut degré de son amitié. Le P. Verbiest était âgé de soixante-cinq ans ; il en avait passé quarante-sept dans la Compagnie et près de trente dans la mission de Chine.

Patrignani, *Menol.*, 28 *genn.*, *p.* 285. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 574. — Anton. Thomas, *Lauff-Brief R. P. Antonii Thomas S. J. an alle Jesuiter in Sina von dem Leben und seeligen Tod R. P. Ferdin. Verbiest...* Cf. Stöcklein, *Der Neue-Weltbott, Augsburg,* 1728, 2de *part.*, *n.* 38, *p.* 8. — Terwecoren, *Précis historiques*, *année* 1858, *t.* 9, *p.* 409, 433. — Carayon, *Bibliographie historique de la Compagnie de Jésus, n.* 2665, *p.* 360. — P. Al. Pfister, S. J., *Notices biographiques et bibliographiques sur les Pères S. J. en Chine, ms. in-f°, n.* 116 *(Archiv. dom.).* — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 717. — L'abbé C. Carton, *Notice biographique sur le P. Ferdinand Verbiest... Bruges,* 1839, *pp.* iv-77. — *Ménol. holland.*, 28 *janv.*

---

* Le vingt-huitième jour de janvier de l'an 1762, mourut au collège de Kremenetz le P. Paul Gizycki, d'une noble famille de la Grande Pologne, religieux d'une vertu insigne et maître expérimenté dans les voies spirituelles. Sa direction était ferme autant qu'éclairée. Après avoir étudié et reconnu les desseins de Dieu sur les

âmes, il en poursuivait l'accomplissement avec une persévérante énergie. Aussi tous ceux qui voulaient sérieusement tendre à la perfection aimaient-ils à se placer sous sa conduite. La vénérable servante de Dieu, Anne de Omiecinskie, morte en odeur de sainteté le 10 décembre 1731, et célèbre par un grand nombre de miracles opérés à son intercession, était sa fille spirituelle.

Les faveurs extraordinaires ne manquaient pas non plus au P. Gizycki. C'était une opinion constante au collège de Kremenetz que les âmes du purgatoire venaient fréquemment se recommander à ses prières. Il avait puissance sur les démons et les chassa plus d'une fois du corps des possédés. Il lisait dans l'avenir et voyait les choses éloignées comme si elles se passaient sous ses yeux. Le jour où le P. Louis Centurione fut élu Général de la Compagnie, le P. Gizycki l'annonça publiquement, bien avant que la nouvelle pût en être apportée au collège. Ce grand serviteur de Dieu mourut dans la soixante-dixième année de son âge et la cinquante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. minor. Polon. (Archiv. Rom.). — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1495.

XXIX JANVIER

—

Le vingt-neuvième jour de janvier de l'an 1667, mourut à Nieswiez le P. André Kaweczynski, de la Province de Lithuanie. Lors de l'invasion des Cosaques schismatiques, si funeste à la Pologne et qui donna de si glorieux martyrs à la Compagnie, le P. André Kaweczynski tomba dans les mains de ces barbares; ils le traitèrent, dit l'historien de sa vie, comme on ne traiterait pas un animal qu'on voudrait dompter par la douleur. Les fers, la nudité, la faim furent les moindres maux qu'ils lui firent subir. Mais sous le tranchant de leur cimeterre, le saint apôtre leur répondait avec calme : « Je suis prêt, comme membre de la Compagnie de Jésus, à mourir pour Jésus et son Église. Arrachez-moi cette vie défaillante. Je retrouverai celle des martyrs dans le ciel ». Ils le laissèrent vivre cependant, pour le livrer en otage aux Russes, dont ils espéraient du secours ; il fut emmené captif à Moscou. Cette nouvelle captivité ne fut guère plus douce que la première; mais le P. André eut la consolation d'y soutenir beaucoup de catholiques, captifs comme lui, et dont les tourments et les promesses commençaient à faire chanceler la foi. Les popes russes, irrités de se voir perpétuellement entravés dans leurs tentatives d'apostasie par un adversaire aussi dangereux, le firent reléguer au fond de la Sibé-

rie, parmi des tribus sauvages et idolâtres ; il ne parvint au lieu de son exil qu'après vingt-six semaines d'un voyage accompli pendant la plus rigoureuse saison de l'année. Il demeura quatre années entières sans aucun soulagement humain ; et quand les ambassadeurs du roi de Pologne obtinrent enfin sa délivrance, il sembla n'être revenu dans sa Province que pour goûter, avant de succomber de fatigue et d'épuisement, les pures joies de la présence et de la charité de ses frères, et montrer à tous combien il est doux et glorieux de souffrir pour Jésus-Christ. Il mourut saintement à l'âge de quarante-sept ans, il en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Rostowski, *Lituan. Histor., lib.* 10, *n.* 16, *p.* 375. — Patrignani, *Menolog.*, 29 *genn., p.* 292.

---

* Le vingt-neuvième jour de janvier de l'an 1617, mourut au collège anglais de Saint-Omer le P. Gilles Schondonch, de Bruges, que ses parents avaient obtenu de Dieu dans leur vieillesse, pour avoir l'honneur de donner un fils au service de la sainte Église. Le plus beau titre de gloire du P. Schondonch, c'est le gouvernement du collège anglais de Saint-Omer. Il en fut le troisième Recteur, et le dirigea pendant dix-sept ans, avec une sagesse et un dévouement, qui en firent bientôt un des premiers collèges de la Province d'Angleterre sur le continent, et excitèrent l'admiration des hérétiques eux-mêmes.

Les études grecques et latines y étaient florissantes ; cependant

le zélé Recteur s'appliquait avant tout à former des chrétiens d'une trempe solide, armés contre les ennemis qu'ils auraient à combattre dans leur pays. Sans une connaissance approfondie et raisonnée de la religion, comment leur foi résisterait-elle aux attaques ouvertes ou masquées de l'hérésie ; et sans une piété insigne, ajoutait-il, comment garderaient-ils la pureté de leurs mœurs ? Pour les attacher plus inébranlablement à l'Église, il développait en eux une tendre dévotion à la Sainte Vierge ; il donnait de l'éclat et une certaine magnificence aux cérémonies du culte divin. Il s'appliqua surtout à mettre lui-même ses leçons en pratique. On le voyait, pendant la célébration du saint Sacrifice, tout absorbé en Dieu, le visage inondé de larmes. Plein d'un filial amour pour l'auguste Reine du ciel, il la saluait à chaque heure du jour ; au premier son de l'horloge, il s'arrêtait, quelle que fût son occupation, et payait à Marie son tribut d'honneur, en récitant la salutation angélique.

Témoins et objet de son zèle et de son dévouement, les écoliers étaient toute vénération et toute tendresse pour leur saint Recteur ; au témoignage du P. More dans son Histoire de la Province d'Angleterre, il en était aimé plus que les Anglais eux-mêmes. A voir leur piété, leur application au travail, l'ordre parfait avec lequel se faisaient tous les exercices, leur entrain et leur franche gaîté, les étrangers étaient saisis d'admiration. Le nonce apostolique en Belgique, dans plusieurs de ses lettres, faisait un éloge pompeux du collège et de son Recteur. Sir Tobie Matthews, fils du pseudo-archevêque d'York, retournant en Angleterre après sa conversion au catholicisme, s'arrêta quelque temps à Saint-Omer. Le spectacle qu'il eut sous les yeux le ravit. Il écrivit à Rome au P. Robert Persons, qu'il appelle le père de son âme : « J'ai vu de belles

et grandes cités ; mais je n'ai rien vu d'aussi admirable que ce collège. De tous les lieux qu'il m'a été donné de contempler en ce bas monde, je n'en connais point qui rappelle mieux celui que j'aurai le bonheur, je l'espère, d'habiter un jour, le paradis... Le supérieur est digne de ses élèves, et ceux-ci sont dignes de leur supérieur ».

Le bien opéré par cet incomparable éducateur de la jeunesse fut durable autant que solide. Les règlements qu'il avait élaborés, demeurèrent en vigueur plus de cent cinquante ans, jusqu'au jour où le parlement de Paris en 1762 enveloppa les Jésuites anglais dans les décrets de proscription portés contre la Compagnie de Jésus en France. Une longue et cruelle maladie retint le P. Schondonch deux années entières sur son lit, sans enchaîner son dévouement à son cher collège, qu'il continua de diriger comme s'il avait été en pleine santé. Quand on lui annonça que sa fin n'était plus éloignée et qu'il était temps de recevoir les derniers sacrements : « Oui, dit-il, c'est l'heure que j'ai tant désirée ». Puis après avoir reçu son Sauveur : « Seigneur, ajouta-t-il, vous le savez ; je n'ai pas refusé le travail ; mais puisque c'est le bon plaisir de votre divine Majesté que je m'en aille, recevez votre inutile et très indigne serviteur ». Et, peu de moments après, il expira. Le P. Schondonch était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Henr. Morus, *Histor. Provinc. anglic., lib.* 5, *n.* 7, *p.* 163 ; *lib.* 9, *n.* 25, *p.* 425. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 14. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 5, *c.* 2, *p.* 218, *édit. de Florence* 1833. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 861. — Foley, *Records, t.* 3, *p.* 151 *(note)* ; *t.* 7, *p.* 1147 *et suiv.* — Patrignani, *Menolog.*, 29 *genn., p.* 290.

XXX JANVIER

—

Le trentième jour de janvier de l'an 1580, mourut glorieusement à Cork pour la foi romaine, après une dure captivité, où les hérétiques l'accablèrent de mauvais traitements et d'ignominies, le P. Edmond O'Donnell, premier martyr de la Compagnie en Irlande. Envoyé par le Souverain Pontife Grégoire XIII pour soutenir la foi des Irlandais, il fut découvert à Limerick, sa patrie, jeté en prison, conduit à Cork comme un insigne malfaiteur, mis plusieurs fois à la torture, et enfin livré au bourreau. La sentence portée contre lui le déclarait coupable d'une opiniâtreté invincible à vouloir vivre et mourir catholique, à prêcher la foi romaine et à refuser, malgré les lois, à la reine Élisabeth, la suprématie spirituelle sur tous ses sujets ; en conséquence, il était condamné au supplice des traîtres. Après l'avoir suspendu à une potence, le bourreau le détacha encore vivant, lui ouvrit la poitrine, en arracha le cœur à la vue de tout le peuple, puis séparant ses membres à coups de hache, les exposa tout sanglants, dans les différents quartiers de la ville, pour répandre la terreur parmi ceux qui demeuraient encore fidèles à Dieu.

Tanner, *Societas Jesu usque ad profusionem sanguinis... militans*, p. 7. — Patrignani, *Menol.*, 30 *genn.*, *p.* 298. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 30ª *jan.*, *p.* 55. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 30ª *jan.*, *p.* 40. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 78. — Hogan, S. J., *Ibernia Ignatiana, seu Ibernorum Soc. Jesu Patrum monumenta...*, *Dublin*, 1880, *p.* 20. — Foley, *Records*, *t.* 7, *append.*, *p.* 3. — Oliver, *Collections*, *p.* 243.

Le trentième jour de janvier de l'an 1645, mourut, dans les cachots de Manchester, le P. Richard Bradley, épuisé par les souffrances de sa captivité. Avant d'entrer dans la lice des martyrs, il avait accompagné quelque temps les armées catholiques en Belgique, et donné sur les champs de bataille des preuves éclatantes de son zèle et de son sang-froid. On le trouvait toujours au plus fort du danger ; le crucifix à la main, il exhortait au nom de Dieu les combattants à faire leur devoir, et prodiguait aux mourants les secours de sa charité. La reconnaissance d'un brave soldat lui sauva un jour la vie. Effrayé de voir le P. Bradley s'exposer à un feu terrible, cet homme lui mit son propre casque sur la tête; une balle ennemie vint aussitôt s'y heurter et rebondit au loin sans lui faire aucun mal.

Envoyé peu de temps après dans le Lancashire, le P. Bradley y commença une vie de privations et de dangers ; il ne pouvait faire un pas sans être en droit de répéter avec le prophète : *Anima mea in manibus meis semper.* Les hérétiques le découvrirent enfin et le jetèrent dans une de ces horribles prisons où la vie semblait mille fois plus dure que la mort elle-même. Les souffrances du saint confesseur y furent telles, qu'il expira avant d'avoir subi le

dernier supplice, qu'il appelait de tous ses vœux. Il n'était âgé que de quarante-et-un ans, et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Math. Tanner, S. J., *Societas Jesu usque ad sanguinis et vitæ profusionem militans...*, *p.* 124. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 30ª *januar.*, *p.* 55. — Drews, *Fasti Societat. Jesu*, 30ª *januar.*, *p.* 40. — Patrignani, *Menolog.*, *p.* 298. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 600. — Foley, *Records...*, *t.* 2, *p.* 178 ; *t.* 7, *p.* 77.

XXXI JANVIER

—

Le trente-et-unième jour de janvier de l'an 1611, mourut au collège d'Arras, qui dans ce temps appartenait à la Province gallo-belge, le P. Éleuthère Dupont, religieux d'une haute sainteté, formé à toute la perfection de sa vocation par notre Bienheureux Père, dont Dieu le destinait à propager l'esprit, durant plus d'un demi-siècle, en Sicile, en France et en Belgique. Nommé Recteur du collège de Bivona, à vingt-huit ans, il y fut aussitôt regardé, lisons-nous dans l'Histoire de la Province de Sicile, comme un homme rempli des dons de l'Esprit-Saint, comme un thaumaturge, et comme le refuge des pécheurs et des misérables. Aux occupations de sa charge, il avait encore ajouté, vu le petit nombre de ses compagnons, l'enseignement de la dernière classe de grammaire ; il visitait même, à certains jours libres, les prisons de la ville et les hôpitaux, et assistait les condamnés à mort, avec une charité, qui lui valut plus tard, parmi les populations de la Flandre, le surnom de curé des prisonniers ; enfin il réunissait les enfants, hors le temps des classes, pour leur apprendre et leur faire chanter la doctrine chrétienne réduite en cantiques. Ces chants devinrent bientôt populaires à Bivona et dans toutes les campagnes environnantes.

En 1563, à la prière de Maximilien de Berghes, archevêque de Cambrai, le P. Dupont reçut l'ordre d'aller attaquer l'hérésie presque victorieuse en Flandre. Il lui fallut livrer de rudes combats ; mais il eut la consolation de reconquérir à la foi romaine une grande partie du diocèse. A la reprise de la ville par les hérétiques en 1580, il vit les classes du collège envahies et transformées en écuries, le mobilier mis en pièces ou au pillage ; il dut se retirer devant la brutalité des soldats du Baron d'Inchy. Il profita de cet exil pour introduire la Compagnie à Valenciennes, grâce à la fermeté des habitants catholiques ; après y avoir jeté les fondements d'un nouveau collège, il passa les derniers temps de sa longue et sainte vie à gouverner le noviciat de Tournai et le collège d'Arras.

Ce grand serviteur de Dieu semblait une vive image de saint Ignace ; il avait hérité en particulier de sa tendre charité pour les malades. Il lui arrivait souvent de les visiter à plusieurs reprises dans une seule nuit et de rester au pied de leur lit des heures entières, à genoux et en oraison. Il avait également pris de notre bienheureux Père l'habitude de ne décider aucune affaire sans en traiter d'abord longuement avec Dieu ; il demeurait ordinairement six heures de suite en prière, le visage tout embrasé, sans que rien fût capable de le distraire. Enfin, ajoute le P. d'Oultreman, qui se félicitait d'avoir pu jouir de ses saints exemples, « il fut très rigoureux et quasi cruel à l'endroit de son corps, de manière qu'il ne passait aucun jour qu'il ne portât la haire et ne se flagellât très asprement, quoiqu'il fût tout exténué de vieillesse et n'eût que la peau sur les os ». Dès son noviciat, il avait passé une année sans quitter le cilice ni jour ni nuit ; et

dans les derniers temps de sa vie, on le vit encore, à l'âge de quatre-vingts ans, revêtu du même instrument de pénitence, faire en un jour quatorze lieues à pied et à jeun, par les plus grandes chaleurs de l'été, parce qu'il s'agissait d'une œuvre à la gloire de Notre-Seigneur. Mais, ajoute le même auteur, bien qu'il fût si austère pour lui-même, « c'était néanmoins le plus doux, le plus gracieux vieillard de son temps, jamais chagrin ni fâcheux à personne ; aussi ravissait-il sans peine tous les cœurs et les gagnait tout à Jésus-Christ ». Le P. Dupont mourut dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge et la soixante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. (ms.) Provinc. flandro-belgicæ, anno 1611, *p.* 52 *(Archiv. Rom.).* — Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 25, § 13, *p.* 865. — Nieremberg, *Varones ilustres,* 2ᵉ *édit., t.* 5, *p.* 582. — Orlandinus, *Histor. Societ. Jesu, lib.* 16, *n.* 14, *p.* 399. — Patrignani, *Menolog.*, 31 *genn., p.* 300. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 31ª *jan., p.* 56. — Id., *Pretiosæ occupationes..., c.* 26, *n.* 4, *p.* 225. — P. d'Oultreman, *Tableaux des signalés personnages.* — *Litteræ ann. Societ. Jesu, anno* 1611, *p.* 297. — Aguilera, *Histor. Provinc. Sicul., t.* 1, *p.* 126. — *Ménol. holland.*, 31 *janv.*

N. B. — C'est à un fait de la vie du P. Dupont que paraît remonter, au témoignage de l'auteur des Lettres annuelles de la Compagnie, l'usage existant parmi nous, de signaler du haut de la chaire du réfectoire certaines fautes plus marquantes. A Rome, du vivant de saint Ignace, quelques religieux emportés par leur ferveur, se réunissaient à l'insu des supérieurs pour se livrer en commun à diverses sortes de pénitences. Le P. Dupont, qui était extrêmement mortifié, fut invité à se joindre à eux ; non seulement il refusa, mais il crut de son devoir de faire prévenir notre Bienheureux Père de ce qui se passait; et celui-ci, pour couper le mal dans sa racine et donner à tous un grand exemple d'obéissance, fit infliger publiquement pendant le repas un blâme sévère à ces religieux indiscrets.

Le trente-et-unième jour de janvier de l'an 1643, mourut à Liège, victime de son dévouement au service des pestiférés, le F. Edmond Renard, Coadjuteur temporel, à l'âge de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie. Voici l'éloge de cet héroïque fils de saint Ignace, tel que nous le trouvons dans une relation manuscrite de nos archives :

« Le F. Edmond Renard naquit dans la ville de Namur en Flandre, de parents d'une condition civile. Entré dans la Compagnie de Jésus en qualité de Frère Coadjuteur temporel, il en remplit tous les devoirs avec une exactitude scrupuleuse ; et entre les divers offices où il fut employé, celui du soin des malades était pour lui de prédilection. Aussi ne se contentait-il pas de s'y adonner seulement dans les maisons de l'Ordre, mais bien encore auprès des externes et des villes entières, au péril même de sa propre vie.

« Je ne sais si, entre le grand nombre des hommes de la Compagnie qui se sont dévoués au service des pestiférés, il s'en trouve un que l'on puisse comparer au F. Renard, lequel sacrifia vingt fois (si l'on peut s'exprimer ainsi) sa vie pour conserver celle du prochain, en allant autant de fois servir ceux qui étaient atteints de la contagion, dans le cours de plusieurs années, et nommément à Namur, Mons, Douai, Arras, Lille, etc. et sept fois à Liège, où le généreux Frère contracta enfin la peste. Tout l'art des premiers médecins de la ville s'épuisa en vain. Le Frère s'approchait de la mort à grands pas. Un de nos Pères, prêchant dans la même ville, recommanda aux prières des assistants le F. Renard : au même moment tout l'auditoire fondit en larmes, se

voyant enlever un homme si utile au public. Quand on apprit sa mort, qui arriva le 31 janvier 1643, tous les chefs des différents quartiers de la ville se mirent en devoir de témoigner leur gratitude au F. Edmond, comme à un insigne bienfaiteur de la patrie. Le curé de la Madeleine donna le premier l'exemple en lui faisant des funérailles solennelles. Les curés de Sainte-Catherine et de Sainte-Aldegonde lui firent chanter la grand'messe avec musique instrumentale et un magnifique catafalque au milieu de l'église. Les trente-deux curés des différents quartiers, au nom de toute la ville, se réunirent à Sainte-Marie-aux-Fonts, où on lui fit un somptueux service funèbre. Toute l'église était tendue de deuil, avec une série d'inscriptions allusives à la Compagnie de Jésus. Un concours immense de peuple intervint à l'office, qui se fit avec plusieurs chœurs de musique. L'histoire de la Compagnie ne raconte rien d'aussi grand et d'aussi solennel en fait de funérailles, pour aucun des membres de la Société. Après l'office, tous les susdits chefs vinrent déjeûner au réfectoire du collège, où eux-mêmes avaient fait préparer une réfection digne des représentants de la ville. Après le déjeuner, un des Pères remercia ces messieurs de l'honneur qu'ils venaient de rendre à la Compagnie. Ils répondirent que ces honneurs étaient loin de ce qu'ils avaient désiré faire et de ce que méritait le défunt ».

Eloge du F. Renard (Archiv. dom.). — ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charitat. S. J., p.* 420 (La relation précédente, sauf quelques modifications, n'est guère qu'une traduction du P. Alegambe). — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. gall.-belgic. (Archiv. Rom.).* — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 31ª *januar., p.* 57. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 31ª *januar., p.* 41. — PATRIGNANI, *Menolog.,* 31 *genn., p.* 306. — *Levens van eenige Broeders coadiuteurs, p.* 70.

Le trente-et-unième jour de janvier de l'an 1673, mourut dans la réduction de Saint-Charles au Paraguay, le P. François Ricard, né en Flandre, et missionnaire des tribus sauvages depuis trente-trois ans. La vigueur de l'âme suppléait en lui à la faiblesse du corps et à des infirmités presque continuelles; ou plutôt Dieu le soutenait visiblement et lui donnait encore la force de s'immoler comme une victime pour le salut des infidèles et des pécheurs. Souvent on cherchait à lui persuader d'adoucir la rigueur de certains jeûnes extraordinaires auxquels il s'était engagé par vœu, et de modérer pour quelques jours ses flagellations et ses cilices: « Ah! répondait-il, les saints en ont fait bien davantage, et en dépit de bien autres infirmités! »

Au milieu de ces populations barbares, qui vivaient souvent comme des brutes, le P. Ricard menait une vie angélique; on ne pouvait s'approcher de lui, dit son biographe, sans respirer un parfum de pureté. Cette grâce était, au jugement de tous, la récompense et le fruit de son obéissance; comme il s'était soumis lui-même sans réserve à Dieu, ainsi Dieu semblait lui avoir soumis la concupiscence. Il cultivait les réductions indiennes des rives de l'Uruguay et cherchait en vain depuis longtemps à pénétrer chez quelques tribus voisines d'une férocité indomptable, lorsqu'il apprit que la peste venait d'éclater au milieu d'elles. Aussitôt, bien qu'il eût à peine la force de marcher, il se traîna dans leurs forêts, parcourut une à une toutes leurs huttes, baptisa les petits enfants qu'il y rencontra en danger de mort et parvint même à faire connaître et aimer Jésus-Christ à quelques adultes, émus d'une charité si

nouvelle pour eux. Mais bientôt ceux qui avaient échappé à la mort reprirent leur férocité et cherchèrent à le faire périr; il allait tomber sous leurs coups, lorsque à sa vue une frayeur soudaine les saisit, et ils s'enfuirent dans le désert, sans que l'homme de Dieu parvînt à les arrêter et à les retrouver.

Boero, *Menolog.* 15 *genn.*, *p.* 281.

Le trente-et-unième jour de janvier de l'an 1702, mourut à Demidow, près de Lemberg, le P. Georges Szornel, né en Russie d'une famille noble et puissante. C'était un religieux, dit son biographe, *totus ex charitate proximi compositus.* Nommé à trente-six ans Recteur du collège de Kamieniec, il demeura jusqu'à sa mort, c'est-à-dire pendant trente ans, dans ce poste difficile, au milieu des guerres qui désolaient la Podolie et sous le joug même des Turcs. Quand ces infidèles s'emparèrent de la ville, le P. Szornel, non content de soutenir et de consoler les catholiques, parvint encore, grâce aux aumônes de la noblesse polonaise et du roi lui-même, à racheter un grand nombre d'esclaves. Une fois, dans l'espace d'une semaine, il en rendit plus de trois cents à la liberté. Mais lui-même à son tour excita la colère des Turcs et des grecs schismatiques, et fut emmené comme un malfaiteur à Andrinople. Il demeura une année entière dans cette ville, enchaîné au fond d'un cachot. Sa patience et sa sainteté finirent par gagner l'admiration de ses ennemis. Le Grand Seigneur le fit remettre

en liberté; le pacha de Kamieniec voulait même le faire nommer évêque de ce diocèse; la résistance seule de l'humble religieux l'en empêcha. Le P. Szornel travailla encore près de vingt ans après sa captivité dans ce malheureux pays. Il parcourait sans repos les campagnes, pénétrait dans les plus misérables réduits pour visiter et consoler les malades, passait souvent les nuits sans sommeil, *prædæ inhians animarum*, baptisait les enfants des infidèles en danger de mort et convertissait les hérétiques.

Ce vaillant missionnaire, qui avait brisé tant de chaînes, ce libérateur de tant de prisonniers mérita de mourir le jour de la fête de saint Pierre Nolasque, fondateur de l'Ordre de la Rédemption des captifs. Il se rendait de Lemberg à Kamieniec lorsqu'il fut arrêté par une maladie mortelle à Demidow dans la demeure d'un noble polonais qu'il avait autrefois arraché à la captivité, et c'est là qu'il remit saintement son âme entre les mains de Dieu. Ses funérailles furent célébrées à Lemberg au milieu d'un concours immense de peuple, et surtout de marchands en commerce avec l'Orient. Le P. Szornel était âgé de soixante-six ans et en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.). — Boero, *Menolog.*, 30 *genn., p.* 550.

---

* Le trente-et-unième jour de janvier de l'an 1698, au collège de Nowogrodek en Lithuanie, mourut très saintement le P. Thomas

Kobylinski, religieux d'une très haute vertu. Lorsqu'il était encore dans le monde, il fut un jour sollicité au mal par une misérable créature. Cette provocation le remplit d'une telle horreur, qu'il rejeta le sang en abondance par le nez et par la bouche ; et comme on le raconte de plusieurs saints, il trouva dans sa foi des paroles si vives qu'il fit rougir cette malheureuse et la ramena à Dieu. Le P. Kobylinski était d'un caractère impétueux et irascible ; mais avec le secours de la grâce, il en réprima si bien les saillies, qu'il paraissait jouir d'une paix inaltérable. Il n'en conserva qu'une certaine ardeur et générosité à se dépenser au service des âmes et de la Compagnie.

Au temps de ses études, il avait échoué dans un de ses examens de philosophie. Un prélat, qui était en même temps sénateur du royaume, s'imaginant que Thomas Kobylinski devait être ulcéré jusqu'au fond de l'âme par cet échec, eut l'idée de lui promettre un riche bénéfice, s'il voulait rentrer dans le monde. A cette proposition, le digne enfant de saint Ignace se contenta de répondre : « J'aimerais mieux être le dernier des aides-cuisiniers dans la Compagnie que le plus grand des prélats dans le monde, en sacrifiant ma vocation ».

Dans une autre circonstance, faussement accusé d'une faute qui pouvait amener son renvoi, il ne dit pas un mot pour s'excuser ; et quand son innocence eut été reconnue, il pardonna généreusement à son dénonciateur. Cette victoire reçut aussitôt sa récompense. Une joie céleste se répandit dans son âme avec l'assurance intime et comme la promesse certaine qu'il persévèrerait jusqu'à la mort dans la Compagnie. Cette voix intérieure n'était pas trompeuse. Le P. Kobylinski fut atteint d'une maladie de langueur, et après trois

mois de souffrances patiemment et joyeusement supportées, il remit son âme entre les mains de Dieu, à l'âge de quarante-huit ans, dont il avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 389.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

DEUXIÈME SÉRIE.

Ier FÉVRIER

—

Le premier jour de février de l'an 1626 mourut dans la mission d'Angleterre le P. GUILLAUME WILLIAMSON, à l'âge de cinquante-et-un ans. Il avait sucé l'erreur avec le lait de sa mère, et son opiniâtreté paraissait invincible. Mais ses relations avec quelques jeunes gens catholiques firent peu à peu tomber ses préjugés, et la vérité finit par se découvrir à ses regards. Il résolut aussitôt de l'embrasser, quoi qu'il pût lui en coûter. Son père, espérant d'abord l'ébranler, le fit enfermer dans la prison publique. L'intrépide jeune homme n'en abjura pas moins l'hérésie et parvint à s'enfuir à Rome. Cinq années après, il fut élevé au sacerdoce et sollicita la grâce d'être reçu dans la Compagnie ; mais le Père Général, pour

l'éprouver, voulut auparavant qu'il retournât en Angleterre et ramenât toute sa famille à la vraie foi. Williamson obéit sur-le-champ, au péril de sa vie, et il eut le bonheur de voir ses efforts couronnés de succès. Il convertit même une partie considérable de la noblesse hérétique, dans le comté de Northampton.

Il fut alors admis au noviciat de Liège; mais déjà sa santé, épuisée par ses travaux et ses mortifications, donnait des inquiétudes. En effet, pour rendre son apostolat plus fécond et se préparer au martyre, si Dieu lui en faisait la grâce, le P. Williamson se traitait depuis longtemps avec une extrême rigueur. Il ne prenait son repos que sur une planche et tout habillé; ses jeûnes étaient continuels; il tourmentait sa chair comme il eût voulu être tourmenté par les bourreaux pour l'amour de Jésus-Christ. A sa sainte mort, arrivée en 1626, après sept ans seulement de vie religieuse, le P. Richard Blount, supérieur de la vice-province d'Angleterre, écrivait au P. Vitelleschi : « Aucune parole ne saurait exprimer les admirables vertus du P. Guillaume Williamson, je me contenterai de dire en deux mots : Il a mené une vie riche en magnifiques exemples de vertus, et s'est signalé par une rare abnégation.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Angl. (Archiv. Rom.). — Boero, *Menolog.*, 1 *febbraio*, *p.* 7. — Foley, *Records*, *t.* 6, *p.* 251; *t.* 7, *p.* 849.

Le premier jour de février de l'an 1644 mourut à Kilkenny le P. Henri Fitzsimon, de Dublin, regardé pendant près d'un demi-siècle comme le plus illustre missionnaire de l'Irlande. Reçu dans la

Compagnie à Douai, à l'âge de vingt-cinq ans, et formé à la science par le P. Lessius, il reparaissait cinq ans après dans son pays et donnait à ses compatriotes, au début même de sa carrière apostolique, un spectacle dont ils étaient privés depuis quarante ans. A leur grande joie, malgré l'empire tyrannique de l'hérésie, il faisait célébrer publiquement une messe solennelle au son des instruments de musique et fondait la première congrégation de la Sainte Vierge. Chargé de fers pendant cinq ans, traîné huit fois devant les tribunaux, banni du royaume à l'avènement de Jacques Ier, il revint, dès que ses supérieurs le lui permirent, exposer, pour le salut de sa chère et malheureuse Irlande, sa liberté et sa vie.

De nombreuses conversions d'hérétiques et un redoublement de ferveur parmi les catholiques signalèrent bientôt son retour. Jusqu'à l'âge de soixante-seize ans, aucun danger, aucune fatigue n'arrêtèrent son zèle. Poursuivi par les ennemis de la foi, il dut, dans les derniers mois de l'année 1642, s'enfuir de Dublin, pendant la nuit, au cœur de l'hiver, à travers les bois et les plus solitaires vallées. Il se retira au milieu même des marais, dans une misérable cabane, où l'humidité le pénétrait de toute part.

Presque mourant de faim et de froid, mais rempli d'une joie divine, le saint vieillard, trouvait encore moyen de porter des consolations dans les pauvres masures du voisinage. Mais ce rude apostolat acheva de briser ses forces ; et le 1er février de l'an 1644, le P. Henri Fitzsimon expira plein de jours et de mérites, entre les bras de ses frères, en invoquant le nom de Jésus. « A sa mort, écrivait l'historien protestant d'Oxford, les catholiques romains ont perdu une des colonnes de leur Église ; car nul autre ne semble

leur avoir fait en ce temps-là plus d'honneur, ni avoir plus puissamment défendu leur foi ».

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 224. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 766. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 260; *t.* 7, 2e *part.*, *ad calcem, Chronological catalogue of the irish members...*, *by* F. Edmund Hogan, *p.* 8. — Oliver, *Collections*, *p.* 245. — Wood, *Athen. Oxon.*, *apud* Oliver, *l. c.*

Le premier jour de février, l'an 1645, mourut glorieusement à Londres, sur l'échafaud de Tyburn, le vénérable P. Henri Morse, anglais, né d'une famille hérétique dans la province de Norfolk, et converti de bonne heure à la foi catholique. A peine était-il entré à Rome dans la Compagnie, qu'il fut renvoyé en Angleterre pour y travailler au salut de ses compatriotes ; mais en arrivant à New-Castle, il ne put échapper à la vigilance des espions de l'hérésie, et fut jeté au fond d'un cachot ; c'est là qu'il acheva la plus grande partie de son noviciat. Notre-Seigneur permit en effet, pour le consoler, qu'il rencontrât parmi ses compagnons de captivité un vieil athlète de la Compagnie, qui lui servit de Maître des novices. Sous sa conduite, il fit des progrès merveilleux dans les saints exercices de l'oraison et de la mortification religieuse. Il y joignit avec tant de zèle le soin du salut des âmes, que, pendant trois années, grâce à ses exhortations et à ses catéchismes, presque aucun des malfaiteurs enfermés avec lui ne fut conduit au supplice sans avoir auparavant détesté ses erreurs et s'être réconcilié avec Dieu. Délivré de prison comme par miracle, ce fut encore dans un cachot que plus tard le P. Henri Morse prononça

ses derniers vœux, la veille du jour où il espérait aller à la mort; mais avant de combler les désirs de son serviteur, Dieu voulait lui faire acheter la grâce du martyre par un long et plus fécond apostolat. Surpris une dernière fois sur les frontières de l'Écosse, il fut ramené à Londres par une troupe de soldats hérétiques, et reçut d'eux, pendant le voyage, les mêmes traitements dont se glorifiait autrefois en Jésus-Christ le grand martyr saint Ignace d'Antioche.

Dès qu'il eut été condamné à mort comme prêtre, les catholiques étrangers les plus illustres, les ambassadeurs des princes, une multitude d'Anglais, même hérétiques, inquiets dans leurs erreurs et jaloux d'interroger en face de la mort un homme si renommé pour sa science et sa vertu, obtinrent de le visiter dans sa prison. Il passa au milieu d'eux sa dernière nuit et célébra ensuite publiquement, en action de grâces, sa dernière messe, à laquelle le représentant de l'empereur voulut communier de sa main. Quand l'heure du supplice fut arrivée, le martyr s'étendit sur la claie qui devait le traîner ignominieusement à Tyburn. L'ambassadeur de France le suivit par honneur; en présence de tout le peuple, il lui demanda sa bénédiction, à genoux, au pied du gibet, et le pria de bénir aussi le roi, la reine et tout le royaume très chrétien ; il s'estima très heureux d'obtenir pour souvenir et pour relique le mouchoir de l'homme de Dieu et un petit crucifix d'argent.

De l'échafaud comme de la chaire de vérité par excellence, le P. Morse exhorta quelque temps les spectateurs, avec une ardeur toute divine, à ne pas laisser perdre leurs âmes. Puis quand le shérif lui cria qu'il était temps de se préparer à la mort: « Je

vais le faire, répondit-il, bien que depuis trente ans que Dieu m'a reçu dans son Église, je n'aie cessé de m'y préparer ». Alors, levant les yeux et les mains au ciel, il prononça d'une voix forte cette dernière prière : « Dieu éternel, Père, Fils et Saint-Esprit, je vous demande humblement et sincèrement pardon de toutes mes fautes. Je me reconnais pour un misérable pécheur qui vous ai grandement offensé par fragilité, surtout par manque de patience, d'attention et de respect en vous priant. Je vous en demande pardon de toute mon âme. Et comme je pardonne en ce moment de bon cœur à ceux qui m'ont fait quelque mal, particulièrement à ceux qui vont tremper leurs mains dans mon sang, je demande aussi pardon à tous ceux que je pourrais avoir offensés ». Il pria ensuite quelques instants pour l'Allemagne, la France, l'Espagne et tous les royaumes catholiques, conjura instamment Notre-Seigneur de ramener l'Angleterre à la foi romaine, et terminant par les dernières paroles du Sauveur, *In manus tuas*, *Domine*, *commendo spiritum meum*, il se livra lui-même au bourreau. Il était âgé de cinquante ans et en avait passé vingt dans la Compagnie.

P. Henrici Morzi e Soc. Jesu martyrium, 1 *febr.* 1645, *novo stylo (Summar. vit. defunct. Prov. Angl.*, *Archiv. Rom.).* — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 601. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *nouv. édit., t.* 6, *p.* 208. — Corby, *Certamen triplex a tribus S. J. ex Provincia anglicana sacerdotibus... susceptum fortiter...*, *Antuerpiæ*, 1645. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 1a *febr., p.* 60. — Id., *Pretiosæ occupationes...*, *c.* 30, *n.* 3, *p.* 239. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 1a *febr., p.* 43. — Patrignani, *Menologio,* 1 *febbr., p.* 10. — *Menologium sanctorum et virorum illustrium S. J., Tyrnaviæ,* 1730, 1a *febr., p.* 20. — *Menologium S. J. oder Lobsame Bedächtnütz deren Patrum und Fratrum*, *so die Societät Jesu mit heiligen Leben oder Glorwürdigem Tod erleuchtet haben. Collen*, 1708, 1 *Hornung*, *p.* 9. — Foley, *Records, t.* 1, *p.* 566-611 ; *t.* 6, *p.* 288 ; *t.* 7,

1ère *part.*, *p.* 527 ; *t.* 7, 2de *part.*, *p.* 658, 1198. — Challoner, *Mémoirs of missionary priests, Derby* 1843, *t.* 2, *p.* 280. — *Florus Anglo-Bavaricus*, *p.* 82. — Oliver, *Collections...*, *p.* 146. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 3, *ch.* 8, *p.* 392.

---

* Le premier jour de février de l'an 1633, mourut au collège d'Arras le P. Martin Hardy, appelé dans les deux Provinces de Belgique *piscator hominum*, tellement il savait gagner les cœurs à Jésus-Christ par la grâce à la fois aimable et religieuse de ses entretiens. Il avait un rare talent pour donner les Exercices spirituels de notre Bienheureux Père. Une foule de jeunes gens formés à son école dans les congrégations de la Sainte Vierge, renoncèrent au monde pour embrasser la vie parfaite ; plus de deux cents parmi eux s'enrôlèrent sous le drapeau de saint Ignace. Le P. Hardy s'endormit plein de confiance à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. gallo-belg. (Archiv. Rom.).

II FÉVRIER

—

Le deuxième jour de février de l'an 1741, le P. Guillaume Cuypers, un des successeurs de Bollandus, mourut à Anvers, après vingt-et-un ans d'un travail opiniâtre, consacré sans relâche à la gloire des saints. Il avait instamment sollicité dans sa jeunesse la grâce d'aller au delà des mers porter l'Évangile aux infidèles ; tous les matins, à la fin de son oraison, il renouvelait aux pieds de Notre-Seigneur la demande de verser un jour pour lui tout son sang. Pour répondre peut-être à ses désirs, ou pour éprouver du moins sa générosité, le Père chargé de la discipline extérieure du noviciat ne laissait passer aucune occasion de le reprendre en public de ses moindres fautes et de lui imposer de très sévères pénitences ; il les recevait avec tant de modestie et même de joie, que son exemple animait tous ses frères à recevoir et à désirer aussi de pareilles mortifications.

Le P. Cuypers se livrait depuis près d'un an, avec une extrême ardeur, à la vie apostolique, lorsque ses rares connaissances le firent appeler à Anvers pour continuer les Actes des Saints. On put alors apprécier la perfection de son indifférence. Au premier signe des supérieurs, il abandonna sans hésiter le ministère, qui avait pour lui le plus d'attrait, aussi content d'aller se renfermer tout

le reste de sa vie avec des livres, que de parcourir les villes et les campagnes en annonçant la parole de Dieu. Avant d'entrer dans cette nouvelle carrière, il se recueillit pendant quelques jours, et résolut de vivre comme un saint, en écrivant la vie des saints. Il choisit d'abord parmi leurs exemples et leurs paroles, ainsi que dans les Constitutions de la Compagnie et le livre des Exercices, les traits et maximes de sainteté propres à sa nouvelle vocation. En même temps il se traça en quelques vers, cités par son biographe et que nous donnons en note, un petit nombre de règles d'une haute perfection ; il y jetait souvent les yeux.

Les travaux historiques du P. Cuypers, et en particulier ses commentaires sur l'apostolat de saint Jacques en Espagne, sur saint Dominique, sur les patriarches de Constantinople, et beaucoup d'autres, lui valurent de la part des savants de grandes louanges, mais souvent aussi des attaques d'une violence inouïe. Il recevait les unes et les autres avec un calme inaltérable, ne cherchant en tout que la vérité, l'honneur de l'Église et le plus grand service de Dieu. Il travaillait avec le même zèle à aider ses collaborateurs, ou à composer ses propres ouvrages. Épuisé par des fatigues au-dessus de ses forces, il passa les deux mois qui précédèrent sa mort, assis, sans pouvoir se coucher un moment, et souffrant d'extrêmes douleurs, mais toujours souriant et tranquille, également fort, par la conformité de sa volonté avec la volonté divine, et contre les désirs d'une vie plus longue, et contre les terreurs de la mort. Quand on semblait vouloir le bercer de quelque espérance de guérison : « Ne m'empêchez pas, répondait-il avec calme, de me préparer à paraître devant Dieu ». Au milieu de son agonie, un des Pères lui suggéra ces belles paroles du Roi-Prophète : « Seigneur,

j'ai espéré en vous, je ne serai pas confondu éternellement ». Il les accueillit avec amour et il expira, pour ainsi dire, en répétant : « Non, je ne serai pas confondu » !

N. B. — Voici quelques-unes des règles que le P. Cuypers s'était prescrites, pour conserver, disait-il, la paix de l'âme. D'abord par rapport à lui-même :

Nil aversari, nil exoptare ; regentis
Arbitrio sese submittere ; munus obire
Impositum ; certum tempus dare rebus agendis ;
Non hominum dictis turbari, spernere fluxa
Gaudia ; non sese rebus miscere profanis.

Puis par rapport aux autres, surtout dans les circonstances plus pénibles:

Majorem revereri ; æqualem ferre ; minori
Parcere, judicium crebro submittere ; scire
Plurima, pauca loqui, nullius carpere mores ;
Ingenium non ostentare ; tacenda tacere ;
Non nimis obstringi cuiquam ; confidere paucis ;
Multa pati, sed pauca queri ; facere omnia caute.

Historia Provinc. flandro-belgic., ann. 1741 *(Archiv. Rom.).* — *Acta Sanctorum, mense augusto, t.* 6, *Elogium R. P. Guilielmi Cuperi, S. J., auctore* P. Jo. Limpeno, *ejusdem Soc. presbytero.* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 1752. — *Mémoires de Trévoux, avril* 1744, *p.* 715. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 2, *p.* 445.

III FÉVRIER

—

Le troisième jour de février de l'an 1679, le Vénérable P. Guillaume Ireland, né à Lincoln, mourut saintement à Londres sur le gibet, victime des horribles accusations du trop fameux apostat Oates, que l'historien Hume lui-même appelle la plus infâme créature du genre humain. On laissa d'abord languir au fond d'un cachot pendant quelque temps le P. Ireland, mais si cruellement enchaîné que ses fers lui eurent bientôt rongé les chairs. Il n'en sortit que pour être pendu à Tyburn, éventré comme un traître par le bourreau et coupé en quatre à coups de hache. Mais Dieu prit plaisir à faire éclater la gloire de son serviteur ; beaucoup de malades recouvrèrent la santé par l'application des linges trempés, sur l'échafaud même, dans son sang. Le P. Ireland était âgé de quarante-trois ans ; il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Angl. (Archiv. Rom.). — *Brevis relatio felicis agonis quem pro religione catholica gloriose subierunt aliquot e Societate Jesu sacerdotes in ultima Angliæ persecutione, sub annum* 1678..., *Pragæ,* 1683, *p.* 16 *seqq.* — Foley, *Records, t.* 5, *p.* 223 *et suiv. et alibi passim.* — Patrignani, *Menol.,* 3 *febbr., p.* 40. — Oliver,

Collections..., *p.* 124. — Challoner, *Mémoirs of missionary priests*, *t.* 2, *p.* 361. — *Florus Anglo-Bavaricus*, *p.* 140. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 4, *ch.* 2, *p.* 139.

---

* Le troisième jour de février de l'an 1684, mourut à Londres, dans la prison de Newgate, le P. Antoine Hunter, deux fois captif pour le nom de Jésus-Christ. Impliqué contre toute raison et toute évidence dans l'odieuse conspiration contre la vie du roi d'Angleterre, Charles II, imaginée par Titus Oates, il fut condamné à mort en 1680. Cette sentence était d'autant plus injuste que les juges avaient cru la prononcer non contre lui, mais contre un religieux bénédictin, son compagnon de captivité, que le traître avait accusé et qu'il affirmait par serment n'être autre que le P. Hunter lui-même. A cette nouvelle, les amis du Jésuite accoururent prêts à démontrer l'erreur ; le saint religieux ne le souffrit pas ; il n'aurait pu se soustraire à l'échafaud qu'en y exposant un autre à sa place ; il aima mieux mourir. Et d'ailleurs, quelle occasion plus belle de pratiquer le conseil et de suivre l'exemple de Jésus-Christ se sacrifiant pour les hommes, et de cueillir la palme du martyre depuis si longtemps ambitionnée ?

Cependant le roi ayant été, à l'insu du captif, instruit de la confusion, l'exécution de la sentence fut différée. Peut-être aussi aurait-on rougi de faire paraître sur l'échafaud un vieillard de soixante-quatorze ans. On le laissa s'éteindre lentement dans son cachot, où il expira au bout de quatre années de souffrance. La captivité elle-même n'avait pu enchaîner sa parole. Il saisissait toutes les

occasions de faire du bien aux âmes ; pendant les débats mêmes de son procès, il trouva moyen de confesser et d'absoudre deux de ses compagnons. Le P. Hunter avait passé trente-cinq ans dans la Compagnie.

Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 684 ; *t.* 7, *p.* 383. — Oliver, *Collections*, *p.* 120.

IV FÉVRIER

—

Le quatrième jour de février de l'an 1550, mourut à Palerme le Frère Coadjuteur Julien, flamand d'origine, vulgairement appelé à la cour du vice-roi de Sicile le *Bienheureux Julien*. Il savait à peine quelques mots d'italien, avait tout l'extérieur d'un pauvre, et travaillait comme un esclave à ce qu'il y avait de plus vil dans la maison ; et cependant la sainteté brillait tellement dans toute sa personne, que les plus grands seigneurs eux-mêmes écoutaient avec respect ce qu'il leur disait sur leurs devoirs et leur salut. Le vice-roi regretta vivement de ne pas avoir été sur-le-champ instruit de sa mort ; car il serait venu, disait-il, assister à ses funérailles, à la tête de toute la noblesse de Palerme.

Deux siècles plus tard, cette ville jouissait encore des fruits de la charité du bon religieux. En visitant les prisonniers avec nos premiers Pères de Sicile, le F. Julien avait été ému jusqu'au fond de l'âme de les voir dans des cachots si humides et si malsains, que beaucoup d'entre eux y tombaient malades et y mouraient de pure misère. Il conjura Notre-Seigneur de lui donner le moyen de les soulager ; à force d'instances, il obtint qu'on leur bâtît une infirmerie plus salubre ; le trésor public, en sa considération, se chargea de la dépense des médecins et des remèdes ; bientôt même

une pieuse confrérie se forma parmi les habitants de Palerme pour soutenir et développer l'œuvre du *Bienheureux Frère Julien.*

ORLANDINUS, *Historia Societ. Jesu, lib.* 10, *n.* 86, *p.* 238. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 4ª *januar.*, *p.* 66. — AGUILERA, *Histor. Provinc. sicul.*, *t.* 1, *p.* 26, 64. — PATRIGNANI, *Menol.*, 4 *febbr.*, *p.* 43. — *Levens van eenige Broeders coadjuteurs*, *p.* 77.

---

* Le quatrième jour de février de l'an 1718, mourut à Vilna le P. STANISLAS WITAKOWSKI, âme vaillante, avide de souffrances et de sacrifice. La peste ayant éclaté à Varsovie, il se mit aussitôt en route pour cette ville avec deux compagnons, sans prendre un moment de repos ni même aller embrasser les Pères de la résidence de Drohiczyn, qui se trouvait sur son chemin. Témoins de leur héroïque dévouement au chevet des malades, les habitants de Varsovie les saluaient avec admiration : « O nos pères bien aimés, que Dieu vous bénisse pour votre grande charité, et qu'il daigne vous conserver longtemps » !

Le P. Witakowski sortit en effet sain et sauf de cette arène de mort ; mais ce fut pour soutenir d'autres luttes. Au plus fort de ses peines, désolations de l'âme ou épreuves du dehors, le généreux disciple de Jésus-Christ s'animait à la patience par les paroles du bon larron : « *Digna factis recipio* » ; et il ajoutait : « *Plura pro me, maximo peccatore, innocens Christus sustinuit;* mon châtiment est mérité ; Jésus innocent a bien plus souffert pour moi, misérable pécheur ». Mais sa première pénitence était la vie commune et la fidélité à toutes nos observances. Dans ses exhortations aux jeunes

religieux de la Compagnie, il ne cessait de leur recommander la règle quinzième du Sommaire des Constitutions : « Car si on la garde bien, disait-il, c'est assez pour être canonisé ». Le P. Witakowski mourut à l'âge de quarante-six ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 889.

V FÉVRIER

—

Le cinquième jour de février de l'an 1640, mourut à Douai le P. François de Montmorency, d'Aire sur la Lys, admirable modèle d'humilité et de patience. Allié aux plus illustres familles de la France et des Pays-Bas, chanoine et grand doyen de la cathédrale de Liège, il suivit docilement, dans la maturité de l'âge, l'inspiration du Saint-Esprit, qui l'appelait des honneurs du sanctuaire à la perfection des religieux. Avant d'entrer au noviciat, il se dépouilla sans réserve de toutes ses dignités et de tous ses bénéfices, ne voulant se conserver aucun espoir du côté du monde ; et son premier acte, en entrant en communauté, fut de se jeter aux pieds des novices et de les leur baiser humblement.

Peu de temps après ses vœux, il fut attaqué tout à coup d'une infirmité qui ne lui laissa plus de repos pendant les dernières années de sa vie. Elle ne lui permettait pas même de faire un pas hors de sa chambre, sans de vives douleurs. Mais cette solitude forcée lui était rendue douce par l'amour de la croix et de la prière. La seule distraction qu'il s'accordait quelquefois était de traduire en vers latins les cantiques et les plus belles pensées de la sainte Écriture. Le Pape Urbain VIII ayant eu l'occasion de voir ce pieux travail, le jugea digne d'être publié ; et il mériterait en effet d'être connu.

Quand le P. François de Montmorency sentit la mort approcher, il s'y prépara durant quelques jours par les exercices de saint Ignace, et pria le Père Provincial de recevoir encore une fois son compte de conscience ; puis s'abandonnant entre les bras de Notre-Seigneur avec une résignation et une confiance sans bornes, il lui rendit les plus vives actions de grâces pour le bonheur de mourir dans la Compagnie : « Car, disait-il à ses frères réunis auprès de sa couche, je ne jouirais pas d'une paix et d'une douceur comparables, si j'expirais au milieu du monde, environné de tout ce que mon Sauveur m'a fait la grâce de quitter pour lui ». Il était âgé de soixante-deux ans et en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 238. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1259. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 5ª *febr.*, *p.* 71. — ID., *Pretiosæ occupat. morient. in Societ. Jesu, c.* 25, *n.* 21, *p.* 220. — PATRIGNANI, *Menolog.* 5 *febbr.*, *p.* 68. — JOSEPH CASANI, *Glorias del segundo siglo S. J.* ou *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 224.

Le cinquième jour de février mourut en 1820, au collège de Polotsk, le P. THADDÉE BRZOZOWSKI, premier Général de la nouvelle Compagnie, rétablie dans le monde entier par le Souverain Pontife Pie VII, et qu'il contribua puissamment à réorganiser. De son exil de Polotsk, où il était retenu par Alexandre, empereur de Russie, après avoir été banni de Saint-Pétersbourg, il s'occupait avant tout à créer une génération digne des premiers compagnons de saint Ignace ; il porta, dans cet accomplissement des devoirs de sa char-

ge, un zèle qui lui mérita au plus haut degré l'admiration et la reconnaissance de la Compagnie. Voici ce qu'il écrivait en particulier, trois ans après cette résurrection, au P. de Clorivière, premier supérieur de la Province renaissante de France : « Nous ne devons pas perdre de vue que nous voulons former des Jésuites, et que dans un Jésuite la science est absolument nécessaire, presque aussi nécessaire que la piété. Je voudrais donc qu'avant de penser à de nouveaux établissements, on s'occupât efficacement à créer une maison d'études où nos jeunes gens pussent successivement acquérir la science que demandent nos Constitutions. Notre Saint-Père a jugé devoir rétablir la Compagnie, et ce n'a pas été sans une direction particulière du Saint-Esprit. C'est donc à nous de coopérer à ses desseins, en faisant tous nos efforts pour rétablir effectivement la Compagnie de Jésus, c'est-à-dire une Compagnie de saints et savants ouvriers... ». Le P. Brzozowski mourut à l'âge de soixante-et-onze ans ; il en avait passé cinquante-cinq dans la Compagnie.

Patrignani-Boero, *Menol.*, 5 *febb.*, *p.* 110. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 307. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 6, *ch.* 1er, *p.* 9 *et suiv.* — Zalenski, S. J., *Les Jésuites de la Russie-Blanche, traduct. par le* P. Alex. Vivier, *Paris, t.* 2, *liv.* 5, *p.* 191 *et suiv.*; *l.* 6, *c.* 1 *et suiv.*, *p.* 207 *et suiv.*

---

* Le cinquième jour de février de l'an 1679, à Tournai dans la Province gallo-belge, mourut le P. Jean Vincart, de Lille, religieux également pieux et savant, d'une douceur et d'une innocence de vie admirables. L'attrait de la grâce l'avait de bonne heure incliné

vers la Compagnie ; mais un bégaiement obstiné que rien n'avait pu guérir, semblait devoir lui en fermer pour toujours l'entrée. Dans sa détresse, Jean Vincart se jeta aux pieds de Marie et, avec toute la ferveur dont il était capable, la conjura de lui venir en aide, protestant qu'il ne se relèverait point avant d'avoir été exaucé. La Vierge puissante et miséricordieuse l'entendit ; et le jeune homme commença dès cette heure, au grand étonnement de tous, à parler librement.

Devenu religieux de la Compagnie à l'âge de dix-neuf ans, Jean consacra sa langue et sa plume à célébrer les louanges de sa bienfaitrice. Pendant plus de trente ans, il occupa les principales chaires de sa Province, avec une grande réputation d'éloquence et de zèle apostolique. Et lorsqu'il mourut à l'âge de quatre-vingt-six ans, il était encore assidu au confessionnal et prêchait deux fois chaque dimanche à ses chers congréganistes de Tournai.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth., p.* 511. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 8, *p.* 820. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire..., t.* 12, *p.* 278.

---

* Le cinquième jour de février de l'an 1743, fête du saint martyr Jacques Kisaï, auquel il avait une tendre dévotion, mourut à Vilna le F. André Chmielewski, Coadjuteur temporel, également insigne par sa piété et son mépris de lui-même. Il avait trente-huit ans lorsqu'il entra dans la Compagnie ; mais dans cette maturité de l'âge, il rivalisait d'obéissance, de modestie, de fidélité à la règle avec les plus jeunes. La mortification le disposait merveilleusement

aux communications divines. Il dormait peu et tout habillé afin d'être plus tôt prêt à reprendre ses entretiens avec Dieu. Souvent il passait une partie de la nuit en adoration devant le Saint Sacrement ; il portait continuellement le cilice, gardait une rigoureuse abstinence, et dans ses épreuves de santé ne voulait d'autre remède que la patience et la résignation à la très sainte volonté de Dieu. Le F. Chmielewski mourut à l'âge de soixante-sept ans.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 115.

VI FÉVRIER

—

Le sixième jour de février de l'an 1732, le P. Robert Seton, de l'illustre famille des comtes de Winton en Écosse, mourut au milieu des clans qu'il évangélisait, dans les montagnes du nord, depuis près de trente-trois ans. Il avait puisé les premières leçons de la vie religieuse au noviciat de Toulouse, où il fut reçu à l'âge de dix-sept ans. Il prit aussitôt pour protecteur et pour modèle saint François Régis, dont il devait si parfaitement imiter un jour les exemples, parmi les montagnards de sa patrie. Son apostolat semble en effet, par la nature même d'un pays de communications difficiles et par la rigueur du climat, aussi bien que par une vie toute d'abnégation et de prière, une vive image des travaux du bienheureux apôtre du Velay.

Dans ses courses à travers les rochers, les forêts ou les torrents, un des délassements les plus doux du P. Seton était de réciter plusieurs fois chaque jour son chapelet ; quand il rencontrait quelques pauvres highlanders, et en particulier des enfants, il leur persuadait, avec une grâce charmante, de louer et de prier un moment avec lui la très sainte et immaculée Mère de Dieu. Plus d'une fois il n'hésita pas à exposer sa vie pour sauver une âme, et son zèle à se rendre en tout temps auprès des malades fut la principale

cause de sa mort. Un jour que ses hôtes cherchaient à l'empêcher d'aller, au milieu de la neige, baptiser un petit enfant et consoler sa mère mourante, au sommet d'une roche escarpée: « Qu'importe ma vie? répondit l'homme de Dieu ; ne voyez-vous pas qu'il s'agit du salut éternel de deux âmes et qu'il serait trop tard peut-être demain »? Le P. Seton mourut à l'âge de soixante-et-un ans, il en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Angl., Epistol. P. Thom. Fiffe *ad P. Gener., Parisiis* 2 *jun.* 1732 *(Archiv. Rom.).* — Foley, *Records, t.* 7, *p.* 700. — Patrignani-Boero, *Menolog.*, 6 *febb.*, *p.* 118.

---

* Le sixième jour de février de l'an 1757, mourut à Vilna, après avoir prononcé ses vœux de dévotion, le F. Thaddée Fastowicz, novice scolastique, âgé de seize ans. Il avait dû, pour répondre à l'appel de Notre-Seigneur, vaincre les plus vives oppositions de sa famille. Admis enfin au noviciat, il s'abandonna, sous la direction de l'obéissance, aux mouvements du Saint-Esprit, et devint en peu de temps un modèle d'abnégation, d'humilité, d'union à Dieu. Une chute malheureuse qu'il fit un jour détermina une hémorragie abondante et peu après une maladie de poitrine, qui l'emporta rapidement.

La mort du F. Fastowicz fut celle d'un prédestiné et répandit un parfum d'édification dont toute la maison fut embaumée. Le lendemain, pendant que ses restes étaient encore exposés, un Frère coadjuteur novice arrivait de Pultowsk à Vilna avec la résolution

arrêtée de sortir de la Compagnie. Déjà même il avait repris ses vêtements séculiers et se disposait à partir, quand un Père le rencontrant l'engagea à prier un moment devant le corps du F. Thaddée. Quelque hâte qu'il eût de s'en aller, le novice ne put se refuser à cette marque de déférence. Mais à peine eut-il vu la pieuse dépouille, que son cœur fut changé ; courant aussitôt chez le supérieur, il se jeta à ses pieds, lui demanda pardon de son inconstance, et le conjura avec larmes de lui rendre ses vêtements de novice, bien résolu, disait-il, à mourir plutôt que d'abandonner jamais la maison de Dieu.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).

VII FÉVRIER

—

Le septième jour de février de l'an 1690, le P. Charles Palmer ou Poulton, qui avait cinq de ses frères dans la Compagnie, mourut à Londres, dans les cachots de Newgate, à l'âge de soixante-quatorze ans. Il travaillait depuis près de trente ans au salut de ses compatriotes, lorsque un misérable apostat de la Compagnie, ancien supérieur du collège des Saints-Apôtres, tombé par avarice comme Judas et devenu l'un des plus cruels persécuteurs de ses frères, organisa une bande d'espions qu'il lança à la poursuite du saint missionnaire. Traqué de toute part durant dix-huit mois, le P. Palmer, fuyant de cabane en cabane, n'eut bien souvent, en plein hiver, d'autre abri que des buissons. Mais Dieu ne le laissa pas tomber entre les mains du renégat. Plus tard, quand Jacques II, peu de temps avant sa chute, permit aux Jésuites anglais d'ouvrir un collège à Londres, le P. Palmer en fut nommé Recteur; et dans l'espace de quelques mois, deux cents jeunes catholiques et presque autant d'enfants hérétiques vinrent recevoir sous sa direction l'enseignement et l'éducation de la Compagnie.

La révolution de 1688 le mit encore une fois dans la nécessité de chercher ailleurs un asile. Arrêté à Faversham et livré aux outrages de la populace, qui le dépouilla sans pitié, il n'eut d'autre

lit durant quinze jours, malgré la rigueur du froid et au mois de décembre, que le sol de son cachot. Le premier jour de l'an 1689, on le traîna comme un malfaiteur de Faversham à Londres et on l'enferma dans la prison de Newgate, où il expira de misère après treize mois de captivité, se consolant à sa dernière heure par la belle prière de saint François Xavier : « *O Domine, ego amo te;* O mon Dieu, je vous aime ». Le P. Palmer avait vécu cinquante-trois ans dans la Compagnie.

Foley, *Records...*, *t.* 1, *p.* 162 ; *t.* 5, *p.* 307. — Oliver, *Collections...*, *p.* 154.

---

* Le septième jour de février de l'an 1629, mourut à Anvers le F. Coadjuteur Josse Schyf, né à Gand. Son humilité, sa douceur, son union à Dieu, son angélique modestie, son obéissance, son esprit de pauvreté lui avaient mérité la réputation d'un saint parmi les Nôtres et dans toute la ville. Rempli d'une très tendre charité pour son prochain, le F. Schyf était d'une implacable sévérité pour lui-même. Il jeûnait fréquemment et se flagellait avec une rigueur dont sa chair portait encore les traces sanglantes après sa mort. Il s'endormit saintement dans le Seigneur à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé trente-sept en religion.

Levens van Broeders Coadjut., 7 *febr.*, *p.* 92.

VIII FEVRIER

—

Le huitième jour de février, à Dünabourg, mourut en 1812 le P. Martin Poczobut, l'un des mathématiciens les plus distingués des vingt dernières années de l'ancienne Compagnie, et dont la devise fut toujours, même après la dispersion complète des enfants de saint Ignace, de chercher et de montrer partout dans les sciences la gloire de Dieu et le triomphe de la foi. Il réfuta victorieusement, l'un des premiers, la fabuleuse antiquité du célèbre zodiaque de Denderah. Dès ses débuts, l'académie royale de Londres avait prié le P. Poczobut de venir se fixer en Angleterre, quoique jésuite, et elle lui rendit les plus grands honneurs. Stanislas Auguste, roi de Pologne, lui envoya les insignes de l'Aigle Blanc, fit frapper une médaille pour conserver ses traits à la postérité, et presque aussitôt après le bref de Clément XIV, le nomma Recteur magnifique de l'université de Vilna. Plus tard l'empereur Alexandre tenta vainement, à deux reprises différentes, de lui faire acccepter l'épiscopat.

Peu sensible à tant de faveurs, le P. Poczobut n'aspirait qu'à finir ses jours dans la Compagnie de Jésus et, malgré des difficultés presque insurmontables, relevant à peine d'une grave maladie, il partit secrètement pour Polotsk, à l'âge de quatre-vingts ans.

Épuisé de forces, il dut s'arrêter quelque temps, sous peine de succomber à la fatigue, au milieu de ce pénible voyage. Mais il voulait mourir jésuite ; et dès qu'il eut repris un peu de vie, il poursuivit sa route.

Pendant les seize mois que le P. Poczobut vécut encore après avoir renouvelé sa profession, il goûta une joie si douce, que ni les rigueurs de l'exil, ni les privations les plus dures n'auraient pu l'empêcher, disait-il, d'aller chercher au bout du monde la règle de son Bienheureux Père. Le P. Jean Roothaan, chargé alors d'écrire l'histoire du collège, disait en parlant de lui : « La vue de ce vénérable vieillard a rempli nos Pères de consolation ; elle jette dans la stupeur tous ceux qui ne connaissent pas par expérience cette manne cachée de la vie religieuse, dont on peut dire : « Nul ne la connaît, sinon celui qui la reçoit ; *quod nemo scit nisi qui accipit* » (*Apoc.* 2. 17).

Patrignani-Boero, *Menolog.*, 8 *febbr.*, *p.* 160. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 909. — Caballero, *Biblioth. scriptor. S. J.*, *supplement.* 1um, *p.* 227. — Maynard, *Des études et de l'enseignement des Jésuites à l'époque de leur suppression*, *Paris*, 1853, *p.* 170. — Feller, *Dictionn. historiq.*, *t.* 5, *p.* 85.

---

* Le huitième jour de février de l'an 1671, mourut au collège anglais de Liège le P. Thomas Worsley, confesseur de la foi dans les cachots de Newgate. Envoyé en Angleterre après avoir gouverné le collège de Saint-Omer, son zèle et son intrépidité lui méritèrent une place d'honneur parmi les apôtres de ce pays. Il pé-

nétrait dans les prisons sous divers déguisements pour y fortifier et consoler les captifs et, s'ils étaient hérétiques, pour les arracher à l'erreur et les ramener dans le sein de la vérité. On assure qu'il n'en convertissait pas moins de soixante par année. Furieux de ces conquêtes, le Conseil privé du royaume lança contre lui un mandat d'amener, avec ordre, si on parvenait à le saisir, de le traîner sur la claie de Newgate à Tyburn et, pendant tout le trajet, de le fouetter publiquement. Le missionnaire fut en effet arrêté, accusé de haute trahison et condamné à mort ; mais grâce à l'intervention de l'ambassadeur d'Espagne, qui le réclama comme sujet de son maître, le P. Worsley étant né à Louvain, la sentence capitale fut commuée en un décret d'exil.

Le serviteur de Dieu regagna donc le continent et passa les dernières années de sa vie à Liège, où ses exemples, plus éloquemment encore que ses exhortations, prêchaient l'amour des âmes et du sacrifice aux jeunes religieux de sa Province, qui s'y formaient à l'apostolat. De douloureuses infirmités exercèrent sa patience et achevèrent d'épurer sa vertu. Il s'animait au courage et se consolait dans ses souffrances, dit l'auteur de sa notice, par le souvenir des luttes héroïques du Vénérable martyr Pierre Wright, qu'il avait assisté à l'échafaud, et dont les restes reposaient près de lui dans la chapelle de l'infirmerie du collège. Le P. Worsley mourut à l'âge de soixante-quatorze ans ; il en avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Foley, *Records, t.* 2, *p.* 555 ; *t.* 7, *p.* 864. — Oliver, *Collections...*, *p.* 227.

* Le huitième jour de février de l'an 1690, à Watten, dans la maison du noviciat de la Province d'Angleterre, mourut en grande réputation de sainteté le F. Raoul Rokesby, Coadjuteur temporel, né au comté d'York d'une noble et ancienne famille. Il avait d'abord servi dans les armées royales. A trente-et-un ans, il renonça aux espérances humaines et sollicita son admission au noviciat. Ses talents et ses connaissances littéraires auraient pu lui permettre d'aspirer au sacerdoce ; il préféra servir Notre-Seigneur dans les humbles offices des Frères Coadjuteurs. Il fut tour à tour infirmier, manuducteur des novices, *Socius* du Père Provincial et des Pères Procureurs à Paris et à Anvers ; et dans tous ces emplois, il fit paraître un dévouement inaltérable.

La multiplicité des affaires ne troublait point son recueillement. Le F. Rokesby, dit l'auteur de son éloge, était très adonné à la prière, d'une exactitude admirable dans l'observation de toutes nos règles, surtout celles du silence et de la modestie, sans lesquelles il n'est point d'oraison. Après sa mort, son confesseur n'hésita pas à déclarer qu'il n'avait pu découvrir en lui la plus légère imperfection. Le F. Rokesby mourut à l'âge de soixante-deux ans, dont il avait passé juste la moitié dans la Compagnie.

Foley, *Records of the english Province*, *Collectanea*, *p.* 667. — Oliver, *Collections...*, *p.* 182.

IX FÉVRIER

—

Le neuvième jour de février de l'an 1649, mourut à Cadix le P. Jean Hazlewood, anglais, plus connu sous le nom espagnol d'Avellaneda. Un de ses oncles était monté sur l'échafaud, plutôt que de renier la foi romaine; son père et sa mère avaient souffert la perte de tous leurs biens et étaient morts en exil pour la même cause. Avec de pareils exemples sous les yeux, Jean Hazlewood entra dès l'âge de quinze ans dans la Compagnie de Jésus, et à vingt-huit ans il donna généreusement sa vie, martyr volontaire de la charité. Il faisait l'admiration de nos Pères espagnols, surtout par son incomparable amour de la pureté et par les précautions dont il s'entourait afin de la conserver dans toute sa fleur; telle était sa ferveur que plusieurs, pour s'exciter à la dévotion, le priaient souvent de réciter avec eux l'office divin.

Quand la peste se déclara dans les hôpitaux de Cadix en l'an 1649, l'évêque et le gouverneur de la ville accoururent ensemble au collège pour faire appel au dévouement de la Compagnie ; tous les membres de la communauté, sans exception, se jetèrent à leurs genoux demandant en grâce d'être choisis ; deux seulement furent d'abord désignés par le Père Recteur : Jean Hazlewood et Sanche de Mendoza ; ils reçurent à l'instant le baiser de paix de

leurs compagnons et, sans autre retard que celui de prendre leur bréviaire, ils allèrent s'enfermer dans un hôpital et prodiguer leurs secours aux mourants. Tous deux succombèrent bientôt à la fatigue, le P. de Mendoza le premier. Sentant à son tour sa fin prochaine, le P. Hazlewood, qui s'était mis avec tous ses malades sous la protection de la sainte Vierge, les prépara, pour le jour de la Purification, à une communion générale et à l'indulgence plénière de tous leurs péchés. Puis après avoir lutté quelques jours encore, épuisé de forces et terrassé par la violence du mal, il dut abandonner cette glorieuse arène. Étendu sur sa couche, revêtu de l'habit de la Compagnie et le crucifix à la main, il attendait paisiblement la mort, lorsqu'on le vit se soulever tout à coup, étendre les bras et dire d'une voix joyeuse : « Soyez le bienvenu, ô mon cher Père Mendoza ! Oh ! que vous êtes beau et glorieux ! Allons ensemble dans la bienheureuse éternité » ! Il retomba aussitôt et expira.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charitatis, anno* 1649, *p.* 448. — Patrignani, *Menol.*, 9 *febb.*, *p.* 100. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 9ª *febr.*, *p.* 80. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 9ª *febr.*, *p.* 54. — Tanner, *Societ. Jesu apostolor. imitatrix*, *p.* 736. — Casani, *Glorias del segundo siglo de la Compañia de Jesus... Varones ilustres*, *t.* 2, *p.* 169. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 352. — Oliver, *Collections...*, *p.* 48.

N. B. — Le P. Sanche de Mendoza mourut le 31 janvier. Sa biographie trouvera place dans le Ménologe de l'Assistance d'Espagne.

Le neuvième jour de février de l'an 1644, le P. Jean l'Ardenois, de Liège, mourut dans la maison professe de Mexico. Au milieu

des sauvages de la province de Cinaloa, comme au chevet des malades de Mexico, il se montra digne des leçons de foi et de générosité qu'il avait apprises sur les genoux de sa mère. Il soutenait un jour, en présence de celle-ci, la vérité de la religion catholique contre un de ses frères plus âgé que lui et malheureusement engagé dans le calvinisme. Ses arguments étaient si décisifs que l'hérétique fut réduit au silence. Furieux de sa défaite, le jeune homme fit appel à la force et, le bras levé, se précipita sur son frère. Jean esquiva les coups et s'enfuit. Alors la mère, d'un ton plein de gravité : « Eh quoi, mon fils, dit-elle, vous fuyez, quand vous devriez être prêt à souffrir tous les tourments et même à perdre la vie pour la défense de l'Église catholique romaine ? Rougissez de honte et, pour une si sainte cause, ne craignez ni les blessures ni la mort ».

Devenu enfant de saint Ignace, le P. Jean l'Ardenois fit en effet le sacrifice de sa vie, et s'il ne tomba pas sous le fer des ennemis de la foi, il eut la gloire non moins belle peut-être de mourir victime de sa charité en assistant un moribond atteint d'une maladie contagieuse. Il était âgé de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie et vingt-huit dans les missions du Mexique.

Anton. de Oviedo, S. J., *Menologio... de la Provincia... de Nueva-España,* 9 *de febrero, p.* 51. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 1, *p.* 523. — Alegre, *Historia de la Compañia... en Nueva-España, t.* 2, *p.* 240.

---

* Le neuvième jour de février de l'an 1741, mourut au collège de Grodno en Lithuanie le F. Thomas Bialy, d'abord scolastique et

ensuite simple Frère coadjuteur. Il se dépensait dans ses humbles fonctions avec une activité et une allégresse étonnantes. Il n'était pas moins ardent à la prière et à la mortification. Chaque jour il retranchait une heure à son sommeil pour prolonger ses entretiens avec Dieu ; et dans ses plus rudes travaux, il était presque toujours revêtu d'un cilice en souvenir de la Passion. Ainsi sanctifié par l'exercice des plus belles vertus, le F. Bialy s'endormit doucement dans la paix du Seigneur à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 53.

---

* Le neuvième jour de février de l'an 1827, mourut à Tyniec, dans la Province de Galicie, le F. Joseph Potrykowski, scolastique, d'une noble famille de la Russie-Blanche, né au château de Jazno. Écolier à notre collège de Polotsk, sa piété, comme autrefois celle de saint Stanislas, lui attira des persécutions de la part de ses frères. Il supportait tout sans se plaindre et se contentait d'aller demander du courage et de la patience auprès de son confesseur et à la table sainte. Cependant il entendait dans son cœur la voix de Dieu qui l'invitait à laisser toutes choses et à s'enrôler sous le drapeau de saint Ignace. L'expulsion de nos Pères de Saint-Pétersbourg en 1815 et leur arrivée à Polotsk sous l'escorte d'hommes armés redoublèrent l'ardeur de ses désirs et, à force de larmes et d'instances, il parvint à arracher à sa famille l'autorisation nécessaire. Mais en face des dangers de l'avenir, les supérieurs

hésitèrent à leur tour. Joseph Potrykowski ne se découragea point; et enfin le Père Général lui-même, après l'avoir examiné, ne put s'empêcher de lui dire : « Mon fils, c'est véritablement le Saint-Esprit qui vous appelle » ; et il lui ouvrit toutes grandes les portes du noviciat. Le vaillant jeune homme n'avait pas encore dix-sept ans.

En revêtant les livrées de la Compagnie, il ne démentit pas les belles espérances qu'avaient fait naître sa constance et sa générosité ; bientôt il mérita d'être proposé comme un modèle par le Maître des novices. Il était en première année de philosophie quand parut l'ukase de l'empereur Alexandre, qui chassait la Compagnie de Jésus de tous ses états. Il prit donc avec ses frères la route de l'exil et, partout fidèle à lui-même, poursuivit avec la même ardeur l'œuvre de sa perfection. L'humilité dont il avait fait le sujet de son examen particulier, l'obéissance, la charité fraternelle, le zèle apostolique brillaient en lui d'un éclat peu commun. En 1826, à l'époque du jubilé accordé par le Pape Léon XII à tout l'univers chrétien, il demanda, bien qu'il ne fût pas encore prêtre, à se joindre aux missionnaires qui allaient préparer le peuple des campagnes à la grande indulgence. Il s'y dépensa avec une ferveur extraordinaire et y soutint des fatigues au-dessus de ses forces. Bientôt atteint d'une maladie de poitrine, il fit joyeusement le sacrifice de sa vie et mourut à l'âge de vingt-huit ans, avec la réputation d'un saint.

Il plut à Notre-Seigneur de montrer combien l'âme du F. Joseph Potrykowski lui était chère et de quel crédit elle jouissait en sa présence. Une foule nombreuse était venue aux funérailles du jeune religieux; parmi ceux qui portaient son corps se trouvait un

gentilhomme calviniste. Or, ainsi que ce seigneur l'attesta lui-même, pendant qu'il remplissait ce pieux office, il se sentit intérieurement pressé d'abandonner son erreur et de se faire catholique ; impulsion qu'il suivit en effet et dont il se déclarait redevable après Dieu aux mérites du fils d'Ignace.

Litteræ ann. colleg. Tynecens., *ann.* 1827 *(Archiv. Rom.)*.

X FÉVRIER

—

Le dixième jour de février de l'an 1602, mourut dans la mission d'Angleterre, où il était revenu après avoir travaillé vingt ans dans la Province de Germanie Supérieure, le P. Thomas Hunt, humble et saint religieux qui, dès sa plus tendre enfance, avait reconnu le prix de la grâce et aspiré à suivre uniquement le bon plaisir de Dieu. Un jour ayant vu son père s'abandonner à un violent accès de colère, il fut bouleversé par la pensée qu'une âme si chère pouvait être surprise par la mort en cet état; il se leva au milieu de la nuit, et alla s'agenouiller à ses pieds en le suppliant de rentrer en grâce avec Notre-Seigneur et avec l'ennemi qui l'avait offensé. Plus d'une fois ce même amour de Dieu et des âmes le fit se jeter aussi à genoux au milieu d'hommes emportés qui se battaient avec acharnement; et pas un d'eux ne pouvait résister à une si vive charité. Le P. Hunt suppliait avec le même zèle et le même succès tous ceux qui faisaient profession d'aimer Jésus-Christ, de fuir les plaisirs dangereux, en particulier les danses mondaines; il les appelait une invention de l'ennemi des âmes et une dérision de la part d'un chrétien envers son chef et son Sauveur, couronné d'épines et mourant en croix. Pour lui, il semblait arrivé, par l'exercice assidu de la première manière de prier de saint Ignace, à ne

pas faire un geste, à ne pas dire une parole qui ne fût conforme au divin exemplaire qu'il avait sans cesse devant les yeux. Ses discours n'étaient que de Dieu, des saints, de la sainteté et du salut. « Je n'entends rien, disait-il quelquefois, aux choses du siècle ; il m'est impossible même d'en parler ».

Les jours de fête et les dimanches, il faisait lire ou lisait lui-même en chaire quelques passages empruntés aux Saints Pères ou à d'autres auteurs ascétiques et priait ses auditeurs de vouloir bien écouter une lecture plus utile que tout ce qu'il aurait pu tirer de son propre fond ; Notre-Seigneur bénissait cette humilité d'une manière particulière. Les douleurs aussi bien que les abaissements faisaient ses délices. « Toute amertume devient douce, disait-il, si nous la recevons avec le sang et par les plaies sacrées de Jésus-Christ ».

Plusieurs nuits passées en plein air pour aller secourir les âmes ou se dérober aux poursuites des hérétiques, hâtèrent sa fin. En peu de temps, il fut réduit à la dernière extrémité. Malgré sa faiblesse, il voulut par respect recevoir le saint viatique à jeun et à genoux. Tous les jours de sa vie, il avait récité les litanies de la sainte Vierge pour obtenir la grâce d'une bonne mort. Quelques moments avant d'expirer, il demanda le livre où elles étaient imprimées et, pendant qu'il s'efforçait de les répéter encore une fois, il remit à Dieu son âme très pure, un dimanche, comme il l'avait souvent annoncé.

Morus, *Histor. Provinc. anglic., lib.* 6, *§.* 29, *p.* 272. — Foley, *Records, t.* 2, *p.* 294 *et suiv.* — Oliver, *Collections, p.* 120.

* Le dixième jour de février de l'an 1718, mourut à Vilna dans la maison professe le P. Mathias Karski, d'une noble famille de Masovie, religieux également insigne par son humilité, son zèle apostolique, sa charité, et par sa doctrine, sa prudence et ses qualités de gouvernement. Si l'obéissance ne l'avait retenu dans les chaires du haut enseignement et dans la direction de ses frères comme Recteur et Provincial, il aurait voulu se dépenser dans les travaux des missions. Il exaltait souvent le bonheur des apôtres qui peuvent parler de Jésus-Christ, le faire aimer et ouvrir aux âmes les portes du ciel. Lui-même, autant que ses occupations lui en donnaient le loisir, il prenait sa part de leurs travaux, prêchant, confessant, assistant les condamnés à mort.

Sa charité envers ceux qui lui étaient confiés, était puisée au Cœur même de Notre-Seigneur, elle s'étendait également à tous sans acception de personnes. Quelqu'un lui demandait un jour, pendant son provincialat, pourquoi, dans la distribution des charges, il semblait oublier ses compatriotes de Masovie : « Je suis Jésuite, répondit-il assez vivement, je ne suis pas Masovien ; chargé de toute la Province, je dois à tous un même amour de père, sans autre distinction que celle du mérite ». On admirait encore les égards pleins de délicatesse dont le P. Karski usait envers nos bienfaiteurs. Il allait leur présenter ses devoirs, leur exprimer sa gratitude pour leurs libéralités envers la Compagnie ou la maison particulière dont il faisait alors la visite, et il les priait humblement de conserver les mêmes sentiments de bienveillance envers leurs obligés.

Dans sa dernière maladie, il fut admiré comme un prodige de

patience et d'obéissance ; le médecin de la maison professe de Vilna déclarait hautement n'avoir jamais rien vu de semblable. Le souvenir de ses péchés adoucissait toutes ses douleurs. Un Père l'ayant prié de lui dire comment, au milieu de ses grandes souffrances, il demeurait toujours si calme et se prêtait de si bon cœur aux remèdes les plus amers : « C'est que je me souviens, répondit-il en souriant, de ces paroles de la sainte Écriture : « *Qui delinquit in conspectu ejus qui fecit eum, incidet in manus medici ;* celui qui pèche en la présence de celui qui l'a fait, tombera entre les mains du médecin » (Eccli. 38. 15). Le P. Karski mourut à l'âge de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 355 *et* 988. — Patrignani, *Menol.*, 10 *febb., p.* 105.

XI FÉVRIER

—

* Le onzième jour de février de l'an 1652, au collège de Namur, qu'il avait gouverné pendant douze ans, mourut le P. Jean de Renesse, d'une noble famille de Liège, bienfaiteur insigne de sa Province et modèle admirable de patience et de soumission à la très sainte volonté de Dieu. Les historiens le comparent au saint homme Job. Comme lui, il fut frappé dans ses proches et dans son corps. En même temps son âme était en proie aux plus terribles assauts de la défiance et presque du désespoir. Au milieu de ces épreuves, dont la violence et l'amertume étaient connues de Dieu seul et de ses guides spirituels, le P. de Renesse paraissait calme et serein et vaquait à ses occupations, comme s'il avait joui de la plus entière tranquillité. Animé d'une tendre dévotion envers la très sainte Vierge, il ne laissa passer aucun jour, même au plus fort de ses souffrances, sans réciter l'office de l'Immaculée Conception. Les âmes du purgatoire étaient aussi l'objet de son culte particulier. On assure que pendant vingt-deux ans il n'entendit pas une seule confession sans imposer comme pénitence à tous ceux qui pouvaient la faire, la récitation du psaume *De profundis*.

Sa constance et sa générosité à supporter son long martyre,

reçurent enfin leur récompense. Le P. de Renesse était atteint de la maladie qui devait l'emporter. Dieu, qui jusque là avait soutenu son courage sans se montrer, se révéla tout à coup et, dissipant les ténèbres et les vains fantômes qui l'avaient si longtemps troublé, inonda son âme de lumière et de consolations. Dès lors, le malade n'aspira plus qu'à briser les liens de son corps pour être avec Jésus-Christ. Lorsqu'il eut reçu le saint viatique, on le vit se soulever doucement sur sa couche, enlacer de ses bras défaillants la tête du Père Recteur pour lui donner le suprême adieu; et peu de moments après, toujours présent à lui-même, il expira dans la paix et la joie du Seigneur, à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. gall.-belgic. (Archiv. Rom.). — *Litteræ ann. Societ. anno* 1652, *p.* 126. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 11ª *febr.*, *p.* 84. — Drews, *Fasti...*, 11ª *febr.*, *p.* 57. — Patrignani, *Menol.*, 11 *febbr.*, *p.* 109.

---

* Le onzième jour de février de l'an 1760, mourut à Dünabourg, où il était depuis trente-six ans, le F. Mathieu Wichorski, Coadjuteur temporel. Durant cette longue période, il n'avait cessé de se dépenser pour l'amour de Notre-Seigneur et de ses frères et, par son industrieuse activité, avait rendu de très précieux services à la résidence. Son biographe en cite plusieurs, entr'autres le desséchement de marais incultes et leur transformation en champs fertiles. A cette ardeur au travail, le F. Wichorski joignait une dévotion très tendre à la très sainte Vierge et à l'adorable sacre-

ment de l'autel. Souvent quand ses frères prenaient leur repos, il allait se prosterner au pied du tabernacle et passait ainsi plusieurs heures en oraison.

Ce fut dans une de ces saintes veilles que le Sauveur daigna lui faire entendre ces paroles, qu'il avait autrefois adressées à notre Bienheureux Père : « Je te serai propice ». Le F. Wichorski s'endormit paisiblement dans la paix du Seigneur à l'âge de soixante-seize ans ; il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. lithuan. (Arch. Rom.). — *Summar. vitæ defunct. Duneburgi ab anno* 1758 *(Archiv. Provinc. Galic.).* — PATRIGNANI-BOERO, *Menol.*, 15 *febbr.*, *p.* 283).

XII FÉVRIER

—

Le douzième jour de février de l'an 1611, mourut dans la Province de Lithuanie le F. Jacques Mloczki, jeune professeur de grammaire au collège de Riga. La mortification et la prière l'avaient tellement rendu maître de lui-même, qu'il ne semblait être accessible à aucun sentiment ou mobile purement humain. Aimer et faire aimer Notre-Seigneur était l'unique tendance de sa vie ; tout dans son enseignement, leçons, exercices littéraires, exhortations à la piété, réprimandes mêmes et corrections, était empreint d'un esprit surnaturel indéfinissable et le faisait vénérer de ses élèves comme un saint.

Cet angélique jeune homme, ainsi que l'appelle la relation de sa mort, se mettait chaque jour, avec une ferveur admirable, sous la protection de la sainte Vierge ; il récitait en son honneur le chapelet et l'office divin et lui offrait en outre quelque pratique de dévotion et de mortification. La Reine des anges daigna témoigner au F. Mloczki combien ces pieuses offrandes lui étaient agréables. Le jour de la Purification, elle lui apparut tout éclatante de gloire, accompagnée de deux saintes vierges ; et après l'avoir encouragé à souffrir quelque temps encore en patience, elle lui laissa la promesse de revenir bientôt le prendre pour l'emmener au ciel.

Litteræ annuæ Societ Jes., anno 1611, *p.* 668. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 12ª *febr.*, *p.* 86. — Id., *Pretiosæ occupat. morient. in Soc. Jesu, c.* 11, *n.* 4, *p.* 87. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 12ª *febr.*, *p.* 59. — Patrignani, *Menologio*, 12 *febbr.*, *p.* 115. — Poszakowski, *De viris illustribus Provinc. Lithuaniæ S. J. ms.*, *p.* 564. — Stan. Rostowski, *Lituanic. S. J. historiar. libri decem, édit.* Martinov, *lib.* 6, *n.* 3, *p.* 225.

---

* Le douzième jour de février de l'an 1623, à Landsberg, mourut le P. Quirin Léoninus, du diocèse de Bois-le-Duc, entré au déclin de l'âge dans la Compagnie. Après de fortes études de théologie, il avait été appelé à la cour des ducs de Bavière à Munich, et chargé de l'éducation des jeunes princes Maximilien et Ferdinand, futurs électeurs de l'empire, et de Philippe leur frère, plus tard cardinal et évêque de Ratisbonne. Il s'acquitta de cette délicate mission avec une intelligence, une dignité et un tact qui le faisaient comparer au précepteur des fils du grand Théodose : « Heureux les jeunes gens, disait-on, à qui le ciel envoie un tel maître ». Les charges et les titres les plus flatteurs lui furent décernés. Chanoine et prévôt de l'église cathédrale de Ratisbonne, protonotaire apostolique, comte palatin, conseiller de l'évêque et des ducs de Bavière, Quirin Léoninus demeura toujours simple, attaché à ses devoirs, d'un désintéressement absolu. Il fonda à grands frais un séminaire à Ingolstadt pour la formation des clercs et fit d'abondantes aumônes au collège et à l'église de la Compagnie à Ratisbonne ; en même temps, il était la providence d'une multitude de pauvres, surtout de ceux que la honte empêchait de mendier.

Mais ces largesses ne suffisaient pas à contenter son cœur, il voulait se donner lui-même. Plusieurs fois il avait sollicité la grâce

d'embrasser la règle de saint Ignace. Les supérieurs, en considération de son âge et des éminents services qu'il rendait à l'Église dans sa haute situation, avaient toujours écarté sa demande. Enfin à soixante-huit ans, quand il serait permis, ce semble, d'aspirer au repos au lieu de se charger d'un fardeau plus lourd, Quirin Léoninus obtint d'aller prendre place parmi les novices de Landsberg. Il se signala entre les plus fervents par son humilité, son obéissance et la sainte joie qui rayonnait dans ses traits. Les amis qu'il avait laissés dans le monde et le duc de Bavière lui-même venaient quelquefois le voir et s'édifier auprès de lui. Au souvenir de ce que le grand dignitaire ecclésiastique avait quitté pour s'ensevelir dans cette retraite, ils lui demandaient s'il n'éprouvait pas quelque regret : « Croyez-moi, leur répondait-il, jamais je n'ai été plus heureux ». Le P. Léoninus mourut à l'âge de soixante-quinze ans, il en avait passé sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. Super. (Archiv. Rom.). — Histor. Provinc. German. Super., t. 4, decad. 8^a^, *n.* 727, *p.* 215.

---

* Le douzième jour de février de l'an 1633, mourut au collège de Bruges le frère Coadjuteur Daniel Reys, de Courtrai, modèle accompli des vertus de son degré. Il avait un rare talent pour la musique. Souvent, quand il était infirmier, il prenait son violon pour réjouir ses malades et chasser de leur âme tout nuage de tristesse. Il était animé d'une très vive dévotion envers Notre-Dame des Sept-Douleurs et puisait, dans la contemplation fréquente des souffrances de cette divine mère du Sauveur, un ardent amour

pour la mortification, la pauvreté, l'obéissance et l'humilité. En toute chose, le F. Reys aimait ce qu'il y avait de moins commode et de moins bon. Rien n'était plus misérable que sa cellule. Il s'estimait le dernier de tous, indigne de vivre dans la compagnie de ses frères. Dans sa vieillesse, il aimait à s'appliquer ces paroles de Notre-Seigneur : *Ad nihilum valet ultra, nisi ut conculcetur ab hominibus* (Matth., 5, 13). Le F. Reys expira très saintement à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Levens van Broeders coadjut., 12 *feb.*, *p.* 101.

---

* Le douzième jour de février de l'an 1751, mourut au collège de Pinsk en Lithuanie le P. Michel Szyrma, homme d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Pendant seize ans, il s'était dépensé dans la mission de Myszyniec et, au prix de fatigues et de privations sans nombre, avait évangélisé les populations de ce pays dispersées dans les bois. L'autorité des prodiges s'ajoutait à celle de ses vertus et de sa parole ; avec l'eau de saint Ignace ou avec des herbes bénites, il guérissait souvent de leurs maladies les hommes et les animaux. Appelé au gouvernement de plusieurs résidences de sa Province et, vers la fin de sa vie, nommé Père spirituel des Nôtres au collège de Pinsk, le P. Szyrma consacra au laborieux et fécond ministère de la confession et de la direction des âmes tous les moments que lui laissaient libres ses autres devoirs. Chaque jour, il passait de longues

heures au tribunal de la pénitence, portant autour des reins une ceinture de fer armée de pointes aiguës. Son assiduité et son zèle lui coûtèrent la vie. Il contracta dans l'exercice même de son apostolat une grave maladie qui le conduisit rapidement aux portes du tombeau. Il fit joyeusement son sacrifice et expira plein de confiance et les mains chargées de mérites, à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 829.

---

* Le douzième jour de février de l'an 1767, mourut dans la mission de Wolkowycz en Lithuanie le P. Paul Piskowski, « homme véritablement apostolique ». Il avait été envoyé dans cette mission après sa régence; il s'y dépensa pendant quinze ans avec une ardeur infatigable. En chaire, dit l'auteur de sa notice, sa parole respirait la flamme ; une foule énorme se pressait toujours pour l'entendre, et de nombreuses conversions de pécheurs et d'hérétiques étaient le fruit de son zèle, de ses prières et de ses mortifications.

Lorsqu'il avait employé tout le jour aux œuvres de son apostolat, la prédication, l'administration des sacrements, l'assistance des malades, la visite des pauvres, le P. Piskowski, à l'exemple des grands missionnaires, consacrait plusieurs heures chaque nuit à traiter avec Dieu des intérêts spirituels des âmes. Il était animé d'une dévotion très tendre envers la sainte Vierge, jeûnait tous les samedis en son honneur et se préparait à ses fêtes par des pra-

tiques spéciales de pénitence : pieux hommages que la Reine des anges récompensait avec libéralité, en le comblant toujours alors, comme il en faisait l'aveu lui-même, de quelque grâce particulière. Le P. Piskowski mourut à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).

XIII FÉVRIER

—

Le treizième jour de février de l'an 1681, mourut à Liège le P. François Williams, Recteur du noviciat anglais de Watten en Flandre, pendant les huit dernières années de sa vie. Né d'une famille hérétique, dans le comté de Chester, il était imbu de tous les préjugés de l'anglicanisme. Il allait visiter les Provinces Unies, lorsque en débarquant à Dunkerque, la vue de quelques femmes priant à genoux devant une image de la sainte Vierge lui inspira tout à coup le désir d'embrasser la même foi, tant leur simple attitude et leur profond recueillement lui firent éprouver comme le sentiment de la présence de Dieu dans leurs âmes.

Parvenu au terme de son voyage, il se mit à étudier les questions religieuses et chercha sincèrement la vérité. Les Exercices de saint Ignace, qu'il voulut faire avant son abjuration, achevèrent de le changer en un autre homme. Il résolut de vivre désormais non seulement en catholique, mais en vrai saint, et sollicita la grâce d'être admis au noviciat. Le P. Richard Barton, Provincial d'Angleterre, voulut éprouver sa constance; il lui imposa de faire auparavant à Liège trois années de philosophie. François Williams avait alors trente-quatre ans; néanmoins il se soumit sans hésiter à cette longue épreuve, et son zèle pour la perfection ne s'y démentit pas

un moment. Il avait fait autrefois d'excellentes études, il était également versé dans les lettres, les sciences, les arts et le droit. Comme il se livrait avec une ardeur surnaturelle au nouveau travail que Dieu demandait de lui, il y devint bientôt lui-même un maître excellent; plus tard, ses progrès en théologie ne furent pas moins éclatants. Mais les supérieurs, après lui avoir confié quelques années les premières chaires de la Province, jugèrent plus important encore, pour la gloire de Notre-Seigneur, de l'appliquer à la formation des novices.

Le P. Williams était en effet par-dessus tout un homme de Dieu. La prière semblait le transfigurer ; il y donnait une grande partie de ses nuits, prosterné au pied du Saint Sacrement. Sa charité pour ses frères, et en particulier pour les malades, était une vive image de celle de saint Ignace. Si accablantes que fussent ses occupations, il trouvait le temps d'aller les visiter, les consoler, leur rendre les plus humbles services, et quelquefois il demeurait des heures entières auprès d'eux. A cette délicatesse de la charité il joignait une estime extraordinaire pour nos règles et nos constitutions ; plutôt que d'autoriser le moindre relâchement dans la discipline religieuse, il était prêt, disait-il, à verser jusqu'à la dernière goutte de son sang. Le P. François Williams venait de quitter Watten pour remplir au collège anglais de Liège les fonctions de Préfet des études et occuper la chaire d'Écriture sainte, lorsqu'il plut à Notre-Seigneur de l'appeler à la récompense ; il était âgé de cinquante-huit ans et en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 410. — Oliver, *Collections...*, *p.* 224.

* Le treizième jour de février de l'an 1670, au collège d'Ypres, mourut le P. Guillaume Van Wely, né dans la Gueldre et entré au noviciat de Landsberg, à l'âge de dix-sept ans. Après avoir terminé ses études, il fut envoyé en Portugal pour y occuper une chaire de mathématiques. Il fit cette longue route à pied, son bagage sur les épaules et en mendiant. De retour en Hollande, il fut chargé de la communauté catholique de Culembourg et la cultiva pendant trente-six ans, au milieu d'oppositions de toute nature, plus d'une fois chassé en exil, mais ne perdant jamais courage et revenant toujours auprès de son troupeau. C'était un homme de prière et de mortification, prompt à toute fatigue pour sauver les âmes ou aider ses frères, d'une confiance en Dieu à toute épreuve et, dans les douleurs de ses dernières années, d'une patience inaltérable.

Expulsé une dernière fois de Culembourg, le P. Van Wely, en attendant l'occasion favorable de rompre son ban, remplit au collège d'Ypres les fonctions de Père spirituel. A bout de forces, mais toujours plein de zèle, on le voyait se traîner près des soldats espagnols et allemands entassés dans les hôpitaux de la ville ; plusieurs de ces pauvres gens étaient hérétiques ; il eut la consolation d'en ramener plus de soixante à la véritable Église. Le P. Van Wely mourut dans son exil sans avoir pu revoir ceux qu'il aimait comme ses enfants ; il était âgé de soixante-quinze ans.

Notes du P. de Guilhermy *(Archiv. dom.).*

XIV FÉVRIER

—

* Le quatorzième jour de février de l'an 1589, mourut au collège de Louvain, dont il était bienfaiteur insigne, le P. Jean Hamel, né en Zélande de parents catholiques. Venu à Louvain pour y suivre les cours de droit, il confia le soin de son âme au P. Laurent Norwegus, que son zèle, la grâce de ses manières et de sa conversation avaient fait surnommer *Venator studiosorum*. Sous cette direction également douce et ferme, Jean Hamel sentit bientôt un ardent désir de renoncer au monde et d'embrasser l'humilité et la pauvreté dans la Compagnie de Jésus. Il fit son noviciat et ses études à Rome; et de retour à Louvain, il partagea la chaire de théologie avec le P. Léonard Lessius. Il était digne, par ses vertus comme par sa science, d'être le collègue d'un si grand homme.

Malheureusement les auteurs ne nous ont laissé que peu de détails sur sa vie religieuse. L'annaliste du collège vante sa douceur, son oubli de lui-même, sa piété tendre et profonde, son amour de la Compagnie et de nos Constitutions. Il cite la parole du P. Jacques Van der Straten, qui avait connu le P. Jean Hamel et ne pouvait assez s'étonner, disait-il, que nos histoires fussent muettes sur les travaux de ce grand serviteur de Dieu pour le salut des

âmes et l'honneur de la Compagnie. Un acte d'héroïque charité coûta la vie au P. Hamel. En préparant à la mort un malade atteint de la peste, il gagna lui-même la contagion ; et peu de temps après il expira, consolé par la présence sensible de son ange gardien.

Histor. colleg. Lovan, ad ann. 1589 *(Arch. Rom.).* — *Imago primi sæculi, lib.* 6, *Societas flandro-belg., p.* 874. — ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ, p.* 87. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 14ª *febr., p.* 89. — DREWS, *Fasti,* 14ª *febr., p.* 60.

---

* Le quatorzième jour de février de l'an 1693, mourut au collège anglais de Liège le P. ROBERT DICCONSON, né dans le comté de Lincoln en Angleterre. Après avoir longtemps exercé le saint ministère dans le Devonshire au milieu de mille privations et dangers de mort, il fut appelé en Belgique, où il occupa tour à tour les chaires de philosophie, de théologie morale et de controverse, fut compagnon du Maître des novices, Recteur de la maison de troisième probation à Gand et enfin Père spirituel à Liège.

C'était un religieux d'une vertu insigne, mort au monde et à lui-même et vivant uniquement pour Dieu. Tout son extérieur était si admirablement recueilli et composé qu'on l'appelait « *le Père Modeste,* la vivante expression de la modestie ». Au reste, toutes les règles lui étaient également chères. Plusieurs de ceux qui vécurent longtemps avec lui n'ont pas hésité à déclarer qu'après l'avoir observé de près, ils ne l'avaient pas une seule fois surpris en faute. Cette vigilance continuelle sur tous ses actes et tous ses

sens était à la fois le fruit et la révélation de son union de cœur avec Dieu. A le voir, écrit un de ses contemporains, tout en lui semblait prendre une voix pour dire : *Sursum corda ! quæ sursum sunt sapite, quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram.* Dans ces hautes régions, le P. Dicconson participait en quelque manière à l'immutabilité divine ; rien ne pouvait ni l'émouvoir ni le troubler ; au milieu du tumulte des événements et des affaires, il gardait une inaltérable tranquillité, ne voyant et ne cherchant que la très sainte volonté de Dieu.

Il ne se démentit pas dans sa dernière maladie. Il reçut la souffrance, comme il avait reçu toute chose, des mains divines, avec une douce et tranquille soumission de cœur. Le jour où il expira, qui était un samedi, son confesseur l'exhortait à s'entretenir des mystères de la Passion : « Non, répondit-il, le samedi est consacré à la sainte Vierge, je méditerai sur la sainte Vierge ; mais je la considérerai au pied de la croix, et ainsi je mourrai aux pieds de Notre-Seigneur crucifié ». Et en effet, peu de temps après, le P. Dicconson rendit le dernier soupir au moment même où l'on commençait auprès de lui les prières de la recommandation de l'âme. Il était âgé de cinquante-et-un ans et en avait passé trente-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Angl. (Archiv. Rom.). — Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 606 ; *t.* 7, *p.* 201. — Patrignani-Boero, *Menolog.*, *t.* 2, 14 *febbr.*, *p.* 253.

XV FÉVRIER

—

Le quinzième jour de février de l'an 1626 mourut saintement à Paris, revenant de Rome en Belgique, le P. Antoine Sucquet, de Malines, l'un des principaux maîtres de la vie spirituelle et de la perfection religieuse dans la Province flandro-belge. Il ne vivait, disent les historiens de la Compagnie, que pour aimer et faire aimer Dieu ; c'était l'unique objet de ses pensées et de ses entretiens. Malgré de violentes douleurs de tête qu'il endura près de trente ans, il ne cherchait pas d'autre repos. Les rigueurs qu'il exerçait sur son corps le forcèrent plus d'une fois d'avoir recours au médecin pour guérir ses plaies et prévenir de dangereuses infirmités. Quand il eut expiré, ce fut un touchant spectacle à ceux qui l'ensevelirent de voir ses chairs sillonnées par les chaînes et les cilices, glorieux témoignages de son amour envers Jésus crucifié. Le P. Sucquet mourut à l'âge de cinquante-deux ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 11, *n.* 173, *p.* 56. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 15ª *febr., p.* 92. — Id., *Pretiosæ occupat. morient., c.* 30, *n.* 8, *p.* 242. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 15ª *febr., p.* 62.

— PATRIGNANI, *Menol.*, 15 *febbr.*, *p.* 133. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 85. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1689. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. gall.-belgic. (Archiv. Rom.)*. — PAQUOT, *Mémoires...*, *t.* 13, *p.* 76.

---

* Le quinzième jour de février de l'an 1620, mourut très saintement à Tournai, dans la maison du noviciat, le P. FRANÇOIS MAINFROY, d'Arras. Recteur des collèges de Lille et de Douai, compagnon du Père Provincial, et pendant douze ans Maître des novices, le P. Mainfroy se signala dans un haut degré par son union à Dieu, son amour de l'oraison, à laquelle il consacrait chaque nuit des heures entières dérobées à son sommeil, et son invincible patience au milieu des cruelles douleurs de la pierre. Bien peu savaient comme lui compatir aux souffrances des autres et en adoucir l'amertume par les pensées de la foi. Il voyait et adorait en toute chose la très sainte et toujours miséricordieuse volonté de Dieu. « Tout ce que vous voulez, ô mon Seigneur Jésus, disait-il souvent, je le veux aussi, comme vous le voulez, aussi longtemps que vous le voulez ; que votre volonté soit faite » ! Le P. Mainfroy mourut à l'âge de cinquante-quatre ans ; il en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. (Recueil ms. Arch. Rom.). — NADASI, *Pretiosæ occupation...*, *c.* 25, *n.* 6, *p.* 210. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 359.

---

* Le quinzième jour de février de l'an 1623, à Anvers, mourut le P. CORNEILLE MEDARDUS, de Louvain, consumé à trente-huit ans

par l'ardeur de son zèle et l'excès de ses fatigues. Dès son entrée dans la Compagnie à l'âge de vingt-et-un ans, il avait demandé la mission des Indes. Mais après son noviciat et son cours de philosophie, qu'il avait faits en Portugal, des obstacles insurmontables s'opposèrent à son départ et il dut revenir en Belgique. Ordonné prêtre, il fut chargé à Courtrai du soin d'une église située dans un quartier pauvre ; il y attira bientôt une foule considérable et opéra les plus grands fruits dans les âmes.

Mais c'est dans les camps, au milieu de la vaillante légion d'aumôniers militaires formée par les Provinces belges à la requête du duc de Parme, Alexandre Farnèse, que le P. Medardus donna l'essor à son ardeur apostolique. Au siège de Juliers, il se signala par une intrépidité et un dévouement qui furent vivement applaudis et firent saluer les enfants de la Compagnie comme de véritables serviteurs de Dieu. Un jour dans une sortie les assiégés avaient fait subir des pertes assez considérables aux assiégeants. Des chariots enlevaient les cadavres. Le P. Medardus, qui était sur le champ de bataille, s'aperçut que, dans la précipitation de ce triste ministère, on avait jeté parmi les morts un soldat encore vivant. Sans hésiter, il s'élance sur le chariot pour assister ce malheureux. C'était un hérétique ; il l'instruit rapidement, le réconcilie avec l'Église et avec Dieu, et en fait un prédestiné.

Envoyé ensuite dans le Palatinat avec les armées catholiques, il y soutint, malgré la délicatesse de sa complexion, de tels travaux, que le célèbre P. Thomas Sailli, son supérieur, en était dans l'admiration et déclarait n'avoir jamais vu d'ouvrier plus infatigable. Mais ses forces se brisèrent enfin, et il dut revenir en Bel-

gique. Envoyé à Anvers, il y donna dans ses souffrances des exemples non moins beaux de patience et de conformité à la très sainte volonté de Dieu. Il priait sans cesse. Souvent le matin, après avoir passé en oraison toute une nuit d'insomnie, on l'entendait dire que ce temps lui avait paru comme un avant-goût du paradis. Le médecin hésitait à lui faire connaître la gravité de son état : « Parlez librement, dit-il, je n'ai jamais craint la mort ». Il expira plein de confiance en Dieu et prêt à faire non seulement une fois, mais mille et mille fois le sacrifice de sa vie. Il avait passé dix-sept ans dans la Compagnie.

Necrolog. Provinc. flandro-belg. (Arch. Rom.).

XVI FÉVRIER

—

* Le seizième jour de février de l'an 1612, mourut dans la maison professe de Cracovie le P. Gaspar Pentkowski, d'une noble famille de Podlachie, religieux d'une haute sainteté et d'une érudition immense qui lui avait fait donner dans sa Province le nom de *Calepinus*. Il enseigna la grammaire, la littérature, les mathématiques, l'hébreu, le grec, la théologie et l'Écriture sainte. Son ardeur au travail était infatigable; il ne connaissait vraiment ni repos ni trève, ne faisait d'ordinaire qu'un repas par jour, et semblait retremper ses forces dans le travail lui-même.

Choisi pour confesseur par l'évêque de Cracovie, le P. Pentkowski fit paraître aux yeux de la cour épiscopale d'admirables exemples de piété, de modestie religieuse, de zèle des âmes et de mortification. Comme pour se punir lui-même des délicatesses et des témoignages d'honneur auxquels il ne pouvait se dérober entièrement, souvent il prenait son repos sur le plancher de sa chambre ou allait s'étendre dans les étables sur la paille des mangeoires. Le P. Pentkowski fut emporté par une courte maladie à l'âge de soixante ans, dont il avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Litteræ ann. Soc., *anno* 1612, *p.* 450. — Wielewicki, S. J., *Diarium domus Cracov.*, *t.* 3, *p.* 58. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 279. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 477. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 16ª *febr.*, *p.* 94. — Drews, *Fasti...*, *p.* 63.

---

* Le seizième jour de février de l'an 1637, mourut à Lierre le F. Jean Badix, Coadjuteur temporel. Entre les vertus dont il donnait l'exemple, on admirait surtout son humilité, son obéissance, son esprit de pauvreté, son union à Dieu et sa mortification. Bien qu'il fût d'une noble famille d'Anvers et eût doté la maison de Lierre de larges revenus, il ne souffrait pas qu'on eût pour lui aucun égard, ni qu'on parlât en sa présence de ses libéralités. Bien plus, il se considérait comme indigne de vivre au milieu de ses frères, et on le vit se jeter aux genoux du Père Recteur, en le conjurant de le garder et promettant, si on lui faisait cette grâce, de se dépenser sans réserve au bien de la Compagnie. Il était si pauvre, qu'après sa mort, dans les objets à son usage, on ne trouva rien qui pût encore servir.

Son obéissance ne connaissait aucun obstacle. Un jour qu'il était épuisé de forces; le Père Recteur l'avait pris d'abord pour compagnon ; mais le voyant si abattu, il lui ordonna de rester. Peu d'instants après, le Père Ministre, qui ne savait rien de ce contre-ordre, lui demanda à son tour le même service ; le saint Frère ne fit aucune difficulté et se mit en route sur-le-champ. C'est dans l'oraison que le F. Badix puisait cette générosité. Son bonheur était de s'entretenir avec le divin Sauveur au tabernacle ; plusieurs allaient l'observer en secret pour s'édifier et s'exciter eux-mêmes à la dévotion.

On aurait peine à dire avec quelle ferveur il recevait le pain des anges. Lorsqu'il en avait le loisir, il prolongeait pendant des heures son action de grâces. A cet amour de Dieu il joignait une sainte haine de lui-même et crucifiait sa chair par de sanglantes austérités. Les dix derniers mois de sa vie, il supporta de continuelles souffrances avec une résignation parfaite, et s'endormit enfin plein de joie dans le baiser du Seigneur à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Levens van Broeders Coadjut., 16 *feb.*, *p.* 111.

---

* Le seizième jour de février rappelle la mémoire du P. Simon Braun, mort en 1706, au collège de Nowogrodek, dans la Province de Lithuanie. C'était un religieux d'un zèle ardent et d'une dévotion très tendre envers Notre-Seigneur et son ange gardien. Appelé, pendant qu'il enseignait brillamment la rhétorique, à la cour du palatin de Livonie, il en avait fait, dit son biographe, une école de vertu et comme une image du cloître. Chargé ensuite de la mission de Sluk qui était à ses débuts, il s'y dépensa tout entier pendant sept ans. Malgré l'opposition des schismatiques, il eut la consolation de voir son œuvre se développer et, grâce à de généreuses aumônes, se transformer en résidence, puis en collège largement fondé.

A neuf reprises différentes, le P. Braun, comme il l'atteste lui-même, fut sauvé par son bon ange des plus grands périls du corps

et de l'âme. Une fois entre autres, au moment où il allait tomber dans une embuscade que des misérables avaient dressée contre son honneur, il se sentit violemment arrêté et ramené en arrière par son charitable et puissant gardien. Il venait d'être envoyé au collège de Nowogrodek et y remplissait les fonctions de Père spirituel, lorsqu'il fut assailli par un mal qui le réduisit bientôt à l'extrémité. Dans une de ses crises les plus violentes, on l'entendit qui disait d'une voix entrecoupée : « *Date mihi Jesum meum ;* donnez-moi mon Jésus ». Quelqu'un s'approchant lui mit entre les mains son crucifix ; mais il répéta plus vivement : « *Date mihi Jesum meum* ». On comprit alors qu'il demandait la sainte Eucharistie ; quand il eut reçu le corps du Sauveur, il parut quelque temps revenir à la vie ; puis ses forces l'abandonnèrent de nouveau, et il rendit doucement le dernier soupir.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 83.

XVII FÉVRIER

—

* Le dix-septième jour de février de l'an 1611, mourut à Pultowsk le P. Georges Skarzinski, ouvrier apostolique *excellent*, comme l'appellent les lettres annuelles de la Compagnie, dur à la fatigue, modèle des vertus religieuses, prêt à tous les ministères de la Compagnie, surtout à celui de la réconciliation des âmes dans le sacrement de pénitence. C'est au moment même où il allait, sur l'ordre de son supérieur, remplir cet office de miséricorde auprès d'un malade, qu'il fut subitement frappé par la mort, victime à la fois de l'obéissance et de la charité : fin glorieuse, ajoute l'historien, qui excita parmi ses frères une sainte envie, et dont ils ne pensèrent qu'à bénir Dieu.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1611, *p.* 657. — Nadasi, *Ann. dier...*, 17ª *febr.* *p.* 96. — Drews, *Fasti...*, 17ª *febr.*, *p.* 65. — Rostowski, *Lithuan. S. J. Histor.*, *lib.* 6, *p.* 226.

XVIII FÉVRIER

—

Le dix-huitième jour de février, les Pères François Malechowski et Thomas Globi, après avoir tous deux cultivé les provinces Danubiennes pendant un grand nombre d'années, moururent saintement, le premier au collège d'Ostrog en 1699, et le second au collège de Raab en 1683.

Le P. Malechowski, né dans le Palatinat de Posen, jouissait d'une haute réputation d'éloquence, et le roi de Pologne l'avait demandé comme prédicateur de la cour ; mais l'homme de Dieu s'était engagé, dans une maladie mortelle, à travailler pendant dix ans dans les missions de la Turquie et des rives du Danube, si le grand apôtre des Indes lui obtenait la santé. Sa guérison fut si éclatante que nul n'osa s'opposer à l'accomplissement de ce vœu. Il annonça donc pendant dix ans l'Évangile dans la Moldavie, à Constantinople et parmi les tribus Tartares de la Crimée, exposé souvent à mourir de faim et de dénuement, sans compter tout ce qu'il avait à souffrir des ennemis de la foi. Ce rude apostolat fut suivi pendant quinze autres années de celui des camps, au milieu des troupes en campagne ou dans les places de guerre. Une cécité complète put seule l'arracher à ses travaux. Le P. Malechowski reçut cette épreuve en homme habitué à souffrir et à re-

connaître en toute chose la main miséricordieuse de Dieu. Mais ses forces étaient irréparablement épuisées. Après deux mois seulement de cette inaction, sanctifiée par la patience et la prière, il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur, et alla recevoir la récompense de ses fatigues, à l'âge de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Le P. Globi, né à Sobocz en Lithuanie, parcourut, au milieu des mêmes dangers et des mêmes souffrances, la Hongrie, la Transylvanie, la Turquie Danubienne ; il eut de plus le bonheur d'être longtemps enchaîné au fond d'un cachot pour le nom de Jésus-Christ. Tout ce que son corps pourrait avoir à endurer, dans des pays presque inaccessibles, au milieu des pluies et des glaces, ou de la part des hérétiques et des musulmans, ne fut jamais, à ses yeux, digne d'être pris en considération, quand il s'agissait d'une âme. Il avait coutume de répondre à ceux qui le priaient de différer au moins pour quelque temps : « Ne voyez-vous pas ce que souffrent, et pour quel gain, le pêcheur sur les flots et le laboureur dans la campagne ? Et moi, je me ménagerais, lorsqu'il s'agit de gagner des âmes, qui valent et coûtent le sang de Jésus-Christ ! Ah ! puissé-je plutôt mourir à la peine, en m'épuisant pour les sauver » !

P. Malechowski. — Patrignani, *Menol.*, 18 *febbr.*, *p.* 163.
P. Globi. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Arch. Rom.).* — Patrignani, *Menol.*, 18 *febbr.*, *p.* 164.

Le dix-huitième jour de février de l'an 1728, mourut dans la maison professe de Rome le P. Jacques de la Fontaine, né à Ber-

gues en Flandre, l'intrépide champion de la bulle *Unigenitus*, dont le Souverain Pontife Clément XI lui avait confié personnellement la défense contre les appelants. Au milieu des témoignages d'estime et de vénération qu'il recevait de la cour pontificale, le P. de la Fontaine se regardait lui-même et aimait à être regardé comme le dernier de ses frères. Le confident des secrets de son âme lui demandait un jour si parfois il n'éprouvait pas quelque sentiment d'amour-propre : « Mon Père, répondit-il, grâce à la miséricorde divine, je ne me rappelle pas avoir rien à me reprocher en ce genre. De quoi pourrais-je tirer de la vaine gloire ? le peu que valent mes écrits n'appartient-il pas à Dieu seul ? et y trouvera-t-on jamais à louer quelque chose qui vienne de moi » ?

Avant d'être appliqué pour tout le reste de sa vie à l'enseignement et à la défense de la foi, le P. de la Fontaine avait ardemment sollicité les missions de la Chine ; il s'était préparé à la vie des apôtres, par des austérités que ses quarante années d'incessantes études ne lui firent jamais diminuer, mais qu'il avait l'art de dérober aux yeux des hommes sous les dehors de la plus aimable gaîté. Arrivé à l'âge de soixante-dix ans, trouvant que sa main n'était plus assez ferme pour se flageller au gré de sa ferveur, il réussit, à force d'instances et d'importunité, à décider un Frère Coadjuteur à lui prêter son concours. Ce fidèle témoin a raconté que souvent il était obligé de demander grâce lui-même, n'ayant plus la force de frapper. Parfois il essayait d'attendrir sa victime, en lui représentant que de telles mortifications dépassaient les bornes et devenaient de la cruauté: « Vous êtes un délicat, répondait le saint vieillard ; laissez cette vaine compassion, et allez toujours ; je sais bien ce qu'il me faut » ; et quelquefois le cruel

martyre se prolongeait une demi-heure entière. A ces rudes flagellations, renouvelées deux et même trois fois le même jour, aux douleurs de la goutte et de la pierre, le P. de la Fontaine joignait encore le perpétuel usage des chaînes et des cilices ; la seule vue de ces instruments de torture volontaire inspira une sainte horreur à ceux qui les découvrirent après sa mort ; et tous bénirent Dieu Notre-Seigneur, qui donne un tel courage aux amis de sa croix. Le P. de la Fontaine rendit pieusement le dernier soupir à l'âge de soixante-dix-huit ans, il en avait passé soixante dans la Compagnie.

Histor. Provinc. flandro-belgic. ann. 1728 *(Archiv. Rom.)*. — Patrignani, *Menologio*, 18 *febb.*, *p.* 166. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3. *p.* 843.

---

*Le dix-huitième jour de février de l'an 1627, à Bailleul dans la Province flandro-belge, mourut le P. Jean de Witte, d'Anvers, Recteur du collège. Il n'avait que trente-huit ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie. Son affabilité, sa modestie aimable, sa charité, son zèle à instruire, à confesser les pauvres, les enfants, à consoler les malheureux, lui avaient tellement gagné le cœur de toute la ville, qu'à la première nouvelle de sa maladie une multitude de personnes firent des vœux ou de saints pèlerinages pour obtenir sa guérison. Le P. de Witte ne jouissait pas d'une moindre considération auprès de ses frères, qui pouvaient contempler de plus près ses grandes vertus : sa fidélité inviolable à toutes les observances de la vie commune, son extrême délicatesse à ména-

ger la réputation de ceux qui lui étaient confiés, sa dévotion très tendre à notre Bienheureux Père et à la très sainte Vierge, enfin son union très intime à Notre-Seigneur.

La veille de sa mort, un Frère Coadjuteur étant allé le voir : « Mon Frère, lui demanda-t-il avec un abandon plein de simplicité, en quoi pensez-vous que je trouve maintenant plus de consolation ? — Sans doute, reprit le Frère, dans le souvenir de vos travaux et de la récompense qui en sera le prix. — Non, non, mon Frère ; car je ne sais pas si ces travaux ont été agréables à Notre-Seigneur. Je me réjouis de ce que je fais à présent la volonté de Dieu, et de ce que je suis résigné entre ses mains ».

Necrolog. Provinc. flandro-belgic. (Arch. Rom.).

---

* Le dix-huitième jour de février de l'an 1833, mourut à Starawiès, dans la maison du noviciat, le F. Frédéric Baltzer, de Riga, Coadjuteur temporel. Il était entré dans la Compagnie comme Scolastique avant l'âge de treize ans accomplis. En 1820, étudiant en philosophie à Polotsk, il dut prendre avec tous ses frères la route de l'exil ; il erra de retraite en retraite, d'abord en Galicie, puis en Italie et de nouveau en Galicie, où l'empereur d'Autriche François Ier venait d'offrir à nos Pères un asile à Tarnopol. Le F. Baltzer se préparait à subir l'examen qui termine le cours de philosophie et faisait concevoir les plus belles espérances, bien qu'il eût à peine dix-neuf ans, lorsqu'il fut atteint d'épilepsie et mis dans l'impossibilité de continuer ses études.

Cette redoutable épreuve fit connaître la solidité de vertu du jeune homme. Envoyé au noviciat de Starawiès, il y fut appliqué aux travaux des Frères Coadjuteurs, et quelquefois à ceux de copiste. Il portait sa croix en silence, dit la relation de sa mort, avec une pleine soumission à la volonté divine ; jamais on ne l'entendit se plaindre, ni de son infirmité, ni de son changement d'état. Enfin après onze années, le F. Baltzer reçut le prix de son héroïque constance ; le lundi 18 février, on le trouva dans sa chambre à genoux, les traits recueillis et dans l'attitude d'un homme en prière. Il venait de remettre son âme entre les mains de Dieu.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Galic. (Arch. Rom.).

—

Le dix-neuvième jour de février de l'an 1622, mourut à Cologne, empoisonné par les hérétiques, le P. ARNOLD BOECOP, né à Zutphen dans les Pays-Bas. Après l'avoir retenu quelque temps dans les fers, ces ennemis jurés des prêtres, et en particulier des membres de la Compagnie, n'ayant pu trouver aucun prétexte plausible pour le livrer au bourreau, le renvoyèrent libre, en faisant valoir bien haut leur générosité. Mais ils lui avaient fait prendre dans son cachot un poison lent qui lui permit à peine d'arriver à Cologne. Après cinq mois d'atroces douleurs, le P. Boecop consomma son martyre, en bénissant Dieu. Il était âgé de trente-six ans et en avait passé douze dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 7, *n.* 81, *p.* 368. — NADASI, *Ann. dier. memorab.*, 19ª *febr.*, *p.* 99. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu*, 19ª *febr.*, *p.* 68. — PATRIGNANI, *Menol.*, 19 *febbr.*, *p.* 176. — ALEGAMBE, *Mortes illustres*, *p.* 320. — TANNER, *Societ. Jesu militans*, *p.* 92. — HARTZHEIM, *Biblioth. coloniens.*, *p.* 22. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 90. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1567. — REIFFENBERG, *Histor. Provinc. Rheni Infer.*, *p.* 622 *seqq.*, et surtout *appendix*, *ou mantissa diplomatum*, *p.* 115, « *Narratio authentica hactenus inedita captivitatis*, *condemnationis et proscriptionis Vener. Servi Dei Arnoldi a Boecop Soc. Jesu*, *ejusdem manu scripta* ».

Le dix-neuvième jour de février de l'an 1823, mourut saintement à Przemysl, en Galicie, le P. Ignace Raczynski, entré en 1760 dans l'ancienne Province de Pologne, puis après la dissolution de la Compagnie, successivement évêque de Posen et archevêque primat de Gnesne. Ce grand serviteur de Dieu eut le bonheur de sauver la foi dans la partie de l'ancien royaume de Pologne tombée sous le joug de la Prusse à la fin du dix-huitième siècle. Il visitait lui-même les moindres villages de son diocèse, faisait le catéchisme aux enfants et aux pauvres gens de la campagne, administrait les derniers sacrements dans les plus misérables chaumières ; il instruisait ses prêtres et les formait à l'apostolat ; il réfutait de vive voix et par écrit toutes les erreurs capables d'infecter son troupeau. En même temps il employait des sommes considérables à relever et à orner les églises, à propager les livres d'enseignement catholique et de piété, à soulager les pauvres, dans lesquels il vénérait la personne du Sauveur et dont il invitait chaque jour plusieurs à sa table. Ses aumônes allaient le faire bénir par les fidèles et les apôtres des chrétientés les plus lointaines, en particulier dans les missions du Volga, d'Astrakan et de la Sibérie.

Parvenu à l'âge de soixante-quatorze ans, ce saint évêque, digne des plus beaux siècles de l'Église, n'eut pas plutôt appris la résurrection de la Compagnie, qu'il écrivit au Souverain Pontife pour lui demander un successeur et solliciter le privilège de redevenir enfant de saint Ignace. Touché d'une prière si pieuse et d'un tel amour pour la vocation de sa jeunesse, Pie VII lui promit d'exaucer ses vœux, mais à la condition qu'il préparerait tout pour que

l'Église de Pologne n'eût pas à souffrir de son départ. Après quatre années d'un nouveau travail soutenu par une si douce espérance, Monseigneur Ignace Raczynski vint déposer à Rome ses dignités ecclésiastiques aux pieds du Saint-Père, et se rendit de là sans retard au noviciat de Saint-André, où il avait obtenu de finir ses jours. Mais au bout de quelques mois passés dans les appartements mêmes occupés peu de temps auparavant par Charles-Emmanuel IV, roi de Sardaigne, son amour de la Compagnie lui fit encore une fois repasser les Alpes. Il voulait recueillir dans leur détresse et soulager ses frères, qu'un décret impérial venait, à la mort du Père Général, d'exiler de tous les domaines de la Russie. C'est là, après avoir comblé de ses largesses le noviciat récemment fondé de Starawiès, qu'il expira saintement en remerciant Dieu d'avoir vu la Compagnie sa mère rappelée à la vie dans tout l'univers, et de mourir paré de ses glorieuses livrées. Il était âgé de quatre-vingt-deux ans.

PATRIGNANI-BOERO, *Menologio*, 19 *febb.*, *p.* 355. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1364. — ZALENSKI, *Les Jésuites de la Russie-Blanche, traduct. du* P. VIVIER, *t.* 2, *liv.* 6, *p.* 241, 281. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 6, *ch.* 2, *p.* 54.

XX FÉVRIER

—

Le vingtième jour de février de l'an 1632, le P. Jacques De Berghes mourut à Maubeuge, après avoir évangélisé pendant treize ans toutes les parties du Hainaut. Il était né à Abancourt, dans le diocèse de Cambrai, où il avait longtemps exercé le saint ministère, avant d'entrer dans la Compagnie. Il possédait dès lors en un tel degré toutes les vertus sacerdotales, que son archevêque ne l'appelait que le curé des curés. Mais poussé par le désir d'une perfection plus haute, il résolut d'embrasser la vie religieuse et vint se présenter au noviciat, après avoir distribué aux pauvres tout ce qui lui restait sur la terre. Ce saint homme eut beaucoup à souffrir dans ses missions, surtout de la part des hérétiques, qui attentèrent même à sa vie. Dieu lui fit connaître longtemps d'avance l'époque où il l'appellerait à la récompense de ses travaux apostoliques. Quand la nouvelle de sa mort se répandit dans le Hainaut, une multitude de paroisses, où il avait fait refleurir les vertus chrétiennes, firent célébrer solennellement le saint Sacrifice pour l'apôtre qui les avait arrachées au vice ou à l'hérésie. Le P. De Berghes était âgé de quarante-quatre ans ; il en avait passé douze dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 17, *n.* 194, *p.* 636.

Le vingtième jour de février de l'an 1647, mourut dans les prisons de Londres le Frère Coadjuteur Cuthbert Prescott, anglais. La cause de sa longue et dure captivité fut une des plus glorieuses que puisse désirer un homme apostolique ; elle témoigne de la haute opinion que les supérieurs de la Province d'Angleterre avaient de sa prudence et de sa vertu. Depuis plusieurs années, le F. Prescott était chargé de parcourir tout le royaume, pour y recueillir les enfants des familles catholiques dont on pourrait faire un jour des prêtres et des apôtres. Il les conduisait lui-même au port et éludait chaque fois avec une rare habileté la vigilance des espions ; déjà plusieurs centaines de jeunes élèves avaient été réunis par ses soins au séminaire anglais de Saint-Omer lorsque, poursuivi à outrance par les émissaires du parlement, qui faisait chercher de toute part le recruteur de tant de transfuges, il fut enfin découvert et emprisonné. Condamné à mourir dans les fers, le F. Prescott se fit le serviteur de ses compagnons de captivité et en particulier des confesseurs et des martyrs. Il employait à leur soulagement, sans s'inquiéter de sa propre misère, les aumônes que lui faisaient parvenir les catholiques ; quand il mourut, il fut regretté de tous ses compagnons, et ses geôliers eux-mêmes le pleurèrent comme leur bienfaiteur et leur père. Il était âgé de cinquante-cinq ans, et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 642. — Patrignani, *Menol.*, 20 *febb.*, *p.* 181. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 20ª *febr.*, *p.* 103. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 20ª *febr.*, *p.* 69. — Foley, *Records*, *t.* 3, *p.* 98.

* Le vingtième jour de février de l'an 1611, mourut à Tournai dans la maison du noviciat le P. Jean Deschamps, né à Mons. Il était âgé de soixante ans et en avait passé quarante dans la Compagnie. Professeur de grammaire, et plus tard Recteur des collèges de Cambrai et de Liège, Supérieur des aumôniers militaires et Père spirituel, il s'était toujours distingué par de grandes vertus religieuses, mais surtout par une dévotion très tendre envers la Reine des anges. Entre autres pratiques il récitait chaque jour en son honneur le petit office, et y ajoutait cinq psaumes dont chacun commençait par une des lettres qui forment son nom béni ; c'était aussi sa coutume de ne laisser passer aucun samedi sans raconter quelque trait à sa louange. Quand il fut près de rendre le dernier soupir, s'adressant au Père qui l'assistait : « O mon Père, lui dit-il, si vous saviez quelle consolation c'est, au moment de la mort, d'avoir eu une dévotion spéciale à la sainte Mère de Dieu » !

Litteræ ann. Societ. anno 1611, *p.* 254. — Nadasi, *Ann. dier.*, 20 *febr.*, *p.* 102. — Id., *Pretiosæ occupat.*, *c.* 10, *n.* 24, *p.* 82.

---

*Le vingtième jour de février rappelle la mémoire de deux insignes religieux de la Province de Lithuanie, le F. Jean Heynigk, Scolastique, et le F. Georges Lessig, Coadjuteur temporel, morts l'un et l'autre en réputation de sainteté, le premier au collège de Vilna en 1692, le second à celui de Zodziszki en 1740.

Le F. Jean Heynigk était comme le Berchmans de la Province

de Lithuanie. A la première apparence, rien ne le distinguait de ceux avec lesquels il vivait, tellement il se conformait en toute chose à la vie commune ; mais quand on l'observait de près, on était frappé de la perfection qu'il mettait à ses moindres actions. Un ange, semblait-il, n'aurait pas réglé autrement ses rapports avec Dieu, ses supérieurs et ses frères. La chapelle et sa cellule se partageaient toutes les heures dont il pouvait disposer. C'est là, dit son biographe, qu'on était plus sûr de le trouver ; à la chapelle s'entretenant avec Dieu ; dans sa cellule, se livrant à l'étude pour l'amour de Dieu. Plus de cinquante ans après sa mort, la mémoire du F. Heynigk était encore en bénédiction dans la Province de Lithuanie.

Le F. Georges Lessig était né de parents hérétiques. Après avoir suivi le cours ordinaire des humanités et étudié quelque temps la chirurgie, il se fit catholique et presque aussitôt sollicita la faveur d'être reçu dans la Compagnie parmi les Frères Coadjuteurs. Ses progrès dans la vertu furent rapides ; il se pénétra si profondément de l'esprit de sa vocation, que les supérieurs, après quelques années seulement de vie religieuse, lui confièrent la charge de manuducteur des novices. Le F. Lessig la remplit avec autant de sollicitude que de prudence. Il prêchait la perfection par ses exemples et par ses paroles. « Mes chers frères, disait-il quelquefois aux novices, le caractère d'un jésuite, c'est d'avoir pour le péché, pour l'orgueil, l'envie, la paresse, une horreur naturelle et comme instinctive ; et au contraire de se sentir incliné vers toutes les vertus, principalement l'amour de Dieu par-dessus toutes choses, la charité fraternelle et l'humilité ».

Le F. Lessig avait le droit de donner ces leçons. Sa pureté de

conscience était admirable. Il s'était engagé par un vœu explicite à ne jamais transgresser aucune règle de propos délibéré. Il n'oubliait point que sa vocation était apostolique. Familier avec les questions de controverse religieuse, il convertit un grand nombre de ses anciens coreligionnaires. Il aurait voulu se consacrer tout entier au salut des âmes et aller se joindre aux missionnaires polonais qui annonçaient en Perse le nom de Jésus-Christ ; déjà même il s'était mis en route, lorsque la guerre éclata entre ce royaume et la Russie et l'obligea de revenir sur ses pas. Pendant les dernières années de sa vie, ce bon et fidèle serviteur remplit l'office d'infirmier, heureux de faire ainsi la volonté de Dieu et de dépenser ce qui lui restait de forces au soulagement de ses frères. Il mourut très pieusement à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 292 *et* 506.

XXI FÉVRIER

—

Le vingt et-unième jour de février de l'an 1612, mourut saintement à Delft, en Hollande, le célèbre et apostolique P. Corneille Duyst, l'un des deux vaillants missionnaires de la Province belge qui, à la fin du seizième siècle, tentèrent les premiers de reconquérir à la foi romaine les sept Provinces Unies. « Il n'est pas à croire, dit de lui le P. Pierre d'Oultreman, combien de travaux il a soufferts, combien de périls il a évadés, et combien de gens il a mis en bon port. Il n'était nulle part moins qu'en son logis. La Haye, Harlem, Leyde, bref, toutes les villes et villages de Hollande et Zélande étaient trop étroits, eu égard à son zèle et charité. Il rôdait sans cesse ce pays sans se soucier aucunement de sa vie, qui courait risque bien souvent. Il fut un jour, dit encore le même auteur, mené au bourgmestre de Delft pour rendre raison de son fait, d'autant qu'on l'avait trouvé entendant quelqu'un en confession. Il retourna de ce parquet, avec la face si sereine et resplendissante, qu'il fit étonner ceux qui le rencontraient ; et tous ses amis, de là à quelques jours, ne pouvaient se saouler de le regarder, tant son visage ressentait je ne sais quoi de céleste et respirait la sainteté qui était en son âme ».

Dix-neuf ans après l'entrée du P. Duyst dans cette partie si

désolée du champ de l'Église, douze missionnaires de la Compagnie suffisaient à peine pour recueillir avec lui la moisson ; les réunions des fidèles, en dépit des arrêts de proscription, comptaient parfois dans une pauvre grange plus de quatre cents catholiques, tandis que les ministres de l'hérésie réunissaient à peine six auditeurs dans le temple voisin. La sainte vie du P. Corneille Duyst, non moins que l'éclat de ses miracles et la force de sa parole, avait opéré en grande partie cet admirable changement; et un vieil hérétique, de la secte des Mennonites, disait, après sa conversion, à ses anciens coreligionnaires : « Si les catholiques et les prêtres nous avaient donné de pareils exemples autrefois, jamais ni vous ni moi nous ne serions tombés dans l'apostasie » !

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 17, § 4, *p.* 414. — *Imago primi sæculi Societatis Jesu*, *lib.* 6, *Societas flandro-belgica*, *p.* 798 *seqq.* — D'Oultreman, *Tableaux des personnages signalez...*, *p.* 332. — Patrignani, *Menol.*, 21 *febbr.*, *p.* 190. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 21a *febr.*, *p.* 104. — *Societ. Jesu in Neerlandia historiæ compendium... Sylveducis*, 1860, *p.* 6. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 1, *p.* 20. — Corn. Hazart, S. J., *Kerckelycke Historie van de gheheele wereldt...*, *T'Antwerpen*, 1669, *t.* 3, *p.* 203. — *Necrolog. Provinc. flandr.-belgic. (Arch. Rom.)*.

Le vingt-et-unième jour de février de l'an 1714, le P. Georges Louis Wiszling Zyberk, d'une des plus illustres familles de Courlande, mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, à Illukszta, dans la Province de Lithuanie. Son père, né dans l'hérésie, avait puisé au collège de Vilna l'amour de la foi romaine avec la connaissance des

belles-lettres ; et redevenu enfant de l'Église, il avait en peu de temps, avec le secours de nos Pères, converti ses nombreux vassaux. Le jeune Louis, animé du même zèle, se consacra de bonne heure au salut des âmes, et bientôt les deux rois de Pologne, Michel Koributh et Jean Sobieski, lui offrirent, avec la dignité épiscopale, le soin de toutes les églises de la Livonie ; mais il n'accepta que la prévôté de Mittau, qui lui donnait toutes les facilités désirables pour exercer librement l'apostolat.

Pendant plus de trente années, Louis Zyberk mérita dans cette charge le nom d'apôtre de la Courlande ; il menait la vie du plus humble des missionnaires et résistait avec un courage invincible à tous les ennemis de la foi. Lorsque les hérétiques osèrent usurper l'église de Subotsch, il parut devant Sobieski pour réclamer les droits de l'Église et lui dit avec une liberté toute sacerdotale : « N'oubliez pas, Sire, que le Dieu qui vous a placé sur la terre, remet lui-même sa cause entre vos mains et attend comment vous la jugerez ». Après avoir obtenu l'ordre qu'il demandait, trouvant les portes fermées avec des chaînes et des barres de fer, il prit une échelle et, sous les yeux des hérétiques en armes, pénétra dans l'église par une fenêtre, introduisit les catholiques, célébra le saint Sacrifice et rétablit l'image de Jésus-Christ.

Enfin, à l'âge de soixante-quatorze ans, Louis Zyberk obtint du P. Michel Ange Tamburini la permission de devenir novice. Il fut dès les premiers jours, par sa régularité, son humilité et son amour pour l'obéissance, le parfait modèle des plus jeunes enfants de la Compagnie. Quatre ans après, voyant les seigneurs de sa famille autour de son lit de mort : « Voici, leur dit-il en élevant son crucifix, voici l'héritage que je vous laisse ; gardez-le toujours dans

votre cœur ; que le démon, le monde ou la chair ne vous le ravissent jamais. Vivez et mourez dans la foi romaine ; et cette résidence de la Compagnie, que nous avons fondée ensemble, défendez-la vaillamment contre tous les efforts de l'hérésie ».

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan., « *Compendium vitæ P. Georgii Aloysii de Wiszling Zyberk, fundatoris Residentiæ Illuxtanæ S. J.* » *(Archiv. Rom.).* — Poszakowski, *Societas Jesu lithuan.*, *p.* 763. — Patrignani, *Menol.*, 21 *febb.*, *p.* 198.

---

* Le vingt-et-unième jour de février de l'an 1697, mourut en Lithuanie le F. Mathias Cierachowicz. Il avait fait de bonnes études littéraires et pouvait aspirer à être admis un jour à l'honneur du sacerdoce ; mais par humilité, il demanda à être reçu au nombre des Frères Coadjuteurs. Il en remplit les devoirs avec une perfection consommée. Il était ardent au travail et ne perdait pas une parcelle de temps. Il avait été chargé d'un emploi pour lequel il éprouvait une vive répugnance ; loin de s'en plaindre ou de s'en acquitter avec moins d'exactitude, il prit occasion de cette répugnance elle-même pour s'y montrer plus empressé et plus diligent. L'obéissance, disait-il à ce sujet, rend toute chose non seulement supportable, mais facile. Le F. Cierachowicz avait puisé cette générosité d'âme dans la prière et la pratique continuelle du renoncement. Les cilices, les flagellations sanglantes étaient ses mortifications presque journalières. Dans sa dernière maladie, dévoré par les ardeurs de la fièvre, il ne demandait pas une goutte d'eau,

pour unir ses souffrances à celles du Sauveur sur la croix. Il expira très pieusement au moment même où s'éteignait le cierge qu'il avait fait mettre, en témoignage de sa filiale dévotion, au pied de l'autel de Notre-Dame de Lorette. Il était âgé de vingt-sept ans et en avait passé six dans la Compagnie.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana, p.* 130.

XXII FÉVRIER

—

Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1648, mourut dans la maison professe de Vienne le P. Guillaume Lamormaini, l'un des plus zélés défenseurs de la foi catholique en Allemagne et confesseur de l'empereur Ferdinand II. Ce prince, dont on disait : « Jésus-Christ règne, combat et triomphe avec Ferdinand », était un admirable chrétien. Le P. Lamormaini eut une large part à ses vertus et à ses efforts pour anéantir l'hérésie en Autriche ; aussi le Souverain Pontife Urbain VIII l'appelait-il « un véritable et parfait enfant de saint Ignace », ne respirant, comme son Bienheureux Père, que pour la plus grande gloire de Dieu.

Par ses soins plus de cent mille hérétiques, et parmi eux beaucoup des plus illustres et des plus influents seigneurs ou capitaines de l'empire, rentrèrent dans le sein de l'Église ; la Hongrie et la Silésie furent évangélisées ; la foi sauvée d'un anéantissement complet dans le Palatinat et les provinces du Rhin ; les erreurs de Luther expulsées des faubourgs de Vienne, d'où l'on croyait impossible de les arracher ; des collèges et des missions de la Compagnie fondés dans tous les postes dangereux, où la religion semblait avoir le plus besoin de défenseurs intrépides et dévoués. Souvent les politiques et les partisans publics ou se-

crets de l'hérésie, travaillèrent à le faire éloigner de la cour. Mais l'empereur, qui l'aimait et le vénérait comme son père, répondit toujours : « Tant que Dieu nous conservera en vie l'un et l'autre, rien ne sera capable de nous séparer ». Le P. Guillaume Lamormaini expira saintement à l'âge de soixante-dix-huit ans ; il en avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

« *Elogium P. Gulielmi Lamormaini Viennæ in domo professa defuncti* », *Necrol. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.)*. — Cruger, *Pulveres sacri*, *t.* 1, 22ª *febr.*, *p.* 321. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 315. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1428. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr.*, *p.* 202. — Patrignani, *Menolog.*, 22 *febbr.*, *p.* 205. — Casani, *Varones ilustres*, *t.* 2, *p.* 80. — Avancin., *Oration.*, *part.* 3ª, *p.* 203, *édit.* 1693. — Nadasi, *Pretiosæ occupat. morient*... *c.* 34, *n.* 8, *p.* 279. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *part.* 4ª, *lib.* 5, *n.* 97, *p.* 485. — Terwecoren, *Précis historiq.*, *t.* 8, *p.* 482. — Bern. Duhr, *Jesuiten-Fabeln*, *ch.* 22, *p.* 496 *et passim*. — Paquot, *Mémoires*, *t.* 5, *p.* 101.

---

* Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1684, mourut au collège de Vilna le P. Michel Mazowecki, né en Masovie. A la réserve de quelques années consacrées à l'enseignement de la rhétorique et des hautes sciences, il passa la plus grande partie de sa vie religieuse dans le gouvernement de ses frères. Il fut Recteur des collèges de Pultowsk et de Rössel, Préposé des maisons professes de Varsovie et de Vilna, Instructeur des Pères de troisième probation, Provincial et, au retour de la douzième Congrégation générale, à laquelle il venait de prendre part à Rome, Recteur du collège de Vilna. Dans ces charges diverses, le P. Mazowecki, dit l'auteur de sa notice, s'inspira constamment de deux

règles de conduite toutes pénétrées de l'esprit de saint Ignace : la première, de se diriger uniquement d'après les lois, les ordonnances et les coutumes de la Compagnie, sans acception de personne ni considération purement humaine d'aucune sorte ; la seconde, de pourvoir aux besoins de ceux qui lui étaient confiés, avec une bonté et une libéralité toute paternelle.

Aussi la Providence l'assistait d'une manière spéciale et faisait tout prospérer entre ses mains ; et d'autre part ses inférieurs, objet de tant de sollicitude, l'aimaient comme un père et avaient en lui une entière confiance. On ne craignait, dit encore son biographe, ni son silence, parce qu'il disait librement ce qu'il jugeait devoir dire ; ni ses réprimandes, parce que son devoir d'avertir ou de reprendre une fois rempli, il ne gardait nul fâcheux souvenir dans son cœur. Le P. Mazowecki aimait tendrement sa vocation et mettait en elle, après Dieu, ses meilleures espérances de salut. Quand il fut près d'expirer à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-huit sous la règle de saint Ignace, voyant les scolastiques du collège réunis autour de sa couche : « Mes chers Frères, leur dit-il, aimez bien votre vocation ; oui, aimez-la bien » ; car, ajouta-t-il, ce qui lui donnait alors une ferme confiance d'entrer dans la vie bienheureuse, c'était d'avoir vécu jusqu'à la mort dans la Compagnie de Jésus.

Summar. vitæ defunct. Provinc. lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 541 *et* 991. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 615. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 5, *p.* 835.

* Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1695, mourut à Kövel en Volhynie le P. ADALBERT BARTMANOWICZ, que son amour de Dieu, son zèle des âmes et ses admirables vertus religieuses firent regarder par les Nôtres et par les étrangers comme un apôtre et un saint. Il semblait ne vivre et ne respirer que pour Dieu. A l'autel, le feu intérieur dont il était consumé rejaillissait dans les traits de son visage ; au confessionnal ses paroles, au témoignage de ses pénitents, enflammaient les cœurs de l'amour de Dieu. Bien qu'il fût d'une santé délicate, il affrontait, pour venir en aide aux âmes, les intempéries des saisons et les longues courses à travers les marais fangeux, et se tenait également prêt à toutes les heures du jour et de la nuit. Quand il mourut à Kövel, âgé de cinquante ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie, toute la population de la ville, même les juifs, accoururent en pleurant auprès de ses restes. On l'appelait d'une voix unanime le saint, l'appui des malheureux, le bienfaiteur des pauvres, le père commun de la cité. Le corps du P. Bartmanowicz fut transporté au collège de la Compagnie à Luzk.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-deuxième jour de février de l'an 1837, mourut à Kirkbraddon, dans l'île de Man, le P. MATHIEU GAHAN, irlandais. Après avoir exercé différentes charges à Dublin et au collège de Clongowes-Wood, il obtint de ses supérieurs la permission d'aller

se fixer au milieu des pauvres catholiques de l'île de Man, dont la détresse spirituelle l'avait touché jusqu'au fond de l'âme. Il leur consacra les dernières années de sa vie avec un dévouement, une patience que ne purent déconcerter ni les plus accablantes pensées de découragement, ni le poids d'inconcevables privations, difficultés et travaux. Après avoir élevé deux chapelles dans les deux principaux centres de l'île, à Castletown et à Douglas, le P. Gahan tomba épuisé sur cette terre qu'il avait arrosée de ses sueurs et dont on peut à bon droit, dit l'auteur de sa notice, le saluer comme l'apôtre. Il était âgé de cinquante-cinq ans et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Oliver, *Collections, p.* 247. — *Memorials of the irish Province, n.* 1, *june* 1898, *p.* 48.

XXIII FÉVRIER

—

Dans les derniers jours du mois de février, l'an 1679, mourut captif pour la foi le P. François Neville ou Cotton, victime à l'âge de quatre-vingt-quatre ans de la conspiration d'Oates. Toute sa vie religieuse se résume en deux mots : Oubli de lui-même et charité pour les autres. Il s'animait à l'observation parfaite des moindres règles et à la victoire sur tout respect humain, par ces paroles du Sauveur, qu'il méditait souvent : « Courage, bon et fidèle serviteur, parce que vous avez été fidèle en de petites choses, je vous établirai sur de grandes choses ». Pendant un apostolat de quarante-huit années, au milieu de perpétuelles fatigues et de mille dangers de mort, le P. Neville ne perdit jamais la sérénité de son visage, indice et reflet de la présence de Dieu dans son âme. Surpris enfin dans la maison d'un gentilhomme catholique, il fut lié et maltraité avec une telle barbarie par les soldats, qu'il tomba mourant entre leurs mains, avant même d'arriver à la prison de Newgate. Il ne tarda pas à expirer, bénissant Dieu de l'avoir jugé digne des outrages et des douleurs qu'il avait tant de fois désiré souffrir pour son saint nom.

Summar. vitæ defunct. Provinc. anglic. (Archiv. Rom.). — *Brevis relatio felicis agonis...*, *p.* 27. — *Florus Anglo-Bavaricus*, *p.* 186. — Patrignani, *Menol.*, 25 *febbr.*, *p.* 221. — Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 872. — Oliver, *Collections*, *p.* 148.

---

* Le vingt-troisième jour de février de l'an 1753, mourut en odeur de sainteté au collège anglais de Liège le Frère Scolastique William Couche, modèle accompli de perfection religieuse. Il était né à Tolfrey dans la Cornouaille et, après une enfance très pure, était entré dans la Compagnie à l'âge de dix-sept ans. Entre toutes les règles, aucune ne l'attira plus vivement tout d'abord que celle où saint Ignace demande à ceux qui sont jaloux de suivre sérieusement les traces de Jésus-Christ, la plus grande abnégation d'eux-mêmes et une mortification continuelle en toutes choses. Dès ce moment, il fit de son corps une victime d'immolation à la Majesté divine. Les yeux de l'âme et le cœur toujours élevés vers le ciel, il n'avait que du dégoût pour les choses périssables. Dans la prière, il paraissait tout absorbé en Dieu, et les confidents des grâces dont il était alors comblé, n'hésitent pas à dire que le F. Couche avait un don particulier d'oraison.

Au reste, toutes les vertus d'un fervent novice et d'un parfait étudiant de la Compagnie brillaient en lui : la fidélité à la règle, l'horreur des moindres fautes, l'humilité, l'obéissance, la charité fraternelle, la diligence à bien faire toute chose et dans le temps prescrit, enfin une modestie si ravissante que sa seule vue portait au recueillement et à la dévotion. La carrière de ce saint jeune homme fut brusquement interrompue par la mort. Une épidémie

de petite vérole s'étant déclarée au scolasticat de Liège, le F. Couche fut presque aussitôt atteint et en peu de temps réduit à l'extrémité. Ce fut la persuasion générale qu'il avait offert sa vie pour sauver celle de ses frères. Il expira plein d'une joie ineffable, consolé, dit-on, par la présence sensible de son ange gardien. Il venait de terminer sa vingt-et-unième année.

Foley, *Records*, *t.* 6, *p.* 696-706.

XXIV FÉVRIER

—

* Le vingt-quatrième jour de février de l'an 1718, mourut à Gand le P. Henri Hamerton, confesseur de la foi dans les prisons d'York en Angleterre. Il avait longtemps déployé son zèle dans la mission de Pontefract ; il y avait bâti une chapelle et ouvert une florissante école. Il prêchait tous les dimanches et jours de fête, et presque chacune de ses prédications était signalée par la conversion de plusieurs protestants. Lorsque l'évêque Leyburn fit la visite de cette mission en 1687, sous le règne de Jacques II, il ne donna pas le sacrement de confirmation à moins de deux cent cinquante personnes. Mais l'année suivante, l'invasion du prince d'Orange et la révolution religieuse et politique qui suivit, détruisirent le fruit de tant de travaux. La chapelle fut fermée et l'école dispersée. Le P. Hamerton obligea les Pères qui travaillaient avec lui à se mettre en sûreté ; il se déroba lui-même quelque temps aux poursuites de ses ennemis ; mais ne pouvant se résoudre à laisser sans secours le troupeau qui lui était confié, il revint à Pontefract.

Cependant les accusations les plus absurdes, accompagnées de libelles et de caricatures, étaient répandues contre les missionnaires. On disait que le P. Hamerton avait fait porter à la rési-

dence une multitude de poignards pour couper la gorge à tous les protestants, et cette étrange invention avait trouvé crédit auprès des pouvoirs publics. Le Père fut averti d'avoir à se présenter devant la cour et à préparer sa défense pour le lendemain. Cette comparution pouvait être le prélude d'une condamnation à mort et de ces horribles supplices que les tribunaux anglais avaient si souvent fait infliger aux prêtres catholiques. Le P. Hamerton a raconté lui-même avec humilité comment il passa la nuit qui le séparait peut-être du martyre. Il est utile de l'entendre pour montrer quels combats se livraient parfois dans l'âme de ces héros que la grâce de Jésus-Christ faisait paraître si forts et si triomphants au milieu de leurs tortures.

« Il m'est impossible, écrit-il, de dire ce que j'ai souffert cette nuit-là. Je ne crains pourtant pas la mort ; je suis tous les jours exposé au danger de la rencontrer, et l'habitude me l'a rendue familière. Malgré cela, je me suis trouvé tout-à-coup en proie à une angoisse d'âme indicible. Tous les tourments d'une mort violente se sont déroulés devant mes yeux; je tremblais des pieds à la tête sous le coup d'un saisissement et d'une frayeur que je ne me souviens pas d'avoir jamais éprouvés en un pareil degré. J'avoue en toute simplicité que, si j'en avais eu le choix, j'aurais préféré endurer à la fois toutes les souffrances, maladies et afflictions de ma vie passée, plutôt que les tourments de cette seule nuit. Il a plu à Notre-Seigneur de m'abandonner à ma propre faiblesse, et de me donner ainsi de ma misère une persuasion intime, que sans cela je n'aurais jamais eue. Enfin ces terribles heures passèrent ; au lever du jour, je fis ma méditation et dis la sainte messe. Après la communion, cette tristesse et cet accablement d'es-

prit s'évanouirent en un moment et me laissèrent dans une profonde paix et tranquillité ».

Au moment où le P. Hamerton, l'âme rassénérée, se disposait à comparaître devant la cour, avis lui fut donné qu'à raison de certaines difficultés légales, la citation lancée contre lui demeurait sans effet. Le répit ne fut pas de longue durée. Bientôt il dut prendre la fuite, au cœur de l'hiver ; après de grandes souffrances, mêlées de tant de consolations qu'il craignait, disait-il, de n'avoir plus d'autre récompense à attendre, il tomba entre les mains des poursuivants, fut conduit à York au milieu des huées et des cris de mort d'une populace furieuse, et jeté en prison. Cette captivité acheva d'épuiser ses forces. Remis en liberté sur caution, il se retira à Lincoln, puis à Norwich ; il se rendit ensuite à Watten et de là à Gand, où il termina, dans la prière et la souffrance généreusement supportée, sa glorieuse vie d'apôtre et de témoin de Jésus-Christ, à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 725-732; *t.* 7, *p.* 329. — Oliver, *Collections*, *p.* 111.

---

* Le vingt-quatrième jour de février de l'an 1765, mourut au collège de Grodno, dans la Province de Lithuanie, le P. Alexandre Woyzbun, d'une noble famille établie dans le Palatinat de Minsk. Dès l'âge de huit ans, il s'était senti incliné vers la Compagnie ; cet attrait précoce ne fit que se développer avec le temps. Mais lorsqu'il s'ouvrit de ses désirs à ses parents, ceux-ci opposèrent

un refus absolu et, pour lui inspirer d'autres pensées, n'hésitèrent pas à le mettre en contact avec des jeunes gens perdus de mœurs. Alexandre Woyzbun soutint vaillamment cette terrible épreuve ; loin de fléchir, sa volonté de quitter le monde n'en devint que plus inébranlable et, victorieux enfin de tous les obstacles, il courut à dix-sept ans se joindre aux novices de Vilna. En récompense de sa générosité, il ne fut jamais assailli par aucune pensée contre sa vocation.

Pendant son court apostolat, une des plus grandes consolations du P. Woyzbun était de seconder l'action de la grâce dans les âmes appelées à la vie parfaite. Une multitude de jeunes gens lui durent, après Dieu, leur entrée dans la Compagnie ou d'autres Ordres religieux. Il se portait encore avec un empressement extraordinaire au secours des malades et des moribonds. A quelque heure du jour ou de la nuit qu'on vînt le demander, il était prêt: « Car celui-là, disait-il, ne sera point privé de la présence du prêtre dans sa dernière maladie, qui se sera montré diligent à visiter et assister ceux qui vont mourir ». Et en effet, le P. Woyzbun expira entouré de ses frères et consolé par tous les secours de la religion. Il était âgé de trente-neuf ans, et en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. lithuan. (Archiv. Rom.).

XXV FÉVRIER

—

Le vingt-cinquième jour de février de l'an 1651, le P. Adrien Knudde, de la Province flandro-belge, mourut épuisé par vingt-trois années d'apostolat, parmi les tribus sauvages du Paraguay. Il y avait recueilli pour le ciel une riche moisson d'âmes et de souffrances ; plus d'une fois il n'avait échappé que par une sorte de miracle à la hache des infidèles déjà levée sur sa tête, à la fureur des flots, ou à la mort plus lente et plus cruelle de la faim. Dieu le consolait par la ferveur de ses néophytes, ou par des conversions merveilleuses, comme celle de ce barbare qui, sentant sa fin approcher, s'était fait apporter de vingt lieues sur les épaules de ses amis, et rendait le dernier soupir immédiatement après avoir été fait enfant de Dieu.

La dévotion à la très sainte Vierge était un des moyens les plus efficaces mis en œuvre par le P. Adrien Knudde, pour le salut et la sanctification des sauvages. Il ne manquait jamais de s'adresser à cette Reine toute-puissante avant de rien entreprendre, la faisait particulièrement honorer dans les congrégations formées des plus fervents de ses néophytes et récitait tous les jours avec eux le chapelet ; enfin il jeûnait rigoureusement en son honneur tous les samedis.

Del Techo, *Histor. Provinc. Paraquar.*, *lib.* 8, *c.* 21, *p.* 219 ; *lib.* 10, *c.* 30, *p.* 289 ; *lib.* 11, *c.* 4, *p.* 298. — Nadasi, *Annus dier. memorab.*, 25ª *febr.*, *p.* 110. — Drews, *Fasti Societ.*, 25ª *febr.*, *p.* 75.

Le vingt-cinquième jour de février de l'an 1788, mourut à Dünabourg le P. Antoine Alenkiewicz, de l'ancienne Province de Lithuanie. Consumé du zèle des âmes, qu'il puisait surtout dans la dévotion au Cœur de Notre-Seigneur, il était en même temps si doux et si humble, qu'il n'opposa jamais aux injures que le silence et la charité. Quand on lui reprochait d'être trop bon : « Si je me trompe, répondait-il, j'aime mieux être jugé par mon Sauveur comme trop bon, que comme trop rigoureux ».

Summar. vitæ defunct. in colleg. Duneb. (Archiv. Provinc. Galic.). — Patrignani-Boero, *Menol.*, 25 *febbr.*, *p.* 455.

XXVI FÉVRIER

—

* Le vingt-sixième jour de février de l'an 1558, le P. Philippe Lefèvre, du diocèse de Liège, donna glorieusement sa vie au service des pestiférés. Il venait d'être nommé par le P. Lainez Recteur du collège de Modène, lorsque la peste se déclara dans cette ville. Il courut aussitôt au secours des malades. Plusieurs de ses amis s'efforçaient de le retenir, dans la crainte du danger : « Mais comment m'y résoudre, écrivait-il au Père Général, en présence d'une telle nécessité ? Je ne le pourrais pas sans manquer à ma conscience, et sans offenser gravement tant de fidèles qui viennent jour et nuit nous demander d'aller entendre les confessions des malades. Si la conservation de notre santé est utile à sa gloire, Dieu saura bien nous garder ; mais s'il nous présente son calice, c'est un médecin rempli d'une sagesse infinie, il fera ce qui vaut le mieux pour nos âmes. Ce n'est pas une si grande chose d'endurer quelque souffrance et de donner une fois notre vie pour l'amour de celui de qui nous la tenons mille et mille fois ».

Le P. Lefèvre resta donc à son poste de dévouement et, après des prodiges de charité, consomma joyeusement son sacrifice pour les âmes et à l'honneur de son divin Maître. Il n'était

âgé que de trente-quatre ans et en avait passé huit dans la Compagnie.

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu, lib.* 2, *n.* 70, *p.* 52. — ALEGAMBE, *Heroes et victimæ charitat.*, *p.* 32. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 26 *febbr.*, *p.* 223.

---

* Le vingt-sixième jour de février de l'an 1648, mourut à Nieswiez, dans la Province de Lithuanie, le P. LÉONARD KINARD, né en Écosse d'une famille hérétique. Après sa conversion à la foi, il avait dû s'exiler et, Dieu récompensant sa générosité, il avait renoncé au monde et était entré dans la Compagnie. Il occupait depuis neuf ans la chaire de philosophie au collège de Braunsberg, lorsque les Suédois, sous la conduite de Gustave-Adolphe, envahirent cette ville en 1626 et s'y livrèrent, surtout contre les églises et les communautés religieuses, à tous les excès de la haine et du fanatisme. Le P. Kinard était resté au collège avec un autre Père et quelques Frères pour arracher ce qu'il pourrait à la rapacité de l'ennemi. Mais cette frêle défense fut bientôt renversée. La maison fut mise au pillage ; la bibliothèque et les orgues de l'église furent enlevées et transportées en Suède ; le P. Kinard et ses compagnons chargés de chaînes furent jetés à fond de cale d'un navire, et au bout de six mois enfermés dans les prisons d'Elbing, où ils languirent près de deux ans.

Arraché d'une manière providentielle à cette captivité, le P. Kinard consacra ce qui lui restait de forces au service des âmes dans les armées catholiques, et prit part, comme chapelain mili-

taire, à une multitude d'actions, où il fit paraître également son zèle et son intrépidité. Lorsqu'il fut sur le point de rendre le dernier soupir, il pria ses frères de remercier avec lui la divine Majesté de toutes les grâces dont elle l'avait comblé, mais surtout de la triple faveur qu'elle lui accordait : de mourir dans le sein de l'Église romaine, entre les bras de la Compagnie de Jésus sa mère, et loin de sa patrie, exilé pour sa foi ; autant de gages, disait-il, de son éternelle prédestination.

Rostowski, *Lithuan. S. J. Histor.*, *lib.* 7, *p.* 282 ; *lib.* 9, *p.* 345. — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 383.

---

* Le vingt-sixième jour de février de l'an 1679, mourut dans une des prisons du Lancashire le P. Nicolas Tempest, victime de l'horrible complot imaginé par Titus Oates. Il travaillait depuis seize ans dans la mission d'Angleterre, sans autre espérance humaine de ses fatigues, dit une des relations de sa mort, que les injures, les chaînes, les cachots et les gibets. Cette espérance ne fut pas entièrement déçue. Bien que le P. Tempest s'entourât pour exercer son ministère de toutes les précautions exigées par la prudence et ne sortît guère que la nuit, il tomba aux mains des poursuivants et, sans autre crime que sa qualité de prêtre et de Jésuite, fut jeté dans une prison infecte. Sa frêle constitution, ébranlée déjà par ses travaux et ses privations, ne put résister aux rigueurs et aux souffrances de sa captivité. Il ne tarda pas à être saisi d'une fièvre violente et, après quelques jours seulement

de maladie, il alla recevoir au ciel la couronne de justice à l'âge de quarante-huit ans, dont il avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Brevis relatio... agonis quem pro religione... subierunt aliquot e S. J. sacerdotes..., *p.* 26. — Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 326. — Oliver, *Collections*, *p.* 204.

XXVII FÉVRIER

—

Le vingt-septième jour de février de l'an 1601, mourut sur le gibet de Tyburn à Londres, le Vénérable P. Roger Filcock, pendu, éventré et coupé par morceaux, en qualité de prêtre catholique, avec un religieux de l'Ordre de saint Benoît, le P. Marc Barkworth. Tous deux, traînés ensemble au dernier supplice, attachés sur la même claie, chantèrent, en sortant de la prison, cette belle antienne de l'Église: « *Hæc dies quam fecit Dominus ; exultemus et lætemur in ea.* Voici le jour que le Seigneur a fait ; réjouissons-nous, tressaillons d'allégresse ». En arrivant au pied de la potence, le P. Filcock y vit une de ses saintes pénitentes qu'on venait de suspendre et qui était livrée à la mort pour le seul crime d'avoir caché des prêtres. Après qu'elle eut expiré, ainsi que le P. Barkworth, il s'abandonna avec une ineffable joie à la corde et à la hache du bourreau.

Juvencius, *Epitome Histor. Soc. Jesu, t. 3, p.* 287. — Morus, *Histor. Provinc. anglic., lib.* 6, *n.* 14, *p.* 256. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 238. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 5, *ann.* 1601, *p.* 205 *et suiv.* — Tanner, *Societ. Jesu militans, p.* 50. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 27ª *febr., p.* 113. — Drews, *Fasti Soc.,* 27ª *febr., p.* 77. — Patrignani,

Menol., 27 *febbr.*, *p.* 234. — *Menol. sanctor. et viror. illust. S. J.*, 27ª *febr.*, *p.* 39. — *Menol. S. J. en allem.* 27 *hornungs*, *p.* 20. — Foley, *Records*, *t.* 1, *p.* 405 *et suiv.* ; *t.* 7, 1ère *part.*, *p.* 254 ; 2e *part.*, *p.* 1359 *et suiv.* — Oliver, *Collections...*, *p.* 90.

Le vingt-septième jour de février de l'an 1645, mourut à Lincoln, un mois à peine après être sorti de prison, le P. Jean Grosse, né de parents hérétiques dans le comté de Norfolk, et converti au catholicisme par les confesseurs de la foi emprisonnés au château de Wisbeach. A peine peut-on s'imaginer, écrit le P. Tanner, rien de semblable à l'apostolat de cet intrépide missionnaire. Durant vingt-sept ans, au milieu d'un pays inondé d'espions, qui ne cherchaient qu'une vie de prêtre à vendre au bourreau, le P. Grosse ne laissa passer aucun jour de dimanche ou de fête, sans réunir les fidèles et leur faire au moins le catéchisme ; pour une seule âme, il était prêt à donner sa liberté et son sang.

Afin de consoler un des Nôtres, le P. Jean Hudd, enfermé dans les cachots de Lincoln, il essaya de pénétrer jusqu'à lui, un jour de marché, déguisé en paysan ; mais il ne put y parvenir. Arrêté par les gardes aux portes de la ville sur le simple soupçon qu'il était prêtre catholique, il fut jeté d'abord dans la prison militaire, puis dans la vieille chapelle abandonnée de Saint-Botolf, où il demeura sept mois, chargé de chaînes, au milieu de scélérats qui se faisaient une joie barbare de blasphémer à ses oreilles le nom de Dieu et les saints, exposé aux injures de l'air, sans avoir, même au mois de décembre et malgré son âge, une misérable couverture pour se garantir du froid. Aucune preuve

certaine de sa qualité de prêtre ne pouvant être apportée, le P. Grosse fut remis en liberté, moyennant une rançon que les fidèles s'empressèrent de réunir. Mais ses forces étaient irrémédiablement ruinées ; il succomba bientôt, victime de sa charité et de la barbarie de ses persécuteurs, à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Tanner, *Societas Jesu militans, p.* 131. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 27ª *febr., p.* 113. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 27ª *febr., p.* 77. — Patrignani, *Menolog.*, 27ª *febr., p.* 234. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 612. — Foley, *Records*, *t.* 1, *p.* 619 ; *t.* 2, *p.* 637 ; *t.* 6, *p.* 227 ; *t.* 7, *p.* 322. — Oliver, *Collections*, *p.* 109.

---

* Le vingt-septième jour de février de l'an 1693, à Vilna, mourut très saintement, à l'âge d'environ quatre-vingts ans, le F. Élie Lesniewski, Coadjuteur temporel, d'une noble famille du palatinat de Polotsk. A quarante ans, il quitta la cour des grands seigneurs au service desquels il avait vécu jusque là, pour entrer dans la Compagnie et s'y dévouer aux plus humbles offices des Frères Coadjuteurs. L'union à Dieu, le recueillement, l'amour du travail furent ses vertus de prédilection. Chargé pendant trente années de l'administration des biens temporels et vivant presque toujours à la campagne, il ne laissa jamais passer un jour sans donner à la méditation du matin et aux autres exercices de piété tout le temps marqué par la règle. Cette dette payée à Dieu, disait-il, tout lui réussissait à souhait. Et l'auteur de sa notice ajoute ce bel éloge des habitudes de foi et d'oraison du saint Frère : « *Nihil agere*

videbatur nisi orando; quelle que chose qu'il fît, il semblait toujours prier ».

Nommé dans les dernières années de sa vie manuducteur des novices, il ne négligea ni exemples, ni leçons, pour aider ses jeunes frères dans l'œuvre de leur perfection. Il aimait surtout à leur recommander le recueillement et le silence. S'il en voyait quelques-uns s'oublier : « Mes chers Frères, leur disait-il avec une grande douceur, vous ne savez pas combien vaut l'observation du silence pour se pénétrer de l'esprit de la Compagnie ; et au contraire quels fâcheux effets entraîne sa violation ». De très cruelles douleurs assaillirent le F. Lesniewski au terme de sa longue carrière. Il les supporta avec une patience inaltérable : « O mon Sauveur, disait-il les yeux tendrement attachés sur son crucifix, combien vous avez plus souffert pour nous » !

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuan.*, *p.* 505.

XXVIII FÉVRIER

—

Le vingt-huitième jour de février de l'an 1670, mourut dans la maison professe de Vilna le P. BENOIT PAUL BOYM, né à Lemberg, alors capitale de la Russie-Rouge. La très sainte Vierge avait daigné l'appeler elle-même à la Compagnie pour prix de la filiale tendresse qu'il lui avait témoignée dès son enfance. Comme un de ses frères opposait à sa vocation une résistance presque invincible, Benoît Paul n'hésita pas à lui abandonner une grande partie de sa fortune, pour acheter le droit, dit son biographe, d'embrasser librement la pauvreté de Jésus-Christ, et à dix-sept ans il entra au noviciat. Un ardent désir de se consumer au salut des âmes lui fit bientôt demander la grâce des missions étrangères. Mais les schismatiques de Russie et de Pologne n'avaient pas moins besoin d'apôtres que les infidèles.

Dès que l'obéissance l'eut envoyé près d'eux, il se dévoua sans réserve à sa tâche, suivant cette maxime qu'il avait choisie comme règle de toute la perfection religieuse : « Une seule chose est nécessaire, faire ce que Dieu témoigne désirer de moi ». Le savant ouvrage du P. Boym, *l'Antique foi de l'Église*, fit une profonde sensation parmi la noblesse polonaise ; tandis que son petit livre, *La doctrine chrétienne et les fins dernières*, produisait le même effet

dans le peuple et arrachait une multitude de ses compatriotes au schisme ou à l'hérésie. Ce travail, joint à celui de ses continuelles missions, épuisa rapidement ses forces. Mais sa vie avait été pleine pour la gloire de Dieu. Il mourut à quarante-et-un ans, visité à ses derniers moments, comme on en eut des signes manifestes, par la Reine du ciel, accompagnée de saint Ignace et de saint François Xavier.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 111. — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 74. — Rostowski, *Histor. Provinc. lithuan.*, *append.*, *p.* 420. — Patrignani, *Menol.*, 28 *febbr.*, *p.* 250. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 28ª *febr.*, *p.* 79. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 68. — *Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).*

XXIX FÉVRIER

—

* Le vingt-neuvième jour de février de l'an 1656, mourut à Liège le P. Henri Holland, oncle du Vénérable martyr Thomas Holland, immolé sur l'échafaud de Tyburn en 1642. Après avoir fait ses études à Rome, Henri Holland était retourné en Angleterre et c'est là qu'il était entré dans la Compagnie. Pendant près de quarante ans, il se dépensa avec un inépuisable dévouement au service des catholiques du Lancashire ses compatriotes. Son zèle, l'amabilité de ses manières, son innocence de vie et son admirable piété lui méritèrent de bonne heure l'estime universelle et la réputation d'un saint. Cette douce et forte influence s'étendait aux protestants eux-mêmes ; il en convertit un grand nombre.

L'honneur de la persécution et des chaînes ne devait pas manquer à son laborieux et fécond apostolat. Le P. Henri Holland fut arrêté et jeté dans une prison, où il languit cinq années entières avec dix-neuf autres confesseurs de Jésus-Christ, dont plusieurs donnèrent leur vie sur le gibet, ou périrent de misère au fond de leur cachot. Souvent cité devant ses juges, il fut condamné à la peine de mort ; mais l'intervention de quelques-uns de ses amis fit commuer cette sentence en celle du bannissement. Le P. Holland se retira au collège de Liège. Il avait perdu l'ouïe avec la

santé au milieu des privations et des souffrances de sa captivité. Devenu impropre au travail, il ne fit plus pour ainsi dire que prier, toujours aimable et souriant dans cette grande épreuve. Enfin après huit années de cette vie de solitude et d'oraison, il alla plein de confiance se présenter au tribunal de celui dont il avait été le témoin devant les hommes. Il était âgé de quatre-vingts ans et en avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 369. — Oliver, *Collections*, *p.* 117.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS.

ASSISTANCE DE GERMANIE.

DEUXIÈME SÉRIE.

Ier MARS

—

Le premier jour de mars de l'an 1601, mourut à Munich le Père Gérard Hero, hollandais, formé dès sa jeunesse à ce vivant amour de notre Institut qui a mérité à Jean Berchmans l'honneur des autels. Ce qui le remplissait d'une sainte joie à l'heure de sa mort, c'était d'avoir envisagé toujours chacune de ses règles comme sortant de la bouche même de Notre-Seigneur, sans s'être jamais permis d'en atténuer une seule ; il les méditait sans cesse les unes après les autres, cherchant s'il ne pourrait pas les observer avec encore plus de perfection.

Après trois ans d'études au Collège Romain, il n'avait pas une seule fois vu le Pape ; comme on lui en demandait la raison :

« L'obéissance, dit-il, ne m'y a jamais invité ». Le P. Hero mourut à l'âge de soixante ans ; il en avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

NADASI, *Annus dier. memorab.*, 1ª *mart.*, *p.* 115. — FLOTTO S. J., *Histor. Provinc. German. Superior.*, *part.* 3ª, *n.* 143, *p.* 65. — *Litter. ann. Societ. Jesu*, *ann.* 1601, *p.* 514. — *Ménol. holland.*, 1er *mars.*

II MARS

—

Le deuxième jour de mars de l'an 1677, le P. Bernard Robionoy, de Namur, mourut au collège de Mons, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. Jusqu'à l'avant-dernier jour de sa vie, Dieu l'avait conduit par une voie de tentations et d'épreuves intérieures qui ne lui laissaient de repos ni jour ni nuit. Pendant qu'il remplissait avec une sagesse et une charité merveilleuses les charges de Père spirituel, de Recteur, de Maître des novices et d'Instructeur des Pères du troisième an, il était comme livré à un esprit de blasphème et de désespoir, dont il ne put, comme autrefois l'apôtre saint Paul, obtenir la délivrance par ses prières, ses larmes et ses austérités. Le P. Robionoy avait acquis, par ce long martyre, un profond mépris de lui-même et une habitude héroïque de vivre uniquement pour Dieu, en s'abandonnant sans réserve à sa divine volonté. A l'approche de sa dernière heure, Notre-Seigneur daigna le consoler par une assurance intime et un avant-goût de la béatitude des saints. Comme son confesseur allait le visiter la veille de sa mort pour l'encourager et lui rappeler, selon qu'il en avait été prié par le malade lui-même plusieurs années auparavant, quelques-uns des principaux motifs de confiance : « Mon Père, répondit celui-ci, je n'en ai plus besoin. Pendant que je priais plein d'angoisses Jésus crucifié d'avoir pitié de moi, j'ai entendu ou

du moins j'ai cru entendre ces douces paroles : Ne crains rien, ô mon fils ; il est vrai que je suis ton juge ; mais je serai aussi ton avocat auprès de mon divin Père, avec ma Mère bénie, qui t'aime aussi comme son fils ». Le P. Robionoy avait passé soixante-cinq ans dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol., 2 marzo, p.* 10. — *Summar. vitæ defunct. Prov. gall.-belgic. (Archiv. Rom.).*

Le deuxième jour de mars de l'an 1792, mourut saintement à Polotsk le F. MARCIEN KOSCIESZA, issu d'une noble famille de Lithuanie et très versé dans les lettres sacrées et profanes ; mais pressé du désir de mieux imiter la vie obscure et laborieuse du Sauveur, il sollicita, à l'âge de vingt-six ans, le degré de Coadjuteur temporel dans la Compagnie ; et durant quarante-quatre années de vie religieuse, sa ferveur ne se démentit pas. Il eût été difficile de le trouver un seul moment distrait de la présence de Dieu, au milieu de ses travaux. Sujet à de douloureuses infirmités, il n'eut jamais aucune pitié de lui-même. La nuit qui précéda sa mort, il prenait encore son repos sur une planche. L'esprit de Dieu le pénétrait si intimement qu'il embaumait pour ainsi dire d'un parfum céleste tous ceux qui avaient le bonheur de vivre avec lui. Même dans ses lettres, il parlait si bien des choses de Dieu, que plus d'une fois le Père spirituel en donna la lecture dans ses exhortations à nos Frères Coadjuteurs.

Compend. vitar. defunctor. in Colleg. Polocens. (Archiv. Provinc. Galic.).

III MARS

—

Le troisième jour de mars de l'an 1595, mourut à Londres, sur l'échafaud, comme prêtre de l'Église Romaine, le Vénérable P. Robert Southwell, un des plus illustres martyrs de la Province d'Angleterre, sous le règne d'Élisabeth. Peu de vies de religieux et de martyrs seraient aussi dignes d'être connues dans leurs moindres détails, depuis le moment où il fut enlevé par une bohémienne dans son berceau et sauvé par une brave femme protestante, qu'il récompensa plus tard de ce service en la gagnant à Jésus-Christ, jusqu'à la conversion de son père et à sa captivité de trois années entières couronnées par la glorieuse mort du gibet. Les tortures qu'un des ennemis de la foi, l'odieux Topcliff, lui fit subir, loin de tous les regards, après se l'être fait livrer à discrétion, furent si affreuses que, les ayant supportées à dix reprises différentes, le saint martyr crut devoir adjurer ses juges, au nom de Dieu, de ne jamais permettre qu'une créature humaine fût soumise à de tels tourments, dont un seul homme, disait-il, avait osé faire l'essai, et encore dans les ténèbres, pour ne pas révolter ceux

mêmes qui faisaient leurs délices de l'agonie des prêtres de Jésus-Christ. Au pied de l'échafaud, le P. Southwell renouvela sa profession de foi avec une intrépidité qui jeta dans l'admiration tous les témoins de cette scène, et il alla cueillir au ciel cette triple palme de la virginité, de l'apostolat et du martyre, dont l'éclat, disait-il, l'avait séduit dès ses jeunes années et attiré sous la bannière de saint Ignace. Il était âgé de trente-cinq ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 727. — Juvencius, *Histor. Soc.*, *part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 3 *seqq.*, *p.* 128 *seqq.* — d'Oultreman, *Tableaux des personnages signalez...*, *p.* 468. — Morus, *Histor. Provinc. Anglic.*, *lib.* 5, *n.* 12 *seqq.*, *p.* 172 *seqq.* — Bartoli, *L'Inghilterra*, *lib.* 5, *c.* 8, *p.* 40 *et suiv.* — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 3ª *mart.*, *p.* 121. — Drews, *Fasti Soc.*, 3ª *mart.*, *p.* 84. — Patrignani, *Menol.*, 3 *marzo*, *p.* 19. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 181 *seqq.* — Tanner, *Societas Jesu militans*, *p.* 30. — Nieremberg, *Varones ilustres*, 2e *édit.*, *t.* 6, *p.* 86. — *Menolog. Sanctor. et Viror. illustr. Societ.*, 3ª *mart.*, *p.* 41. — *Menologium (allemand) Soc. Jesu*, 3 *mertz*, *p.* 22. — Foley, *Records*, *t.* 1, *p.* 301-387. — Oliver, *Collections*, *p.* 194. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 5, *p.* 699. — Challoner, *Memoirs of mission. priests*, *t.* 1, *p.* 327.

Le troisième jour de mars de l'an 1743, mourut au collège de Witebsk le P. Georges Barszcz, l'un des plus saints religieux de la Province de Lithuanie au dix-huitième siècle. Né d'une famille luthérienne, mais baptisé par un prêtre catholique, il eut le bonheur de conserver son innocence intacte jusqu'à la fin de sa vie. Il détesta l'erreur dès qu'il put la connaître ; aussi reçut-il la pro-

messe d'être admis parmi les novices avant même d'avoir prononcé son abjuration, vers l'âge de quinze ans. La ressemblance de ses traits avec ceux que la gravure attribuait à saint François Xavier était surprenante ; lorsqu'il traversa plus tard la Bohême, l'Allemagne et l'Italie pour aller à Rome, rien n'était plus commun que d'entendre dire sur son passage: « Allons voir le P. Xavier ». Mais son zèle des âmes et ses héroïques vertus lui donnaient avec le saint apôtre une bien plus noble ressemblance. Dès son entrée dans la Compagnie, Georges Barszcz avait pris pour devise et règle de conduite la célèbre parole d'Ignace à Xavier : *Vince te ipsum.*

Entre plusieurs prodiges dont Dieu l'honora, l'auteur de sa notice signale comme l'un des plus célèbres l'étoile miraculeuse qui brilla sur sa tête pendant qu'il prêchait dans notre église de Dünabourg et dont tout son auditoire fut témoin. Après environ quinze années de vie apostolique, le P. Barszcz fut appelé au gouvernement de ses frères, dans les plus hautes charges de sa Province. Sa seule vue inspirait le désir et l'amour de la sainteté. Il répétait souvent cette maxime, qu'il avait recueillie autrefois de la bouche de son Maître des novices : « Comment un religieux peut-il consentir à offenser Dieu » ? Il avait si bien réduit son corps en servitude, qu'il ne trouvait plus, ce semble, de résistance à lui faire souffrir toutes les douleurs. La nuit, il prenait son sommeil étendu à terre ; le jour il était perpétuellement armé de très douloureux instruments de pénitence. Il remit sa sainte âme entre les mains de Dieu à l'âge de soixante-six ans, dont il avait passé cinquante-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Arch. Rom.). — POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana, p.* 29 *et* 961. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* I, *p.* 960.

---

* Le troisième jour de mars de l'an 1637, mourut à Londres le P. ÉDOUARD WALPOLE, converti à la foi romaine par les mérites, les exemples et les leçons du Vénérable P. Henri Walpole, son cousin ; comme celui-ci, quelques années auparavant, avait été gagné lui-même par les exemples et les mérites du bienheureux martyr Edmond Campion. Le père et la mère d'Édouard Walpole étaient l'un et l'autre des puritains exaltés et avaient élevé leur fils dans toutes les erreurs et les préjugés de leur secte. Henri entreprit d'éclairer et de sauver une âme qui lui était si chère et qu'il savait si droite et si loyale. Ses efforts demeurèrent vains deux années entières. Édouard était retenu tout à la fois par ses préjugés d'éducation, son respect pour la volonté de ses parents, la rigueur des lois portées contre les catholiques. Enfin une lettre de son cousin acheva de lui dessiller les yeux et triompha de ses dernières résistances. Se jetant aussitôt à genoux, il demanda pardon à Dieu de ses longs retards et le conjura de lui donner force et courage pour la lutte qui l'attendait.

En effet, cette lutte fut terrible. Son père et sa mère exaspérés portèrent plainte au Conseil privé de la reine contre celui qu'ils accusaient d'avoir été le corrupteur de leur fils, et Henri Walpole dut passer sur le continent. En même temps ils mirent tout en œuvre, larmes, menaces, efforts des plus habiles prédicants, pour faire changer de résolution au jeune homme. Celui-ci demeura

inébranlable. Alors dans une sorte de fureur, sa mère le chassa de la maison, disant qu'il en était l'opprobre, et le déshérita. Édouard s'éloigna plein de joie de n'avoir plus d'autre trésor en ce monde que l'amour de Jésus-Christ et, comme pour mieux attester son entier dénuement et s'en glorifier, il changea son nom en celui de *pauper*.

Cependant, après des alternatives diverses, il dut à son tour aller chercher au delà du détroit la liberté de servir Dieu. Il fit sa théologie au collège anglais de Rome, fut ordonné prêtre malgré les résistances de son humilité, et à l'âge de trente-trois ans entra au noviciat de la Compagnie à Tournai. Quatre années après il repassa la mer et se joignit aux apôtres qui, au milieu de mille privations et périls de mort, soutenaient la foi des catholiques dans l'île des saints et arrachaient un grand nombre d'âmes à l'hérésie. Par un fait extraordinaire, peut-être sans exemple dans les annales de cette mission, le P. Édouard Walpole exerça les fonctions du ministère apostolique pendant plus de quarante ans sous les règnes d'Élisabeth, de Jacques Ier et de Charles Ier, et grâce à une protection spéciale de la Providence, échappa toujours aux poursuivants lancés dans tout le royaume à la recherche des prêtres de Jésus-Christ.

Sa mort offrit un touchant spectacle. Après avoir reçu le saint viatique et l'extrême-onction, le bon vieillard prit un papier dans son livre d'heures et le remit au Père qui l'assistait, le priant d'en prendre connaissance : c'était sa profession de foi et son testament; il désira ensuite entendre lire la Passion de Notre-Seigneur. Il enroula alors son chapelet autour de son cou ; et fermant les yeux comme pour dormir, il remit son âme entre les mains de

Dieu. Il était âgé de soixante-dix-huit ans et en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Angl. (Archiv. Rom.). — JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 17, *p.* 139. — TANNER, *Societ. Jesu militans, p.* 38. — BARTOLI, *L'Inghilterra, lib.* 5, *c.* 10, *p.* 83. — MORUS, *Histor. Provinc. Angl., lib.* 5, *p.* 218. — FOLEY, *Records, t.* 2, *p.* 258-265. — OLIVER, *Collections, p.* 213.

IV MARS

—

Le quatrième jour de mars de l'an 1613, mourut à Posen le P. Stanislas Grodzicki, de la Province de Lithuanie. Après avoir parcouru les différentes contrées de l'Europe, il se trouvait à Rome au mois d'août 1568, lorsque saint Stanislas fut appelé au ciel par la sainte Vierge le jour de l'Assomption. Se mêlant à la foule accourue pour vénérer le corps de son compatriote, il se sentit tout à coup appelé à le remplacer au noviciat de Saint-André. La dévotion de Stanislas pour le Très Saint Sacrement et son amour pour la mortification parurent revivre dans son généreux successeur ; et bientôt Stanislas Grodzicki fut jugé digne d'aller affronter les persécutions de l'hérésie et du schisme, pour ramener ses compatriotes à la vraie foi. Les historiens de la Compagnie lui donnent le titre glorieux d'apôtre des Lithuaniens ; ils le montrent bravant avec joie les mauvais traitements, les injures et même les crachats dont on lui souillait le visage, sans que jamais il consentît à se laisser venger par les catholiques de ce qu'il souffrait pour Jésus-Christ. Le P. Grodzicki mourut dans la soixante-douzième année de son âge, après avoir gouverné les collèges de Pultowsk, de Jaroslaw, de Posen et de Cracovie ; il avait passé quarante-trois ans dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 744. — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1613, *Posnaniense collegium*, *p.* 393. — Rostowski, *Lituanic. S. J. Histor.*, *l.* 6, *p.* 237. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 4ª *mart.*, *p.* 85. — Patrignani, *Menol.*, 4 *marzo*, *p.* 31. — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 278. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1844. — *Scriptores rerum polonicarum*, *t.* 14, *Cracoviæ*, 1889, *p.* 98 *et suiv.*

---

* Le quatrième jour de mars de l'an 1686, mourut héroïquement au collège de Douai, dans la Province de Gaule-Belgique, le F. Servais Goffin, Scolastique, né à Liège. Il était en troisième année de théologie, lorsqu'une maladie pestilentielle se déclara dans la ville et le collège. Un scolastique fut atteint et bientôt réduit à l'extrémité. Le F. Goffin, avec une admirable générosité, s'offrit à mourir à sa place, si c'était pour la plus grande gloire de Dieu. Il plut à Notre-Seigneur d'agréer ce sacrifice. Le jour même, le généreux enfant de saint Ignace sentit l'atteinte du terrible mal et succomba peu de temps après, tandis que son compagnon revenait à la santé. Le F. Goffin était âgé de trente-et-un ans; il en avait passé douze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. gallo-belgic. (Archiv. Rom.).

---

* Le quatrième jour de mars de l'an 1749, fête de saint Casimir, roi de Pologne, mourut en grande réputation de sainteté, dans la maison du noviciat dite de Saint-Ignace à Vilna, le P. François Casimir Bluss, de la Province de Lithuanie. C'était la renommée

des vertus du bienheureux André Bobola et des prodiges opérés à son intercession, qui l'avait, disait-il, attiré vers la Compagnie; il voulait entrer dans un ordre où se formaient de tels martyrs et de tels saints. Il eut le bonheur d'avoir pour Maître des novices le P. Georges Barszcz et profita si bien des leçons de ce grand serviteur de Dieu, l'imita si parfaitement dans son angélique modestie, son abnégation, sa délicatesse de conscience, qu'il en était la vivante image. Tout en lui était admirablement réglé et paraissait si rempli de l'esprit de Dieu, que les plus anciens religieux et les supérieurs eux-mêmes se sentaient pénétrés en sa présence d'une sorte de respect comme celui qu'inspirent les choses saintes.

Le P. Bluss était d'une santé délicate et presque toujours chancelante. Mais grâce à son énergie, à sa persévérance dans le travail et à une exacte distribution de son temps, il ne rendit pas moins de services dans l'enseignement et la direction des âmes, que les plus robustes. Il annonça d'avance le jour et l'heure de sa bienheureuse mort. Il souffrait d'une légère indisposition. Le Père Recteur étant allé le voir, le trouva debout et se promenant dans sa chambre. « Mon Père, lui dit le malade, je vous prie de me faire donner les derniers sacrements ». A cette demande inattendue, le Père Recteur témoigna une grande surprise et répondit que les médecins ne voyaient aucun danger dans son état, qu'il fallait donc attendre. Le P. Bluss insista ; il savait de son bienheureux patron saint Casimir, disait-il, que ce jour serait le dernier pour lui ; il conjurait donc le Père Recteur de ne pas se refuser à son désir. Celui-ci se laissa persuader et demanda à quelle heure il faudrait réunir la communauté. « Vers quatre heures », dit le malade. A trois heures, le P. Bluss eut une courte défaillance dont les mé-

decins persistèrent à ne vouloir pas s'alarmer. Mais les paroles du saint religieux furent justifiées de tout point. A quatre heures il reçut le sacrement de l'extrême-onction, et peu de temps après, à ces paroles de la recommandation de l'âme, *Subvenite*, *sancti Dei*, il s'endormit doucement dans le baiser du Seigneur. Il était âgé de quarante ans et en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana, p.* 63. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1550.

V MARS

—

Le cinquième jour de mars de l'an 1616, mourut au château de Belmont près de Winchester, le saint confesseur de la foi Thomas Pounde, enchaîné successivement dans la plupart des cachots célèbres de l'Angleterre. L'amour du monde et de ses vanités avait eu sur lui tant d'empire dans sa jeunesse que, pour briller à la cour d'Élisabeth, il en était venu non pas à abjurer, mais du moins à oublier presque entièrement la foi et la sainteté de vie de ses ancêtres. Son unique souci était de passer pour un des plus élégants et plus magnifiques représentants de la jeunesse anglaise ; nul ne le surpassait par l'éclat des festins, des bals et de toutes les fêtes mondaines qui étaient devenues la seule manière de célébrer les anciennes solennités des âges de foi, en particulier celles de Noël. En 1569, Thomas Pounde avait obtenu, par une distinction spéciale de la reine, l'honneur de régler l'ordonnance et de faire les frais d'une de ces fêtes. Il y déploya autant de goût que de magnificence et dansa lui-même avec tant de grâce, que la reine lui donna sa main à baiser et, craignant qu'il ne se fût trop échauffé, lui mit sur la tête le chapeau d'un de ses favoris. Enivré de ce premier succès, il venait de recommencer, aux applaudissements de la cour, quand, le pied lui manquant, il tomba lourdement par

terre, à la grande joie de ses envieux. « Relevez-vous, sire bœuf », lui dit alors la reine, d'un ton plein de mépris et d'ironie. Éclairé soudain d'un rayon de la grâce, comme saint Paul autrefois approchant de Damas, Thomas Pounde se releva transformé en un autre homme et, fléchissant le genou devant Élisabeth, ne prononça que ces paroles : *Sic transit gloria mundi!* Puis il se retira. « Si j'avais dépensé ma vie au service de Dieu, m'aurait-il traité de la sorte » ? se demanda-t-il ; et cette pensée le pénétra si profondément que, de ce jour à celui de sa mort, il ne l'oublia jamais.

Enfermé dans son château de Belmont, il s'y livra tout entier à la pénitence et à la méditation des choses saintes. Chaque jour il donnait environ huit heures à la prière ; il la commençait dès minuit, après un court sommeil pris sur la terre. Le reste de son temps était consacré à la lecture des livres de piété et aux plus rigoureuses austérités. Dès lors, il ne fit plus qu'un seul repas par jour, et il redoublait la rigueur de son jeûne lorsqu'il voulait obtenir des grâces particulières, surtout la conversion de quelque âme. C'est ainsi qu'il eut le bonheur de ramener à la foi Thomas Cottam, plus tard religieux de la Compagnie et glorieux martyr élevé sur les autels. Bientôt pour être plus agréable à Notre-Seigneur, il fit le vœu de chasteté perpétuelle ; il y joignit peu de temps après le triple vœu de recevoir le sacerdoce, de s'y préparer pendant sept ans par une vie toute sainte, et d'entrer dans la Compagnie de Jésus, qu'il avait appris à connaître par les lettres des missions. Thomas Pounde était sur le point de s'embarquer à Londres pour aller solliciter son admission, lorsqu'au milieu de la dernière nuit qu'il s'était décidé à y passer encore pour achever

la conversion de son hôte, il fut arrêté, chargé de chaînes et relégué dans un cachot, où il commença cette longue captivité qui dura plus de trente ans.

C'est là, que par une faveur exceptionnelle, il eut la joie de recevoir des lettres du P. Éverard Mercurian, qui l'admettait sans autre noviciat dans la Compagnie de Jésus. Toujours fidèle à lui-même et plein du désir de gagner des âmes selon l'esprit de sa vocation, le P. Pounde, quand il avait des compagnons de fers, travaillait à leur salut avec tant de zèle et de succès, que ses ennemis, pleins de dépit, après l'avoir traîné de prison en prison, l'enfermèrent dans un souterrain humide, infect et sans lumière, plus semblable à un tombeau qu'au séjour d'un homme vivant. Parvenu à l'âge de soixante-dix ans, l'invincible soldat de Jésus-Christ, à la demande des ambassadeurs de France et de Venise, fut rendu à la liberté après la mort d'Élisabeth. Durant les six années qu'il vécut encore, il ne relâcha rien de son admirable ferveur : « Car, écrivait-il humblement à ses supérieurs, je n'ai pas encore atteint le terme auquel Notre-Seigneur m'appelle ; mais je le poursuivrai jusqu'à la mort avec la grâce de mon Dieu ».

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 142, *p.* 227. — Morus, *Histor. Provinc. anglic., lib.* 2, *n.* 15, *p.* 44 *seqq.* — Bartoli, *L'Inghilterra, t.* 1, *ch.* 14, *p.* 129 *et suiv. ; t.* 3, *ch.* 4, *p.* 122 ; *t.* 4, *ch.* 3, *p.* 38. — Tanner, *Societas Jesu apostolor. imitatrix, p.* 481. — Drews, *Fasti Soc.,* 5ª *mart., p.* 86. — Patrignani, *Menol.,* 5 *marzo, p.* 38. — Foley, *Records, t.* 3, *p.* 567 *et suiv. ; t.* 7, 2ᵉ *part., p.* 1042. — *Jesuits in conflict..., London,* 1873, *p.* 19 *et suiv.* — Le F. Foley, auteur de cet ouvrage (Cf. *Records, t.* 2, *p.* 594), a reproduit la notice du P. Pounde dans sa collection des *Records, t.* 3, en l'enrichissant de quelques notes. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 2, *ch,* 5, *p.* 211. — Oliver, *Collections..., p.* 173.

Le cinquième jour de mars de l'an 1738, au collège académique de Vilna, mourut le P. Étienne Puzyna, de la famille des ducs de Kozielsk, très saint religieux et bienfaiteur insigne de sa Province par la fondation d'une imprimerie catholique au collège de Varsovie. Il avait contracté de bonne heure la pieuse et touchante coutume, dans ce qui lui était servi à table, de faire la part de Jésus-Christ, c'est-à-dire celle de la pauvreté, de la mortification et de la charité. Il consacrait plusieurs heures chaque nuit au saint exercice de l'oraison et y joignait, à deux ou trois reprises, une sanglante flagellation. Il était d'une pureté d'âme et d'une délicatesse de conscience incomparables ; il ne laissait pas cependant de se confesser tous les jours.

La très sainte et très aimable volonté de Dieu était son unique règle ; en toute occasion, il n'avait qu'un mot sur les lèvres : « Dieu soit béni » ! Un témoin oculaire atteste que, dans un temps de détresse, Dieu semblait avoir multiplié entre ses mains l'argent et les provisions. Les cinq derniers mois de la vie du P. Puzyna ne furent qu'un long martyre ; il les passa presque sans aucun repos, à demi étendu sur sa chaise comme sur une croix ; mais rien ne put lasser sa patience ni son inaltérable conformité au bon plaisir divin ; sans cesse il répétait sa chère devise : « Dieu soit béni » ! Il mourut à l'âge de soixante-et-onze ans ; il en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Prov. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 871. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1318.

VI MARS

---

* Le sixième jour de mars de l'an 1672, mourut à Posen le P. Daniel Mancki, de Dantzig. Il était né dans l'hérésie ; mais dès l'âge de treize ans, il avait eu le bonheur d'embrasser la foi romaine, et à vingt ans il entrait au noviciat de la Compagnie. Cette double grâce le remplit de reconnaissance et, pour s'acquitter en quelque manière de sa dette, il sembla n'avoir point de plus ardente ambition que de travailler à la conversion de ceux dont il avait partagé l'erreur. Son zèle était perpétuellement en éveil. Apprenait-il que quelques-uns étaient malades ou en danger, il allait les visiter, leur gagnait le cœur par ses manières aimables, et presque toujours les laissait réconciliés avec l'Église et avec Dieu.

Sa charité au reste s'étendait à tous et ne reculait devant aucune fatigue ni aucun danger. La peste s'étant abattue à plusieurs reprises sur Posen, le P. Mancki se consacra chaque fois au service des malades avec un héroïque dévouement, et n'échappa que par une sorte de miracle au fléau ; Dieu lui réservait l'honneur de la persécution et presque du martyre. Les Suédois s'étaient emparés de Posen ; une bande furieuse avait pénétré dans le collège de la Compagnie, où le P. Mancki était resté seul. Ces fanatiques se sai-

sissent de lui avec une joie barbare et l'accablent d'injures ; puis fixant des épées en terre la pointe en haut, à une certaine distance les unes des autres, ils veulent forcer le serviteur de Dieu à sauter par dessus. Celui-ci se refusant à ce jeu barbare, un de ces misérables lui assène un terrible coup de bâton sur la tête ; les autres lui attachent ensuite les jambes et le frappent avec fureur sur la plante des pieds. Ils l'enferment enfin dans une des chambres du collège et s'éloignent le laissant à demi mort. Le généreux disciple de Jésus-Christ ne survécut pas longtemps à de si horribles traitements. Il expira plein de joie et de confiance à l'âge de soixante-quatre ans ; il en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.). — PATRIGNANI, *Menol.*, 6 *marzo*, *p.* 49.

VII MARS

—

* Le septième jour de l'an 1641, mourut à Londres le P. Henry Floyd, dont toute la vie religieuse ne fut qu'une succession presque ininterrompue d'emprisonnements et d'exils pour le nom de Jésus-Christ. Après avoir étudié dans plusieurs des collèges anglais érigés sur le continent, à Reims, Valladolid, Séville, Lisbonne, il revint en Angleterre travailler au salut de ses compatriotes. Il n'était encore que prêtre séculier. Entré deux ans après dans la Compagnie, il ne tarda pas à tomber entre les mains des poursuivants et fut jeté dans la prison de Newgate, qui passait, parmi les confesseurs de la foi, pour la plus horrible de toutes. L'amour de Notre-Seigneur et les entretiens du Vénérable P. François Page, son compagnon de captivité, adoucirent ses souffrances. C'est lui qui fut chargé d'annoncer au saint martyr sa prochaine exécution, le geôlier n'ayant pas eu le courage de remplir cet office. La nuit qui précéda le supplice du P. François Page sur l'échafaud de Tyburn, il se passa dans le cachot de Newgate entre les deux enfants de saint Ignace des scènes dignes des catacombes. Ces dernières heures furent consacrées tout entières à de saints entretiens et à l'oraison. A l'aube du jour, ils offrirent l'un et l'autre la sainte Victime avec une de consolation extraordinaire.

De Newgate, le P. Floyd fut successivement transféré dans deux autres prisons ; puis, à l'avènement du roi Jacques Ier, la persécution s'étant un peu ralentie, il vit ses chaînes brisées et fut condamné au bannissement perpétuel. L'amour des âmes le ramena bientôt dans son pays ; il était du nombre de ces héroïques apôtres qui ne voulaient reculer devant aucun péril, pour soutenir la foi de leurs compatriotes encore attachés à l'Église de Rome, et convertir les égarés. Arrêté de nouveau, il fut promené de prison en prison au milieu de privations et de souffrances inouïes. Quelques années de repos terminèrent cette existence si tourmentée. Sous le règne de Charles Ier, l'intervention de la reine Henriette de France fit rendre la liberté au P. Floyd. L'intrépide missionnaire en profita pour se consacrer à toutes les œuvres du ministère apostolique et, jusqu'à son extrême vieillesse, dit l'historien de la Province d'Angleterre, il ne cessa de se dépenser avec la même infatigable ardeur. Il mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Morus, *Histor. Provinc. angl., lib.* 6, *n.* 16, *p.* 259; *n.* 40, *p.* 286. — Foley, *Records*, *t.* 1, *p.* 503; *t.* 7, *p.* 267. — Oliver, *Collections, p.* 93.

---

* Le septième jour de mars de l'an 1757, mourut à Jaroslaw, en grande réputation de vertu, le F. Michel Ogrodzki, Coadjuteur temporel. Il avait d'abord été compagnon du Père Provincial ; puis aspirant à un plus complet oubli de lui-même, il sollicita la faveur d'échanger cet office contre celui de cuisinier, et avec la

permission des supérieurs, il fit le vœu de consumer toute sa vie dans ce pénible et laborieux emploi. On ne saurait dire avec quelle allégresse et quelle diligence il le remplissait et en supportait les plus rudes fatigues ; on voyait qu'il était heureux de se dépenser au service de ses frères et pour accomplir la sainte volonté de Dieu. Quand il eut reçu les derniers sacrements, le F. Ogrodzki demanda lui-même qu'on récitât les prières de la recommandation de l'âme, et un peu après qu'elles eurent été terminées, il alla recevoir la récompense de son humilité et de son dévouement. Il était âgé de quarante-cinq ans et en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Polon. Minor. (Archiv. Rom.).

VIII MARS

—

Le huitième jour de mars de l'an 1623, mourut à Bruxelles le P. Thomas Sailli, grand aumônier des armées catholiques en Belgique et fondateur de la mission militaire confiée aux Pères de la Compagnie par son illustre pénitent, Alexandre Farnèse, duc de Parme et gouverneur des Flandres. Le P. Thomas Sailli s'était préparé aux fatigues et aux dangers de ce glorieux ministère, en accompagnant le P. Antoine Possevin en Pologne et en Moscovie. La relation de cette difficile ambassade nous les représente exposés sans cesse l'un et l'autre à tout ce que la nature redoute le plus de la part des hommes et des éléments. Plus d'une fois, en plein hiver, le P. Sailli n'eut d'autre lit et d'autre abri que la neige ; il demeura jusqu'à onze mois de suite sans pouvoir même quitter ses vêtements. Le P. Possevin, qui voyait en ce jeune prêtre une âme héroïque, ne lui épargnait à dessein aucune épreuve, pour l'élever à cette hauteur du dévouement à Dieu et à cette sainteté qui caractérisaient les premiers compagnons de notre Bienheureux Père. Il alla même si loin qu'il se reprocha d'avoir dépassé les bornes et, se jetant un jour à ses pieds, lui demanda humblement pardon, et se mit à son tour sous sa direction.

Pendant plus de vingt ans, le P. Sailli vécut au milieu des ar-

mées catholiques. « Jour et nuit, dit une vieille relation, il était à l'aide des moindres soldats ; et aucunes fois passa par la grêle des mosquets, par les rivières à la nage, pour administrer les blessés ». Plusieurs assurent avoir été guéris par lui d'une manière miraculeuse. Ce courage et ce dévouement lui acquirent une telle autorité, que sa vue seule arrêtait les excès des plus furieux. Quand les troupes espagnoles pénétrèrent en Picardie et s'emparèrent de Doullens, le P. Sailli fit tendre une corde tout autour de la grande place, et crier de toutes parts que cette enceinte serait un asile inviolable pour les femmes qui avaient à craindre la brutalité du soldat. Puis attachant à sa ceinture les extrémités de la corde, il invita ces femmes à le suivre, et les conduisit hors de la ville, à travers les vainqueurs frémissants, dont pas un cependant n'osa toucher à la proie qu'il leur enlevait.

Pour assurer le succès de si difficiles entreprises, le P. Sailli avait soin de les recommander à la très sainte Vierge. Cette puissante souveraine avait été choisie à sa demande par Alexandre Farnèse, pour reine et protectrice spéciale de l'armée catholique. Chaque matin les trompettes du camp la saluaient trois fois ; son image était sur tous les drapeaux. Notre-Dame récompensa plus d'une fois l'intrépide missionnaire par des grâces miraculeuses. Dans une maladie mortelle où il était désespéré des médecins, elle lui apparut avec son Fils, environnée d'une troupe de saintes vierges, et s'adressant à Notre-Seigneur : « Mon fils, lui dit-elle, consentez, je vous en prie, à ce que notre bon serviteur vive et travaille encore quelque temps ». A l'instant même il se trouva guéri, mieux portant et plus fort que jamais. Le P. Thomas Sailli vécut encore de longues années ; enfin, consumé de fatigues, il s'en-

dormit doucement dans le Seigneur, quelques heures seulement après avoir célébré le saint Sacrifice. Il était âgé de soixante-dix ans et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 8, *n.* 44, *p.* 426. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 765. — Tanner, *Societ. Jes. apostolor. imitatr.*, *p.* 550. — *Imago primi sæculi*, *lib.* 6, *Societas flandro-belgica*, *p.* 804 *seqq.*, 876. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 8ª *mart.*, *p.* 129. — Drews, *Fasti Societ.*, 8ª *mart.*, *p.* 91. — Nieremberg, *Varones ilustres, t.* 5, *p.* 625. — Patrignani, *Menol.*, 8 *marzo*, *p.* 58. — Hazart, *Kerkelycke historie...*, *t.* 3, *p.* 199. — *Abrégé de la vie du R. P. Thomas Sailly (Archiv. du Carmel de Bruxelles. Notes du* P. de Guilhermy*).* — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 403. — *Necrologium Provinc. flandro-belg. (Arch. Rom.).* — *Relatio de vita et morte R. P. Thomæ Sailly, S. J., Bruxellæ mortui anno* 1623, 8 *mart.*, *ms. pp.* 58 *(Archiv. Rom., Necrol. Prov. flandr.-belgic.).*

Le P. Sailli suspendit dans notre église de Bruxelles, comme un trophée et un monument de sa reconnaissance pour la sainte Vierge, l'étendard qu'il avait fait porter avec lui dans sa longue mission de vingt-deux ans au milieu des armées catholiques ; il y joignit cette inscription : Sancta Maria, *Castrorum acies ordinata, ora pro tuis alumnis, qui sub Filii tui* Jesu *ac dulcissimo nomine tuo in catholicis castris, hoc imaginis tuæ vexillo usi, operam suam ab A. D.* 1587 *kal. nov. usque ad A. D.* 1609 *præstitere.* — Patrignani *et* Nadasi, *opp. et loc. cc.*

IX MARS

—

Le neuvième jour de mars de l'an 1666, mourut dans la mission d'Angleterre le P. Jacques Mumford, célèbre par sa dévotion aux âmes du purgatoire, par ses combats contre l'hérésie et ses souffrances pour la foi. Il demandait depuis longtemps à Notre-Seigneur la grâce d'être chargé de chaînes, outragé et maltraité pour son saint nom, et n'épargnait rien pour s'en rendre digne, lorsqu'il fut découvert à Norwich et livré comme prêtre aux jeux cruels de la populace et des ministres protestants. Revêtu par les satellites de ses ornements sacerdotaux, il fut contraint de traverser en cet état les rues de la ville ; des misérables portaient devant lui tout ce qui lui servait au saint Sacrifice ; mais durant le cours de cette longue et dérisoire procession, le visage du P. Mumford brillait d'une joie si douce, que ses ennemis eux-mêmes ne purent dissimuler leur admiration. Jeté ensuite pieds et poings liés sur un vaisseau, il fut transporté dans les cachots de Yarmouth, puis ramené avec de vives douleurs dans ceux de Norwich. Pendant sa captivité, qui dura plusieurs mois, il composa son beau livre de controverse sur l'autorité de l'Église et du Saint-Siège, invinciblement prouvée par les Livres Saints. Mais de tous les ouvrages du P. Mumford, ceux qui ont exercé une plus profonde et

plus durable influence, furent son *Invitation aux vivants à prier pour les morts* et son *Traité de la miséricorde envers les âmes des fidèles trépassés*. Dans ces deux livres, il semble n'avoir rien omis de ce que l'on peut dire sur les puissants motifs et les pieuses industries de la salutaire dévotion aux âmes du purgatoire. Le P. Mumford mourut à l'âge de soixante ans, il en avait passé quarante dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 380. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1398. — Patrignani, *Menol.*, 9 *marzo*, *p.* 68. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 9ª *mart.*, *p.* 92. — Foley, *Records*, *t.* 2, *p.* 457. — Oliver, *Collections*, *p.* 146.

---

* Le neuvième jour de mars de l'an 1713, mourut au séminaire pontifical de Vilna, dont il était Recteur, le P. Alexandre Jelinski, d'une noble famille lithuanienne. Il avait appris sur les genoux de sa mère à s'entretenir avec Dieu avant presque de savoir parler aux hommes ; il garda toute sa vie de ces premières leçons un vif attrait pour la prière. Novice à quinze ans, il fut, au moment de prononcer ses vœux, soumis à une épreuve qui fit éclater son amour pour sa vocation. Menacé de perdre les yeux s'il s'appliquait à l'étude, il conjura les supérieurs de lui faire partager les offices des Frères Coadjuteurs, plutôt que de le renvoyer dans le monde. Cet acte de générosité fut béni de Dieu. Au bout de trois ans sa vue s'étant fortifiée, il reçut l'ordre de reprendre ses premiers travaux et devint l'un des premiers théologiens de sa Province. Il était encore plus éminent religieux.

Entre ses vertus, l'auteur de son éloge signale surtout la sainte haine dont il poursuivit son corps, sa tendre dévotion à la très sainte Vierge, son zèle pour la gloire de Dieu, enfin une sorte d'horreur pour les vaines conversations et toute parole capable d'altérer les bons rapports entre les membres de la communauté ou de blesser la réputation des absents. Pendant son rectorat au collège de Pinsk, Dieu permit qu'il fût en butte à une grave calomnie; il la supporta par amour envers Notre-Seigneur sans dire un seul mot pour se justifier. Le P. Jelinski mourut à l'âge de cinquante-et-un ans, il en avait passé trente-six dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societ. Jesu lithuana, p.* 333. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 787.

---

* Le neuvième jour de mars de l'an 1751, à Bruxelles sa patrie, mourut le P. Gaspar Pierpont, en très haute réputation de vertu. Il avait fait sa théologie à Rome et occupé en même temps une chaire de littérature grecque. Rappelé dans sa Province, il y remplit des charges importantes et dirigea pendant près de vingt ans une congrégation de la sainte Vierge.

Mais son œuvre de prédilection fut celle des prisonniers; dix-neuf années entières il se dévoua au service de ces malheureux. Jour et nuit il était prêt à répondre à leur appel. Souvent au cours de ce long apostolat, il dut accompagner de grands coupables au dernier supplice. Il redoublait alors auprès d'eux de zèle et de tendresse pour les consoler, les aider à faire avec ré-

signation et en expiation de leurs crimes le sacrifice de leur vie ; et telles étaient les démonstrations de sa tendresse, la véhémence et l'onction pénétrante de ses paroles, que la foule accourue à ces tristes scènes éclatait en sanglots et joignait ses prières à celles des pauvres condamnés.

Loin de tirer vanité de ses travaux, le P. Pierpont se considérait en toute sincérité comme un membre inutile et à charge à ses frères. L'opinion publique en jugeait bien différemment; et les plus acharnés ennemis et détracteurs de la Compagnie confessaient eux-mêmes qu'il était un saint et qu'on ne trouvait rien à reprendre en lui. Le P. Pierpont mourut dans la soixante-seizième année de son âge et la cinquante-quatrième depuis son entrée au noviciat.

Litteræ ann. Provinc. flandr.-belgic. ann. 1751 *(Archiv. Rom.).*

X MARS

—

Le dixième jour de mars, l'an 1615, mourut glorieusement à Glasgow, par la main du bourreau, le grand martyr d'Écosse Jean Ogilvie, à l'âge de trente-cinq ans. L'histoire de la Province de Bohême nous a conservé de précieux détails sur l'illustre famille à laquelle il appartenait, et sur les premières années de sa vie religieuse. Avant même qu'il fût élevé au sacerdoce, la congrégation des plus jeunes enfants d'Olmutz donna sous sa direction, des exemples admirables de ferveur et de piété. Mais la gloire de ses tourments semble avoir fait oublier tout le reste ; les annales de l'Église d'Écosse n'offrent peut-être rien de plus beau. Vendu par un traître qui l'avait appelé à Glasgow sous prétexte de se convertir, le P. Ogilvie fut saisi tout à coup au milieu de la place publique et conduit prisonnier chez le magistrat de la ville, où l'évêque anglican accourut en toute hâte avec une troupe de gens armés et, s'approchant fièrement de lui, le frappa au visage comme un furieux. « Aussitôt, dit un vieil historien, le P. d'Oultreman, tous les autres se jettent sur le prisonnier, lui arrachent la barbe et les cheveux, lui déchirent la face à belles ongles et lui donnent des coups de poings et de pieds aussi drus que la grêle ; puis le dépouillent infâmement de tous ses habits et lui volent ce peu d'argent et de papiers qu'il avait ».

Mais ce n'était là qu'un prélude. Amené dès le lendemain en

présence des hauts barons protestants du royaume, il fut soumis à différents interrogatoires ; par ses réponses, où respirent au plus haut degré l'intrépidité des martyrs, la noblesse du sang et le calme inaltérable du caractère national soutenu par le vigoureux accent de la foi, il déconcerta tellement ses juges, que les plus acharnés d'entre eux ne trouvèrent pas un mot à lui répondre et devinrent bientôt un objet de risée pour leurs assesseurs. Désespérant de le vaincre par les tortures ordinaires, ils le condamnèrent à une épreuve jusqu'alors sans exemple : durant huit jours et neuf nuits, sans interruption, ses geôliers le tinrent éveillé de force, en lui perçant continuellement le corps avec des aiguilles et des stylets. Mais quand après ce long supplice on l'interrogea de nouveau : « Croyez-vous donc, répondit-il avec calme, que je me guide par la douleur comme un animal sans raison ? N'espérez pas triompher de moi par de telles armes. Du reste, ce n'est pas en moi que je me confie, c'est dans la grâce de Dieu ».

Condamné enfin au dernier supplice, le P. Ogilvie s'approcha de ses juges pour les remercier et leur donna à tous une poignée de main, comme témoignage de reconnaissante affection. Puis afin de faire constater qu'il mourait uniquement pour la foi, il écouta quelques instants les paroles d'un ministre qui lui promettait la vie, la liberté, d'immenses richesses et la fille de l'évêque protestant en mariage, s'il consentait à embrasser l'hérésie. « C'est donc pour la religion seule que je suis ici ? dit-il à haute voix. — Oui, répondit tout le peuple, et vous pouvez descendre du gibet. Venez à nous, seigneur Ogilvie. — A la bonne heure, reprit le saint martyr, je suis bien aise en vérité de savoir

que je donne ma vie pour la foi ; et j'en donnerais cent autres de bonne volonté si je les avais. — Ne craignez-vous donc pas la mort ? lui dit le ministre. — Pas plus, répondit-il, que vous n'avez peur vous-même d'un bon repas ». Et après avoir embrassé l'exécuteur, il se remit entre ses mains au milieu des gémissements du peuple qui, plein d'admiration pour son courage, empêcha par ses cris qu'on ne le détachât selon l'usage avant son dernier soupir pour lui arracher le cœur et exposer ensuite aux portes de la ville ses membres mutilés et sanglants.

Relatio incarcerationis et martyrii R. P. Joann. Ogilbæi, natione Scoti, descripta ad verbum ex autographo ipsius martyris in carcere exarato in urbe Glascoviensi in Scotia octiduo ante mortem... (Arch. Rom., Necrol. Angl.).[1] — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem.*, *part.* 2, *lib.* 2, *n.* 109, *p.* 200 *seqq.*; *l.* 6, *n.* 119, *p.* 790 *seqq.* — Juvencius, *Histor. Soc. Jesu*, *part.* 5ª, § 9, *p.* 206 *seqq.* — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 280 *seqq.* — Tanner, *Societas Jesu militans*, *p.* 82 *seqq.* — Bartoli, *L'Inghilterra*, *lib.* 1, *c.* 8, *p.* 88. — d'Oultreman, *Tableaux des personnages signalez...*, *p.* 500. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 10ª *mart.*, *p.* 132. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 10ª *mart.*, *p.* 93. — Cruger, *Sacri pulveres Bohemiæ*, 10ª *mart.*, *p.* 446. — Patrignani, *Menol.*, 10 *marzo*, *p.* 69. — *Menolog. sanctor. et viror. illust.*, 10ª *mart.*, *p.* 42. — *Menol. S. J. (allemand)*, 10 *mertz*, *p.* 22. — Nieremberg, *Varones ilustres*, 2ᵉ *édit.*, *t.* 6, *p.* 151-173. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 5, *p.* 1874, 1875. — Oliver, *Collections*, *p.* 34. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 483. — de Backer, *Biblioth.*, 1ère *édit.*, *t.* 1, *p.* 524. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 2, *p.* 103. — P. Mich. Bonbardi, *Undeni Græcenses academici suo sanguine purpurati*, *p.* 1.

[1] N. B. — Cette relation devait être remise au P. Aquaviva, Général de la Compagnie. Le martyr de Jésus-Christ commençait ainsi :

Adm. Rde Pater in Christo,
Pax Christi.

Amantissime, cordatissime senex, et post Christum et cœlestes cordis mei

dulcissime amor; supplicia terribilia sunt, torturæ acerbæ ; Paternitatis tuæ caritatis erit pro me orare, ut pro invictissimo Jesu generosissime occumbam. Christus te triariorum suorum expertissimum imperatorem in Ecclesiæ suæ munimen conservet.

Adm. R^æ P^is V^æ in X_0 servulus et indignissimus filiolus.

JOANNES OGILBÆUS.

Vient ensuite la relation, — dont la dernière partie, racontant les suprêmes souffrances et le supplice du martyr, « *continuata (fuit) per concaptivos ejus in exilium missos qui ejus martyrio interfuerunt* ».

---

* Le dixième jour de mars de l'an 1633, mourut dans la mission anglaise le P. SAVIN CHAMBERS, né de parents hérétiques. Après de brillantes études, il avait obtenu le degré de maître ès-arts à l'université d'Oxford et jouissait de la réputation d'un très habile argumentateur. Converti au catholicisme parce que les bases de la religion protestante lui avaient paru mal appuyées en beaucoup de points, il eut à subir de violentes persécutions. Il fut déféré aux tribunaux, jeté en prison et enfin obligé de s'exiler sur le continent. A Paris, où il s'était retiré, il entra dans la Compagnie et presque aussitôt après, avant même la fin de son noviciat, fut placé par le P. Robert Persons à la tête du collège anglais, fondé récemment à Eu par le duc Henri de Guise. A la mort de ce prince, le collège ayant cessé d'exister, le P. Chambers fut envoyé à Dôle, où il occupa les chaires de philosophie et de théologie morale.

Mais au milieu de ses travaux, sa pensée se reportait souvent vers les catholiques de la Grande-Bretagne ; il était consumé du désir d'aller à leur secours et, s'il le fallait, de donner sa vie pour eux. Voici quelques extraits de la lettre toute brûlante de la

flamme apostolique qu'il écrivit au Père Général Claude Aquaviva pour obtenir cette glorieuse mission.... « Seize années ont passé depuis que pour la première fois je me suis ouvert de mes désirs à Votre Paternité. Elle a bien voulu les louer, tout en me disant de prendre patience et de faire en attendant d'amples provisions de science et de vertu. Je me suis conformé à ses ordres ; à d'autres de dire si j'ai bien profité de mon temps. Mais ce que je sais, ce que je sens, je le déclare à Votre Paternité, c'est que mes désirs ont grandi. Je suis également prêt, selon le bon plaisir de Dieu, ou à mourir pour défendre notre sainte foi, ou à vivre pour cultiver cette vigne désolée. Que Votre Paternité commande ; et à l'instant même, sans attendre de viatique, sans m'inquiéter si je trouverai une embarcation, je pars pour l'Angleterre. Mille dangers et travaux m'y attendent ; qu'importe ? Ma résolution est arrêtée ; je mourrai sur ce champ de combat... ».

En terminant, le généreux enfant de saint Ignace, pour augmenter ses mérites, suppliait le Père Général de lui donner ses ordres au nom de la sainte obéissance. Le P. Aquaviva ne put se refuser à de si vives et nobles instances ; et le P. Chambers, au comble de ses vœux, alla se joindre à ses frères d'armes en Angleterre. Il partagea leurs luttes et leurs travaux pendant près de vingt-cinq ans avec une ardeur que ni l'âge ni les dangers ne purent affaiblir ; et enfin, épuisé de forces, il s'endormit saintement dans la paix du Seigneur, à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Litteræ ad PP. Gener. Cf. Provinc. Aquitan., t. 1, *n.* 12 *(Archiv. Rom.)*. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 731. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 1046. — Foley, *Records, t.* 7, *p.* 127. — Oliver, *Collections, p.* 67.

* Le dixième jour de mars de l'an 1781, mourut à Minsk le P. Michel Korycki, né en Lithuanie. Entré au noviciat à l'âge de seize ans, il fit paraître dès le premier jour un amour et un respect de nos règles qui rappelaient les Louis de Gonzague et les Berchmans. On ne le vit jamais en transgresser une seule, et plus tard, dans les charges de Recteur et de Provincial, il considéra comme son premier devoir d'en maintenir l'observation dans son intégrité. Non moins vive et ardente était sa dévotion à la très sainte Vierge ; poète et orateur, il consacra sa plume et sa langue à célébrer les louanges de l'auguste Mère de Dieu, à propager son culte et à la faire aimer.

La suppression de la Compagnie remplit le P. Korycki d'une douleur inconsolable ; pendant trois jours, il jeûna au pain et à l'eau ; il ne pouvait se rassasier de pleurer celle qu'il avait chérie comme une mère, et dont il avait porté l'aimable joug pendant quarante-trois ans de sa vie. Il demeura fidèle jusqu'au dernier soupir à l'esprit qu'il en avait reçu et, à l'âge de soixante-sept ans, il remit plein de confiance son âme entre les mains de Dieu.

Termanini, *Vita del P. Michele Korycki (Arch. Rom.)*. — Caballero, *Biblioth. Scriptor. S. J., supplem. alterum, p.* 52. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1199. — Feller, *Journal, juin* 1781, *p.* 158.

XI MARS

—

Le onzième jour de mars de l'an 1725, le P. Valentin Quek, ancien Provincial de Pologne, Père spirituel du Collège Romain et deux fois Assistant d'Allemagne, mourut dans la maison professe du Gesù, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans. A toute heure, il était prêt à écouter ses inférieurs et ses pénitents ; et malgré sa vivacité naturelle, il ne laissait jamais apercevoir aucune impatience ou aucun ennui. « C'est là ma mission », répondait-il à ceux qui lui en témoignaient quelque étonnement.

Dans la direction des âmes, il avait soin, toutes les fois qu'il rencontrait des personnes de bonne volonté, de joindre toujours à ses décisions théologiques, l'indication de ce qui lui paraissait le plus conforme aux conseils de la perfection évangélique et au plus grand contentement de Notre-Seigneur. Tant que ses forces le lui permirent, le P. Quek n'omit aucun des exercices ordinaires d'humilité et de mortification publiques des novices. Il y joignait même de très grandes austérités ; après quatre ou cinq heures de sommeil, il se mettait en prière et consacrait encore à s'entretenir avec Dieu tous les moments dont le travail de sa charge lui permettait de disposer.

Patrignani, *Menolog.*, 11 *marzo*, *p.* 82.

* Le onzième jour de mars rappelle le souvenir de deux jeunes religieux, morts l'un et l'autre en odeur de bénédiction, le F. BALTHASAR VAN SUERCK à Malines en 1626, et le F. JEAN HABBERLEI au collège anglais de Liège en 1630.

Le F. BALTHASAR VAN SUERCK, novice Scolastique, était l'un des sept frères de ce nom qui, par un exemple peut-être unique dans nos annales, s'étaient donnés à la Compagnie. Il était entré le dernier de tous ; mais il s'envola le premier au ciel, après cinq mois seulement de noviciat. Comme Stanislas Kostka, il avait hâte d'aller contempler face à face Dieu Notre Seigneur et sa bienheureuse Mère. Atteint de la maladie qui l'emporta dans sa dix-huitième année et ne pouvant plus, à cause de sa faiblesse, payer à la très sainte Vierge le tribut journalier de ses prières, il demanda qu'un de ses frères, qui était avec lui au noviciat, vînt réciter le chapelet auprès de son lit. Dans ses plus violentes douleurs, le F. Balthazar Van Suerck répétait sans cesse l'héroïque prière de saint François Xavier : *Amplius, Domine, amplius !* Il s'éteignit doucement et sans agonie, après avoir prononcé ses vœux de dévotion, à l'heure même où les prêtres allaient monter à l'autel et faire descendre sur son âme le sang de la divine Victime.

Le F. JEAN HABBERLEI, né dans le comté de Norfolk, en Angleterre, faisait sa théologie à Liège et donnait à sa Province et à la Compagnie les plus belles espérances, lorsqu'il plut à Dieu de le rappeler à lui. La fidélité à toutes les règles, la charité pour ses frères, l'obéissance, étaient ses vertus de prédilection. Le soir du jour où il expira, se sentant lui-même près de sa fin, il conjurait le Père Recteur de lui apporter encore une fois la sainte

communion. Celui-ci ne pensant pas que le dénouement fût si prochain et craignant de fatiguer le malade, lui ordonna, au nom de l'obéissance, de se reposer d'abord un peu de temps. A ce mot d'obéissance, le F. Habberlei inclina la tête ; malgré la fièvre qui le consumait et ne lui avait pas laissé un moment de tranquillité de tout le jour, il s'endormit d'un sommeil paisible et profond. Quand il se réveilla après une heure ou deux, il renouvela sa prière avec plus d'instance, car le temps pressait, disait-il ; et en effet, à peine eut-il reçu le corps du Sauveur et rendu grâces que, le visage rayonnant d'une joie céleste, il exhala doucement son dernier soupir. Il était âgé de vingt-sept ans et en avait passé six dans la Compagnie.

F. Balthasar Van Suerck. — *Necrol. Provinc. flandr.-belg. (Archiv. Rom.)*. — Nadasi, *Ann. dier...*, 11ª *mart.*, *p.* 134.

F. Jean Habberlei. — Cordara, *Histor. Soc.*, *part.* 6ª, *lib.* 16, *n.* 251, *p.* 513. — Foley, *Records, t.* 7, *p.* 325.

---

* Le onzième jour de mars de l'an 1680, un invincible champion de la foi, comme l'appellent à bon droit les Lettres Annuelles de sa Province, le P. Richard Lacey, d'Oxford, mourut de misère et d'épuisement dans les cachots tristement célèbres de Newgate à Londres. Il n'était encore que Scolastique ; mais déjà l'humilité, l'esprit de renoncement, le désir de souffrir pour Notre-Seigneur l'avaient élevé à une très haute perfection. Bien qu'il eût fait à Rome et à Liège de solides études de philosophie et de théologie, il sollicita plusieurs fois la grâce de descendre au degré des Frères

Coadjuteurs ; il se dédommagea du refus des supérieurs en se faisant le serviteur de tous ses frères. La haine qu'il portait à son corps était implacable ; il le tourmentait de toutes manières et semblait ne pouvoir se rassasier de pénitences ; néanmoins nul n'était plus aimable et plus joyeux au temps de la récréation.

Lorsque la persécution se ralluma en Angleterre avec une nouvelle violence, à la suite du fameux complot imaginé par Titus Oates, le P. Richard Lacey ne put s'empêcher de se réjouir à la pensée qu'il trouverait peut-être dans ces épreuves l'occasion de donner sa vie pour sa foi. Les supérieurs le retinrent quelque temps comme malgré lui sur le continent. Enfin ils cédèrent à ses instances, et le généreux soldat de Jésus-Christ, plein de la pensée du martyre qu'avaient déjà souffert plusieurs de ses frères, se hâta de franchir le détroit. A peine avait-il mis le pied sur la côte anglaise, qu'il fut arrêté.

Sommé de prêter le serment d'allégeance, Richard Lacey s'y refusa, sauf sous certaines réserves qui ne furent pas agréées, et comparut à Londres devant le Conseil privé. Là il fut mis en présence de Titus Oates, dénoncé par ce traître comme jésuite et l'un des principaux agents du complot contre la vie du roi, et jeté dans la prison de Newgate. Il y languit cinq mois entiers, enseveli dans un misérable cachot sans air et sans lumière, et même, excepté à ses derniers jours, privé de la visite de ses amis et du médecin.

Mais dans ce délaissement total, les consolations du ciel inondaient son âme. Jamais, écrivait-il au lendemain de son arrestation à Douvres, il n'aurait pu croire qu'il fût si doux de souffrir l'emprisonnement et les chaînes pour le nom de Jésus-Christ. A New-

gate sa joie n'avait fait que grandir ; et des cellules voisines, on l'entendait prier et rendre grâces à Dieu. Cependant ses forces achevèrent de s'épuiser. Dévoré par la fièvre, le P. Richard Lacey tomba dans un délire presque continuel. Pendant que le médecin de la prison, impuissant désormais à le rappeler à la vie, et quelques amis se pressaient autour de lui, il continuait ses invocations à Dieu Notre Seigneur, à la sainte Vierge, aux glorieux martyrs récemment immolés, avec une foi et une piété qui ravissaient les témoins de cette scène ; il priait aussi pour le roi et la prospérité de l'Angleterre ; puis ayant prononcé le nom de Whitehall, *Maison Blanche*, résidence du souverain, il poussa une exclamation qui fit courir une sorte de frémissement parmi les assistants : « Whitehall, s'écria le martyr, tu n'es plus la Maison Blanche ; car tu es rougie du sang des innocents ». Le P. Lacey s'éteignit peu après entre les bras du célèbre P. Édouard Petre, un de ses compagnons de captivité. Il n'était âgé que de trente-deux ans et en avait passé douze dans la Compagnie.

Brevis relatio felicis agonis..., *p.* 81. — Patrignani, *Menolog.*, 11 *marzo, p.* 79. — Foley, *Records, t.* 5, *p.* 256 ; *t.* 7, *p.* 634. — Oliver, *Collections, p.* 128.

XII MARS

—

Le douzième jour de mars de l'an 1637, mourut au Collège Romain le P. Corneille van den Steen, plus connu sous le nom latin de Cornelius a Lapide. Après avoir occupé pendant vingt ans les chaires d'Écriture sainte et d'hébreu au collège de Louvain, il fut appelé à Rome pour continuer les mêmes leçons à l'Université Grégorienne. Dans ses dernières années, il fut retiré de sa classe et, sur l'ordre de l'obéissance, consacra ce qui lui restait de forces à la revision et à la publication de ses célèbres commentaires. A l'exemple des plus illustres savants de la Compagnie, le P. Cornelius a Lapide était avant tout un parfait religieux. On le tenait en si haute réputation de sainteté, que l'on crut devoir lui assigner une sépulture à part, pour le distinguer un jour de ses compagnons, lorsqu'on procéderait, comme on l'espérait, au procès de sa béatification.

La vie du P. Cornelius a Lapide est à peu près tout entière dans ses ouvrages; plusieurs de ses préfaces ou de ses conclusions, écrites avec la vieille simplicité des âges de foi, font admirablement connaître les plus intimes sentiments de son âme. « Depuis plus de trente ans, dit-il dans l'épilogue du commentaire sur les grands prophètes, depuis plus de trente ans, ô saints prophètes, je souf-

fre pour l'amour de vous le martyre incessant d'étudier et d'écrire. Il ne me reste plus, après avoir donné toutes les forces de mon corps et de mon âme, que de vous donner encore mon sang (puissiez-vous m'obtenir cette grâce !) pour défendre et confesser la sainte parole de mon Dieu ».

Et dans la préface du même livre, s'adressant à la Très Sainte Trinité : « Vous savez, dit-il, que tous mes travaux, toutes mes études, tout ce que j'ai pu acquérir de science, vous a été consacré. Je n'ai jamais eu d'autre but dans mes fatigues, mes souffrances et toute ma vie, que de vous offrir un culte perpétuel de louange. Dès mon enfance vous avez éclairé mon âme d'une lumière qui ne me permettait d'aimer, de chercher et d'estimer que vous ; tout le reste était pour moi fragile, vide, fugitif et sans aucun prix. J'ai recherché le silence et la retraite, pleine de délices pour moi, et non sans quelque fruit pour les autres ; marchant sur les pas de Basile et de Grégoire et trouvant dans Rome cette sainte Bethléem, que Jérôme allait chercher au fond de l'orient. Et maintenant, après avoir rempli l'office de Marthe dans ma jeunesse, j'aime avec passion dans ma vieillesse la vie et le saint repos de Marie, pensant à la brièveté de mes jours, à mon Dieu, à l'éternité, et recevant aux pieds de Jésus les paroles de vie pour les répandre ensuite dans les âmes ». Ce grand serviteur de Dieu mourut dans la soixante-et-onzième année de son âge et la quarante-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie, plein d'une douce joie à la pensée que sa cendre allait se mêler à celle de tant de martyrs et de saints qui reposent dans la ville éternelle.

Necrolog. Provinc. flandr.-belgic. — Cornelius a Lapide, *Commentaria in quatuor Prophetas majores, init. præfat. et sub finem operis.* — So-

TUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 157. — PATRIGNANI, *Menol.*, 12 *marzo*, *p.* 87. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 12ª *mart.*, *p.* 97. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1511. — TERWECOREN, *Précis historiques*, 1857, *p.* 610-614 *et* 631-645. — PAQUOT, *Mémoires pour servir à l'histoire littéraire...*, *t.* 7, *p.* 335.

---

* Le douzième jour de mars de l'an 1604, mourut à Saint-Omer le F. RAOUL EMERSON, l'un des trois premiers Frères Coadjuteurs anglais qui s'enrôlèrent sous la bannière de saint Ignace. C'était un religieux d'une grande vertu, d'un courage à toute épreuve, et qui mérite à bon droit, écrit le P. Tanner, d'avoir sa place dans la galerie de nos hommes apostoliques. Lorsque le Souverain Pontife Grégoire XIII, à la demande du docteur Allen, envoya de Rome au secours des catholiques anglais une légion de missionnaires, entre lesquels on remarquait les P. Edmond Campion et Robert Persons, le F. Raoul fut désigné pour accompagner le P. Campion et, pendant une année entière, jnsqu'à l'emprisonnement du glorieux martyr, il ne le quitta pour ainsi dire pas un moment, partageant ses fatigues et ses dangers. Il rejoignit alors le P. Robert Persons, qui était à Rouen, et se mit à sa disposition.

Celui-ci lui confia une mission semblable auprès des PP. William Creighton et William Weston, qui allaient tenter une expédition apostolique en Écosse et en Angleterre, et le généreux Frère s'en acquitta avec le même dévouement. Il était, selon les circonstances, le compagnon de voyage des deux Pères ou leur serviteur et leur valet. Il remplissait tous les rôles avec une aisance parfaite et un joyeux entrain. Il avait fait à Dieu et à la Compagnie le complet abandon de son repos et de sa vie. Dans ses lettres

au Père Général, le B. Campion l'appelait familièrement son petit homme, à cause de l'exiguité de sa taille ; mais dans ce corps de chétive apparence, vivait une âme grande et vaillante.

Enfin le F. Emerson reçut de sa générosité la plus précieuse des récompenses. Surpris pendant qu'il portait des livres de religion, il fut jeté ou plutôt enseveli dans un cachot, où il demeura une année entière sans qu'on pût découvrir sa trace. Il n'en sortit que pour être promené vingt ans de suite de prison en prison, à Newgate, au château de Wisbeach, etc., partout, tant que ses forces le lui permirent, il se fit le serviteur de ses compagnons de captivité. A l'avènement du roi Jacques I[er], ses chaînes furent brisées ; mais il dut prendre le chemin de l'exil et se retira au collège de Saint-Omer. C'est là qu'après tant de vicissitudes et de souffrances, le serviteur de Dieu trouva enfin quelque repos et acheva de se sanctifier dans la patience et la prière. Le F. Emerson mourut à l'âge de cinquante-trois ans, dont il avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Soc.*, *part.* 5[a], *lib.* 13, *n.* 41, *p.* 156. — Morus, *Histor. Provinc. Angl.*, *lib.* 1, *n.* 31, *p.* 31. — Tanner, *Societas Jesu apostolor. imitatrix*, *p.* 399. — Patrignani, *Menol.*, 12 *marzo*, *p.* 85. — Drews, *Fasti*, 12[a] *mart.*, *p.* 96. — Foley, *Records*, *t.* 3, *p.* 17-37 ; *t.* 7, *p.* 225.

---

* Le douzième jour de mars de l'an 1608, mourut à Radlin, près de Kalisch en Pologne, le P. Jean Wuchalski, né à Lemberg. Il avait fait son noviciat et ses études à Rome. De retour dans son pays, il fut appliqué d'abord à l'enseignement et à la prédication.

Chargé ensuite de fonder le collège de Kalisch, il se heurta à des difficultés de toute nature. Le peuple et la noblesse se montraient également hostiles au projet ; les rumeurs les plus odieuses et les plus absurdes étaient répandues de tous côtés contre la Compagnie. Par sa prudence, sa patience, sa douce fermeté, le P. Wuchalski triompha de tous les obstacles et eut la gloire de conduire l'entreprise à bon terme.

Entre toutes les vertus, la douceur et l'humilité lui étaient particulièrement chères. Il ne gardait aucun souvenir pénible des plus mortifiantes injures ; et comme on le raconte d'autres serviteurs de Dieu, le plus sûr moyen d'obtenir de lui des faveurs, c'était de lui manquer en quelque chose. C'est dans le commerce habituel avec Dieu, ajoute le P. Jouvancy, que le P. Wuchalski puisait cette inaltérable mansuétude ; il consacrait chaque jour plusieurs heures à l'oraison. Les choses du ciel avaient seules de l'attrait pour lui ; à moins de graves raisons de devoir ou d'obéissance, il n'ouvrait jamais un livre profane.

Surpris par une attaque de paralysie à Radlin, résidence de l'évêque de Posen, dont il était le conseiller et l'ami, celui-ci se refusa absolument à ce qu'on le transportât au collège de Kalisch, et le fit traiter par ses propres médecins ; et lorsque après trois mois des soins les plus assidus le P. Wuchalski eut rendu le dernier soupir, le prélat voulait le faire placer dans le tombeau qu'il avait préparé pour lui-même ; c'est à grand'peine que les frères du défunt obtinrent de ramener sa dépouille au collège pour lui donner une sépulture plus conforme à la modestie religieuse. Le P. Wuchalski était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ., part.* 5, *lib.* 25, *n.* 2, *p.* 852. — *Litteræ ann. Soc., ann.* 1608, *p.* 681. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 511. — Patrignani, *Menol.*, 8 *marzo, p.* 56. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 8, *p.* 1225.

---

* Le douzième jour de mars de l'an 1788, mourut dans la maison de campagne du collège de Dünabourg le P. Antoine Bortkiewicz, né en Livonie, « homme véritablement apostolique », dit l'auteur de sa notice. Son unique joie en ce monde paraissait être de se dépenser pour les âmes, d'enseigner les éléments de la doctrine chrétienne aux simples et aux ignorants, d'annoncer au peuple la parole de Dieu, d'absoudre les pécheurs au tribunal de la pénitence, et de préparer les mourants à paraître devant Dieu. Si humble ou pénible que fût son ministère, jamais il ne fit entendre une plainte, ne donna un signe d'ennui. Ses autres vertus étaient dignes de son zèle : son obéissance, sa pauvreté, sa rigoureuse mortification, sa modestie lui avaient partout concilié l'amour et la vénération des fidèles.

Une épreuve terrible mit en lumière sa profonde humilité. Quelqu'un l'avait chargé faussement d'une accusation atroce ; le P. Bortkiewicz ne fit rien pour se justifier et se contenta de dire en parlant de son calomniateur : « Que Dieu lui pardonne » ! Ce saint religieux mourut à l'âge de cinquante-huit ans ; il en avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Summar. vit. defunctor. Duneburgi ab ann. 1758 *(E ms. Provinc. Galic.).*

XIII MARS

—

* Le treizième jour de mars de l'an 1696, mourut au collège de Przemysl, dans la Province de Pologne, le P. Paul Kostanecki, modèle des hommes apostoliques. Il aspirait à se dépenser dans les missions les plus abandonnées, les plus fécondes en travaux et en souffrances. Ses vœux furent libéralement exaucés. Dix années entières il évangélisa les populations de la Valachie, de la Moldavie et de la Turquie, avec d'incroyables fatigues. Jeté en prison par les Turcs et étroitement enchaîné pendant plusieurs mois, ses pieds se couvrirent de plaies ; en même temps, il était soumis aux plus dures privations : la compassion d'un juif l'empêcha seule de mourir de faim. Mais, au milieu de ces épreuves, son âme surabondait de consolation ; il était prêt à livrer sa tête au cimeterre pour le nom de Jésus-Christ.

Quand ses liens furent brisés, il ne se consola de la perte de ses espérances que par la pensée de pouvoir travailler encore à la gloire de Dieu et au salut des âmes, et peut-être de conquérir un jour la glorieuse palme qui venait de lui échapper. C'était là en effet son unique ambition en ce monde. Avec l'autorisation du P. Ignace Diertins, Visiteur de la Province de Pologne, le P. Kostanecki avait pris les trois engagements suivants, dans lesquels il

se dépeint tout entier : « 1° Demander tous les jours la grâce du martyre ; 2° m'offrir aux supérieurs immédiats pour toute corvée en remplacement de mes frères, surtout pour servir les malades en temps de peste ; 3° abandonner à Dieu tous mes mérites, et rester ici-bas, même avec l'incertitude de mon salut, aussi longtemps qu'il plaira à la divine Majesté ». Ce généreux fils de saint Ignace mourut à l'âge de cinquante-six ans, dont il avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

---

* Le treizième jour de mars de l'an 1754, mourut au collège de Luzk, dans la Province de Pologne, le F. Casimir Ukowski. Nos annales n'ont guère gardé de ce fidèle serviteur de Dieu que le souvenir de son admirable constance à solliciter son admission dans la Compagnie parmi les Frères Coadjuteurs. Il était d'une noble famille et avait longtemps exercé des emplois considérables auprès de plusieurs grands seigneurs du royaume. Pressé par le désir de se consacrer à Dieu sans réserve, il se démit de ses fonctions et alla frapper à la porte du noviciat de Cracovie. Son âge n'ayant pas permis de l'admettre, Casimir Ukowski sollicita du moins la faveur de pouvoir passer le reste de ses jours dans une maison de la Compagnie, occupé aux offices domestiques. Et l'on vit en effet deux années entières cet homme du monde vaquer aux plus humbles travaux des serviteurs à gages dans notre collège de Brest en Pologne.

Cependant ses désirs d'entrer plus avant dans la famille de saint Ignace étaient toujours vivants ; avec une respectueuse insistance, il revint à la charge. Les supérieurs se laissèrent enfin toucher et lui permirent de revêtir l'habit de la Compagnie ; et c'est sous cette livrée bénie, si ardemment désirée, que le serviteur de Dieu, après avoir achevé son noviciat et prononcé ses vœux, eut le bonheur de rendre le dernier soupir.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Arch. Rom.).

XIV MARS

—

Le quatorzième jour de mars, moururent des suites de leurs fatigues et de leurs souffrances dans les missions d'Angleterre, les PP. Gervais Pole en 1641, Richard Banks en 1643, et Charles Prichard en 1680.

Le P. Pole, âgé de soixante-dix ans, dont il avait passé trente-cinq dans la Compagnie, avait la réputation d'un des plus habiles chasseurs d'âmes de toute l'Angleterre. On disait de lui qu'il apprenait de Dieu même, dans la prière, à laquelle il consacrait trois ou quatre heures chaque jour, l'art de gagner les pécheurs et les hérétiques à Jésus-Christ.

Le P. Banks avait rudement exercé, dans sa jeunesse, la patience et la charité des Pères du collège anglais de Rome. Mais au milieu même des troubles qu'il avait excités, son âme naturellement généreuse, ne put résister à un dévouement aussi surnaturel que celui de ses maîtres ; il se donna tout entier à la Compagnie. Quarante-quatre années de missions, couronnées par une dure captivité, lui préparèrent une mort précieuse devant Dieu. Il expira dans la ville de Gand, à l'âge de soixante-quatorze ans, dont il avait passé quarante-six en religion.

Le P. Prichard avait travaillé pendant seize ans à la conversion

du pays de Galles, lorsqu'il fut accusé d'avoir voulu assassiner le roi Charles II au milieu de Londres, où il n'était jamais allé; une magnifique récompense fut promise à qui le livrerait. Des espions et des soldats fouillèrent, durant dix-huit mois, toutes les maisons des catholiques pour le découvrir. Il lui fallait demeurer comme enseveli dans une étroite cachette d'où il pouvait à peine sortir la nuit pour administrer quelques mourants. Dans une de ces courses au milieu des ténèbres, il fit une chute qui acheva de briser ses forces. Il mourut peu après, à l'âge de quarante-trois ans, dont il avait passé dix-sept dans la Compagnie; son hôte fut obligé de l'ensevelir secrètement dans son jardin, pour ne pas s'exposer lui-même à la confiscation de ses biens et à la mort sur l'échafaud.

P. Gervais Pole. — Foley, *Records*, *t.* 2, *p.* 289 ; *t.* 7, *p.* 611. — Oliver, *Collections*, *p.* 172.

P. Richard Banks. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 30. — Oliver, *Collections*, *p.* 49.

P. Charles Prichard. — *Brevis Relatio...*, *p.* 84. — Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 875 ; *t.* 7, *p.* 633. — Oliver, *Collections*, *p.* 176.

---

* Le quatorzième jour de mars de l'an 1823, mourut à Ferrare, pendant ses études de philosophie, le F. Joseph Odachowski, polonais. Il se disposait à entrer au noviciat, lorsque les Pères furent chassés par l'ukase impérial de 1820. Sans hésiter, Joseph Odachowski résolut d'aller chercher jusqu'en Italie la grâce qui lui était refusée dans son pays. Disposant à peine de quelques

pièces de monnaie pour ce long voyage, et trouvant que c'était encore trop, il en fit le sacrifice à saint Antoine de Padoue, auquel il avait une très grande dévotion, et riche seulement de sa confiance en Dieu, se mit en route à pied, sans aucune ressource humaine. A la frontière russe, les cosaques qui gardaient le passage l'arrêtèrent; à défaut de passeport il leur présenta bravement son diplôme de congréganiste ; et ces hommes, d'ordinaire si farouches, le laissèrent continuer son chemin.

Il arriva au noviciat de Reggio avec la ferme détermination d'être un saint. Au témoignage unanime de ceux qui vécurent avec lui, le F. Odachowski tint parole. Toutes les vertus d'un novice et d'un scolastique de la Compagnie brillèrent en lui d'un éclat peu commun. Il semblait mort à la nature et ne vivait que pour Dieu et le ciel ; les entretiens frivoles lui étaient à charge: « Que nous importe ceci et cela » ? disait-il. Sa joie était de parler du Sacré Cœur de Jésus et de la sainte Vierge. L'annonce de sa mort prochaine le fit tressaillir d'allégresse. Peu d'heures avant d'expirer, il demanda le saint viatique. A peine eut-il reçu le corps du Sauveur, qu'il entra en agonie ; il rendit quelque temps après le dernier soupir, entouré de ses frères, qui ne pouvaient se lasser de contempler ce visage de prédestiné, et disaient ensuite : « C'était un saint ». Le F. Odachowski était âgé de vingt-trois ans, il en avait passé trois dans la Compagnie.

Lettre du P. Pietro Rigoletti, « *Ferrara*, 15 *marzo* 1823 » *(Archiv. Rom.).*

XV MARS

—

* Le quinzième jour de mars de l'an 1667, mourut à Bruxelles le F. Henri Paschasy, Coadjuteur temporel, né dans un petit village du Luxembourg. Il fut successivement cuisinier, infirmier, compagnon des Pères qui étaient aumôniers militaires dans les armées catholiques. Il se montra partout un modèle de ferveur et de charité, ennemi de ses aises, pieux, modeste, obéissant. Le premier esprit de la Compagnie, disait-on, revivait en lui ; dans les camps comme à la ville, il était appelé le saint Frère. Les trois dernières années de sa vie, le F. Paschasy fut en proie, presque sans repos, aux cruelles douleurs de la goutte ; mais, dit son biographe, il se montra fort dans la maladie comme il avait été fervent dans la santé. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Levens... van... Broeders coadjuteurs..., 15 *meert*, *p.* 150.

---

* Le quinzième jour de mars de l'an 1724, mourut à Dünabourg le P. Jacques Giecewicz, zélé missionnaire de la Livonie. Lorsqu'il

eut rendu le dernier soupir, ses notes intimes révélèrent le secret des grandes vertus qu'on avait admirées durant sa vie et qui l'avaient mis en renom de sainteté. Voici quelques-unes des résolutions dont il avait fait sa règle de conduite : « Choisir toujours le plus parfait. Plutôt que de violer de propos délibéré la moindre de nos règles ou des recommandations des supérieurs, être prêt à endurer les tourments de l'enfer. Servir Dieu dans la religion comme une bête de somme. Chercher une mortification continuelle en toute chose... ».

Ces belles et fortes résolutions n'étaient pas demeurées lettre morte. En effet, dit l'auteur de son éloge, la vie du P. Giecewicz était celle d'un ange plutôt que d'un homme, par le zèle, l'union à Dieu, la pureté de conscience et une promptitude merveilleuse à se porter à tous les ordres de l'obéissance. Aussi c'était une opinion reçue dans la Province que Dieu Notre-Seigneur l'avait favorisé de plusieurs grâces extraordinaires, telles qu'il en accorde à ses serviteurs les plus privilégiés. Le P. Giecewicz était revenu à Dünabourg pour s'y reposer de ses fatigues dans les Exercices de notre bienheureux Père ; il annonça qu'il ne retournerait plus au travail ; et en effet, peu de jours après, pendant sa retraite elle-même, il s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de cinquante-et-un ans, dont il avait passé trente-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 231.

XVI MARS

—

* Le seizième jour de mars de l'an 1650, mourut à Anvers le P. Jean Ryser, d'Amsterdam. Il avait puisé dans les traditions et les exemples de sa famille un inébranlable attachement à la foi. Ses grands-parents, en haine de leur fidélité à l'Église romaine, avaient été dépouillés de leurs biens et, comme on le raconte de quelques chrétiens aux siècles des persécutions, abandonnés sur un navire sans voiles et sans rames, à la merci des flots. Lui-même, à l'âge de cinq ans, avait dû suivre sa mère en exil.

Devenu religieux de la Compagnie, Jean Ryser se consacra aux missions de Hollande. Il y affronta d'extrêmes fatigues et souvent de très graves périls. Au témoignage d'un historien, plusieurs ouvriers apostoliques auraient eu peine à soutenir les travaux dont il portait seul le poids à Harlem, Amsterdam, Utrecht et en d'autres cités. Souvent après s'être épuisé tout le jour, il passait la nuit entière en oraison, ou se contentait de quelques heures de sommeil sur la terre et tout habillé. Un jour un misérable déchargea deux fois son arme à bout portant sur lui sans l'atteindre. On racontait des grâces extraordinaires obtenues par ses prières ou au contact d'objets qui lui avaient appartenu. Ce grand serviteur de Dieu, après quarante années d'un laborieux et fécond apostolat,

était revenu à Anvers, où il avait rempli autrefois la charge de Vice-Recteur du collège, lorsqu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie et mourut très saintement à l'âge de soixante-seize ans, dont il avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1650, *p.* 179. — *Soc. Jesu in Neerlandia Histor. Compend.*, *p.* 17. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 497. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 16a *mart.*, *p.* 148. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1700. — *Ménol. holland.*, 16 *mars.*

---

* Le seizième jour de mars de l'an 1809, mourut à Polotsk le P. MATTHIEU JURAHA, livonien, modèle, ou plutôt, dit l'auteur de sa notice, merveille de patience. Il venait de recevoir les ordres sacrés et de commencer l'exercice du zèle apostolique, quand parut le bref de Clément XIV qui supprimait la Compagnie. Obligé de rentrer dans le monde, il continua néanmoins de s'occuper du ministère des âmes et, pendant plus de vingt ans, remplit les fonctions de curé dans une paroisse de campagne, avec un dévouement et une charité qui lui gagnèrent la vénération et l'amour de tous ceux qui lui étaient confiés. Mais toujours il désirait revêtir de nouveau les livrées des enfants de saint Ignace ; et à l'âge de plus de soixante ans, s'arrachant à tout ce qui pouvait le retenir, il alla frapper à la porte du noviciat de Dünabourg et la franchit avec des transports de joie qu'il laissait éclater de la manière la plus touchante.

Dès qu'il eut terminé les exercices de la grande retraite, le P. Juraha rentra avec une ardeur renouvelée dans la carrière

apostolique. Une maladie contagieuse désolait alors la Livonie et les pays environnants. Le péril ne fit qu'enflammer son zèle ; il se dévoua sans réserve au service des victimes du fléau, leur prodiguant avec le même empressement les secours de l'âme et ceux du corps. Il fut frappé à son tour ; le mal, dégénérant en cancer, s'étendit peu à peu et lui rongea avec des douleurs inexprimables la bouche et la gorge. Un habile médecin de l'université de Vilna entreprit de le guérir, et pour être mieux à même de le traiter, lui offrit de l'emmener à Vilna. Le malade s'y refusa : « Non, non, répondit-il avec simplicité, j'aime mieux être soigné et, s'il le faut, mourir au milieu de mes frères ». Son héroïque désir fut exaucé. Après un long martyre, supporté avec un invincible courage, il expira saintement, plein de joie et de confiance, au moment même où l'on terminait auprès de lui les prières de la recommandation de l'âme. Il était dans la soixante-cinquième année de son âge et la quarante-cinquième depuis sa première entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. in Colleg. Polocensi 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

XVII MARS

—

Le dix-septième jour de mars de l'an 1722, mourut à Nieswiez, en Pologne, le P. Adalbert Dzieniszewski, religieux d'une très haute sainteté. Il avait un rare talent pour détacher de l'amour des choses créées les âmes de ses inférieurs et les attacher uniquement à Jésus-Christ. Cet amour de Notre Seigneur était sa dévotion de choix ; il l'avait puisée dans la méditation continuelle des mystères de la passion et du crucifiement, sur l'invitation du Sauveur lui-même, qui lui avait offert ses plaies pour asile. Il ne fallut pas au saint religieux un refuge moins assuré contre les tentations horribles auxquelles il fut comme abandonné, sans trève ni repos durant trente ans. A l'exemple de saint François d'Assise et de saint Benoît, le P. Dzieniszewski tantôt se roulait au milieu des neiges et des épines, tantôt appliquait sur sa chair des charbons ardents ou se brûlait à la flamme d'une bougie ; il marchait continuellement couvert des pieds à la tête de chaînes de fer, prenait à peine quelques heures de repos sur la terre nue et se flagellait plusieurs fois par jour.

Mais au dehors tout était si admirablement réglé dans sa conduite, que nul ne soupçonnait la violence de ses luttes intimes. Sa charité brillait surtout d'un admirable éclat. Elle embrassait toutes

les misères corporelles et spirituelles, les morts aussi bien que les vivants. Il en fut récompensé dès cette vie, et par les actions de grâces des âmes qu'il délivrait du purgatoire, et par les bénédictions temporelles que Dieu répandait sur les collèges confiés à ses soins. On raconte qu'un jour, la très sainte Vierge, pour prix de sa miséricorde envers les pauvres, daigna lui dire : « Adalbert, partout où tu seras, on ne manquera jamais de pain ». Le P. Dzieniszewski mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie,

---

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 17 *marzo*, *p.* 125. — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 198.

---

* Le dix-septième jour de mars de l'an 1663, mourut à Mons le P. Pierre Pennequin, de Lille, également insigne par sa science, sa vertu et sa prudence dans le gouvernement de ses frères. Dieu l'avait favorisé d'une grâce particulière pour diriger les âmes et leur inspirer l'amour de la vie parfaite dans la religion ou d'une piété véritablement sérieuse dans le monde.

Le P. Pierre Pennequin devait sa vocation à une circonstance assez extraordinaire. Il avait un frère dont le plus ardent désir était de s'enrôler sous le drapeau de saint Ignace, mais qui fut emporté par une mort prématurée avant d'avoir pu le réaliser. Un Père de la Compagnie avait assisté le jeune homme à ses derniers moments. Le voyant près d'expirer, il lui avait demandé familièrement ce qu'il laissait en héritage à son frère Pierre : « La crainte de

Dieu, répondit le moribond, et ma vocation ». Or dans ce temps-là même, Pierre Pennequin, cédant à des vues humaines plutôt que surnaturelles, nourrissait secrètement la pensée d'entrer dans l'Ordre de saint Dominique. La parole de son frère mourant le pénétra jusqu'au fond du cœur ; il réfléchit plus mûrement et, changeant de dessein, embrassa la règle de saint Ignace. Cinquante-sept années entières, il porta ce joug béni, dont il ne cessa de remercier Dieu ; et les mains chargées de mérites, il s'endormit pieusement dans la paix du Seigneur à l'âge de soixante-quinze ans.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 691. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 473.

---

* Le dix-septième jour de mars de l'an 1681, mourut dans les prisons de Stafford le P. William Atkins, l'une des plus héroïques victimes de la conspiration de Titus Oates. Il s'était dépensé pendant plus de quarante ans avec un zèle admirable au service des âmes ; puis les infirmités, suite de la fatigue, l'avaient arraché à ses missions. Perclus de tous ses membres, sourd et la langue paralysée, il gisait sans mouvement sur sa couche et n'attendait plus que le prochain appel de Dieu. C'est alors que, dans un inconcevable accès de haine contre les religieux de la Compagnie, Titus Oates ne craignit pas d'accuser le P. William Atkins de conspirer contre la sûreté de l'État et d'exciter le peuple à la révolte. Les poursuivants envahirent la maison où l'homme de Dieu avait trouvé un asile à Wolverhampton, l'arrachèrent de son lit avec

une violence brutale, le traînèrent à Stafford, à onze milles de là, et le jetèrent dans un cachot.

Bientôt le vieillard impotent et presque octogénaire fut traduit devant la cour d'assises et, sur l'attestation de plusieurs témoins affirmant qu'il avait exercé les fonctions sacerdotales, condamné à être pendu et mis en quartiers par la main du bourreau. Sa surdité ne lui ayant pas permis d'entendre le juge, celui qui l'assistait se pencha à son oreille et, de toute la force de sa voix, lui répéta la sentence. On vit alors le visage du confesseur de Jésus-Christ s'éclairer d'une douce joie. Par une espèce de prodige, sa langue se délia et il prononça ces mots d'une manière distincte : « Très noble juge, je vous présente mes plus vives actions de grâces ». Cependant, soit compassion, soit crainte de soulever l'indignation de la foule, les persécuteurs n'osèrent pas faire exécuter la sentence. Le P. Atkins fut ramené en prison, et c'est là, après une agonie de plus d'une année, qu'il remit son âme entre les mains de Dieu.

Brevis relatio..., *p.* 86. — Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 450 ; *t.* 7, *p.* 21. — Oliver, *Collections*, *p.* 48.

XVIII MARS

—

Le dix-huitième jour de mars de l'an 1620, mourut à Louvain le P. Nicolas De Smidt, né à Anvers, d'une riche famille de négociants. Il avait mené dans sa jeunesse une vie très pure, et sa vertu était sortie victorieuse des plus dangereux assauts. Cependant par une trop vive attache aux joies et aux espérances du monde, il s'était laissé engager dans les liens du mariage, bien qu'il reconnût dès lors sa vocation. Après des amertumes de tout genre, il fallut encore la mort de sa femme et le naufrage de plusieurs de ses vaisseaux pour détacher son âme des biens créés. Mais aussitôt qu'il se fut donné pleinement à Dieu dans la Compagnie, il résolut de devenir un saint et se mit à étudier et à reproduire dans sa conduite les plus beaux exemples de ceux que l'Église a placés sur les autels. Il s'attachait surtout, par le recueillement intérieur, à ne perdre aucune des inspirations de la grâce et à ne rien refuser à Dieu.

Autrefois, dans un de ses voyages de curiosité, il avait été surpris par des brigands, dépouillé de tout, abandonné au milieu d'une forêt aux horreurs de la faim et aux attaques des bêtes fauves, lié si rudement à un arbre avec un de ses compagnons que celui-ci en était mort avant qu'on fût venu les délivrer. A ce

souvenir, le P. De Smidt s'animait d'une sainte émulation ; il voulait souffrir pour Jésus-Christ autant qu'il avait souffert si vainement pour le monde. Jusque dans sa vieillesse, malgré de cruelles infirmités, il fit tous ses voyages à pied et sans accepter jamais aucun soulagement. Il était animé d'une dévotion très tendre envers le sacrement de l'autel et avait instamment demandé la grâce à Notre-Seigneur de ne pas mourir sans avoir encore, le jour où il lui plairait de l'appeler, offert le sacrifice de son corps et de son sang. Il fut exaucé. Le 18 mars, fête de l'archange Gabriel, il venait à peine de célébrer les saints mystères, qu'il fut frappé d'une attaque d'apoplexie, et bientôt après, portant encore le pain de vie dans sa poitrine, il expira saintement. Il était âgé de soixante-huit ans, et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Necrologium Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — *Histor. ms. colleg. Lovan. ad ann.* 1620 *(Arch. Rom.).* — Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 5, *n.* 75, *p.* 249. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 18ª *mart.*, *p.* 149. — Patrignani, *Menol.*, 18 *marzo*, *p.* 129.

---

* Dans le courant du mois de mars de l'année 1656, on ignore quel jour, mourut au collège de Dublin le P. André Rubach, de la Province de Lithuanie. Il avait pendant vingt-cinq ans rempli les offices de ministre et de procureur avec un dévouement et un oubli de lui-même vraiment admirables. Obligé souvent de vivre loin de la communauté dans les terres dont il avait le soin, il profitait de sa solitude pour donner plus libre carrière à son amour de la mortification. Pour nourriture, il se contentait de pain ; il

prenait lui-même sa part des plus durs travaux, les épaules couvertes d'un rude cilice, les reins entourés d'une ceinture de fer ; un acte de charité hâta sa fin.

Dans leurs invasions en Pologne, les Suédois avaient fait prisonnier un de nos Pères. Le P. Rubach mit tout en œuvre pour le délivrer : prières, larmes, promesse de rançon ; mais tout fut inutile. Alors il s'offrit lui-même à prendre la place du captif ; et lorsqu'à force d'instances il vit sa demande agréée, il laissa éclater sa joie d'une manière si touchante qu'elle ravit d'admiration les ennemis eux-mêmes. Ceux-ci le traînèrent à leur suite dans leurs courses à travers la Pologne. Le généreux disciple de Jésus-Christ, épuisé déjà par ses travaux et ses pénitences, ne put résister longtemps à ce surcroît de fatigues et de privations, et transporté du camp des Suédois à notre collège de Lublin, il y rendit saintement le dernier soupir à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 714.

XIX MARS

—

* Le dix-neuvième jour de mars de l'an 1706, au collège de Grodno, mourut dans la quarantième année de son âge et la vingt-troisième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Louis de Bessuy, victime de son dévouement au service des pestiférés. Il était né en Courlande d'une famille française établie dans ce pays. Élevé au milieu de seigneurs hérétiques, il eut à soutenir de leur part les plus terribles assauts pour sa foi. Ils étalaient à ses yeux les charmes de la vie exempte de contrainte et semée de plaisirs que l'on goûte avec Luther, et l'invitaient à se ranger sous une loi si commode. Mais le jeune homme, avec un courage et une sagesse que ses tentateurs eux-mêmes ne pouvaient s'empêcher d'admirer : « Qu'ai-je à faire, leur répondait-il, d'une liberté qui aboutit à un esclavage éternel ? Que m'importent des joies auxquelles succèdent des supplices sans fin » ?

A dix-sept ans, Louis de Bessuy, vainqueur de toutes les séductions, entra dans la Compagnie. Il y mena la vie d'un saint. Depuis le jour où il franchit le seuil du noviciat jusqu'à sa mort, il ne commit pas, assure-t-on, un seul péché véniel de propos délibéré. Il avait consacré à Dieu non seulement toutes ses pensées, ses paroles et ses actions, mais jusqu'à ses moindres mouvements, voulant que tout en lui, sans un moment d'interruption, rendît

louange et amour à la divine Majesté. Pour lui, il avait soif d'immolation. A peine laissait-il passer une heure sans infliger quelque tourment à sa chair. Notre-Seigneur seconda largement ses désirs de souffrances, en permettant qu'il fût en proie aux plus cruelles douleurs de la pierre. Cependant, par une délicatesse de sa providence, toutes les fois que le saint homme devait se livrer aux travaux du ministère apostolique, son mal cessait comme par enchantement.

Le P. de Bessuy avait une grâce particulière pour inspirer aux jeunes gens l'amour de la vertu et les incliner au complet sacrifice d'eux-mêmes dans la vie religieuse. Il semblait lire dans leur conscience et voir à découvert les plus intimes secrets de leur cœur. Frappé du mal qui l'emporta, au chevet de malheureux soldats atteints de la peste, il connut et annonça d'avance le temps de sa mort. En effet, le jour même où Dieu le rappela, il écrivit de sa propre main à sa mère une longue lettre remplie des plus sages conseils. Il la terminait par ces mots : « Ce dernier jour de ma vie, de mon lit de mort ». Cinquante ans plus tard, au témoignage des historiens du P. de Bessuy, ses précieux restes se conservaient encore sans corruption.

Casim. Wierzbicki, S. J., *Vita P. Ludovici de Bessuy*, *Vilnæ*, 1738. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. lithuan. (Arch. Rom.)*. — Poszakowski, *Societas Jesu lithuan.*, *p.* 52. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1413.

---

* Le dix-neuvième jour de mars de l'an 1776, mourut près de Dünabourg le P. Martin Siemaszko, de la Province de Masovie,

admirable modèle des vertus religieuses, et surtout de patience dans de longues et cruelles infirmités. Un jour d'hiver, pendant qu'il donnait une mission de campagne, il avait été appelé auprès d'un malade pour le préparer à la mort. Il y courut aussitôt; mais en traversant un marais, la glace se rompit sous ses pas, et il demeura à demi enseveli dans l'eau, jusqu'à ce que des hommes, attirés par les cris d'un enfant, vinssent le retirer plus mort que vif. A partir de ce moment, il fut condamné à une immobilité presque complète.

Dans ce triste état, qui se prolongea dix-neuf années entières, le P. Siemaszko ne se permit pas un murmure ni une plainte ; il continua même, autant qu'il le pouvait, de travailler au bien des âmes, entendant les confessions, faisant le catéchisme aux enfants. Son corps ne tarda pas à se couvrir de plaies, et dans les plaies s'engendrèrent des vers. Le saint malade assistait avec une sorte d'allégresse à cette destruction anticipée de sa chair ; et comme on le raconte de plusieurs grands serviteurs de Dieu, loin de repousser ces innocents exécuteurs des décrets de la Providence, il les animait à poursuivre et à consommer leur œuvre. Enfin il alla recevoir la récompense de ce douloureux martyre à l'âge de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie.

TERMANINI, *Vita del P. Martino Siemaszko, della Provincia di Masovia (Archiv. Rom.).* — *Compend. vit. defunctor. Duneburgi ab anno* 1758 *(E ms. Arch. Provinc. Galic.).*

XX MARS

—

Le vingtième jour de mars de l'an 1597, mourut à Rome le Père JACQUES TYRIE, issu d'une noble famille d'Écosse, et qui s'était exilé dès sa jeunesse pour échapper aux séductions de l'hérésie. Entré dans la Compagnie à l'âge de vingt ans, il parut, après son noviciat, se relâcher peu à peu de sa première ferveur, négligeant ses exercices de piété pour donner à l'étude le temps qui leur était dû. Mais une nuit, saint Ignace lui apparut pendant son sommeil, et lui dit d'un air grave et attristé : « Jacques, un peu moins de science et un peu plus de piété »! A partir de ce jour, Jacques Tyrie sut allier si parfaitement l'étude de la perfection à celle de la science, qu'après avoir été jugé digne, par ses rares connaissances, de représenter les Provinces de France auprès du P. Aquaviva pour travailler à la composition du *Ratio Studiorum*, il mérita, disent les historiens de sa vie, d'apprendre de la bouche même de Notre-Seigneur le bienheureux moment de sa mort et la gloire à laquelle il était prédestiné. Le P. Tyrie était âgé de cinquante-quatre ans.

Memorabilia quædam de B[æ] memoriæ P. Jacobo Tyrio (Necrol. Provinc. Angl., Arch. Rom.). — Juvencius, *Histor. Societ.*, *part.* 5ª, *lib.* 24, *n.* 32, *p.* 798. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 390. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 20ª *mart.*, *p.* 155. — Drews, *Fasti Soc.*, 20ª *mart.*, *p.* 108. — Patrignani, *Menol.*, 20 *marzo*, *p.* 138. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 299. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 1287. — Oliver, *Collections*, *p.* 39.

---

* Le vingtième jour de mars de l'an 1741, mourut très saintement à Dworzyszcze, maison de campagne du collège de Vilna, le P. André Strzeszewski, âgé de quatre-vingt-huit ans, dont il avait passé soixante-cinq dans la Compagnie. Il avait longtemps enseigné la grammaire à Mscislaw, et son dévouement et toutes ses vertus religieuses n'avaient pas peu contribué à donner du crédit à ce collège récemment fondé. Chargé ensuite de l'administration temporelle de plusieurs domaines ou maisons de campagne, il géra ces biens jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans, avec la sollicitude et le respect que méritent les biens mêmes de Dieu.

Alors, chose étonnante, au lieu de se livrer au repos, le P. Strzeszewski entra dans la carrière apostolique, et jusqu'à la fin de sa vie, il ne cessa de se dépenser au service des âmes, prêchant tous les dimanches et jours de fête, préparant les moribonds à paraître devant Dieu, allant partout où il était appelé, la nuit comme le jour, sans égard à la difficulté des chemins et aux intempéries des saisons, avec l'empressement et le zèle d'un jeune homme. Depuis longtemps du reste, le P. Strzeszewski était habitué à ne tenir nul compte de ses aises. C'était sa coutume invariable de faire ses exercices de piété à genoux et souvent les bras en croix, de prendre son sommeil sur une planche, de se

flageller âprement tous les jours. Une heure avant de rendre le dernier soupir, l'intrépide vieillard essaya encore de se lever pour infliger à sa chair ce tourment quotidien et avoir cette suprême ressemblance avec Jésus dans sa passion.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 796.

XXI MARS

—

Le vingt-et-unième jour de mars, à Grodno, mourut en 1679 le P. Adrien Pikarski, aumônier des troupes polonaises pendant six ans, et prédicateur des rois de Pologne, Jean Casimir, Michel Koributh et Jean III. A la suite des armées, il parcourut tour à tour l'Allemagne, l'Alsace, le Danemark, l'Ukraine et la Moscovie, et partout il fit de nombreuses conversions parmi les hérétiques et les apostats. Mais il se signala surtout en Russie et en Pologne, où il eut le bonheur de ramener à la vraie foi plusieurs évêques et une multitude de prêtres schismatiques. Au milieu des outrages que lui mérita son zèle, il ne permit jamais qu'on le vengeât de ses ennemis. L'apôtre d'un Dieu crucifié ne pouvait, disait-il, suivre d'autres exemples que ceux de son maître ; et quelle que fût la violence des attaques, ajoutait-il, jamais il n'avait eu besoin d'un quart d'heure pour recouvrer la paix la plus entière. Les honneurs seuls auraient été capables de le troubler ; aussi quand pour récompenser les services qu'il avait rendus à l'Église, Casimir et Jean III essayèrent de l'élever à l'épiscopat, le P. Pikarski s'opposa de toutes ses forces à un projet qui aurait déshonoré, disait-il, la croix de Jésus-Christ et sa propre vocation ; et les deux princes furent obligés d'y renoncer. Le P. Pi-

karski mourut à l'âge de soixante-trois ans ; il en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Summar. vit. defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 21 *marzo, p.* 149.

---

* Le vingt-et-unième jour de mars de l'an 1609, au collège de Neuhaus, en Bohême, mourut le P. Théodore Busée, de Nimègue, parent du bienheureux Canisius et le second des trois frères de ce nom qui vécurent dans la Compagnie. Il passa la plus grande partie de sa vie religieuse dans les travaux de l'enseignement. Il eut la gloire de compter Stanislas Kostka parmi ses élèves, et avant sa mort il le vit élevé sur les autels. Plus tard, le souvenir des vertus et des luttes héroïques de ce jeune homme lui servait de stimulant pour exciter ceux qui avaient pris place sur les mêmes bancs, à mépriser les biens qui passent et à s'attacher au seul service du roi éternel ; et nous savons par les annales des premiers collèges d'Autriche que nombre des écoliers et des congréganistes du P. Busée, à l'exemple de leur saint condisciple, renoncèrent au monde et embrassèrent l'humilité et la pauvreté de la croix dans la Compagnie de Jésus.

Non moins puissante était l'influence du serviteur de Dieu sur les hérétiques. Par sa douceur et l'aménité de ses manières, il gagnait leur confiance, s'ouvrait le chemin de leurs cœurs et les ramenait, comme sans effort, au vrai bercail. Un petit cahier trouvé parmi ses notes contenait les signatures d'une centaine

au moins de ces heureux convertis, luthériens ou calvinistes, qui attestaient avec reconnaissance devoir à sa charité leur retour à la vraie foi. En digne enfant de saint Ignace, le P. Théodore Busée professait une sorte de culte pour la vertu d'obéissance : « Nul parmi nous, disait-il souvent, ne vivra heureux et tranquille et ne persévérera dans le service de Notre-Seigneur, s'il ne fait son étude sérieuse et constante de la plus parfaite obéissance ». Comme le bienheureux Stanislas, il avait une dévotion spéciale à sainte Barbe et à sainte Ursule, pour obtenir par leur intercession la grâce d'une bonne mort. Après avoir reçu les sacrements de l'Église et répété plusieurs fois le nom béni de Marie, mère de grâce et de miséricorde, il murmura doucement ces paroles du psaume : *In domum Domini ibimus ;* nous irons dans la maison du Seigneur », et peu après il expira. Il était âgé de soixante-sept ans, et en avait passé quarante-neuf dans la Compagnie.

Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 2ª, *lib.* 5, *n.* 36, *p.* 555. — Socher, *Histor. Provinc. Austr., lib.* 8, *n.* 133, *p.* 358. — *Litter. ann. Soc. Jesu, anno* 1609, *p.* 310. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 27ª *febr., p.* 113. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 41.

---

* Le vingt-et-unième jour de mars de l'an 1616, mourut à Anvers le P. Gérard Florensz, de Gouda en Hollande. C'était, dit l'auteur de son éloge, un religieux infatigable au travail, à l'âme vaillante et élevée, prêt à braver tous les périls et saintement industrieux pour venir en aide aux âmes, les préserver de l'hérésie ou les ramener à la foi. Arrivant un jour dans un village entièrement

composé de protestants, il feignit d'être malade et demanda l'hospitalité au maire ou bourgmestre ; celui-ci l'accueillit avec bienveillance et charité. Le P. Florensz, par ses manières aimables et gracieuses, s'insinua peu à peu dans la confiance de son hôte, dissipa ses préjugés et enfin le gagna tout à fait à la véritable Église, conversion qui fut suivie de celle de tout le village, à l'exception de sept personnes. D'autres fois le missionnaire se transformait en médecin, afin de pouvoir arriver jusque auprès des moribonds et les préparer à paraître devant Dieu.

A ce zèle ardent et intrépide, le P. Florensz joignait une humilité et une charité sans bornes. Une de ses plus grandes joies était d'annoncer la parole de Dieu aux pauvres, de se confondre au milieu d'eux, de leur faire l'aumône, de s'entendre appeler leur père. Dans les collèges, il était la consolation et le commun refuge de tous ses frères ; il aurait voulu se charger lui seul de tous leurs fardeaux et, par une douce et aimable importunité, il les contraignait en quelque sorte à lui abandonner tout ce qu'il y avait de pénible. Ce saint homme mourut emporté par une maladie de peu de jours, à l'âge de quarante-huit ans ; il en avait passé vingt dans la Compagnie.

Histor. (ms.) domus profess. Antuerp. (Arch. Rom.). — NADASI, *Annus dier.*, 21ª *mart.*, *p.* 161. — DREWS, *Fasti,* 21ª *mart.*, *p.* 109. — *Ménol. holland.*, 21 *marts.*

XXII MARS

—

Le vingt-deuxième jour de mars de l'an 1626, à Lublin, mourut le P. Nicolas Jatskowski, polonais. Toutes les œuvres de zèle se partageaient également sa vie, mais surtout les plus pénibles et les plus humbles. Moins elles avaient d'éclat, plus elles semblaient lui plaire. Dans les hôpitaux, les prisons et les plus pauvres cabanes, il goûtait à parler de Dieu les plus douces consolations. Notre-Seigneur lui avait accordé dans un haut degré le don des larmes. A force de pleurer, il en vint, comme notre Bienheureux Père, à être menacé de perdre la vue. Lorsque la peste ravagea la ville et les environs de Lublin, plus de quatre cents malades durent au P. Jatskowski de ne pas mourir de la contagion ou de la faim, et d'autres en beaucoup plus grand nombre lui furent redevables de la vie de l'âme. Mais en se dévouant pour les malheureux, il souffrit lui-même si cruellement des rigueurs du froid que ses mains raidies et contractées ne retrouvèrent plus leur flexibilité première, pendant tout le reste de sa vie. Il mourut à l'âge de cinquante-six ans environ, il en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ.*, *part.* 6ª, *lib.* 11, *n.* 104, *p.* 35.

* Le vingt-deuxième jour de mars de l'an 1668, mourut à Lille le F. Gisler D'Ellencourt, Coadjuteur temporel, né à Béthune. Il avait fait ses humanités et sa philosophie, mais par humilité il sollicita la grâce de servir Notre-Seigneur et la Compagnie dans les offices domestiques. Il fut onze ans portier et quatorze ans compagnon du Père Provincial. Dans l'un et l'autre emploi, il se signala par son esprit de mortification, son amour de la prière, sa dévotion au très Saint Sacrement et à la sainte Vierge et une tendre charité pour les pauvres. La peste s'étant déclarée à Lille, le F. D'Ellencourt obtint à force d'instances de se consacrer au service des malades et, pendant plus de trois mois, leur prodigua ses soins avec un infatigable dévouement, jusqu'au jour où il fut lui-même atteint du fléau. Il succomba peu de temps après, plein de joie de donner sa vie pour ses frères. Il était âgé de cinquante ans et en avait passé trente dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Arch. Rom.).

---

* Le vingt-deuxième jour de mars de l'an 1693, en la fête de la Résurrection de Notre-Seigneur, mourut à Douai, dans la soixante-dix-septième année de son âge et la cinquante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Pierre Wantyer, de Lille. Il avait passé à Douai la plus grande partie de sa vie religieuse, comme professeur de philosophie et d'Écriture sainte, préfet des études et directeur de congrégation. Aux fatigues de l'enseignement, il

aimait à joindre celles du ministère apostolique. Il visitait les prisons, les hôpitaux, les casernes, les corps de garde, instruisant, éloignant les occasions de mal faire, amenant à la fréquentation des sacrements ; on l'appelait le père des pauvres et des soldats.

C'est au foyer de l'amour de Dieu que le P. Wantyer renouvelait sans cesse l'ardeur de son zèle. Il consacrait chaque jour un temps considérable à la prière. Il aurait voulu embraser toutes les âmes du feu qui le consumait : sainte préoccupation, bien digne d'un apôtre, et qui lui inspira son pieux ouvrage *Les raisons qu'ont les hommes d'aimer leur Créateur.*

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.). — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 989. — *Les Auteurs de Lille, p.* 385 *(ms. in-f° de pp.* 419, *Biblioth. de Lille).*

---

* Le vingt-deuxième jour de mars de l'an 1733, mourut au collège académique de Vilna en Lithuanie le P. GEORGES SZPUNGIANSKI, d'abord brillant professeur de rhétorique, ensuite humble missionnaire de la Livonie dans les résidences d'Illukszta et de Dünabourg. Il avait demandé lui-même avec larmes d'aller se dépenser au service de ces populations livrées aux pratiques de la superstition et de l'idolâtrie. Le petit nombre des prêtres et leur ignorance de la langue lettonne firent retomber sur lui presque tout le poids des fatigues ; mais l'abondance des fruits recueillis le récompensa largement de ses peines.

Après plusieurs années de ce laborieux et fécond apostolat, le P. Szpungianski fut rappelé au collège de Vilna et chargé de la classe de philosophie. Il obéit aussitôt non sans un douloureux déchirement et ne se plaignit qu'à Dieu seul du sacrifice qui lui était demandé. Trois années plus tard, au moment où il venait de passer de la chaire de philosophie dans celle de théologie, il fut arrêté par une complète défaillance de ses forces, bientôt suivie d'un mal sans remède. Mais jaloux de travailler jusqu'à la fin, il traduisit du latin en polonais pour les Frères Coadjuteurs le beau livre du P. Pawlowski *Locutio Dei ad cor religiosi ;* puis après avoir rendu grâces à Dieu de sa persévérance dans sa vocation, il expira saintement à l'âge de quarante-et-un ans, dont il avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 810 *et* 963. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1793.

XXIII MARS

—

Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1643, mourut glorieusement à Nangazaqui, dans le supplice de la fosse, le P. ALBERT MENCINSKI, polonais. Sa jeunesse avait eu des traits frappants de ressemblance avec celle de saint Stanislas. Son amour pour la Mère de Dieu, puisé surtout dans la congrégation du collège de Lublin, lui valut des faveurs semblables. Il en écrivit lui-même le catalogue, que nous a conservé pieusement l'auteur de sa vie ; il y notait en première ligne la grâce de sa vocation, que Marie lui avait offerte sous le symbole d'une pomme d'or, et la promesse du martyre qu'il avait reçue à Rome, à l'autel de Notre-Dame della Strada. Ses longs voyages de terre et de mer, de Rome à Coïmbre, de Coïmbre en Pologne, où l'obéissance le rappela alors qu'il allait s'embarquer pour le Japon, puis de Pologne au Brésil, d'où les vents le rejetèrent en Portugal, et enfin du Portugal aux Indes, où il tomba entre les mains des Hollandais hérétiques et souffrit dans l'île de Formose une longue captivité : toutes ces alternatives mériteraient seules le nom de martyre.

A son retour des mers du Brésil, il écrit à ses frères du collège de Cracovie : « Ces épreuves sembleront peut-être à quelques-uns bien amères, mais leur amertume ne diminue pas le désir

de les affronter de nouveau. La vie d'un compagnon de Jésus est de souffrir pour Jésus ». — « Que Votre Révérence, dit-il à un Père de ses amis, demande pour moi et m'obtienne de consumer ma vie dans les travaux, l'accablement, les douleurs, les croix, les flammes et la mort, pour l'amour de Jésus-Christ. Oh ! que je serais heureux si je savais bien souffrir » ! Puis après douze années d'épreuves de ce genre, consacrées à poursuivre cette glorieuse mission du Japon, qui semble fuir devant lui, au moment de l'atteindre enfin, il écrit à sa sœur : « Voici les dernières lettres que vous recevrez de moi, car mon Seigneur m'appelle à la croix. Dans deux ou trois semaines, si mes espérances ne me trompent, je serai entre les mains des bourreaux, sur ce théâtre arrosé du sang des martyrs. J'aperçois déjà des supplices inconnus aux persécuteurs du vieux monde et que la seule rage des démons a pu inventer ; le combat sera rude pour la nature, mais toute ma confiance est en celui qui a daigné souffrir pour moi, dans la protection de ma très sainte Mère et bienfaitrice et dans l'aide de mon glorieux patron François Xavier. Jamais, ce me semble, un avare ou un ambitieux n'a désiré avec tant d'ardeur les richesses et la gloire du monde, que je désire être enchaîné pour mon Sauveur et revêtu de la robe de pourpre teinte dans le sang de l'agneau immaculé, pour confondre Satan, lui arracher des âmes et glorifier mon Seigneur Jésus ».

Durant l'espace de sept mois, le saint martyr fut soumis cent cinq fois au tourment de l'eau, qu'on lui faisait avaler de force et rejeter ensuite avec son sang. Enfin le gouverneur de Nangazaqui, honteux d'être toujours vaincu, le condamna au supplice de la fosse, et ce fut là que le P. Mencinski, après avoir lutté six

jours contre les horreurs de la mort, consomma son sacrifice, l'un des plus longs et des plus glorieux de l'Église du Japon. Il était âgé de quarante-deux ans et en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Druzbicki, *Vita et mors gloriose suscepta R. P. Alberti Mencinski...*, *Metis*, 1858. — de Rhodes, *Breve relatione della gloriosa morte che il P. Antoni Rubino... sofferse... con quattro altri Padri S. J... Roma*, 1652. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 582. — Patrignani, *Menol.*, 23 *marzo*, *p.* 169. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 23[a] *mart.*, *p.* 112. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 23[a] *mart.*, *p.* 166. — *Divers ménologes de la Compagnie.*

---

* Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1624, mourut à Watten, dans la maison du noviciat de la Province anglaise, le P. Thomas Stephenson, glorieux confesseur de la foi sous le règne d'Élisabeth, avant son entrée dans la Compagnie. Il était né d'une famille catholique à Windleston, au diocèse de Durham, et avait fait ses études d'humanités et de théologie à Reims et à Rome. Ordonné prêtre et armé pour la lutte, il fut envoyé en Angleterre par le cardinal Allen et le P. Robert Persons. Déjà, dans le court espace de dix mois, il avait arraché un grand nombre d'âmes à l'hérésie et raffermi une foule de catholiques chancelants dans leur foi, lorsqu'il tomba aux mains des poursuivants et fut jeté dans les cachots de la Tour de Londres. Il y languit une année entière, soumis aux traitements les plus inhumains ; et quand il en fut retiré, à demi mort d'épuisement, en proie à des infirmités précoces, pour être banni à perpétuité du royaume comme un malfaiteur, il

ne put s'empêcher de se plaindre en voyant lui échapper la palme du martyre si ardemment désirée.

Pendant ces longs mois de torture, Thomas Stephenson avait formé le dessein, si l'honneur de verser son sang lui était refusé, de solliciter une place parmi les enfants de la Compagnie. Il tint parole et fut reçu au noviciat de Brünn. Par une faveur dont sa captivité et ses souffrances le rendaient bien digne, il prononça les vœux de religion avant le terme des deux années révolues. De l'école de la perfection, il monta dans les chaires d'enseignement à Prague et Olmütz, il servit ensuite de secrétaire au P. Persons à Rome, et enfin, à sa grande joie, il reprit le chemin de l'Angleterre, dans les commencements du règne de Jacques Ier.

La persécution avait diminué de violence. Pendant près de vingt ans, le P. Stephenson, en dépit de ses infirmités, se dépensa au service des âmes, jusqu'à ce que la ruine totale de ses forces l'obligeât de repasser encore une fois la mer. Il se retira d'abord à Liège, puis à Watten. Lorsqu'il eut reçu les derniers sacrements, le vaillant athlète, dit une relation du temps, voyant la communauté réunie autour de son lit, commença avec une animation extraordinaire à exalter la grâce de sa vocation ; il s'adressa ensuite d'une manière spéciale aux novices et, les invitant à prêter l'oreille aux dernières paroles d'un moribond, les adjura, si jamais il leur venait à l'esprit d'abandonner leur saint état, de traiter cette pensée comme une tentation de l'enfer. Il mourut peu après, à l'âge de soixante-douze ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Soc., part.* 6ª, *lib.* 9, *n.* 104, *p.* 502. — SOCHERUS, *Histor. Provinc. Austr., lib.* 8, *n.* 123, *p.* 355. — MORUS, *Histor. Provinc. anglic., l.* 1, *n.* 17, *p.* 19. — TANNER, *Societ. Jesu apostol. imitatr., p.* 553. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 768. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 23ª *mart., p.* 165. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 1, *n.* 134, *p.* 521 ; *t.* 3, *n.* 79, *p.* 586. — PATRIGNANI, *Menol.*, 23 *marzo, p.* 168. — FOLEY, *Records, t.* 1, *p.* 471 ; *t.* 7, *p.* 739. — OLIVER, *Collections, p.* 198.

---

* Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1703, mourut dans la maison professe de Cracovie le P. JEAN KWIATKIEWICZ, né dans la Petite Pologne, successivement professeur de littérature, de philosophie et de théologie morale, Recteur des collèges de Sandomir et de Jaroslaw, Instructeur des Pères de troisième probation, Préposé de la maison professe ; mais par dessus tout homme de prière, de travail et de mortification. Dans la guerre faite à son corps, il avouait lui-même avoir dépassé les bornes. Tant qu'il eut la force de se servir, il refusa toujours, à l'exemple de saint François Xavier, d'accepter les bons offices de ses frères.

Au milieu des nombreuses et graves occupations qui remplirent toute sa vie, le P. Kwiatkiewicz sut trouver le loisir d'exercer aussi l'apostolat de la plume ; on peut voir dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie* la longue liste de ses œuvres littéraires, historiques, ascétiques et oratoires. Lorsqu'il fut près de rendre le dernier soupir, il pria ceux qui l'assistaient de le descendre de son lit, afin qu'il pût se mettre à genoux et dans cette posture humiliée rendre grâces à Dieu de tant de faveurs dont il avait été comblé. Il expira peu après, à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Arch. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth., p.* 466. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1281.

---

* Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1728, mourut à Polotsk le F. Jacques Klott, Scolastique, d'une noble famille de Samogitie. Pendant ses études à notre collège de Kroze en Lithuanie, il sentit dans son cœur et manifesta bientôt un ardent désir de quitter le monde et d'embrasser la règle de saint Ignace. A cette nouvelle, sa belle-mère, dont ce projet renversait les espérances, le retira du collège et le retint pendant deux ans et demi comme prisonnier dans sa maison. Pour fléchir la constance du jeune enfant, elle mit tout en œuvre, les mauvais traitements et même les coups ; puis la violence étant inutile, elle eut recours aux prières, aux larmes, aux caresses. Jacques Klott, avec la grâce de Dieu, demeura inflexible ; et à dix-sept ans, libre enfin de tous les obstacles, il alla frapper à la porte du noviciat.

Il vécut peu de temps dans la Compagnie ; mais dans ses courtes années, il sut recueillir une riche moisson de mérites, et par sa modestie, sa fidélité à toutes les règles et son angélique pureté, il répandit autour de lui le plus suave parfum d'édification. Peu d'heures avant d'expirer, l'amour de Dieu dont il était embrasé s'exhalait en de tels transports, que son confesseur dut lui recommander d'en modérer l'impétuosité. Le F. Klott mourut à l'âge de vingt-deux ans, cinq ans après son entrée dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 391.

---

* Le vingt-troisième jour de mars de l'an 1749, mourut dans la maison de troisième probation dite de Saint-Raphaël, à Vilna, le P. Joseph Sadowski, fils du châtelain de Brzesc et neveu du général en chef des troupes lithuaniennes. Homme d'étude et de gouvernement, il fut tour à tour professeur de littérature, de philosophie, de théologie et de droit canon, Recteur des collèges de Nieswiez et de Vilna, Préposé de la maison professe, Provincial et enfin Recteur de la maison de troisième probation à Vilna. Le P. Sadowski remplit tant de charges importantes au milieu de souffrances continuelles ; mais le souvenir de la passion de Notre-Seigneur lui communiquait une vigueur surhumaine. Soumis un jour à une opération très douloureuse, il se contenta de tenir ses lèvres collées sur son crucifix, ne fit pas un mouvement, ne poussa pas un cri, pendant que les chirurgiens enfonçaient le fer dans ses chairs vives ; l'un de ces hommes émerveillé ne put s'empêcher de dire qu'il n'avait jamais vu une telle patience. Et cependant le P. Sadowski était embrasé d'un si vif amour pour la croix, qu'il se tourmentait encore lui-même de toute manière. La veille des fêtes de la très sainte Vierge, ses flagellations se prolongeaient parfois une demi-heure entière. Ce véritable disciple de Jésus crucifié fut frappé d'une attaque d'apoplexie le dimanche de la Passion, et peu d'heures après rendit le dernier soupir, à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 739.

XXIV MARS

—

Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1631, mourut à Cracovie, le P. André Lavicky, de la Province de Pologne, député vers le Souverain Pontife Paul V pour la réunion de l'Église Russe à l'Église Romaine, au nom du faux Démétrius, proclamé récemment grand duc de Moscovie. Le P. Lavicky était alors simple coadjuteur spirituel ; il fit preuve dans cette délicate mission de tant de zèle et d'habileté, que le Père Général Claude Aquaviva voulut recevoir lui-même sa profession solennelle. Paul V, en le renvoyant à Moscou, écrivait à la grande duchesse : « Aimez-le, à cause de nous, lui et les autres Pères de la Compagnie de Jésus, si utile à toute l'Église, comme nous vous aimons nous-même en Notre-Seigneur, c'est-à-dire souverainement ».

Quand la mort violente de Démétrius eut dissipé toutes ses espérances, le P. Lavicky se tourna du côté de la Podolie et y fit refleurir la foi, surtout au moyen des catéchismes et des enfants qu'il réunissait en congrégation et qui devenaient ensuite les apôtres de leurs familles. Il transforma la ville de Bar, dont le voisinage et la licence effrenée des Cosaques semblaient, selon l'expression d'un témoin oculaire, Stanislas Zolkiewski, grand chancelier du royaume, avoir fait un repaire de bêtes fauves ; bientôt, grâce à lui, elle parut peuplée d'hommes policés et de chrétiens.

Le P. Lavicky mourut dans la soixante-troisième année de son âge.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 16, *n.* 189, *p.* 495. — Sommervogel, *Bibliothèque, t.* 4, *p.* 1490. — Pierling, *Rome et Démétrius, chap.* 9, *p.* 110. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).* — Wielewicki, *Diarium domus professæ cracov., t.* 2, *p.* 105.

Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1650, mourut au noviciat de Kilkenny en Irlande le P. Patrice Lee, victime de son dévouement au service des pestiférés. Il avait été reçu dans la Compagnie l'année précédente, la veille de l'Annonciation de la sainte Vierge ; et lorsqu'il obtint la grâce d'aller au secours des mourants, il annonça clairement que le jour anniversaire de son entrée au noviciat serait aussi celui de sa mort. Telle était la réputation de sainteté dont il jouissait à Kilkenny que, dès qu'il eut été frappé par le mal, on accourut en foule pour recevoir à genoux sa bénédiction et baiser ses vêtements, sans crainte des exhalaisons pestilentielles dont ils pouvaient avoir été infectés par le contact des moribonds. Il n'y avait, disait-on, rien à craindre de sa part. On assurait même que plusieurs malades avaient recouvré la santé, rien que pour avoir touché le manteau du serviteur de Dieu.

Litteræ ann. Soc., anno 1650, *p.* 287. — Alegambe, *Heroes et Victimæ charit., p.* 471. — Patrignani, *Menolog.,* 24 *marzo, p.* 173. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 24ª *mart., p.* 167. — Drews, *Fasti...,* 24ª *mart., p.* 114. — Foley, *Records, t.* 7, *p.* 446. — Oliver, *Collections, p.* 255.

* Le vingt-quatrième jour de mars de l'an 1651, mourut à Cologne le F. Gilbert Kerckoff, novice Scolastique, après avoir prononcé sur son lit de mort ses vœux de dévotion. Encore tout enfant, il avait senti un vif attrait pour la Compagnie ; et bien qu'il eût pour maître un homme infidèle à sa vocation et qui, par esprit de vengeance, cherchait à faire partager à son élève ses rancunes et son animosité, il demeura fidèle aux premières inspirations de la grâce. Une seule chose lui causait de l'inquiétude, le mauvais état de sa santé. Aussi Gilbert Kerckoff demandait-il avec instances à Notre-Seigneur, s'il ne devait pas vivre longtemps, de pouvoir au moins quelques semaines porter les livrées des enfants de saint Ignace. Il fut exaucé. Son visage perpétuellement épanoui et sa ferveur dans l'accomplissement de ses devoirs disaient à tous combien il était heureux et de quelle reconnaissance il s'estimait redevable envers la divine Majesté pour un si grand bien. Il mourut en prédestiné avant la fin de son noviciat ; il n'avait que dix-huit ans.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Arch. Rom.). — Litter. ann. Societ., anno 1651, *p.* 213.

XXV MARS

—

Le vingt-cinquième jour de mars de l'an 1561, mourut à Rome le F. Gilles de Berghes, professeur de grammaire au Collège Romain. Il était tombé dans une faute assez grave contre l'obéissance ; mais Notre-Seigneur sembla ne l'avoir permise que pour montrer par un grand exemple comment on pouvait réparer une chute semblable. Le F. de Berghes en effet ne cessa de la pleurer et de l'expier jusqu'à la fin de sa vie, avec tant de ferveur, qu'il mérita d'en être consolé par une révélation expresse de Dieu. Peu de temps avant sa dernière maladie, il vit tout à coup sa chambre éclairée d'une lumière céleste ; et bientôt il lui sembla qu'il était élevé de terre, jusqu'au trône de la divine Majesté. Là, comme plein de honte de lui-même il n'osait lever les yeux, Notre-Seigneur daigna l'inviter à jouir du spectacle de sa gloire et lui dit que la faute dont il avait si généreusement fait pénitence, lui était pleinement pardonnée. Il ajouta qu'il viendrait le reprendre à la fête de l'Annonciation, à la dernière heure du jour, et le chargea d'annoncer que sa mort serait bientôt suivie de celle de deux autres Pères, pour confirmer ainsi, par trois incontestables preuves, la vérité d'une si consolante assurance.

Sacchinus, *Histor. Societ. Jesu, part.* 2ª, *lib.* 5, *n.* 65, *p.* 175. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 25ª *mart.*, *p.* 167. — Id., *Pretiosæ occupation. morient.*, *c.* 2, *n.* 3, *p.* 14. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 25ª *mart.*, *p.* 115.

Le vingt-cinquième jour de mars de l'an 1653, mourut à Liège le P. Jacques Haccart, né à Tournai. Il fut tour à tour supérieur et procureur pendant près de trente ans. Ces charges ne lui permettaient pas de se livrer directement comme il l'aurait désiré au salut des âmes. Il regardait en effet comme son premier devoir de se consacrer entièrement au soin de ses inférieurs, ou à l'administration des choses temporelles qui lui étaient confiées. Il se tenait presque toujours dans sa chambre à la disposition de tous les membres de la communauté. Quand il avait des moments libres, il les employait à la traduction de quelque ouvrage de piété, pour aider du moins, selon son pouvoir, à faire aimer Notre-Seigneur. Il laissa partout de si grands exemples de perfection, qu'après sa mort la Province gallo-belge écrivait au P. Vitelleschi : « Nous avons perdu, dans la personne du P. Haccart, un véritable enfant de la Compagnie de Jésus, et qui faisait revivre l'esprit de nos premiers Pères, par la manière dont il s'acquittait pour Dieu de tout ce que l'obéissance lui demandait ». Le P. Haccart était âgé de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 25 *marzo*, *p.* 180. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 8.

* Le vingt-cinquième jour de mars de l'an 1598, mourut à Lille le F. Coadjuteur GILBERT DU COLOMBIER, né à Tourcoing. C'était, dit l'auteur de sa notice, un religieux d'une simplicité, douceur et innocence de vie toute colombine ; mais surtout d'une incomparable obéissance. Nulle vertu ne lui était plus chère ; il lui fit de grand cœur le sacrifice de sa vie. Désigné pour aller secourir les malades atteints de la peste, il n'eut pas plus tôt connu la volonté de son supérieur, qu'il s'élança dans la redoutable carrière. Il y fut bientôt frappé par le mal. La fièvre qui le saisit était si violente et accompagnée de telles souffrances, qu'il s'agitait malgré lui sur sa couche avec une sorte de frénésie. Les médecins disaient que ces secousses hâteraient infailliblement sa fin. Le Père Recteur lui demanda donc de se calmer et de demeurer tranquille. Au son de cette voix respectée, le malade, comme si ses douleurs se fussent tout à coup évanouies, ne fit plus aucun mouvement. Il pria ensuite un de ses frères de faire en son nom au réfectoire l'accusation de ses fautes ; et tant que ses forces le lui permirent, il ne cessa de répéter les noms de Jésus, Marie, Ignace et Xavier ; et il expira saintement dans le baiser du Seigneur à l'âge de trente-et-un ans, dont il avait passé dix dans la Compagnie.

ALEGAMBE, *Heroes et Victimæ charit., p.* 104. — *Levens van Broeders coadjut.*, 25 *meert., p.* 170.

---

* Le vingt-cinquième jour de mars de l'an 1741, mourut à Braunsberg, dans la Province de Lithuanie, le jeune et apostolique Père

Casimir Stanislawski, trois mois seulement après son élévation au sacerdoce. Il avait désiré vivement cet honneur afin de pouvoir travailler plus efficacement au salut des âmes. Mais il plut à Notre-Seigneur d'arrêter le fervent apôtre à l'entrée même de la carrière et de lui donner la récompense de ses bons désirs.

A ce zèle pour le salut du prochain, le P. Stanislawski joignait une tendre et généreuse dévotion à la très sainte Vierge. Pendant la seconde année de son noviciat, il avait embrassé une pratique que les annales des Provinces de Pologne et de Lithuanie nous représentent comme assez répandue parmi les Jésuites de ces pays. Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on trouva parmi ses papiers un cahier portant ce titre : « Bouquet de myrrhe à présenter à la très sainte Vierge ma Souveraine pour adoucir l'amertume de ma dernière heure, commencé à cueillir le 27 novembre 1734 par Casimir Stanislawski, novice de la Compagnie de Jésus ; *Fasciculus myrrhæ ad dulcorandam in hora mortis amaritudinem Virgini sacratissimæ Dominæ meæ offerendus, colligi cœptus anni* 1734 *die* 27 *novembris a Casimiro Stanislawski, novitio Societatis Jesu* ».

Le fervent serviteur de Marie ne laissa passer aucun jour sans ajouter quelque fleur nouvelle de pénitence volontaire à ce bouquet mystique. Aussi fut-il rempli de la plus douce consolation au moment de sa mort ; et comme si la Reine du ciel eût voulu montrer par une faveur spéciale combien ces hommages du P. Stanislawski lui avaient été agréables, elle l'appela à la récompense le jour même de sa glorieuse Annonciation. Il était âgé de vingt-sept ans et en avait passé huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).

XXVI MARS

—

* Le vingt-sixième jour de mars de l'an 1627, mourut à Gand le P. Gilles Bavarius ou De Bavière, né à Lille, religieux d'une très grande vertu, successivement régent d'humanités, professeur de théologie morale, Maître des novices et Recteur. Les historiens célèbrent surtout sa confiance en Dieu, son amour des pauvres et de la pauvreté, son esprit de mortification. Lorsqu'il fut envoyé en 1585 jeter les fondations du collège de Gand, il avait à peine quelques sous pour lui et ses compagnons; cependant rien ne lui manqua. Dans une autre circonstance, vivement pressé par des créanciers, il n'avait rien à leur donner; et d'autre part il ne pouvait faire appel aux amis de la Compagnie, alors écrasés par les contributions de guerre. Dans cette extrémité, il eut recours à Notre-Seigneur avec sa confiance ordinaire, et bientôt la somme précise dont il avait besoin lui fut donnée. Le P. Bavarius aimait à dépendre ainsi de la Providence et à savourer les fruits de la sainte pauvreté. Il ne laissait pas de se montrer libéral envers les malheureux ; si les ressources lui manquaient, il se faisait mendiant pour leur venir en aide.

Ce grand serviteur de Dieu était très sévère pour lui-même. Jusque dans ses dernières années, les plus rigoureuses pratiques de

la mortification des sens lui étaient familières ; peu de temps avant sa mort, il fallut un ordre des supérieurs pour l'obliger à se dépouiller d'un rude cilice qu'il portait tout le jour trois ou quatre fois par semaine. Il se distinguait encore par un amour tout filial envers la très sainte Vierge et une très profonde humilité ; il aimait cette vertu, dit un de ses biographes, *ut salutem suam*, comme il aimait le salut de son âme. Le P. Bavarius mourut dans la soixante-dix-septième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. flandr.-belg. et gall.-belg. (Arch. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 11. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1062.

XXVII MARS

—

Le vingt-septième jour de mars de l'an 1669, mourut à Cracovie le P. Nicolas Cichocki, le marteau de l'arianisme en Pologne. Par humilité, il avait demandé au commencement de son noviciat, bien qu'il eût fait de bonnes études, d'être reçu au nombre des Frères Coadjuteurs, et les supérieurs, croyant reconnaître dans ce désir une inspiration spéciale de l'Esprit-Saint, avaient condescendu à sa prière. Mais après l'avoir laissé pendant trois années, qu'il regarda toujours comme les plus heureuses de sa vie, dans la charge de portier, ils l'appelèrent aux études, où son obéissance et ses succès firent briller son humilité elle-même d'un nouvel éclat. Ses victoires sur les ennemis du Verbe Incarné forment une des plus belles pages de l'histoire de la Compagnie en Pologne. C'est à l'un de ses ouvrages contre l'arianisme que revient l'honneur de cette grande loi catholique qui interdisait l'entrée même du royaume à tous les ennemis de la divinité de Jésus-Christ. Le P. Cichocki mourut à l'âge de soixante-quatorze ans ; il en avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 627. — Patrignani, *Menol.*, 27 *marzo, p.* 198. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1175.

Le vingt-septième jour de mars de l'an 1675, mourut à Vienne le P. Herman Horst, de Bois-le-Duc, dans les Pays-Bas, surnommé à la cour d'Autriche l'ange de la maison impériale et la perle des religieux. Les deux impératrices, veuves de Ferdinand II et de Ferdinand III, l'avaient choisi pour confesseur. Il nous a laissé lui-même le récit des vertus de la première, Éléonore de Mantoue, une des plus saintes princesses de son temps. Le P. Horst n'allait au palais que pour y parler de Dieu ; et jusque dans sa vieillesse, il s'y rendait à pied, bien qu'il ne se traînât plus qu'avec peine, à l'aide d'un bâton, et que sa démarche fût encore rendue plus douloureuse et plus difficile par un cilice armé de pointes de fer, dont il était continuellement revêtu. Il mourut très saintement à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Prov. Austr. (Arch. Rom.). — Patrignani, *Menolog.*, 27 *marzo, p.* 199. — Stöger, *Scriptor. Provinc. Austr., p.* 151. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 463. — *Ménol. holland.*, 27 *mars.*

---

* Le vingt-septième jour de mars de l'an 1724, mourut à Vilna le P. Stanislas Orlowski, saint et savant professeur de théologie que son biographe salue du nom de docteur angélique, pour la profondeur et l'étendue de sa doctrine et l'admirable pureté de son âme. L'étude des divins mystères le ravissait ; c'était, disait-il, la béatitude commencée sur la terre, en attendant sa pleine consommation dans la gloire. De la connaissance de Dieu le P. Or-

lowski descendait à celle de lui-même ; non content de s'humilier profondément dans sa bassesse et son néant, il faisait de son corps par la pénitence un holocauste perpétuel à la divine Majesté. Peu de jours avant d'expirer, il se maltraitait encore avec une impitoyable rigueur. En même temps il était tout charité pour le prochain, toujours prêt au sacrifice de sa vie. A une époque de contagion, il se dévoua sans réserve au service des malades ; et s'il ne trouva pas immédiatement la mort dans ce ministère, Dieu le voulant ainsi, il y contracta des infirmités qui le sanctifièrent dans la patience et enfin l'emportèrent prématurément à l'âge de quarante ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana, p.* 605.

XXVIII MARS

—

Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1606, mourut à Chambéry le P. Alexandre Hunny, ou Hume, d'une illustre famille d'Écosse, aumônier des armées catholiques de Charles-Emmanuel, duc de Savoie. Il avait un don extraordinaire pour gagner et sanctifier les âmes, surtout celles des jeunes gens et des soldats ; ceux-ci en particulier avaient une si haute idée de sa vertu, qu'ils accouraient en foule autour de lui, et sans respect humain lui demandaient à genoux sa bénédiction. Pendant une seule campagne, dans les environs de Genève, il arracha plus de mille âmes à l'hérésie. Les prédicateurs calvinistes fuyaient à la première nouvelle de son arrivée comme à l'approche de leur plus redoutable ennemi. Le P. Hunny avait souvent demandé à Dieu la grâce de mourir comme ses frères d'Angleterre et d'Écosse, au milieu des supplices. Notre-Seigneur y suppléa par le long et douloureux martyre de la pierre. La sainte joie du serviteur de Dieu, au milieu des plus horribles crises, fit bien voir avec quelle sincérité de cœur il avait désiré souffrir pour Jésus-Christ.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 24, § 49, *p.* 844. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 28ª *mart.*, *p.* 172. — Drews, *Fasti Soc.*, 28ª *mart.*, *p.* 119. — Patrignani, *Menol.*, 28 *marzo*, *p.* 202. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 1462. — *Litter. ann. Societ.*, *ann.* 1613-1614, *Provinc. Lugdun.*, *p.* 773. — Oliver, *Collections*, *p.* 24.

N. B. — Oliver, *l. c.*, dit que le P. Hunny mourut à *Cambrai ;* c'est manifestement une erreur, due sans doute à la similitude des noms latins, *Camberiense collegium*, Chambéry, et *Cameracense collegium*, Cambrai.

---

* Le vingt-huitième jour de mars de l'an 1736, mourut à Vilna sa patrie le F. Jacques Butkiewicz, Coadjuteur temporel. Il avait presque terminé ses études littéraires, lorsqu'il se mit au service d'un prince russe. Peu de temps après, il fut fait prisonnier dans une guerre contre les Turcs, et vendu comme esclave au grand mufti. Celui-ci s'efforça par tous les moyens de le gagner à la secte de Mahomet. Jacques Butkiewicz demeura insensible à toutes les sollicitations et protesta qu'il aimerait mieux mourir que de renoncer à Jésus-Christ. Grâce à l'ambassadeur du roi très chrétien à Constantinople, qui favorisa son projet, il put s'enfuir et vint en France. De là, il fit à pied le pèlerinage de Rome et prit ensuite le chemin de la Lithuanie, où il entra au noviciat parmi les Frères Coadjuteurs, à l'âge de vingt-trois ans.

Sa vertu, éprouvée au milieu de tant de vicissitudes, s'épanouit comme d'elle-même dans le calme de la vie religieuse. Le F. Butkiewicz se montra un modèle de ferveur dans la prière, de diligence et d'activité dans le travail ; chargé d'administrer plusieurs terres du collège de Vilna, il sut à la fois se sanctifier dans son

office et faire prospérer les intérêts temporels qui lui étaient confiés. Il mourut le mercredi saint, après avoir assisté très pieusement au sacrifice de la messe et entendu le récit de la Passion du Sauveur. Il était âgé de quarante-quatre ans et en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 105.

XXIX MARS

—

Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1669, mourut à Saint-Omer, sa patrie, le P. Martin du Cygne, l'un des professeurs de rhétorique les plus distingués de la Province gallo-belge. Ses analyses des discours de Cicéron sont encore aujourd'hui regardées comme un des meilleurs travaux en ce genre. A ses leçons d'éloquence, le P. du Cygne alliait avec un rare succès l'enseignement apostolique de la doctrine et des vertus chrétiennes ; à Luxembourg seulement, plus de cinq cents de ses élèves se consacrèrent à Dieu dans les rangs du clergé séculier ou dans la vie religieuse. Pour condescendre à son amour de l'abaissement et de la vie cachée, ses supérieurs lui accordèrent, à l'âge de cinquante ans, une des dernières classes de grammaire, et ce fut là que le P. du Cygne, comme il l'avait demandé à Notre-Seigneur, mourut au bout de quelques mois, couronnant une vie toute de dévouement au service de la jeunesse, par un exemple de sincère et profonde humilité. Il avait passé trente-et-un ans dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 585. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1753. — Paquot, *Mémoires...*, *t.* 15, *p.* 73. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 2, *p.* 453. — *Biographie univers.*, *t.* 10, *p.* 394.

* Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1683, à Cracovie dans la maison du noviciat, mourut le P. Stanislas Slesinski, entré déjà prêtre dans la Compagnie à l'âge de trente ans. Peu de détails ont été conservés sur ses travaux apostoliques pendant ses quarante-cinq ans de vie religieuse ; un seul fait consigné dans nos histoires pourra suffire à son éloge. La peste s'étant déclarée cinq fois à Cracovie dans l'espace de quelques années, le P. Slesinski se dévoua autant de fois au service des malades, avec une intrépidité qui ne connaissait ni dangers ni fatigues. Et telle était l'ardeur de sa charité que, même lorsque le mal semblait avoir disparu, on le voyait encore aller à la recherche des malheureux qui pouvaient avoir été les victimes tardives de la contagion, leur porter les secours de son ministère et les préparer à paraître devant Dieu.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 29 *marzo, p.* 209.

---

* Le vingt-neuvième jour de mars de l'an 1829, mourut au collège de Novare, dans la vingt-sixième année de son âge et la douzième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Vincent-Marie Korsak, d'une noble famille lithuanienne. Il avait désiré presque dès son enfance revêtir les livrées de saint Ignace ; mais sa mère s'était toujours opposée à l'exécution de son dessein. Dieu permit, peut-être en punition de cette tendresse trop humaine, qu'elle tombât gravement malade et fût bientôt réduite à l'extrémité. Son confesseur lui conseilla alors, comme suprême ressource, de s'en-

gager par vœu, si elle recouvrait la santé, à ne plus faire obstacle à la vocation de son fils ; à peine eut-elle pris cet engagement, qu'elle se trouva mieux et peu après fut entièrement guérie. Libre désormais de toute entrave, Vincent courut se renfermer au noviciat. Il n'avait pas encore quinze ans.

Mais avant qu'il eût terminé son temps d'épreuve, la Compagnie fut chassée de Russie, et c'est à Gênes qu'il prononça ses vœux de Scolastique. Presque aussitôt se déclarèrent les premiers symptômes de la maladie qui devait l'emporter ; il fit au même moment avec une générosité admirable le sacrifice de sa vie ; et s'abandonnant à Dieu pour le jour et l'heure où devait se consommer l'holocauste, il résolut de mettre à profit, avec toute l'activité dont il était capable, le temps qui lui était encore laissé. Il était doué de merveilleuses qualités d'esprit et de cœur et, au témoignage de son supérieur, montrait déjà la prudence et la maturité d'un vieillard.

Par un privilège dont ses vertus le rendaient digne, il fut ordonné prêtre longtemps avant l'époque ordinaire dans la Compagnie. Tant qu'il put se tenir debout, il travailla comme s'il avait joui d'une pleine santé. Loin de réclamer des dispenses, il s'ingéniait en toute occasion à aider les autres. Cependant le mal continuait ses ravages et le saint jeune homme reconnut que l'appel de Dieu était proche. Invité alors par son supérieur à faire encore une fois avant de mourir le sacrifice si souvent renouvelé, le P. Korsak prit son crucifix, et collant ses lèvres avec une sorte de transport sur la plaie du côté : « Oui, mon Seigneur, dit-il, si vous le voulez, dès ce moment, je vais à vous ».

Summar. vitæ defunctor. — « *Novarra*, 30 *marzo* 1829 ». *(Archiv. Rom.).*

XXX MARS

—

Le trentième jour de mars de l'an 1619, mourut à Valenciennes le P. Henri de Sommal, né à Dinant, l'un des derniers survivants de cette génération de saints religieux formés par notre Bienheureux Père, qui l'avait reçu dans la Compagnie soixante-huit ans auparavant. Il avait confessé la foi devant Guillaume de la Marck, comte de Lumay, le bourreau des martyrs de Gorcum. Ce féroce persécuteur avait donné à ses satellites l'ordre de lui faire subir un de ces traitements à la fois ignominieux et barbares qu'inventaient alors de concert la lubricité et la cruauté du protestantisme dans les Provinces-Unies. Mais le P. de Sommal, déjà entre les mains des soldats, en imposa tellement au comte par son seul regard, que celui-ci demeura tout interdit et ordonna de suspendre le supplice.

Parmi les pratiques et les maximes qu'il avait apprises de saint Ignace et dont il fut si longtemps la tradition vivante, le P. de Sommal insistait particulièrement sur l'importance de passer saintement le temps des récréations. Chaque jour, il avait soin de chercher auparavant quelque trait de vertu ou quelque récit capable tout à la fois de reposer et d'édifier. Pour travailler jusqu'à la fin au salut des âmes, il publia et propagea les ouvrages

des anciens auteurs ascétiques où il croyait voir réunis dans un plus haut degré les enseignements de la vie spirituelle et l'onction du Saint-Esprit, tels que les opuscules de Thomas à Kempis, *les Confessions*, *les Soliloques*, *les Méditations* de saint Augustin et de saint Anselme, *et le Paradis de l'âme* d'Albert le Grand. Le P. de Sommal mourut à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.

Cordara, *Histor. Soc. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 4, *n.* 85, *p.* 197. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 331. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1375. — Patrignani, *Menol.*, 30 *marzo*, *p.* 210. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 30ª *mart.*, *p.* 175. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 30ª *mart.*, *p.* 122. — Feller, *Dictionn. histor.*, *t.* 5, *p.* 525. — Paquot, *Mémoires...*, *t.* 11, *p.* 32. — *Ménol. holland.*, 30 *mars*.

Le trentième jour de mars de l'an 1653, mourut à Kowno en Lithuanie le P. Nicolas Lancicius, signalé par les historiens de la Compagnie comme le plus saint religieux de la Province de Pologne avec le bienheureux martyr André Bobola, et le père d'une multitude d'âmes que Notre-Seigneur lui confia en Italie, en Pologne, en Bohême, en Lithuanie, pour les conduire à la perfection. Dès les premières années de son sacerdoce, il n'était pas à Rome une communauté dont les plus fervents religieux ne vinssent réclamer ses conseils. Il leur donnait le plus souvent les Exercices de saint Ignace ; et la méditation seule du fondement, comme il le dit lui-même en racontant la conversion d'une religieuse, suffisait quelquefois pour les transformer et les enflammer d'amour de Dieu. Nul

peut-être depuis le temps de notre Bienheureux Père, n'avait su manier avec tant d'art cette arme des Exercices. Pour composer ses ouvrages de piété, le P. Lancicius avait reçu une grâce dont on trouverait peu d'exemples. A la première page venue des saints Pères, ses yeux tombaient sur les textes les plus convenables au sujet dont il s'occupait dans ce moment; cette faveur précieuse fut la récompense d'un acte héroïque d'obéissance. Un jour, sur l'ordre de son supérieur, il s'était mis en route sans hésiter, bien qu'il sût par révélation que des hérétiques en armes devaient l'attaquer en chemin et le dépouiller de tout.

Les autres bienfaits dont fut comblé le P. Lancicius, sont sans nombre. Il vit à plusieurs reprises, pendant le saint Sacrifice de la messe, son nom écrit dans le livre de vie, et Notre-Seigneur l'assura qu'après sa mort il ne lui resterait rien à expier dans les flammes du purgatoire. Le secret de l'avenir et de la conscience de ses pénitents n'avait pas de voile pour lui. Un jour au moment de recevoir la rénovation des vœux de nos Frères dans une nombreuse communauté, il vit tout à coup la plupart des renouvelants dans le Cœur adorable de Notre-Seigneur ; « Mais, hélas ! disait-il plus tard à l'un de ses confidents, j'ai vainement cherché le nom de sept de mes enfants, qui n'auront pas le bonheur de persévérer dans leur vocation ».

Toutefois, le P. Lancicius estimait infiniment plus encore les grâces d'union à Dieu et de vie intérieure dont il avait été enrichi dès ses premières années de vie religieuse. Il en fut redevable en grande partie à sa dévotion envers saint Stanislas ; c'est lui-même qui le raconte dans une lettre intime au P. Pierre Spinelli, pour lequel il semble n'avoir pas eu de secret. Quelques autres notes

communiquées à son supérieur dans les derniers temps de sa vie, nous font voir avec quelle ferveur il avait profité de ces dons célestes. Il était alors, écrivait-il, depuis environ cinquante ans dans la Compagnie et ne se rappelait pas y avoir commis avec advertance une seule faute vénielle. « Le fruit de mon oraison, ajoutait-il, a été la liberté d'esprit et de cœur et la délivrance même de toute pensée de vaine gloire, d'amour-propre, d'émotion naturelle et de tout autre vice ou inutilité. J'ai senti un perpétuel désir de souffrir et j'ai souffert en effet, avec une véritable joie intérieure et extérieure, les plus amères tribulations. Quant aux pénitences corporelles, je n'ai laissé passer aucun jour sans en faire, mais avec discrétion ; je crains plutôt d'avoir poussé la délicatesse trop loin. J'ai porté néanmoins constamment le cilice ; et tous les jours j'ai pris la discipline pendant la récitation de cinq psaumes ; j'ai ajouté quelque chose à cette mesure, quand j'ai voulu me préparer aux fêtes de Notre-Seigneur, de Notre-Dame, des saints de la Compagnie et de quelques autres pour lesquels je me sens plus de dévotion, ainsi que tous les vendredis de l'année et tout le carême. De plus, j'ai gardé habituellement l'abstinence, ce qui d'ailleurs était très utile à entretenir ma santé ».

Les tribulations dont parle ici le P. Lancicius, étaient la grâce par excellence qu'il avait souvent et instamment demandée ; il avait joint à cette demande le vœu exprès de témoigner une affection toute particulière à ceux qui le feraient plus souffrir. Dieu l'exauça libéralement. Il fut souvent accusé, tantôt de rechercher la protection des grands, tantôt de favoriser le relâchement et même l'hérésie, parce qu'à l'exemple du Sauveur il se faisait tout à tous pour gagner et sauver les âmes les plus éloignées de Dieu. Ces accu-

sations lui attirèrent souvent de la part de ses supérieurs des mesures pénibles à la nature. Enfin toutes ses croix furent couronnées, selon son désir, par la mort la plus douloureuse. Durant près de six mois il fut rongé vivant par les vers ; loin de se plaindre, tantôt il invitait ses bourreaux à s'acquitter du rôle dont leur créateur les avait chargés à son égard, tantôt il priait Dieu qu'aucun remède ne le soulageât. Les trois dernières nuits, les cantiques des anges annoncèrent sa prochaine délivrance ; et comme son supérieur lui demandait ce que signifiaient ces concerts : « Mon Père, répondit-il, ce sont les consolations dont Notre-Seigneur daigne payer les heures rapides qu'il me reste encore à souffrir pour son saint amour ». Le P. Lancicius était âgé de soixante-dix-huit ans ; il en avait passé soixante dans la Compagnie.

Vynk Kojalowiz Casim., S. J., *Vita V. P. Nicolai Lancicii..*, *Pragæ* 1690. — Tanner, *Societ. Jesu apostolor. imitatrix, p.* 773. — Crugerus, *Sacri Pulveres Bohemiæ*, 31ª *mart., p.* 574. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., part.* 4ª, *lib.* 2, *n.* 53 *seqq., p.* 337 *seqq.* ; *n.* 128, *p.* 434 ; *lib.* 3, *n.* 38 *seqq., p.* 577 *seqq.* ; *n.* 158 *seqq., p.* 760 *seqq.* — Poszakowski, *De viris illustrib. Provinc. Lithuan., p.* 488. — Rostowski, *Lituanicar. historiar. lib.* 3, *n.* 168, *p.* 164 ; *lib.* 10, *n.* 7 *seqq., p.* 360 *seqq.* — Patrignani, *Menol.,* 30 *marzo, p.* 213. — Drews, *Fasti Societ.,* 30ª *mart., p.* 122. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 631. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1446. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 2, *p.* 313. — Balbinus, *Bohemia sancta, titul.* 65, *p.* 134.

N. B. — Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de la mort du P. Lancicius ; on peut voir les discussions à ce sujet dans le P. Schmidl, *Histor. Prov. Bohem. t.* 4, *p.* 765, et dans le P. Rostowski, *op. cit.*, p. 360. Nous avons suivi ce dernier, qui appuie son sentiment sur des documents authentiques conservés aux archives de sa Province. On assure d'ailleurs que le P. Lancicius mourut le dimanche de la Passion ; or le

dimanche de la Passion en 1653 était le 30 mars. D'autre part, il est certain que le serviteur de Dieu vivait encore en 1652, puisque le 8 septembre de cette année, il reçut la profession du P. Florian Malewski. — Cf. Rostowski, *l. c.*

---

* Le trentième jour de mars de l'an 1637, mourut à Mons le Frère Coadjuteur Jean Cabilliau, de Gand, modèle et victime de la plus admirable charité. Pendant deux années entières, il n'avait cessé, pour ainsi dire, de se dépenser au service des pestiférés. Atteint par le fléau et réduit à une extrême faiblesse, il n'eut pas plutôt recouvré un peu de forces, qu'il s'empressa, avec une sainte importunité, de solliciter auprès du Père Provincial la faveur d'aller affronter encore une fois le feu de la contagion. Mais sa constitution trop ébranlée ne put résister à de nouvelles fatigues, et l'héroïque fils de saint Ignace expira plein de joie après huit années seulement de vie religieuse.

Levens van Broeders Coadjut., 30 *meert.*, *p.* 175.

---

* Le trentième jour de mars de l'an 1761, le P. Eugène De Wavrans, d'Ypres, expira très saintement, consumé par l'ardeur de son zèle et l'excès de ses fatigues, à l'âge de cinquante-trois ans. C'est le témoignage que rendirent de lui les habitants de Nimègue, témoins de ses incessants travaux et de ses grandes austérités. Sa charité pour les âmes, enflammée par une ardente dévotion au Sauveur crucifié et à Notre-Dame des Sept-Douleurs, s'étendait éga-

lement aux misères temporelles du prochain et lui avait mérité le nom de père des pauvres. Lorsqu'il mourut, la douleur de tous ces malheureux fut inconsolable, la ville entière accourut avec eux aux funérailles de l'homme de Dieu, en témoignage de sa reconnaissance et de sa vénération. Le P. de Wavrans avait passé trente-sept ans dans la Compagnie.

Litteræ R. P. Coenegracht, *Neomagi*, 2 *apr.* 1761 *(Notes du P.* de Guilhermy, *Arch. dom.)*. — *Ménol. holland.*, 30 *mars*.

XXXI MARS

—

Le trente-et-unième jour de mars de l'an 1622, le P. Jean Van der Sandt, hollandais, fut massacré dans le diocèse de Spire par les soldats hérétiques du comte de Mansfeld. Il avait mille fois affronté la mort sur le champ de bataille, pour assister les blessés et les mourants, et regrettait de n'avoir remporté aucune trace sanglante de ce pénible et glorieux apostolat lorsque, reconnu comme jésuite par une bande d'hérétiques, il fut dépouillé par eux de ses vêtements, battu avec une cruauté extrême et percé enfin de plusieurs balles, dont une lui fit jaillir l'œil de son orbite, et une autre lui déchira les entrailles, avant qu'il reçût le dernier coup. Le P. Van der Sandt était âgé de quarante ans, il en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 321. — Tanner, *Societ. Jesu militans*, *p.* 95. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 30ª *mart.*, *p.* 175. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 30ª *mart.*, *p.* 122. — Patrignani, *Menol.*, 30 *marzo*, *p.* 211. — *Ménol. holland.*, 30 *mars.*

N. B. — La date du 31 mars est celle du catalogue des défunts *(Arch. Rom.)*.

* Le trente-et-unième jour de mars de l'an 1752, mourut à Grodno, après huit années de vie religieuse et à l'âge de quarante-deux ans, le F. Pierre Piotrowski, Coadjuteur temporel. Il avait d'abord exercé la profession des armes. Devenu dans son âge mûr religieux de la Compagnie, il rivalisa de ferveur avec les plus jeunes et se fit remarquer surtout par son obéissance et son héroïque charité. Au premier mot des supérieurs, on le voyait laisser un ordre qui venait de lui être donné et en suivre un autre tout opposé, sans le moindre signe de surprise ou de mécontentement.

Un Frère coadjuteur était en proie à un horrible mal et comme dévoré vivant par la corruption. Les plus courageux pouvaient à peine entrer dans sa chambre et supporter sans pâlir l'infection qui s'exhalait de ses plaies. Le F. Piotrowski s'établit son infirmier, se fixa jour et nuit près de sa couche et le soigna avec le même respect et la même charité que s'il avait contemplé dans ce pauvre Frère la personne même de Jésus-Christ.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana*, *p.* 635.

---

* Le trente-et-unième jour de mars de l'an 1827, à Zalozce en Galicie, mourut très saintement le P. Thomas Orlowski, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge et la cinquante-neuvième depuis son entrée au noviciat. La promulgation du bref de Clément XIV l'avait obligé de rentrer dans le monde. Mais à peine eut-il appris que la Compagnie était demeurée vivante en Russie, il se

hâta d'aller s'offrir au P. Stanislas Czerniewicz et reprit avec une joie incroyable ses chères livrées. Envoyé au collège de Polotsk, le P. Orlowski y passa trente-trois années sans interruption dans les ministères apostoliques les plus obscurs et les plus laborieux. Il avait choisi saint François Régis pour modèle et pour patron. A son exemple, c'est aux petits, aux ignorants, aux déshérités de la nature, à tous ceux qui sont la risée ou le rebut du monde, qu'il prodiguait de préférence les ardeurs de son zèle. Loin d'en éteindre ou d'en refroidir la flamme, l'extérieur grossier, les manières rebutantes, l'ingratitude même de ces pauvres gens ne faisaient que l'exciter davantage. Cet apostolat répondait merveilleusement aux bas sentiments qu'il avait de lui-même ; car il se tenait sincèrement pour le dernier de ses frères, indigne de partager la même table, de vivre sous le même toit.

Chassé de la Russie en 1820, le P. Orlowski prit avec bonheur la route de l'exil, bénissant Dieu de ne trouver auprès des hommes dans sa vieillesse d'autre récompense de ses fatigues que l'injustice et la persécution. A Zalozce en Galicie, il continua les mêmes œuvres d'humilité et de dévouement, le soin des pauvres, l'assistance des malades et des moribonds, le catéchisme aux enfants ; et c'est à peine si, deux mois avant sa sainte mort, la défaillance de ses forces et la maladie purent l'obliger à interrompre ses travaux. Le vaillant ouvrier ne voulait de repos que dans le sein de Dieu.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Galic. (Archiv. Rom.).

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ASSISTANCE DE GERMANIE

DEUXIÈME SÉRIE

1er AVRIL

—

Le premier jour d'avril de l'an 1652, mourut à Anvers le P. François-Xavier Van Berghe, appelé, disent les Lettres annuelles de la Compagnie, l'apôtre de cette grande ville, et parmi nous, comme supérieur, l'ange de la famille religieuse dont Notre-Seigneur lui avait confié le soin. L'espérance de verser un jour son sang pour la foi, à l'exemple de tant de fils de saint Ignace, avait été l'un des plus doux et des plus forts attraits de sa vocation. En attendant cette palme glorieuse, il s'exerçait au martyre de la pénitence et de la fidélité aux moindres détails de la règle ; car c'était là, disait-il, la meilleure préparation à une grâce si insigne. C'était aussi la direction qu'il donnait aux âmes de bonne volonté; il les animait au martyre du cœur. Sous sa conduite, un

grand nombre de congréganistes de Notre-Dame, par leur générosité à se vaincre, parvinrent à une très éminente vertu. Chaque matin, le P. Van Berghe consacrait spécialement son cœur, sa langue et toutes ses actions à la gloire du Très Saint Sacrement et de toute la sainte Famille. Pour propager parmi les fidèles l'amour et le culte de saint Joseph, il assurait comme sainte Thérèse n'avoir jamais rien demandé au grand patriarche, sans avoir été libéralement exaucé. Le P. Van Berghe mourut à l'âge de cinquante-quatre ans, il en avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Litteræ ann. Soc. Jesu, anno 1652, *p.* 89. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 1ª *april.*, *p.* 180. — Drews, *Fasti Soc.*, 1ª *april.*, *p.* 124.

N. B. — Le P. Nadasi n'a fait que reproduire les Lettres annuelles. Le P. Van Berghe est aussi appelé Van den Berghen ; mais il signait lui-même *Van Berghe (Arch. Rom.)*.

---

* Le premier jour d'avril de l'an 1750, mourut au collège de Nieswiez le Frère Coadjuteur Adalbert Kustrzynski, d'une noble famille de Masovie. Il avait fait de bonnes études ; mais en méditant dans une retraite sur les abaissements de Notre-Seigneur et son propre néant, il fut si vivement incliné vers l'humilité que, pressé du désir d'embrasser la vie religieuse dans la Compagnie, il ne voulut y occuper que la dernière place. Il demeura constamment fidèle à cet attrait ; et de longues années plus tard, lorsque son âge, ses services, ses qualités elles-mêmes auraient pu lui pa-

raître dignes de quelques égards, on le voyait dans chaque cérémonie, dit l'auteur de sa notice, se tenir modestement derrière tous ses frères.

A cette humilité, le F. Kustrzynski unissait une très rigoureuse mortification, une vigilance continuelle pour réprimer les mouvements de la nature et un amour extraordinaire de l'oraison. Les jours de dimanches et de fêtes, il ne consacrait pas moins de cinq à six heures à ce saint exercice ; les autres jours, retenu par son travail, il dérobait au moins quelque temps à son sommeil pour prolonger ses entretiens avec Dieu. Sa dévotion n'avait du reste rien de triste ni d'austère ; nul n'était plus affable et plus joyeux ; son visage toujours épanoui disait à tous qu'il avait trouvé le bonheur en sortant de soi pour s'attacher à Dieu. Il mourut dans la soixantième année de son âge et la trente-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 479. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. lithuan. (Archiv. Rom.).*

II AVRIL

—

Le second jour d'avril de l'an 1660, mourut saintement à Posen le P. Gaspar Druzbicki, trente-sept ans après avoir été confirmé en grâce le 2 février 1623. Il s'était préparé de longue main à une faveur si extraordinaire par les exercices de la vie intérieure, s'attachant surtout à faire de son corps et de son âme la copie vivante des saints dont il méditait les vertus. Pour se détacher de toute affection et de toute pensée terrestre, il commença par méditer un quart d'heure chaque jour, durant quatre ans, sur la mort et sur l'état d'âme où il voudrait alors se trouver. Il y joignait la contemplation habituelle de la Passion du Sauveur, particulièrement du mystère de la flagellation. Revenant plus tard sur les voies spirituelles par lesquelles Dieu l'avait fait passer successivement pour le purifier et le sanctifier, il le bénissait avec effusion de l'avoir conduit, selon l'expression du roi prophète, *in directione cordis*, pour le faire arriver au comble de son amour.

Dès lors aussi, dans la mesure de l'obéissance, le P. Druzbicki mettait une ardeur extrême à se crucifier ; il ne pouvait se résoudre à s'approcher de la sainte table, sans porter sur son corps les stigmates de Jésus-Christ. Peu à peu la rigueur de ses austérités s'accrut à un tel point que la vie de saint Pierre Claver elle-même n'offre rien de plus surprenant. A certains jours, de son propre aveu, il se flagella douze fois et accabla son corps de

quinze mille coups. Les cinquante-et-une années de vie religieuse du P. Druzbicki sont remplies d'actes héroïques en tout genre; pour s'en faire une juste idée, il est indispensable de les parcourir en détail, dans la belle notice placée en tête de ses œuvres ascétiques, par un de ses fidèles disciples, le P. Daniel Pawlowski. Ces œuvres mêmes, fruit de l'oraison du serviteur de Dieu, montrent combien il était profondément versé dans tous les secrets de la vie spirituelle.

Maître des novices, Recteur ou Provincial pendant une grande partie de sa vie, il regardait comme sa grande affaire de travailler à faire des saints. L'une de ses exhortations les plus ordinaires à ses inférieurs était celle-ci : « Ne vous contentez pas, je vous en conjure, mon cher frère, de la vulgarité au service de Dieu ! *Noli esse inter vulgares servos Dei* ». Il leur disait aussi pour les animer à la dévotion envers la sainte Vierge : « Sans cette mère, nul ne devient fils de Dieu ; *Sine hac matre, nemo fit Dei filius* ». L'humilité du P. Druzbicki nous a malheureusement dérobé la plupart des faveurs célestes dont il était habituellement comblé. On sut néanmoins que Notre-Seigneur avait daigné lui apparaître un jour, en forme de séraphin, comme à saint François d'Assise. Après sa mort, on trouva son corps tout sillonné des vestiges de la passion ; et plusieurs années après, en récompense de ce long crucifiement, ses précieux restes étaient encore sans aucune trace de corruption.

DRUZBICKI, *Opera omnia ascetica*, *Ingolstadt*, 1732. — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 276. — DREWS, *Fasti Soc.*, 2ª *april.*, *p.* 126. — PATRIGNANI, *Menolog.*, 2 *april.*, *p.* 14. — CARAYON, *Bibliographie histor.*, *n.* 1809, *p.* 253. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 212. — BROWN, *Biblioth. Scriptor. Assist. polon.*

III AVRIL

—

Le troisième jour d'avril de l'an 1643, mourut à Anvers le P. Jean de Tollenaer, trois fois Préposé de la maison professe de cette ville, Provincial de Belgique et, par désir d'imiter notre Bienheureux Père, catéchiste des petits enfants, au milieu de ses plus graves occupations. A cet humble mais si utile apostolat, il joignait un extrême amour des pauvres ; on le vit, en temps de peste, se dévouer à leur service et les assister nuit et jour, bien qu'il eût quelquefois à peine la force de se traîner jusqu'à leur grabat. Il n'hésita pas un jour à charger sur ses épaules le cadavre de l'un de ces malheureux ; dans une autre circonstance, il prit, sans témoigner la plus légère répugnance, les saintes espèces qu'un de ces moribonds n'avait pu consommer.

Le P. de Tollenaer ne se distinguait pas moins par ses talents et son érudition que par son humilité et son zèle pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Le cardinal Chigi, qui devint plus tard Alexandre VII, demandait instamment à Dieu de prolonger la vie d'un homme si utile à l'Église, afin qu'il pût achever ses commentaires sur la sainte Écriture, « si pleins, écrivait le cardinal, de doctrine et de piété ». Mais le serviteur de Dieu aspirait à briser les liens qui le retenaient au monde. Après quarante-et-

une années de vie religieuse toutes consacrées au service de son divin Maître, il jouit à ses derniers moments d'une paix de cœur très profonde et très douce. Quelques minutes avant d'expirer, on l'entendit s'interpeller ainsi lui-même : « Jean, où serons-nous aujourd'hui » ? et aussitôt après, ajouter avec un indicible sentiment de confiance : « Dans le sein de Jésus et de Marie » !

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 508. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 83. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 3ª *april.*, *p.* 183. — Id., *Pretiosæ occupation.*, *c.* 5, *n.* 5, *p.* 38. — Drews, *Fasti Soc.*, 3ª *april.*, *p.* 127. — Patrignani, *Menol.*, 11 *april.*, *p.* 102. — Paquot, *Mémoires...*, *t.* 9, *p.* 53.

---

* Le troisième jour d'avril de l'an 1611, mourut à Braunsberg en Lithuanie le F. Guillaume Oben, Coadjuteur temporel, né à Nimègue en Hollande. Ses quarante-sept années de vie religieuse ne furent qu'humilité, oubli et mépris de lui-même, ardeur au travail, mais surtout amour de l'oraison. C'est à s'entretenir avec Dieu Notre-Seigneur, avec la très sainte Vierge, saint Joseph et les saints, qu'il consacrait tous les moments dont il pouvait disposer. Vers la fin de sa vie, quand ses forces épuisées ne lui permirent plus de supporter les fatigues, la prière devint presque son unique occupation. Retiré loin du bruit dans une petite chapelle, le F. Oben récitait son chapelet du matin au soir et recommandait à Notre-Seigneur le bien spirituel des âmes et même les intérêts temporels du collège. Quelqu'un, par plaisanterie ou autrement, se permit un jour de lui reprocher sa vie oisive : « Vous pensez que je ne fais rien ?

répondit doucement le bon vieillard. Quand je ne serai plus, vous verrez si cette oisiveté est stérile ». Il dit vrai. Tant qu'il vécut, les maladies contagieuses qui avaient fait de grands ravages, plusieurs années de suite, dans les troupeaux des campagnes environnantes, ne touchèrent pas à ceux du collège, comme retenues au loin par une puissance mystérieuse ; mais quand il eut rendu le dernier soupir, cette protection spéciale cessa et en peu de jours presque tout le bétail du collège périt misérablement. Le saint Frère remit doucement son âme entre les mains de Dieu, le jour même de Pâques, à l'âge d'environ quatre-vingts ans.

Litteræ annuæ Societ., *anno* 1611, *p.* 652. — Rostowski, *Histor. Provinc. Lithuan.*, *lib.* 6, *p.* 226. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 3ª *april.*, *p.* 182. — *Levens van Broeders coadj.*, 1 *apr.*, *p.* 177.

IV AVRIL

—

* Le quatrième jour d'avril de l'an 1675, mourut au collège de Poszawsze, dans la Province de Lithuanie, le Frère Coadjuteur Georges Jodkowski, glorieux athlète de Jésus-Christ, dit l'auteur de son éloge, torturé d'une manière barbare par les ennemis de la foi. Il était chargé des terres du collège de Kowno en Lithuanie, lorsqu'il tomba entre les mains des Moscovites. Ces misérables, par haine de la religion romaine, non moins que par avidité du gain, le soumirent pour en extorquer de l'argent au supplice du feu et promenèrent longtemps la flamme sur son corps. L'intrépide religieux demeurant inébranlable et assurant qu'il n'avait que sa pauvreté, ils le laissèrent à demi-mort et s'éloignèrent. Le F. Jodkowski, ajoute l'annaliste, se releva de cette torture les forces à jamais ruinées, mais l'âme plus vigoureuse et animé d'une ardeur nouvelle pour travailler à sa perfection. Il mourut plein de joie et de confiance, consolé, dit-on, par la présence sensible de son ange gardien. Il était âgé de quarante-cinq ans et en avait passé près de vingt-cinq dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. lithuan. (Archiv. Rom.)

V AVRIL

—

* Le cinquième jour d'avril de l'an 1634, mourut à Cologne le F. MICHEL ESCH, Coadjuteur temporel, né dans le duché de Luxembourg. Trois mots: prière, mortification, travail, résument son éloge. Ses mains et ses genoux, dit la courte notice consacrée à sa mémoire, s'étaient également durcis, ses genoux dans la prière qu'il commençait chaque jour une heure avant la communauté, et ses mains au travail. Il fut successivement compagnon de deux Provinciaux et de deux Visiteurs et, à trois reprises, des Pères qui se rendaient à Rome aux congrégations ; en cette qualité, c'est lui qui était chargé de tous les détails des voyages et quelquefois du soin de trois ou quatre chevaux. Il ne se plaignait jamais que de n'être pas assez occupé et dans nos maisons ne cessait d'importuner le Père Ministre, afin de pouvoir se fatiguer encore davantage. A ce travail sans repos, le F. Esch joignait de rigoureuses austérités, gardait une sévère abstinence et ne quittait presque jamais le cilice, jaloux de faire de tout lui-même un holocauste à Dieu. Il mourut en grande réputation de vertu, à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé quarante dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Rheni-Inferior. (Archiv. Rom.).

* Le cinquième jour d'avril de l'an 1682, mourut à Steier dans la Province d'Autriche le P. NICOLAS DE LAMORMAINI, né à Luxembourg, entré déjà prêtre au noviciat de Vienne. Le zèle des âmes, l'amour des pauvres, l'humilité de cœur, la ferveur et la piété ; en un mot, dit l'auteur de son éloge, toutes les vertus religieuses brillaient en lui d'un si vif éclat, qu'à Steier, où il passa trente ans, la voix commune l'appelait l'apôtre de cette cité, le père des pauvres et le saint. Sa charité s'étendait à tous ; cependant il avait des tendresses plus marquées pour les petits, les ignorants, les malheureux de toute sorte ; le jour où il ne leur avait porté ni une aumône, ni une parole de consolation, lui semblait un jour mal employé. L'hôpital de Steier reçut ses visites pendant vingt-trois ans ; il n'était pas moins assidu dans les prisons.

Comme tous les fidèles disciples de Jésus-Christ, le P. de Lamormaini, si tendre et si dévoué pour les autres, était pour lui-même d'une implacable sévérité. Il ne cessait de tourmenter son corps par les chaînes, les cilices, les jeûnes, les flagellations. Il se délassait de ses fatigues dans de longues et ferventes oraisons au pied de son crucifix ; c'est là qu'il puisait aussi l'amour des âmes et le courage pour soutenir de nouveaux travaux. Il mourut très saintement le dimanche dans l'octave de Pâques, à l'âge de soixante-neuf ans, dont il avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Arch. Rom.). — STÖGER, *Scriptor. Provinc. Austr.*, p. 203. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, t. 4, p. 1434.

VI AVRIL

—

Le sixième jour d'avril de l'an 1604, mourut au collège de Pont-à-Mousson, le P. THOMAS DARBYSHIRE, d'abord jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans, archidiacre d'Essex, député des catholiques anglais au concile de Trente, confesseur de la foi sous le règne d'Élisabeth, puis l'une des gloires de la Compagnie de Jésus pendant les quarante-et-une dernières années de sa vie. Ce fut à sa demande que le concile, après une sérieuse discussion, promulgua le décret *De non adeundis hæreticorum ecclesiis*. Cette mesure irrita tellement les ennemis de l'Église, qu'ils mirent tous leurs espions à sa poursuite ; à peine de retour en Angleterre, Thomas Darbyshire fut arrêté, chargé de chaînes comme les malfaiteurs et enseveli dans un cachot. Pour éprouver la fidélité de son serviteur, Dieu sembla d'abord l'abandonner à une extrême désolation. Mais un jour qu'il était comme accablé par l'excès de sa tristesse, il vit tout à coup sur la muraille apparaître l'image de Jésus en croix toute ruisselante de sang. Cette vue lui rendit en un moment si douces toutes ses amertumes, qu'il ne soupira plus qu'après les tortures et la hache du bourreau.

Condamné seulement à l'exil, il résolut d'embrasser la perfection religieuse, pour ne plus vivre qu'à Jésus-Christ. Il balança quel-

que temps entre la vie de prière et de pénitence des Chartreux et celle de la Compagnie. Mais un jour, pendant qu'il délibérait ainsi, il vit entrer dans sa chambre, les portes fermées, un personnage vénérable qui lui adressa ces paroles : « Si tu te fais Chartreux, le salut de ton âme est en sûreté ; mais que deviendra ton prochain » ? Il comprit aussitôt que Dieu l'appelait à l'apostolat. Comme les Souverains Pontifes n'avaient pas encore ouvert l'Angleterre au zèle de la Compagnie, le P. Thomas Darbyshire reçut l'ordre de travailler sur le continent au salut des âmes et passa le reste de sa vie dans les charges de Recteur à Ingolstadt, de Maître des novices à Billom, de Père spirituel des Nôtres à Paris et enfin de catéchiste à Paris et à Pont-à-Mousson, répandant partout, avec l'enseignement de la doctrine et de la perfection chrétienne, la bonne odeur de Jésus-Christ. Les plus illustres théologiens et les plus hauts personnages accouraient à ses catéchismes, ne trouvant rien, disaient-ils, qui pût leur être comparé, pour la lumière et l'onction, dans les discours des orateurs les plus vantés.

C'était en grande partie le fruit des prières de l'homme de Dieu. L'oraison était pour lui la source de toutes les inspirations, comme le remède à tous les maux. Il y recevait même souvent des communications miraculeuses ou des visites de ses amis déjà bienheureux dans le ciel. L'Histoire de la Compagnie cite en particulier la révélation qui lui fut faite à Paris, après la mort du P. Éverard Mercurian. Il demanda un jour au P. Jacques Tyrie s'il connaissait à Rome quelque Père du nom de Claude. Et comme celui-ci, après avoir répondu affirmativement, cherchait à savoir le motif de cette question : « C'est, reprit ingénument le P. Darbyshire, qu'en me levant cette nuit pour faire oraison et prier Notre-Seigneur de

donner à la Compagnie un Général selon son cœur; j'ai vu la très sainte Mère de Dieu prendre par la main un jeune Père de ce nom et le présenter elle-même aux électeurs, en les invitant à le nommer ».

JUVENCIUS, *Histor. Soc., part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 133, *p.* 223. — *Litteræ ann. Societ., ann.* 1604, *p.* 435. — ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* CARAYON, *p.* 309, 405. — MORUS, *Histor. Provinc. anglic., lib.* 1, *p.* 14. — TANNER, *Societ. Jesu apostol. imitatr.*, *p.* 351. — NADASI, *Ann. dier.*, 6ª *april.*, *p.* 186. — DREWS, *Fasti*, 6ª *april.*, *p.* 131. — PATRIGNANI, *Menol.*, 6 *april.*, *p.* 48. — FOLEY, *Records*, *t.* 3, *p.* 705-729; *t.* 7, *p.* 193. — *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 1, *p.* 86.

---

* Le sixième jour d'avril de l'an 1708, mourut à Dantzig sa patrie le P. MICHEL JOACHIMI, célèbre par son zèle apostolique. Il infligeait aux hérétiques de si terribles défaites, qu'il eut l'honneur d'être pendu par eux en effigie. Une inscription en grandes lettres proclamait son crime : « *Animarum latro, P. Michael Joachimi ;* le ravisseur des âmes, le P. Joachimi ». En effet, l'homme de Dieu semblait n'avoir d'autre ambition que de gagner le plus d'âmes possible. Pour multiplier ses conquêtes, il avait appris et parlait avec aisance la plupart des langues de l'Europe : le polonais, le lithuanien, l'allemand, le hollandais, le français, l'italien. A l'exemple de notre Bienheureux Père, il faisait des entretiens familiers un de ses plus efficaces moyens d'apostolat. Il avait un don extraordinaire de conversation; on eût dit qu'il tenait les cœurs dans sa main et les amenait comme sans effort où il voulait.

Toutes les misères spirituelles et corporelles du prochain éveil-

laient sa sollicitude ; il se multipliait pour leur venir en aide. Sa mort, arrivée le Vendredi Saint, parut ajouter encore au deuil de ce grand jour ; on accourut pour le voir, pour faire toucher à ses restes des chapelets, des croix, des images. Il fallut le protéger contre l'indiscrétion de ceux qui voulaient des reliques du saint. Le P. Joachimi était âgé de cinquante-quatre ans et en avait passé trente-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 8 *apr.*, *p.* 81.

N. B. — Le P. Patrignani, *l. c.*, dit que le P. Joachimi mourut le 8 avril, jour du Vendredi Saint. Ce n'est pas exact ; en 1708, le Vendredi Saint était le 6 avril.

VII AVRIL

—

Le septième jour d'avril de l'an 1606, mourut glorieusement à Worcester, par la main du bourreau, le Vénérable P. Édouard Oldcorne, candidat du martyre et de la Compagnie dans les deux collèges anglais de Reims et de Rome et reçu au noviciat de Saint-André par le Père Général Claude Aquaviva, à l'âge de vingt-six ans. Presque aussitôt il fut jugé digne d'aller partager les travaux et les périls des premiers successeurs d'Edmond Campion. Le chef de ces héroïques athlètes, Henri Garnett, lui-même un des grands martyrs d'Angleterre, assigna pour premier centre d'apostolat à Édouard Oldcorne Hinlip-Castle, résidence du comte d'Abington, dans le Worcestershire. Ce seigneur était alors prisonnier pour sa fidélité à l'Église romaine ; mais sa jeune sœur, élevée à la cour d'Élisabeth, s'était laissé gagner par les hérétiques ; et tous les efforts des missionnaires s'étaient brisés contre son orgueilleux entêtement. Le P. Oldcorne échoua d'abord comme les autres ; la discussion étant inutile, il eut recours à d'autres armes ; et après trois jours et trois nuits consacrés au jeûne et à la prière, il obtint de Notre-Seigneur un triomphe complet. C'est par de tels moyens que l'homme de Dieu avait coutume d'arracher les âmes au démon ; il ne lui était pas rare d'acheter les plus rebelles au prix

de son sang. Ses rigueurs allèrent jusqu'à mettre sa vie en danger. Pour obtenir sa guérison, il fit un pèlerinage à la fontaine miraculeuse de sainte Winefrid, et il y recouvra la santé en un moment.

Les fruits immenses de ses travaux, pendant seize années, lui firent appliquer par les catholiques du comté de Worcester les belles paroles de saint Jérôme aux Pères des premières églises d'Asie: *Omnes illic fundavit rexitque ecclesias.* Souvent poursuivi, le P. Oldcorne avait toujours échappé, quelquefois même par miracle, aux recherches des hérétiques ; mais enfin trahi par un malheureux qui espérait se racheter du dernier supplice au prix d'une lâcheté, il fut trouvé dans une cachette, où, pour ne pas compromettre son hôte, il souffrait depuis douze jours, dit le P. Tanner, toutes les horreurs de la faim. Pendant sa captivité, il fut mis cinq fois à la torture, et chaque fois durant cinq heures, avec une cruauté barbare. La nuit qui précéda son supplice, Dieu lui donna la joie de convertir un insigne malfaiteur condamné à mort pour ses crimes et d'un endurcissement jusqu'alors invincible dans l'hérésie. Tous deux montèrent ensemble sur l'échafaud, en bénissant à haute voix Notre-Seigneur de souffrir pour son amour une mort si semblable à celle qu'il avait lui-même endurée pour eux. Le P. Oldcorne était âgé de quarante-cinq ans; il en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Morus, *Histor. Provinc. angl., lib.* 7, *n.* 36, *p.* 332. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 251. — Tanner, *Societ. Jes. milit., p.* 60. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 6, *c.* 7, *p.* 94; *c.* 8, *p.* 104 *et suiv.* — Patrignani, *Menol.*, 7 *april.*, *p.* 60. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 7ª *april.*, *p.* 187. — Drews, *Fasti Soc.*, 7ª *april.*, *p.* 133. — Juvencius, *Histor. Societ.*

Jesu, part. 5ª, *lib.* 13, *n.* 49 *seqq.*, *p.* 161 *seqq.* — Foley, *Records*, *t.* 4, *p.* 202 *et suiv.* — *Ménologes de la Compagnie.* — Oliver, *Collections*, *p.* 151. — Challoner, *Memoirs of mission. priests...*, *t.* 2, *p.* 460.

Le septième jour d'avril de l'an 1606, mourut de la main du bourreau à Worcester le Vénérable Raoul Ashley, Frère Coadjuteur, compagnon de supplice du Vénérable martyr Édouard Oldcorne, comme il avait été son compagnon à Hinlip-House et à la Tour de Londres. Il s'était lui-même le premier livré aux soldats, dans l'espérance d'être regardé par eux comme celui dont ils avaient ordre de se rendre maîtres. Il partagea courageusement les tortures et la mort du saint missionnaire. En montant à la potence, il baisa tendrement les pieds du P. Oldcorne, qui reposaient encore sur le dernier degré de l'échelle, et s'écria devant le peuple : « O Dieu ! que je suis heureux de suivre les traces de mon bien aimé Père jusqu'à la mort » !

Foley, *Records, t.* 4, *p.* 267 ; *t.* 7, *p.* 19. — Oliver, *Collections, p.* 47.

---

* Le septième jour d'avril de l'an 1634, mourut au collège de Louvain le P. Jacques Van der Straten ou Stratius, né à Anvers, l'un des hommes, dit le P. Nadasi, dont sa Province peut le plus justement se glorifier. Dès ses premières années, la pénitence, l'oraison, la parole de Dieu, la sainte messe, avaient fait ses délices ; on l'appelait familièrement dans la maison paternelle et au col-

lège, *Sanctus Jacobellus*, à cause tout ensemble de sa petite taille et de ses vertus précoces. Le P. Van der Straten fut tour à tour Recteur des collèges de Louvain et de Bruges, Instructeur des Pères de troisième probation et Provincial. C'était un homme tout surnaturel. Il récitait chaque jour un chapelet pour obtenir, par l'intercession de la très sainte Vierge, la grâce de conformer en toute chose sa volonté à celle de Dieu.

Cet esprit de foi se révélait non seulement dans l'accomplissement des devoirs plus importants, mais dans ses moindres actions elles-mêmes. Il faisait toute chose, dit l'auteur de son éloge, *in conspectu Domini* ; pendant les prières de la table, avant et après le repas, il n'était pas moins recueilli qu'au saint autel. Devait-il adresser quelque exhortation à la communauté, il commençait par se prosterner au pied de son crucifix et, dans une oraison prolongée, demandait à Dieu de mettre dans son cœur et sur ses lèvres ce qui pouvait contribuer davantage au bien des âmes et à la gloire de la divine Majesté. Persuadé que, pour animer les enfants de la Compagnie aux vertus propres de leur vocation, rien ne saurait être plus efficace que les exemples domestiques, le P. Van der Straten composa le premier de tous un Ménologe dont il emprunta les éléments à nos histoires et à nos Lettres annuelles, et que ses successeurs, comme les Pères Nadasi et Patrignani, ont ensuite développé et complété.

Il fut aussi le premier, pendant son rectorat de Louvain, à établir en Belgique la belle solennité des Quarante-Heures. Les contradictions ne lui furent pas épargnées à cette occasion ; beaucoup se plaignaient qu'il introduisît des nouveautés ; d'autres lui prédisaient un échec certain. Le P. Van der Straten, persuadé qu'il

obéissait à une inspiration divine, ne se découragea point ; et le succès dépassa ses espérances. De Louvain la pieuse pratique s'étendit de proche en proche pour le plus grand bien des âmes. Dans beaucoup de villes, dit un historien, les jours de carnaval paraissaient des jours de missions ; et à voir l'affluence des fidèles qui se pressaient à la sainte table, on se serait cru aux solennités pascales.

Pour couronner l'éloge du P. Van der Straten, il faut ajouter que nul n'était plus humble, plus mortifié, plus attentif à se garder des moindres fautes. Il se confessait tous les jours et, si malgré ses résolutions, il lui échappait quelque manquement, il s'en punissait avec une extrême rigueur. Cet homme vraiment « incomparable », comme l'appelle son biographe, avait cependant une crainte très vive de la mort et des jugements de Dieu. Mais quand l'heure suprême fut proche, toutes ses appréhensions s'évanouirent et, l'âme remplie de la plus douce confiance, il s'endormit paisiblement dans le baiser du Seigneur, à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-quatre dans la Compagnie.

Necrol. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 388. — *Imago primi sæcul., lib.* 6, *Societas flandr.-belg.*, *p.* 791. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1627. — Nadasi, *Ann. dier.*, 7ª *april.*, *p.* 188. — *Ménol. holland.*, 7 *avril.*

VIII AVRIL

—

* Le huitième jour d'avril de l'an 1615, mourut à Malines le P. Jean Van Meerhaghen, religieux d'une grande innocence de vie et d'une inviolable fidélité à la règle. Lorsqu'il eut été nommé Ministre à Malines, son premier soin fut d'aller se jeter aux pieds du Père Recteur, qui était en même temps Maître des novices, pour le supplier d'être traité en toute chose comme un novice. Il en avait au reste la ferveur. Atteint d'une maladie de poitrine qui le consumait lentement, le P. Van Meerhaghen donna d'admirables exemples de patience et de sainte préparation à la mort. Pour accomplir ce grand acte avec toute la perfection possible, il avait fait un recueil des plus beaux traits de vertu pratiqués à leur dernière heure par les enfants de la Compagnie. Quand il comprit, à la défaillance de ses forces, que le moment suprême n'était plus éloigné, il lut ou se fit lire le récit de ces morts bienheureuses. Sa fin répondit à celle de ses modèles ; il s'endormit dans le Seigneur, plein de joie et de confiance, à l'âge de trente-deux ans ; il en avait passé huit dans la Compagnie.

Litteræ ann. Provinc. flandr.-belgic., ann. 1615 *(Archiv. Rom.).*

* Le huitième jour d'avril de 1682, mourut à Luxembourg le P. Jacques Des Hayes, né à Herve, non loin de Liège. Il avait longtemps désiré et demandé avec instance les missions des Indes. Le duché du Luxembourg, la Bohême, les villes d'Altona et de Hambourg furent le théâtre de son zèle. Il y recueillit partout, dans la chaire comme au confessionnal, de grands fruits de conversion et de sainteté. Pour affermir la foi des catholiques, et en même temps pour éclairer les dissidents et leur frayer le chemin vers la véritable Église, il écrivit ses deux ouvrages : *La Lumière du monde ou l'éclaircissement des vérités catholiques*, et *Le catéchisme du P. Canisius par demandes et par réponses*, livres qui, souvent réimprimés et traduits en plusieurs langues, ont produit un bien immense.

Ce qui donnait leur efficacité aux travaux de l'homme de Dieu, c'était l'esprit intérieur et surnaturel dont ils étaient animés. Le P. Des Hayes était en effet un religieux d'une haute vertu, modèle accompli de pauvreté et, pour rappeler l'éloge que faisaient de lui ses contemporains, un vrai fils de saint Ignace, un ouvrier plein de zèle et infatigable. Il n'avait qu'une santé précaire, en butte à des souffrances presque continuelles. Mais en généreux disciple de Jésus crucifié, loin de se plaindre, il travaillait comme les plus robustes et tourmentait encore sa chair par de très rigoureuses pénitences. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans ; il en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belgic. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth., p.* 363. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 168.

* Le huitième jour d'avril de l'an 1704, mourut au collège de Nowogrodek, où il enseignait la rhétorique, le P. ÉTIENNE STOJANOWICZ, né d'une famille schismatique dans le district de Pinsk. Son père passait dans tout le pays pour la plus ferme colonne de l'église photienne; et c'était parmi les adhérents de cette église une sorte de proverbe de dire : « Le ciel tombera avant que le seigneur Stojanowicz déserte notre foi ». Cependant par une inconséquence assez étrange que Dieu voulait faire servir à ses desseins de miséricorde, ce schismatique obstiné avait confié l'éducation de son fils unique aux Pères Jésuites, qui dirigeaient le collège de Pinsk.

A leur école, Étienne ne tarda pas à concevoir des doutes sur sa religion; puis la prière aidant la réflexion et l'étude, la pleine lumière se fit dans son esprit; il conçut un ardent désir de se faire catholique et même d'embrasser la vie parfaite dans la Compagnie. Mais la crainte l'empêchait de découvrir ses pensées; il tomba dans une tristesse profonde. Son père s'en aperçut et, pour la dissiper, s'offrit à lui accorder tout ce qui lui serait agréable. Le jeune homme alors prenant confiance exposa ce qui s'était passé dans son âme. A cette déclaration inattendue, au lieu de s'emporter contre son fils et ceux qui l'avaient arraché au schisme, le père se sentit changé subitement; les larmes jaillirent de ses yeux, et il ne répondit que ces mots : « Mon fils, si Dieu le veut ainsi, que sa sainte volonté soit faite et qu'il bénisse votre résolution ». Il ajouta qu'il l'aiderait lui-même dans l'exécution de son dessein.

Il tint parole. Quand le Père Provincial vint faire la visite du collège de Pinsk, il alla en personne lui présenter Étienne et de-

mander pour lui une place parmi les novices. Puis s'inspirant d'un souvenir biblique : « Certes, dit-il, je ne suis pas digne de prendre le nom d'Abraham ; cependant voici mon Isaac, mon fils unique ; si Dieu veut qu'il soit à vous, prenez-le et souvenez-vous de moi devant le Seigneur ». Un si magnanime sacrifice fut bientôt récompensé par le don de la foi. Devenu enfant de l'Église romaine, l'ancien schismatique déploya en faveur de la vérité le même zèle qu'il avait mis au service du mensonge. Son exemple et ses paroles déterminèrent un grand nombre de conversions, entr'autres celle d'un prêtre qui entraîna tout son troupeau à sa suite.

Quant à Étienne Stojanowicz, tant de merveilles de la grâce, qui avaient accompagné et suivi sa vocation, la lui rendirent encore plus précieuse et l'animèrent d'une ardeur incroyable à en remplir tous les devoirs. Mais sa carrière fut courte. Les épreuves ordinaires de la formation religieuse et littéraire terminées, il était sur le point d'être admis à la profession solennelle, lorsqu'il plut à Notre-Seigneur de le rappeler à lui. Il avait passé quinze ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuana, p.* 794.

IX AVRIL

—

Le neuvième jour d'avril de l'an 1615, le P. WILLIAM WESTON mourut en odeur de sainteté au séminaire anglais de Valladolid. Il était âgé de soixante-cinq ans et en avait passé dix-sept en captivité pour la confession de Jésus-Christ. Condisciple du bienheureux P. Edmond Campion à l'université d'Oxford, il avait abjuré comme lui l'hérésie et était aussitôt parti pour Rome, où le P. Éverard Mercurian l'admit au noviciat de Saint-André. L'année suivante, il fut envoyé en Espagne pour y achever ses études, et travailla quelque temps au salut de ses compatriotes que le commerce attirait dans les ports de l'Andalousie. Dès lors il montrait une admirable ferveur pour se conserver en présence de Dieu et se tenir constamment à ses pieds dans la disposition d'une victime ; il ne lisait, n'étudiait, n'écrivait dans sa chambre qu'à genoux. Lorsqu'il partit d'Espagne pour la mission d'Angleterre, ses supérieurs pourvurent généreusement à tous ses besoins ; mais il obtint d'eux à force d'instances de ne se mettre en route qu'avec les livrées de la pauvreté : « Dans cet équipage, disait-il, Notre-Seigneur me reconnaîtra mieux pour un de ses compagnons ».

Le jour même de son arrivée à Londres, le F. Rodolphe Emerson, qui lui avait été donné pour guide, fut arrêté, mis à la torture et

jeté dans un cachot, dont il ne sortit qu'au bout de vingt ans. Le P. Weston n'en poursuivit pas moins son entreprise. Après deux années d'un laborieux apostolat, il vit venir à son secours le P. Henri Garnett et le Vénérable P. Robert Southwell ; mais à peine les avait-il mis en sûreté, qu'il fut découvert lui-même et arrêté comme coupable d'un prétendu complot contre la reine Élisabeth. Bien que l'accusation ne reposât sur aucun fondement, il n'en fut pas moins relégué dans les prisons du château de Wisbeach, près des frontières d'Écosse, pour y finir ses jours avec d'autres prêtres catholiques, prisonniers comme lui pour la foi romaine.

Les confesseurs furent d'abord enfermés dans des cachots séparés et y demeurèrent six ans. Alors seulement on consentit à les réunir ; on permit même aux catholiques de les visiter. Le supérieur du P. Weston, sollicité instamment par dix-huit de ces captifs, lui envoya l'ordre d'accepter la direction de leurs âmes et de toutes leurs actions pour la plus grande gloire de Dieu. Il obéit, mais à la condition qu'on ne lui donnerait aucune marque d'honneur et qu'il serait uniquement leur conseiller. Sous son influence, la prison de Wisbeach jouit bientôt dans toute l'Angleterre d'une grande réputation de science et de vertu. On accourait même des universités protestantes pour être témoin d'un semblable spectacle. Le P. Weston, en vue d'étendre son action et de travailler au salut d'un plus grand nombre d'âmes, ne se contentait pas de former ses compagnons à la vertu ; il leur enseignait en même temps la théologie, l'Écriture sainte, le grec, l'hébreu, et les exerçait à la prédication et au catéchisme.

Malgré tant de fatigues, il ne quittait jamais le cilice, jeûnait tous les jours, prenait au plus cinq heures de sommeil, couché à

terre, et donnait le reste de la nuit à l'oraison. L'éclat de ses succès et de sa sainteté irrita trois misérables envieux qui n'avaient pas voulu se mettre sous sa conduite. Ils l'accusèrent auprès du P. Aquaviva et du Pape Clément VIII et, voyant leur haine déjouée par l'admirable apologie que tous les autres prisonniers firent parvenir au Souverain Pontife pour justifier l'homme de Dieu, ils s'adressèrent à Élisabeth et accusèrent Weston de conspirer contre sa vie. La reine le fit alors enfermer dans la Tour de Londres, où il demeura quatre années et demi, sans voir aucune autre âme vivante que son geôlier. Les démons lui apparaissaient souvent ; tantôt ils l'engageaient à se tuer pour mettre fin à ses souffrances, tantôt ils le flagellaient cruellement. Son cachot était si infect, que tout ce qu'il avait souffert jusqu'alors n'égalait pas, disait-il, vingt-quatre heures d'un pareil tourment ; mais Dieu soutenait son courage. Un jour, pendant qu'il était en prière, il vit descendre du ciel un léger fil tout brillant de lumière, et entendit une voix qui lui disait : « Je te tiens moi-même suspendu par ce fil de ma Providence ; je suis avec toi et je ne t'abandonnerai pas ».

Le P. Weston, mis en liberté à l'avènement de Jacques Ier, prit le chemin de Rome et bientôt après celui d'Espagne, où les supérieurs lui confièrent la direction du collège anglais de Saint-Alban à Valladolid. C'est là qu'il mourut saintement dans la quarantième année depuis son entrée dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 41, *p.* 156; *n.* 127, *p.* 219 ; *n.* 136, *p.* 225. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 4, *c.* 8, *p.* 105 *et suiv.* ; *c.* 10, *p.* 146 *et suiv.* ; *lib.* 6, *c.* 1, *p.* 232 *et suiv.* — Morus, *Histor. Prov. Anglic., lib.* 4, *n.* 15, *p.* 141 ; *n.* 25, *p.* 153. — Tanner,

Societ. Jesu apostolor. imitatr., p. 454 seqq. — NADASI, *Ann. dier. memor., 9ª april., p. 192.* — DREWS, *Fasti Soc. Jesu, 9ª april., p. 135.* — PATRIGNANI, *Menol., 9 april., p. 82.* — P. JOHN MORRIS, S. J., *The troubles of our catholic forefathers, 2d series, the life of Father William Weston, pp. 4-284.* — FOLEY, *Records, t. 7, 2e part., p. 830, 1458.* — OLIVER, *Collections, p. 221.* — *Litter. ad Gener., recueil* XIV, *fº 43 (Arch. Rom.).* Lettre écrite de Paris le 12 juin 1584 pour demander au Père Général la faveur d'être envoyé dans la mission d'Angleterre.

---

* Le neuvième jour d'avril de l'an 1671, mourut à Varsovie le Frère Coadjuteur MICHEL SADKOWSKI, rare modèle d'humilité, de modestie, de ferveur et d'amour de la croix. Il avait fait ses études avant d'entrer dans la Compagnie ; mais pour se rendre plus semblable à Jésus-Christ pauvre et travaillant de ses mains, il sollicita la grâce d'être appliqué aux offices domestiques. Après son noviciat, il fut donné comme compagnon au Père Procureur, et ensuite pendant cinq ans au confesseur du roi. Loin de tirer vanité de ces emplois ou d'en prendre occasion d'être moins fervent, le F. Sadkowski en devint plus humble, plus vigilant sur lui-même et plus mortifié. Les cilices, les flagellations, toutes les pénitences lui étaient familières ; il ne les interrompait même pas durant ses voyages. Les plaies du Sauveur étaient l'asile où il aimait à se réfugier ; là toutes les peines lui devenaient douces et légères. A table, il se représentait Notre-Seigneur assis auprès de lui. Cette vue de foi l'animait et l'aidait à composer tous ses sens dans une modestie parfaite et à prélever sur ce qui lui était servi une large part pour les pauvres. Ce saint Frère fut emporté par une mort prématurée à l'âge de vingt-neuf ans ; il en avait passé neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana, p.* 737.

---

* Le neuvième jour d'avril de l'an 1706, mourut dans la maison du troisième an dite de Saint-Michel à Nieswiez le P. DANIEL TARASEWICZ, né dans le gouvernement de Grodno en Lithuanie. Il dut sa vocation à l'intervention toute-puissante de la Bienheureuse Vierge. Dès son enfance, pour ainsi dire, il avait aspiré au bonheur de revêtir les livrées de saint Ignace; un bégaiement obstiné qui le rendait impropre aux ministères apostoliques, lui avait toujours fermé les portes du noviciat. N'espérant plus rien du côté des hommes, qu'il avait vainement fatigués de ses importunités, Daniel Tarasewicz alla se jeter au pied d'une image miraculeuse de la très sainte Vierge ; et là il prit l'engagement solennel de jeûner, de se confesser, de communier et de coucher sur la dure tous les samedis aussi longtemps qu'il n'aurait pas obtenu la grâce si ardemment désirée. Il avait alors quinze ans.

Cinq années entières, il demeura fidèle à sa généreuse résolution, sans que l'insuccès apparent de tant de pénitences et de supplications fît défaillir un moment sa confiance et son courage. La miséricordieuse Reine du ciel se laissa enfin toucher ; et se montrant à son serviteur pendant qu'il reposait, elle lui fit entendre ces maternelles paroles : « *Noli tristari, fili ;* ne vous attristez point, mon fils ». Sûr désormais d'être exaucé et dédaignant une noble et riche alliance, par laquelle on s'efforçait de le retenir dans le monde, Daniel Tarasewicz prit le chemin de Vilna, où était le noviciat. De nouveaux refus répondirent d'abord seuls à sa demande. Il ne

se déconcerta point et, à force de supplications, finit par triompher de toutes les résistances. Chose extraordinaire : au moment même où il franchissait le seuil béni du noviciat, son mal disparaissait sans retour, et c'est d'une voix libre qu'il célébra les louanges de sa libératrice.

Il se montra digne d'une telle faveur : par son courage à se vaincre, son obéissance, sa charité, il fut un véritable enfant de la Compagnie. Pendant les invasions des armées suédoises et moscovites, les peines qu'il se donna pour sauver du pillage et de la ruine les terres dont il avait la charge, brisèrent complètement ses forces. Il ne fit plus que languir et expira plein de joie d'avoir sacrifié sa vie à l'obéissance et à la charité. Il était dans la trente-sixième année de son âge et la seizième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *p.* 836.

X AVRIL

—

*Dans les premiers mois de l'année 1593, on ignore la date précise, mourut à Malacca le P. Théodore Mantels, de Liège. Dès l'âge de vingt-trois ans, il partit pour les Indes. Envoyé dans le royaume de Firando au Japon, il y soutint avec le P. François Carrion de grands travaux pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Les infidèles, furieux des pertes que leur infligeaient les missionnaires, résolurent de s'en débarrasser et leur firent prendre du poison. Le P. Carrion succomba au bout de trois jours. Le P. Mantels, grâce à une constitution plus robuste et à un contrepoison énergique, résista près de deux années ; mais il ne fit que traîner sa vie au milieu de douleurs souvent atroces. Le P. Alexandre Valignani, Visiteur des missions d'Orient, pour essayer d'apporter quelque allégement à un si cruel martyre, l'envoya d'abord à Macao, puis à Malacca ; et c'est dans cette dernière ville que le P. Mantels expira et alla recevoir au ciel la récompense de ses longues souffrances. Il n'était âgé que de trente-trois ans et en avait passé treize dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Soc.*, *part.* 5ª, *lib.* 20, § 4, *p.* 586. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 163. — Tanner, *Soc. Jesu militans...*, *p.* 257.

XI AVRIL

—

Le onzième jour d'avril de l'an 1668, mourut à Vilna le P. Jean Jacknowicz, lithuanien. Sa mère, qui avait déjà perdu dix enfants presqu'au moment de leur naissance, consacra celui-ci à Notre-Seigneur tout particulièrement ; pour obtenir de le conserver, elle envoyait chaque année un magnifique cierge à l'église où il avait été baptisé. Lorsqu'il fut entré dans la Compagnie, étant allée le visiter un jour, le novice lui demanda si elle avait été fidèle à payer le tribut accoutumé : « Mon fils, lui répondit-elle avec un accent de foi profonde, c'est vous qui êtes désormais le cierge consacré à Dieu ».

Frappé de la multitude d'œuvres de charité dont on rappelait chaque jour le souvenir au réfectoire, dans la lecture des vies de nos Pères, et pressé intérieurement par l'Esprit-Saint de s'appliquer à lui-même ce qu'il entendait, le P. Jacknowicz résolut de devenir le consolateur et le soutien de tous les malheureux de Vilna. Beaucoup de ces pauvres gens n'avaient ni lit ni asile et demeuraient nuit et jour en plein air, couchés à terre, à peine vêtus de quelques haillons, et bien souvent sans nourriture. Il se mit à les recueillir et à mendier de quoi subvenir à leurs plus pres-

sants besoins et, au milieu de difficultés et de contradictions sans nombre soulevées par la prudence humaine, il parvint à fonder pour eux un hôpital, une église et la belle confrérie de charité composée de presque toute la noblesse lithuanienne, sous l'invocation de saint Joseph d'Arimathie. Jusqu'à la fin de sa vie, même lorsqu'il exerçait les charges de Recteur ou de Préposé de la maison professe, le P. Jacknowicz ne cessa de s'occuper avec amour de ceux qu'il avait adoptés pour ses enfants. Au reste, il était toujours prêt à se donner et à se sacrifier. A trois reprises différentes, il se dévoua au service des pestiférés et, dans son extrême vieillesse, consacra le reste de ses forces aux petits enfants de la dernière classe de grammaire au collège de Vilna. Ce grand serviteur de Dieu mourut dans la quatre-vingtième année de son âge et la soixantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 464. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 706. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 11 *april.*, *p.* 139. — Patrignani, *Menol.*, 11 *april.*, *p.* 108. — *Summar. vitæ defunct. in colleg. S. J. Viln., anno* 1668, *apud* Poszakowski, *De viris illustr. Provinc. lithuan.*

---

* Le onzième jour d'avril de l'an 1620, mourut au collège de Posen, en grande réputation de sainteté, le P. Stanislas Gawronski, polonais, né dans le palatinat de Sandomir. Après son noviciat, il avait suivi les cours de théologie au Collège Romain et avait eu le bonheur d'être le compagnon de chambre et d'études du bien-

heureux Louis de Gonzague. Il ne laissa pas perdre une grâce si précieuse, et s'efforça d'imiter les exemples dont il était le témoin journalier. L'humilité, la mortification, l'union à Dieu, la pureté du cœur formèrent en effet le caractère particulier de sa vertu. Recteur ou Provincial, il semblait ne vouloir d'autre privilège que celui de se traiter plus rigoureusement. Il dormait sur la dure, n'acceptait que des vêtements usés et s'estimait le dernier de tous, indigne d'être gardé dans la Compagnie. Il accueillait les maladies avec leur cortège de douleurs et d'ennuis, comme un présent de Dieu, le cœur et le visage également épanouis. Atteint de paralysie dans ses dernières années, il demanda avec instance le secours d'une main étrangère pour le flageller et l'aider ainsi à s'acquitter envers la justice divine des dettes qu'il disait ne pouvoir plus payer lui-même.

Dieu glorifia cette humilité et cette abnégation de son serviteur. Le P. Gawronski était mort vénéré de tous et acclamé comme un saint. Quand on ouvrit son tombeau deux ans et demi plus tard, son corps fut trouvé tout entier sans aucune trace de corruption, les chairs molles et flexibles ; quelqu'un l'ayant piqué aux lèvres et à l'oreille, il en coula du sang. Ce qui augmenta l'étonnement, c'est que les vêtements et le bois du cercueil étaient entièrement consumés. Plusieurs médecins furent appelés et, après une minutieuse enquête, déclarèrent que le fait ne pouvait s'expliquer par des causes naturelles. On conserve encore aux archives de la Compagnie le procès-verbal dressé à cette occasion et les dépositions des témoins. Les précieux restes du P. Gawronski furent retirés de la sépulture commune et placés avec honneur dans la chapelle domestique du collège. Ce saint homme était âgé

de cinquante-cinq ans lorsqu'il mourut; il en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ.*, *part.* 6 , *lib.* 5, *n.* 46, *p.* 242. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).* — Nadasi, *Annus dier...*, 11ª *april.*, *p.* 196. — Drews, *Fasti*, 11ª *april.*, *p.* 138. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1293.

XII AVRIL

—

Le douzième jour d'avril de l'an 1587, mourut à Vienne le Père Pierre Busée, frère des deux Pères Jean et Théodore. Les historiens des Provinces d'Autriche et de Bohême disent que sa perte fut un deuil pour toute sa Province. C'est à lui que l'on doit la belle publication du catéchisme de Canisius, enrichie des témoignages de l'Écriture et des Pères, l'un des plus magnifiques trésors de la tradition romaine, et l'inépuisable arsenal des défenseurs de la foi contre les attaques de l'hérésie. Le P. Busée n'avait pas encore trente ans lorsqu'il mérita d'associer ainsi son nom à celui de Canisius dans la reconnaissance des fidèles ; la préface même qu'il mit en tête de son livre est écrite avec cette largeur de vue et cette plénitude de science et d'onction qui semble avoir fait le caractère des savants et des saints de notre première génération. Le P. Pierre Busée mourut à l'âge de quarante-sept ans, dont il avait passé vingt-six dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Soc. Jesu, p.* 5[a], *lib.* 7, *n.* 49, *p.* 323. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 662. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 439. — Schmidl, *Histor. Provinc. Bohem., part,* 1 , *lib.* 6, *n.* 23, *p.* 558. — Socherus, *Histor. Provinc. austriacæ, lib.* 8, *n.* 132, *p.* 358. — Hartzheim, *Biblioth. Coloniens., p.* 267. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 1, *p.* 665.

* Le douzième jour d'avril de l'an 1720, mourut à Nowogrodek, dans la cinquante-huitième année de son âge et la trente-septième depuis son entrée dans la Compagnie, le F. JEAN MISIEWICZ, qui par humilité renonça aux études qu'il avait commencées dans le monde pour demander à être reçu parmi les Frères coadjuteurs. Jusqu'à la fin de sa vie, il demeura fidèle à l'esprit qui lui avait inspiré cette résolution. L'abnégation, l'oubli de soi, la modestie, l'union à Dieu furent toujours ses vertus de prédilection. Souvent, brisé de fatigue par les travaux de la journée, le F. Misiewicz, au lieu de se livrer au sommeil, allait se prosterner au pied du tabernacle et prolongeait ses colloques avec Notre-Seigneur plusieurs heures de la nuit. Les jours de fêtes, plus libre de son temps, il avait peine à s'éloigner de l'autel.

Dans ces communications intimes et la lecture assidue des livres spirituels, le saint Frère avait puisé une science peu commune des voies de Dieu, et les plus doctes tiraient profit de ses entretiens. A toutes ses autres vertus, le saint Frère joignait une propreté exquise en toute chose ; c'était, dit l'auteur de son éloge, l'indice de l'admirable pureté de son âme, que nulle faute grave n'avait jamais ternie et qu'il emporta dans sa première fleur au ciel.

POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana, p.* 562. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).*

XIII AVRIL

—

Le treizième jour d'avril de l'an 1593 mourut à Brünn le F. Bonaventure Panœtius, novice Scolastique, polonais, né à Rogasen. La ferveur avec laquelle il demanda à Notre-Seigneur de connaître sa vocation, lui mérita d'être éclairé d'une manière spéciale. Il lui sembla voir un homme revêtu de l'habit de la Compagnie, et en même temps une voix se fit entendre du ciel : « Suis-le ». A ces paroles, Bonaventure Panœtius se sentit inondé d'une joie extraordinaire. Renonçant à un riche canonicat dont il percevait déjà les revenus et à une noble alliance qu'on lui avait préparée, il s'enfuit de son pays et alla se renfermer au noviciat de Brünn, où quelques mois après une sainte mort le récompensa de sa générosité.

Avec lui était venu de Pologne à Brünn un autre jeune novice, également envoyé à la Compagnie d'une manière merveilleuse. Il avait quelque temps lutté contre la grâce, lorsqu'un jour le Sauveur lui apparut pendant son sommeil comme chancelant et prêt à tomber sous le poids de ses maux. Le jeune homme courut à lui pour le soutenir ; et Jésus le regardant avec bonté : « Bien, mon fils, lui dit-il, puisque tu t'es offert pour me soulager, à mon tour je te soulagerai ».

Litteræ ann. Societ., ann. 1593, *p.* 212. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 2, *lib.* 1, *n.* 32, *p.* 24. — NADASI, *Annal. Marian., p.* 188 *et* 465.

Le treizième jour d'avril de l'an 1618, mourut à Maestricht le F. Coadjuteur HENRI VAN HONSEN. Il appartenait à une riche famille d'Anvers ; mais aux avantages de la fortune il avait préféré la gloire d'être serviteur des serviteurs de Dieu, et il se confina vaillamment dans une cuisine pendant vingt-quatre ans. Le travail, la prière et la patience se partagèrent toute sa vie. Bien que le lieu où il exerçait son office fût si incommode et si étouffant, qu'on le comparait, dit son biographe, au purgatoire, il ne proféra jamais une plainte, tant il le trouvait favorable à ses oraisons et à sa perpétuelle union de cœur avec Dieu. Plus d'une fois, on y rencontra le F. Van Honsen ravi en extase, les yeux et les mains levés au ciel et privé de l'usage de ses sens. Sa patience, au témoignage des médecins, semblait surpasser les forces humaines. Comme on paraissait se préoccuper des moyens de le soulager pendant sa dernière maladie : « Ne vous mettez pas en peine de moi, dit-il ; car ces douleurs, qui me viennent de la main de Dieu, sont un grand soulagement pour mon âme ». A l'heure où il expirait, au milieu de la nuit du Vendredi Saint, un Père de Maestricht, son intime confident, vit tout à coup la chambre de l'humble religieux rayonnante de lumière ; c'était le reflet de la gloire dont Jésus récompensait ses souffrances et ses vertus. Le F. Van Honsen était âgé de cinquante-cinq ans ; il en avait passé vingt-six dans la Compagnie.

A. G. II. — T. I. — 51.

Nadasi, *Annus dier. memor.*, 13ª *april.*, *p.* 204. — Patrignani, *Menol.*, 13 *april.*, *p.* 115. — *Litter. ann. Provinc. flandr.-belgicæ*, *ann.* 1618 (*Archiv. Rom.*). — *Ménologe holland.*, 13 *avr.* — *Levens van Broeders Coadj.*, 13 *apr.*, *p.* 182.

N. B. — Le nom de ce Frère est écrit de différentes manières : *Van Onsen* (Litter. ann.), *Van Honsem* (Nécrol. ms.), *Van Honsen* (Nadasi et Ménol. holland.) ; le P. Patrignani l'appelle *Van Blonsen,* mais c'est manifestement une erreur.

XIV AVRIL.

—

Le quatorzième jour d'avril de l'an 1644, mourut à Metz le P. Paul Duez, né dans le diocèse de Liège, Recteur de l'université de Pont-à-Mousson et le premier traducteur français de *La Perfection chrétienne* du P. Rodriguez, dont il vit se répandre avant sa mort au moins quinze éditions dans l'espace de vingt ans.

Le P. Paul Duez, comme il l'avait souvent demandé, mourut après avoir fait une confession générale de toute sa vie. Il n'avait qu'une fièvre légère ; mais à peine le sang de Notre-Seigneur eut-il purifié son âme par l'absolution, qu'il tomba dans une léthargie profonde dont il ne se réveilla plus. Il expira le lendemain, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — Sotuellus, *Biblioth., p.* 647. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 256. — Abram, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* Carayon, *Documents inédits, p.* 490.

* Le quatorzième jour d'avril de l'an 1735, mourut à Cadix, en grande réputation de sainteté, le P. François Janssen, de la Province de Flandre-Belgique. « Sa vie, écrit le P. Joseph de Iturrate son supérieur, est digne d'être rangée parmi celles des hommes illus-

tres de notre Compagnie ». Il était né à Anvers, et à dix-sept ans était entré au noviciat. A la fin de ses études, il soutint brillamment l'acte public de théologie, enseigna la philosophie, puis la théologie morale, servit de compagnon au Maître des novices, et en 1710 fut envoyé à Cadix pour s'occuper des intérêts spirituels de ses compatriotes que les affaires ou les travaux du port y amenaient toujours en grand nombre.

Le P. Janssen était véritablement un homme de Dieu. Chaque jour, il consacrait deux heures à l'oraison, une le matin, une autre le soir ; il jeûnait trois fois par semaine, se flagellait fréquemment avec une discipline armée de pointes de fer, et domptait sans pitié sa nature ardente et emportée. Son obéissance était celle d'un novice. Notre-Seigneur le récompensait dans l'oraison et au saint Sacrifice par les plus douces consolations et même par des faveurs miraculeuses. L'enfant qui le servait à l'autel rentra un jour effrayé à la maison et dit à sa mère : « Je ne veux plus servir la messe au P. Janssen ; ce matin je l'ai vu quitter la terre et s'élever en haut ».

Comme il était tout à Dieu, le P. Janssen était aussi tout au prochain. Non seulement les Flamands, mais les Espagnols et les étrangers, qui du monde entier affluent à Cadix, accouraient à lui; il les accueillait avec la même charité; s'il montrait des préférences, c'était pour les pauvres, les soldats, les hérétiques, ceux qui avaient plus besoin d'être aidés. Il possédait un talent extraordinaire pour donner les Exercices de notre Bienheureux Père, et par leur moyen il opéra un grand nombre de conversions. Sa charité le conduisait presque tous les jours aux hôpitaux, aux prisons, au chevet des malades. En 1730, une terrible épidémie, le *vomito negro*, se dé-

chaîna sur Cadix et fit des ravages effrayants. Le P. Janssen se dévoua sans réserve au secours des victimes du fléau. Au milieu de l'infection des lazarets remplis de malades, « il allait et venait avec assurance, dit le P. Iturrate, comme s'il s'était promené parmi les fleurs, dans un délicieux jardin ».

Aussi jouissait-il à Cadix de l'estime et de la vénération universelles. Il tomba malade dans son confessionnal le mardi de Pâques et expira le jeudi suivant. La nouvelle de cette mort foudroyante remplit de deuil la ville entière ; mais la douleur des Flamands ses compatriotes fut sans égale ; non contents des hommages rendus à l'homme de Dieu le jour de ses funérailles, ils lui firent célébrer quelques semaines plus tard un service solennel avec un éclat et un concours presque sans exemple. Le P. Janssen était âgé de soixante-trois ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Carta del P. Joseph de Iturrate, Rector del colegio de Cadiz, para los Superiores de la Provincia de Andalucia, S. J., cerca de la religiosa vida y muerte del P. Francisco Janssen *(Arch. dom.)*.

XV AVRIL

—

Le quinzième jour d'avril de l'an 1610, mourut à Rome le P. Robert Persons, une des plus fermes colonnes de l'Église d'Angleterre. « Je le connais depuis trente-cinq ans, disait à sa mort le P. Claude Aquaviva, et je n'ai jamais rien vu en lui qui ne fût d'un saint ». Il était à peine entré à Londres depuis une année, et déjà l'on comptait plus de dix mille convertis, dont plusieurs appartenaient à la première noblesse et au palais même de la reine. Son glorieux compagnon, le bienheureux P. Edmond Campion, assurait dans une de ses dernières lettres, en lui appliquant ces vers de Virgile, *Si duo præterea tales Idæa tulisset terra viros*, qu'avec deux autres défenseurs de la foi semblables au P. Persons, l'Angleterre aurait été sauvée. Dans le même temps, le savant et pieux cardinal Allen écrivait que les fruits du zèle, de la prudence et des saintes industries du P. Persons surpassaient tout ce qu'il était possible de croire : « Je ne pense pas, ajoutait-il, qu'en aucun lieu du monde, la parole d'un apôtre ait été plus féconde pendant l'année qui vient de s'écouler ».

L'accord le plus parfait de la sagesse humaine avec la sagesse divine, et l'esprit d'organisation, si remarquable dans saint Ignace pour créer des œuvres d'une vie et d'une puissance indestructibles,

furent comme le caractère propre de ce grand homme. La Compagnie lui dut les séminaires anglais de Douai, de Saint-Omer, de Lisbonne, de Cadix, de Séville, de Valladolid, pépinières de martyrs et d'une légion de prêtres et de fervents catholiques, invincibles à toutes les attaques et à toutes les séductions de l'hérésie. La reine Élisabeth le regardait comme l'ennemi le plus redoutable de l'anglicanisme ; elle lança contre lui plusieurs édits pleins d'une véritable fureur et mit hautement sa tête à prix. Le P. Persons, ne pouvant créer en Angleterre la publicité qui était indispensable à la foi catholique, la transporta en Normandie, au grand désespoir des hérétiques. Les persécuteurs, démasqués et couverts de honte, durent se contenter, pour sauver leur honneur aux yeux de leurs coreligionnaires, d'envoyer en exil une multitude de victimes déjà promises au bourreau. Les seuls ouvrages du P. Persons, écrivait près de soixante ans plus tard le P. Bartoli, surtout son *Directoire du chrétien*, son opuscule *De la persécution anglicane*, et ses *Trois conversions de l'Angleterre*, auraient suffi pour lui assurer une magnifique place, parmi les apôtres de son pays, tant ils y convertirent d'âmes.

L'Histoire de la Compagnie nous le montre encore sauvant en Espagne, au tribunal de Philippe II, l'autorité du P. Aquaviva, et obtenant, pour les peuples du nord déjà presque arrachés à l'Église Romaine, les missionnaires que ce prince leur avait jusqu'alors refusés. Quand il fut sur son lit de mort, tout ce que Rome comptait de plus illustre voulut visiter ce glorieux champion de la foi ; le Souverain Pontife lui envoya les bénédictions et les indulgences réservées d'ordinaire aux seuls membres du Sacré Collège ; tandis que les élèves du séminaire anglais demeuraient nuit et jour en

prière et offraient à Dieu, pour racheter sa vie, d'incroyables austérités. Pour lui, tranquille jusqu'à sa dernière heure et n'ayant en vue que la gloire de son Maître, il interrompait de temps en temps ses entretiens avec Notre-Seigneur, pour dicter les dernières lettres et les dernières recommandations qu'il croyait pouvoir être utiles au salut de l'Angleterre. Puis quand il sentit les approches de l'agonie, il se fit apporter les cordes qui avaient servi à lier et à torturer sur le chevalet son cher compagnon, le bienheureux Campion, et se les mit lui-même au cou, comme pour paraître devant le souverain Juge, non pas avec ses propres mérites, mais avec les livrées et sous la tutelle d'un si saint martyr de Jésus-Christ. Le P. Persons était âgé de soixante-quatre ans et en avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 16, *p.* 138 ; *n.* 80, *p.* 183 *seqq.* — Morus, *Histor. Provinc. Angl., lib.* 2, *n.* 7, *p.* 39 *seqq.; lib.* 3, *n.* 1, *p.* 61 ; *lib.* 4, *n.* 1, *p.* 111 ; *n.* 18, *p.* 145 ; *lib.* 5, *n.* 1, *p.* 156 *seqq.*; *lib.* 6, *n.* 2, *p.* 228 ; *n.* 9, *p.* 241 ; *lib.* 8, *n.* 27, *p.* 385. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 2, *c.* 5 *et suiv., p.* 206 *et suiv. ; lib.* 4, *c.* 1 *et suiv., p.* 11 *et suiv.; lib.* 5, *c.* 2, *p.* 211 *et suiv.* ; *lib.* 6, *c.* 16, *p.* 40 *et suiv.* — Tanner, *Societ. Jesu apostolor. imitatrix, p.* 390. — Nieremberg, *Varones ilustres, nouvelle édit., t.* 6, *p.* 148. — Patrignani, *Menol.,* 15 *april., p.* 131. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.,* 15ª *april., p.* 209. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 15ª *april., p.* 143. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 725. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 292. — Foley, *Records, passim.* — Oliver, *Collections, p.* 157 *et suiv.* — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 2, *ch.* 5, *p.* 208, 234 *et suiv.* — Feller, *Dictionn. histor., t.* 4, *p.* 711.

XVI AVRIL

—

Le seizième jour d'avril rappelle la mémoire du F. GUILLAUME ELPHINSTON, écossais, conduit par la très sainte Vierge elle-même dans la Compagnie de Jésus, et mort en odeur de sainteté à Naples en 1584, moins d'un mois après son entrée au noviciat.

Issu par sa mère du sang royal des Stuarts, Guillaume Elphinston avait sucé l'hérésie avec le lait de sa nourrice ; il semblait destiné, par ses talents aussi bien que par sa naissance, aux premières dignités de l'Église d'Écosse, lorsque se rendant à Genève pour achever ses études sous les plus célèbres docteurs du calvinisme, il fut surpris en mer et dépouillé de tout par un pirate anglais, qui le jeta presque nu sur les côtes de la Bretagne. Recueilli dans sa détresse, d'abord par la charité d'un de ces prêtres catholiques dont on lui avait dit tant de mal, et bientôt après par l'archevêque de Lyon, qui se chargea de subvenir à tous ses besoins, le jeune Elphinston, malgré les lettres les plus menaçantes de ses proches, ne tarda pas à embrasser la foi, au prix de tout ce qu'il avait de plus cher au monde. « La voix de la patrie et de la famille, écrivait-il à un ami, parle encore, il est vrai, bien haut à mon âme. Mais ne croyez pas que je ne sache où puiser la force dont j'ai besoin pour me résoudre à ne plus voir ni l'une

ni l'autre ! L'amour de mon Seigneur et Sauveur Jésus-Christ surpasse infiniment en moi tout autre amour ; et réduit à choisir entre ce que j'aime le plus sur la terre et l'amour de mon divin Roi, je ne saurais même balancer. Si je regrette quelque chose, c'est de n'avoir pas à lui sacrifier plus encore et à me dépouiller d'une couronne pour la déposer à ses pieds ».

De Paris, où il avait fait son abjuration, le nouveau converti se rendit à Rome, pour y vénérer le successeur du Prince des Apôtres et se préparer à travailler un jour au salut de sa patrie. Pour expier ses péchés, disait-il, il fit ce voyage à pied, montrant ainsi avec quelle générosité il avait résolu de suivre Jésus-Christ. Mais avant la fin de ses études au Séminaire Anglais, ses forces s'épuisèrent. Consumé par le climat, le travail et la pénitence, il fut envoyé à Naples pour essayer de recouvrer un peu de vigueur. Malheureusement le mal était sans remède. Sentant que sa mort était proche, il fit de vives instances pour être admis au noviciat de la Compagnie, faveur que l'on ne crut pas pouvoir lui refuser. Elle le remplit d'une joie ineffable ; pendant ses derniers jours il donna le touchant spectacle d'un saint étendu sur la croix. Son bonheur était de souffrir ; il acceptait par obéissance tous les remèdes qui lui étaient offerts ; mais, disait-il, il me serait bien plus doux d'augmenter mes douleurs que de les diminuer ». Comme on le priait de ne pas oublier dans le ciel deux de ses amis : « Oui, répondit-il, je demanderai pour eux à Notre-Seigneur la grâce de beaucoup souffrir pour son amour ». Pendant son agonie, une troupe d'anges descendit visiblement vers lui, pour recevoir son âme, et la nuit même où il rendait le dernier soupir, un pieux habitant de Naples le vit couronné de gloire, introduit dans le ciel par la

très sainte Mère de Dieu. Le F. Elphinston était âgé de vingt-deux ans.

SACCHINUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 4, *n.* 22 *seqq.*, *p.* 167 *seqq.* — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1584, *p.* 88 *seqq.* — PATRIGNANI, *Vite d'alcuni nobili convittori stati... nel Seminario Romano.* — ID., *Menolog.*, 16 *april.*, *p.* 155. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 16ª *april.*, *p.* 211. — ID., *Pretiosæ occupation...*, *c.* 6, *n.* 8, *p.* 45. — DREWS, *Fasti Soc.*, 16ª *april.*, *p.* 145. — SCHINOSI, *Istor. della Provinc. di Napoli, t.* 1, *p.* 470. — FOLEY, *Records, t.* 7, *part.* 2ᵉ, *p.* 1269. Cette biographie est due au P. Joseph Stevenson, S. J.; elle parut dans *The Messenger of the Sacred Heart,* août 1881 ; les *Records* n'ont fait que la reproduire.

Le seizième jour d'avril de l'an 1640, mourut saintement à Cracovie le P. LAURENT SUSLYGA, fléau des hérétiques et l'un des meilleurs orateurs chrétiens de la Pologne. Ses grandes vertus ne l'ont pas rendu moins recommandable. Pour prix de ses victoires sur les ennemis de la foi, il ne recueillait bien souvent que des persécutions et des outrages, récompense la plus ordinaire des vrais apôtres. Calomnié indignement auprès de ses supérieurs, il reçut tout à coup, sans avoir pu le soupçonner d'avance, l'ordre de changer d'office et de résidence. Ainsi blessé dans sa réputation et, ce qui lui était plus dur encore, dans l'espérance de voir réussir ce qu'il avait entrepris pour l'honneur de Dieu et le bien des âmes, le P. Suslyga fit généreusement son sacrifice à Notre-Seigneur. Or, la veille de son départ, comme il le raconta dans la suite au vénérable P. Gaspar Druzbicki, la très sainte Vierge lui apparut avec le divin Enfant dans ses bras ; et Jésus regardant avec bonté Lau-

rent Suslyga : « Tu m'aimes et je t'aime, lui dit-il ; et tu seras avec moi, je te le promets, pendant toute l'éternité ».

SOTUELLUS, *Biblioth. script. Soc., p.* 545. — PERGMAYR, *Médit. sur les sept dons du Saint-Esprit, p.* 60. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1721.

---

* Le seizième jour d'avril de l'an 1645, mourut au collège de Lille, en grande réputation de sainteté, le P. JEAN HERENNIUS, âgé de quatre-vingt-quatre ans, dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie. Lorsqu'il se présenta, à l'âge de vingt-et-un ans, pour revêtir les livrées de saint Ignace, il fut d'abord employé pendant plusieurs mois aux travaux de la cuisine ; puis envoyé au collège de Liège avant la fin de son noviciat, il y remplit six années de suite l'office de réfectorier, en même temps qu'il faisait une classe de grammaire. A ce rude apprentissage, que la pénurie des sujets dans les premiers temps rendait nécessaire, il prit des habitudes d'activité, de dévouement, d'abnégation et d'humilité qui l'accompagnèrent jusqu'à son dernier jour. Après avoir si bien su obéir et s'abaisser, nul ne parut mieux en état de commander. Il fut trois ans Recteur du collège de Douai, seize ans de celui de Lille, et douze ans Provincial. Ces charges considérables et la réputation dont il jouissait auprès des Nôtres et des étrangers, ne lui firent rien perdre de la basse opinion qu'il avait de lui-même ; et on le vit, redevenu simple religieux, se jeter aux pieds des supérieurs et leur demander, comme la grâce la plus précieuse, de s'engager par

vœu à se consacrer au service des pestiférés ; en attendant, il les suppliait de lui donner une petite classe de grammaire.

Non moins belles étaient les autres vertus du P. Herennius, sa pureté de cœur tout angélique, son amour de l'oraison, son esprit de pénitence. Il fallut un ordre du Père Général pour l'obliger dans sa vieillesse à prendre un peu de vin. Ses disciplines étaient quotidiennes ; il ne cessa de se flageller que deux jours avant sa mort. Le Père qui l'assistait à ses derniers moments, lui demanda s'il n'avait pas quelque désir de faire une confession générale : « Non, non, répondit-il ; je me suis toujours confessé comme si c'était la dernière fois de ma vie ». Lorsqu'il eut rendu son âme à Dieu, la ville entière de Lille s'émut et le pleura comme son bienfaiteur et son père. Les magistrats firent distribuer de larges aumônes aux pauvres et aux religieux des Ordres mendiants, et célébrer plusieurs centaines de messes, moins, disaient-ils, pour le délivrer des flammes du purgatoire que pour augmenter la splendeur de son entrée triomphante au ciel.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belgic. (Arch. Rom.). — Nadasi, *Annus dier...*, 16ª *april.*, *p.* 212. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 1, *p.* 280. — Patrignani, *Menol.*, 16 *april.*, *p.* 149.

---

* Le seizième jour d'avril de l'an 1768 mourut au collège de Nowogrodek le Frère coadjuteur André Kietczewski, lithuanien. « On peut bien dire de lui, écrit l'auteur de son éloge, qu'il fut martyr de ses fatigues pour le bien commun ». Chargé de la culture des terres du collège, il s'acquitta de son emploi avec une

sollicitude et une diligence extraordinaires. Levé de grand matin, il commençait par payer largement à Dieu le tribut d'hommage qui lui revenait. Il travaillait ensuite tout le jour sans se ménager, et presque toujours revêtu d'un rude cilice. Atteint d'une maladie de consomption, le F. Kietczewski languit trois ans, et après d'admirables exemples de patience et de conformité à la très sainte volonté de Dieu, expira pieusement à l'âge de trente-huit ans ; il en avait passé quinze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. lithuan. (Archiv. Rom.).

XVII AVRIL

—

Le dix-septième jour d'avril, l'an 1595, le Vénérable P. Henri Walpole, après avoir été mis quatorze fois à la torture, mourut glorieusement par la main du bourreau sur le gibet d'York, à l'âge de trente-six ans. Il n'était encore que simple étudiant en droit, lorsqu'il eut le bonheur d'assister au supplice du bienheureux Edmond Campion : ce spectacle l'anima d'un incroyable désir de combattre et de donner son sang pour Jésus-Christ. Il célébra cette mort glorieuse dans un poëme plein de l'enthousiasme des martyrs et qui excita tellement la rage des persécuteurs, qu'un malheureux, soupçonné d'en être l'auteur, fut condamné à perdre les deux oreilles et à languir jusqu'à la mort au fond d'un cachot. Tout en continuant ses études, le jeune Walpole se mit à travailler au salut de ses condisciples ; en peu de temps, vingt d'entr'eux, appartenant aux meilleures familles, se rendirent à ses conseils et allèrent dans les séminaires de France et d'Italie ; ils s'y consacrèrent à Dieu par le sacerdoce ou la vie religieuse et revinrent presque tous travailler à la conversion de leurs proches et de leur patrie.

Henri les suivit à son tour dans l'exil. Après avoir visité le tombeau des saints apôtres Pierre et Paul, il s'enrôla sous la bannière

de saint Ignace. A peine ordonné prêtre, il fut envoyé dans les Pays-Bas, l'an 1588, pour y remplir la charge d'aumônier des soldats catholiques et, travailler à ramener la foi dans les Provinces-Unies. Vers la fin de cette première campagne, sentant combien il est nécessaire à l'apôtre d'être un homme de Dieu, il obtint de passer l'hiver au noviciat de Tournai, moins pour reposer son corps que pour fortifier son âme par la pénitence et la prière. A son retour, surpris et arrêté par des Hollandais, il fut conduit à Flessingue et jeté en prison avec les plus vils malfaiteurs ; la privation presque continuelle de sommeil pendant plusieurs mois, jointe au tourment du froid et de la faim, le réduisit à l'extrémité. Racheté à prix d'or au bout d'une année par son frère Christophe Walpole, il lui témoigna sa reconnaissance en le gagnant à Jésus-Christ et à la Compagnie, par le seul spectacle de sa joie au milieu de tant de douleurs. En effet les consolations inondaient son âme. « Quelle bonne année je viens de passer au fond d'un cachot, écrivait-il, et quelle école merveilleuse pour acquérir la pleine et vraie connaissance de mon Seigneur, du monde et de ce que je suis » ! Puis, après avoir exprimé ses ardents désirs de verser son sang pour la foi, mais plus encore et par dessus tout de vivre et de mourir là où l'obéissance le placerait : « Je me sens, ajoutait-il, également prêt, selon le bon plaisir de Dieu, à être, jusqu'au dernier souffle de ma vie, une flèche abandonnée au fond de son carquois, ou lancée par sa main aux extrémités de la terre ».

Presque aussitôt il part pour l'Espagne, où il travaille à la fondation du séminaire anglais de Séville, gouverne celui de Valladolid et reçoit de Philippe II les subsides nécessaires à l'existence du collège de Douai. En récompense de son dévouement, il obtient

trois ans après de s'embarquer pour Londres. Mais le soir même du jour où il mettait pied à terre, il tombait entre les mains des autorités de Killam, et au bout de trois jours était conduit dans les prisons d'York, où le juge Topcliff, tout couvert du sang des martyrs, vint lui-même l'interroger. Le P. Walpole se déclara sans hésiter prêtre de la sainte Église Romaine et religieux de la Compagnie de Jésus: mais comme il gardait le silence sur tout ce qui aurait pu compromettre les catholiques : « Je me réserve, lui dit Topcliff, d'entendre sur ce point vos aveux à Bridewell et à la Tour de Londres ; j'ai là des instruments de choix pour rendre la parole aux muets ». — « A Bridewell, à la Tour, répondit Walpole, nous trouverons aussi Dieu Notre-Seigneur, en qui seul est toute ma confiance ».

Seize mois de captivité, d'interrogatoires et de tortures, ne purent mettre en défaut ni le courage ni la prudence du saint confesseur ; ses juges s'efforcèrent vainement de le faire condamner comme coupable de trahison ; c'est pour sa foi qu'il devait mourir. En présence de tout le peuple, on lui offrit sa grâce, pourvu qu'il consentît à renoncer à l'Église de Rome : « Jamais, répondit-il ; n'espérez pas que je trahisse mon Dieu pour sauver ma vie ». Du haut du gibet, il s'adressa encore avec une générosité si ferme aux spectateurs, qui le suppliaient de ne pas se livrer ainsi à la mort, que plus de deux mille d'entr'eux, disent les témoins de son supplice, bien que hérétiques pour la plupart, éclatèrent en larmes et en sanglots, surtout quand ils l'entendirent appeler sur eux la miséricorde divine et prier Notre-Seigneur de leur être propice, ainsi qu'à son bourreau, à ses juges et à la reine, le jour du terrible jugement.

Juvencius, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 17 *seqq.*, *p.* 139 *seqq.* — Morus, *Histor. Provinc. Anglic.*, *l.* 5, *n.* 33 *seqq.*, *p.* 201 *seqq.* — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 5, *c.* 10 *et suiv.*, *p.* 80 *et suiv.* — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 195 *seqq.* — Tanner, *Soc. Jesu militans*, *p.* 37 *seqq.* — Nieremberg, *Varones ilustres, nouv. édit.*, *t.* 6, *p.* 92. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 332. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 8, *p.* 972. — Patrignani, *Menol.*, 17 *apr.*, *p.* 158. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 17ª *april.*, *p.* 217. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 17ª *april.*, *p.* 145. — *Différents Ménol. de la Compagnie.* — d'Oultreman, *Tableaux des personnages signalez...*, *p.* 465. — Foley, *Records*, *t.* 2, *p.* 235 « *Walpole Pedigree* », *p.* 269. — Challoner, *Mémoirs of mission. priests*, *t.* 1, *p.* 339. — Oliver, *Collections*, *p.* 213. — Crétineau-Joly, *Hist. de la Compagnie*, *t.* 2, *ch.* 5, *p.* 253.

---

* Le dix-septième jour d'avril de l'an 1620, mourut à Paris dans la maison professe le P. Jacques Gordon, de l'illustre famille des Huntley et du sang royal d'Écosse. Après avoir fait de solides études au Collège Romain, il enseigna les hautes sciences, la philosophie, la théologie, l'Écriture sainte, pendant près de cinquante ans, en Allemagne et dans les quatre Provinces de France. Le P. Gordon était en même temps un religieux d'une vertu éminente, très humble, très adonné à l'oraison, à laquelle il consacrait plusieurs heures par jour, et si fidèle à tous ses exercices de piété que, dans ses longues courses entreprises pour la défense de la foi à travers l'Écosse, l'Irlande, le Danemark, l'Allemagne, on assure qu'il ne manqua pas un seul jour de faire son examen particulier à midi et le soir. Envoyé en Écosse avec le titre de nonce apostolique, il eut la gloire d'être arrêté, jeté en prison ; et s'il ne monta pas sur l'échafaud, ce fut uniquement en considération de sa haute naissance.

Revenu à Paris, il s'offrit au Père Provincial, qui avait besoin

d'un professeur pour la chaire de théologie morale ; celui-ci agréa ses services et le *pria* en effet de remplir cette fonction pendant quelques mois. A ce mot de *prière*, le P. Gordon protesta ; il conjura son supérieur de lui adresser non une prière mais un ordre ; car, disait-il, rien ne lui donnait plus de consolation que d'agir par obéissance. Ces mots, *je vous prie*, sentent trop la politesse du monde ; un ordre rappelle mieux la gravité de la religion.

Le serviteur de Dieu ne s'était jamais consolé de n'avoir pas versé son sang pour la foi. Sentant au dépérissement de ses forces que sa fin n'était plus éloignée, il conjura très ardemment Notre-Seigneur de lui accorder au moins d'exhaler son dernier soupir le Vendredi Saint, en union avec le sien sur la croix. Cette touchante prière fut exaucée ; le P. Gordon s'éteignit doucement après avoir reçu les sacrements de la sainte Église ; il était dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la cinquante-septième depuis son entrée dans la Compagnie.

Elogia varia defunctor. (Archiv. Rom.). — Juvencius, *Histor. Societ., part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 101, *p.* 200. — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 5, *n.* 87, *p.* 252. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 366. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1610. — Patrignani, *Menol.,* 16 *april., p.* 148. — Nadasi, *Annus dier...,* 16ª *april., p.* 212. — Drews, *Fasti,* 16ª *april., p.* 144. — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni Infer., lib.* 11, *c.* 9, *p.* 345. — Oliver, *Collections, p.* 22.

N.-B. — En 1620, le Vendredi Saint était le 17 avril et non le 16.

---

* Le dix-septième jour d'avril de l'an 1687, mourut à Nicswiez en Lithuanie, dans la maison de troisième probation, le P. Michel

Radau, né à Braunsberg, regardé par ses contemporains comme un des hommes les plus remarquables de sa Province. On peut l'appeler l'apôtre de Königsberg. Il prêcha longtemps dans cette ville avec une si haute réputation d'éloquence et de tels succès, que les hérétiques eux-mêmes se pressaient en foule au pied de sa chaire ; et plusieurs milliers d'entr'eux, gagnés par sa parole, rentrèrent dans le sein de l'Église catholique. Lorsque l'évêque d'Ermeland vint y donner la confirmation, il ne lui fallut pas moins de trois jours pour administrer le sacrement à ceux qui ne l'avaient pas reçu. Or chacun des trois jours de cette longue cérémonie, le prélat avait remarqué auprès de la chaire un bon vieillard qui ne cessait de pleurer. Il le fit appeler et lui demanda quelle était la cause de cette grande affliction : « C'est de joie et non de tristesse que je pleure, répondit le vieillard. Autrefois quand vos prédécesseurs visitaient cette église, ils n'y trouvaient tout au plus que sept ou huit catholiques. Après avoir célébré le saint Sacrifice, ils nous faisaient approcher de la grille du chœur, nous donnaient leur bénédiction, nous excitaient à la persévérance, puis ils s'en allaient, n'ayant plus rien à faire parmi nous. Mais depuis que les Pères de la Compagnie sont venus cultiver cette vigne, vous voyez combien nous sommes ici de milliers de catholiques, et trois jours ne suffisent pas à les confirmer ».

Pour sauver les âmes, les arracher à l'erreur ou les en préserver, le P. Radau ne reculait devant aucune fatigue. Non content d'enseigner du haut de la chaire, de réduire au silence dans des disputes publiques les plus fameux docteurs de la réforme, il se fit maître d'école et apprit aux enfants les premiers éléments des lettres, en même temps qu'il jetait dans leurs âmes les semences

de la foi et de la vertu. Après avoir exercé ce fructueux apostolat à Königsberg, il fut successivement Recteur des collèges de Braunsberg et de Vilna, Maître des novices et Instructeur des Pères de troisième probation. Une de ses industries pour diriger dans sa voie propre chacun de ses inférieurs et seconder en eux l'action de la grâce, était de s'adresser à leurs bons anges et de demander à ces bienheureux esprits de lui inspirer eux-mêmes tout ce qu'il devait dire et faire. Le P. Radau mourut très saintement à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé environ cinquante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuan., p.* 679 *et* 995. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 616. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1368. — Drews, *Fasti*, 17ª *april., p.* 145.

---

* Le dix-septième jour d'avril de l'an 1687, mourut à Vilna le P. Adam Wardacki, religieux en qui revivait, dit l'auteur de son éloge, le premier esprit de la Compagnie. Au témoignage de son confesseur, il garda jusqu'au tombeau dans toute sa fleur l'innocence de son baptême. Son union à Dieu était continuelle ; au milieu même des occupations les plus absorbantes, il multipliait les actes de la plus ardente charité. Il interrompait toutes les nuits son sommeil pour aller se prosterner au pied du Saint Sacrement et prenait ensuite une rigoureuse flagellation. A l'égard de ses frères, le P. Wardacki, comme on l'a écrit de notre Bienheureux Père, était une source d'huile intarissable, doux comme le miel. Il mou-

rut plein de jours et de mérites, à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait passé près de cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuan., p.* 865.

---

* Le dix-septième jour d'avril de l'an 1710, mourut au collège de Bahia le P. JACQUES COCHLÉE, de la Province gallo-belge. Il était âgé de quatre-vingt-un ans, dont il avait passé soixante-et-un dans la Compagnie et quarante-cinq dans la mission du Brésil. Entre autres fruits de ce long et laborieux apostolat, il eut la gloire, au prix de vingt années de sollicitudes, fatigues et dangers sans nombre, de réduire une peuplade infidèle sous le joug de Jésus-Christ. Ce n'étaient pas toujours les barbares qui opposaient à son zèle les plus difficiles obstacles. Il dut un jour arracher à la rapacité de traitants sans conscience et sans cœur jusqu'à cinq cents Indiens entraînés contre toute justice en esclavage.

Après trente années consacrées à diverses missions sauvages, le P. Cochlée fut nommé Recteur du collège de Rio-de-Janeiro et ensuite Père spirituel des Nôtres à Bahia. Ces villes voyaient affluer dans leurs ports des marchands que le commerce y attirait de tous les pays du monde. Le serviteur de Dieu, touché de l'insouciance et de l'oubli dans lesquels ils vivaient par rapport à leur salut, résolut de leur venir en aide, et les peines qu'il se donna furent si efficaces, que les seules conversions d'hérétiques anglais, hollandais, danois, dues à ses efforts, dépassèrent le chiffre de sept

cents. C'est qu'il était vraiment un homme de Dieu, d'une pureté angélique sous un climat amollissant, parmi des populations sans retenue ; d'une possession de lui-même et d'une tranquillité d'âme que rien ne semblait pouvoir altérer. Il ne faut, disait-il, donner la clef du cœur à aucune passion, à la colère moins qu'à toute autre, parce qu'elle est ennemie de la sainteté et de la santé. La dévotion par excellence du P. Cochlée était celle du très Saint Sacrement. Il établit une association dont les membres répandus dans tout le Brésil se partageaient les heures du jour et de la nuit pour faire retentir sans interruption les louanges de l'adorable Victime de l'autel. Il semble que Notre-Seigneur voulut le récompenser des hommages qu'il en avait reçus ; car il le rappela à lui le jour même où l'Église célèbre l'anniversaire de l'institution de l'adorable Eucharistie, le Jeudi Saint.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 17 *april.*, *p.* 167.

XVIII AVRIL

—

*Le dix-huitième jour d'avril de l'an 1623, mourut à Ruremonde le P. Louis Bosso, né à Audenarde d'une famille d'origine italienne, modèle accompli de dévouement, d'humilité, de pénitence et d'union à Dieu. Les pauvres, les malades, les gens simples et grossiers, étaient l'objet privilégié de son zèle ; il aimait les œuvres obscures, parce qu'il y trouvait, disait-il, beaucoup de fatigues et peu ou point de gloire.

Le P. Bosso était en effet complètement mort à lui-même. En tout ce qui touchait à sa personne, vêtements, nourriture, ameublement, il était si sévère qu'on l'appelait l'amant de la pauvreté. Il ne voulait et ne voyait que Dieu. Chaque nuit, il consacrait plusieurs heures à l'oraison, presque toujours au pied de l'autel. Suivant une belle expression de son biographe, ce saint homme semblait n'avoir d'yeux que pour contempler le ciel et le ciboire où se cachait l'unique objet de son amour. Lorsqu'il fut sur le point d'expirer, quelqu'un lui demanda s'il n'éprouvait pas quelque crainte de franchir le terrible passage : « Pourvu, répondit-il, que je meure en aimant Dieu, mes supérieurs et mes frères, je ne m'inquiète pas du reste. Je suis entre les mains de Dieu ». Le P. Bosso était âgé de trente-cinq ans ; il en avait passé seize dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 18 *april.*, *p.* 171.

XIX AVRIL

—

*Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1683, mourut en Angleterre, plein de jours et de mérites, le P. Thomas Fermor, né dans le comté de Buckingham. Après avoir fait ses études aux collèges anglais de Saint-Omer et de Rome, il reçut le sacerdoce et retourna dans son pays. La même année il entra au noviciat de la Compagnie. Pendant plus de soixante ans, le P. Fermor ne cessa de travailler au salut des âmes. Il eut plus d'une fois l'honneur d'être enchaîné pour le nom de Jésus-Christ. Dans son extrême vieillesse, à l'âge de quatre-vingt-six ans, il fut, en dépit de toutes les invraisemblances, impliqué dans le complot contre la vie du roi imaginé par Titus Oates, et jeté dans la prison de Newgate. Il en supporta les souffrances pendant deux ans et demi avec un invincible courage. Mis alors en liberté sous caution, le P. Fermor survécut peu de temps à sa délivrance et remit pieusement son âme entre les mains de Dieu à l'âge de quatre-vingt-neuf ans, dont il avait passé environ soixante-deux dans la Compagnie.

Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 249. — Oliver, *Collections*, *p.* 90.

* Le dix-neuvième jour d'avril de l'an 1752, mourut au collège de Polotsk le F. MATHIAS TARASIEWICZ, Coadjuteur temporel. Il avait été longtemps chargé du soin de pêcher le poisson nécessaire à la communauté. Dans ce rude travail, il n'oubliait pas que sa vocation était apostolique ; il profitait de toutes les occasions pour parler de Dieu à ses compagnons de fatigues ; il leur faisait le catéchisme, récitait avec eux les prières et surtout les portait au bien par ses exemples. Rappelé au collège par suite de l'affaiblissement de ses forces, il y remplit l'office de portier avec non moins de diligence et de perfection. Les écoliers pauvres étaient l'objet de sa particulière sollicitude ; il les aidait de ses aumônes et, avec l'autorisation des supérieurs, se privait même souvent en leur faveur de la portion qu'on lui servait à table. A ces secours matériels, il ajoutait de vives exhortations à servir Dieu et à fréquenter les sacrements.

Dans ses dernières années, le F. Tarasiewicz, réduit à une complète impuissance, ne faisait plus que prier ; il passait, pour ainsi dire, les journées entières au pied du Saint Sacrement, déroulant sans fin les grains de son rosaire. Il mourut emportant au ciel la fleur de sa pureté, que nulle faute grave n'avait jamais souillée ; il était âgé de soixante-quatre ans et en avait passé trente-quatre dans la Compagnie.

Compend. vitæ defunctor. in colleg. Poloc. 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.)*.

XX AVRIL

—

*Le vingtième jour d'avril de l'an 1753, mourut à Trèves, dans la seconde année de son noviciat, le Frère Scolastique Adrien van der Straaten, né à Waillet, dans le diocèse de Liège. En commençant la courte biographie de ce jeune homme, emporté par la mort avant sa dix-huitième année, l'annaliste croit devoir protester qu'il n'avancera rien dont il n'ait été lui-même le témoin oculaire ou dont il n'ait pour garants les hommes les plus dignes de foi. En effet, la vie d'Adrien van der Straaten, avant et après son entrée dans la Compagnie, fut celle d'un saint. Écolier, on pouvait déjà le comparer aux plus fervents novices ; il faisait sa méditation, sa lecture spirituelle et, deux fois par jour, son examen de conscience. Souvent il passait de longues heures en prières au pied du tabernacle. La flagellation, les chaînes, les plus rigoureuses pénitences lui étaient familières ; dès l'âge de treize ans, il avait fait le vœu de chasteté.

La piété ne nuisait point à ses études ; dans toutes les branches d'enseignement, il était sans conteste le premier de sa classe ; son professeur de philosophie affirmait que cet écolier de quinze ans en savait plus que tous ses condisciples ensemble. Sa vertu ne le rendait point farouche ni ses succès vaniteux ; et tous avaient à la fois

pour lui de l'affection et de la vénération. Ses études terminées, Adrien van der Straaten, dédaignant les faux biens du monde, résolut de suivre l'humilité et la pauvreté de Jésus-Christ. La bure des Capucins l'attira quelque temps, et il pensa à s'en revêtir. Mais Dieu le voulait sous les livrées de saint Ignace. Dans la Compagnie, toutes les vertus de l'enfant et de l'écolier se développèrent et brillèrent d'un plus vif éclat. On l'appelait et il était en réalité le modèle de tous ses frères. Sa course, comme celle de saint Stanislas, fut bien vite achevée. Après une maladie très douloureuse de neuf jours seulement, le F. van der Straaten remit à Dieu Notre Seigneur son âme innocente, laissant après lui, dit son biographe, les plus vifs regrets et un délicieux parfum de sainteté.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Rheni Infer. (Archiv. Rom.). — Litteræ ann. domus probat. Provinc. Rheni Infer., ann. 1753 *(Archiv. Rom.).*

XXI AVRIL

—

* Dans la mission des Itatines, l'an 1659 ou 1660, on ignore la date précise, mourut saintement le P. JOSSE VAN SUERCK, d'Anvers, le troisième des sept frères de ce nom qui se donnèrent à Dieu dans la Compagnie. Au noviciat de Malines, où il était entré à l'âge de seize ans, il trouva Jean Berchmans, qui l'avait précédé de deux mois seulement ; par sa ferveur, sa modestie, son amour de la sainte Vierge, il mérita que le saint jeune homme formât avec lui et un autre novice d'Anvers, Jean Van der Vloet, une pieuse convention par laquelle ils s'engageaient à demander tous les jours les uns pour les autres, au saint Sacrifice de la messe, une pureté angélique, la persévérance jusqu'à la mort dans leur vocation et la grâce de devenir plus tard, entre les mains de la Compagnie, de dignes instruments de la gloire de Dieu.

Bientôt le F. Van Suerck se sentit appelé aux missions. Il s'embarqua pour les Indes Occidentales avec plus de quarante Jésuites que le P. Gaspar Sobrino était venu recruter en Europe. Il n'était âgé que de vingt-sept ans et n'avait pas encore terminé sa théologie. Dès la fin de l'année suivante, il fut envoyé, avec quelques autres Pères, fonder une mission nouvelle, dans le pays des Guaranis : « En vérité, écrivait-il à ses frères de Louvain, en vérité, je

ne me serais jamais imaginé toutes les incommodités et les privations que j'ai rencontrées. Non, il n'y a rien ici de beau que les âmes ». Tout manque à la fois ; mais plus cette pauvreté est grande, « plus, ajoute-t-il, vous rendrez grâce à la bonté divine de ce qu'elle a daigné, malgré mon indignité, me confier cette mission ». Les souffrances ne font qu'enflammer son zèle, et cette perspective même de fatigues et de dangers est le motif qu'il propose à ses frères d'Europe pour les animer à venir partager ses travaux.

Les infidèles subissaient peu à peu l'influence toute-puissante de l'Évangile et commençaient à prêter l'oreille à la voix de leurs apôtres, quand les Mamelus, ces terribles marchands d'esclaves, vinrent s'abattre sur la chrétienté naissante et, après avoir tout pillé et ravagé, emmenèrent avec eux une multitude de captifs. Vainement le P. Van Suerck essaya de fléchir ces bandits et, à travers mille dangers de mort, alla jusqu'à Rio de Janeiro porter ses plaintes et demander protection au conseil suprême. Tous ses efforts demeurèrent stériles. En deux années, plus de soixante mille Indiens furent, dit-on, la proie de ces misérables. Il ne restait plus qu'à s'enfoncer dans des régions plus éloignées. Avec les débris de leurs réductions, le P. Van Suerck et ses compagnons d'apostolat pénétrèrent dans le pays des Itatines ; c'est là que le missionnaire, à part quelques courtes interruptions, passa ses dernières années. Les Mamelus ne le laissèrent pas longtemps en repos. Plus d'une fois encore, ils vinrent jeter l'épouvante et la ruine au milieu de ses néophytes, entraînant les uns en esclavage, dispersant les autres dans les forêts. L'ouragan passé, l'homme de Dieu courait à la recherche des fugitifs et les ramenait à leurs villages abandonnés. Il relevait leur courage et leur apprenait à repousser

par les armes leurs barbares ennemis, si ceux-ci venaient encore les attaquer. Toutes ces fatigues, écrivait-il, étaient remplies pour lui des plus douces consolations, parce qu'il les endurait pour les âmes et pour Dieu ; mais elles avaient épuisé ses forces. Le P. Van Suerck parcourait les différentes bourgades de la mission pour préparer les Indiens aux fêtes de Pâques, lorsqu'il tomba gravement malade. Ramené dans sa résidence habituelle, il expira bientôt, au milieu de ses frères et des chrétiens qu'il avait enfantés à Jésus-Christ. Il était âgé d'environ soixante ans.

Del Techo, *Histor. Provinc. Paraquariæ, lib.* 8, *c.* 40, *p.* 232 ; *lib.* 9, *c.* 15 *seqq., p.* 245 *et passim.* — De Charlevoix, *Histoire du Paraguay, t.* 2, *liv.* 7, *p.* 258, 272 ; *liv.* 8, *p.* 309. — P. Kieckens, *Notice biographique sur le P. Josse Van der Suerck, Bruxelles,* 1879.

---

* Le vingt-et-unième jour d'avril de l'an 1669, mourut à Braunsberg, sa patrie, le P. André Stibigk, après avoir ramené une multitude d'âmes à Dieu. Il consuma la plus grande partie de sa vie religieuse dans les missions de Courlande et de Livonie. Le zèle communiquait à sa parole une puissance de persuasion extraordinaire. Il semblait à son gré ouvrir les cœurs au repentir et faire couler les larmes. Ses entretiens privés n'avaient pas moins de force et d'efficacité. Et ce qui est plus étonnant, c'est que le P. Stibigk recueillait ces fruits, pendant qu'il était livré lui-même aux plus douloureuses agitations de l'âme et aux plus pénibles scrupules. Mais tous ces nuages se dissipèrent à la fin de sa vie et firent place à la plus parfaite sérénité ; le fidèle serviteur

s'endormit plein de confiance et de joie entre les bras de Dieu, le jour même de Pâques, à l'âge de cinquante-et-un ans, dont il avait passé près de trente-et-un dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — POSZAKOWSKI, *Societ. Jesu lithuana, p.* 793. — DREWS, *Fasti,* 21ª *april., p.* 152. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 59. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1578.

XXII AVRIL

—

Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1618, le F. CORNEILLE IX, novice Scolastique, mourut saintement à Malines, à l'âge de vingt-cinq ans. Il avait étudié la philosophie et le droit avant son entrée dans la Compagnie. Il ne laissait passer aucune heure, dit le P. Nadasi, sans se mettre quelques moments à genoux pour se renouveler avec une grande ferveur dans le sentiment de la présence et de l'amour de Dieu. Tout son bonheur, quand l'obéissance le lui permettait, était de s'entretenir le plus longtemps possible avec Notre-Seigneur présent dans la sainte Eucharistie.

NADASI, *Annus dier...*, 22ª *april., p.* 222.

Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1684, mourut dans le voisinage d'Ostrog, à Jurewicz, le P. MARTIN TYRAWSKI, polonais. L'histoire des missions de la Polésie ne nous a malheureusement conservé que de rares détails sur ses travaux. Nous savons seulement qu'il débutait dans l'apostolat à l'époque où le bienheureux André Bobola et près de quarante autres martyrs de la Compagnie mouraient dans les tourments, par le fer et le feu, sous les coups des schismatiques. Pour ne pas abandonner son troupeau à la dent des loups, le P. Tyrawski se construisit au milieu des fo-

rêts une cabane de branches et en fit comme le centre de ses courses apostoliques, pendant près de trente-trois ans. Il y donna la place d'honneur à une image de Marie, qui devint plus tard le but d'un pèlerinage célèbre par d'innombrables prodiges ; il expira lui-même aux pieds de sa Dame, comme il l'avait prophétisé. Dans les premiers temps de sa retraite, il reçut plusieurs jours de suite la visite d'un ours monstrueux. Après avoir partagé d'abord sa nourriture avec lui, il lui défendit de revenir et de faire aucun mal désormais dans la contrée ; l'animal obéit fidèlement. On raconte encore que le P. Tyrawski disparut tout à coup aux yeux d'une troupe ennemie qui le poursuivait, et qu'une autre fois il fut favorisé du don de bilocation, pour adoucir les derniers moments d'un malade qui ne pouvait se consoler de mourir loin de lui. Lorsqu'il fut lui-même sur le point d'expirer, on vit l'image de Notre-Dame se couvrir d'un voile de tristesse et prendre part, pour ainsi dire, à son agonie. Il remit son âme entre les mains de Notre-Seigneur, descendu du ciel pour l'assister, avec sainte Catherine de Sienne et saint François Xavier. Le P. Tyrawski avait passé quarante-trois ans dans la Compagnie.

Patrignani, *Menol.*, 20 *april.*, *p.* 186. — *Summ. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Arch. Rom.) in folio quod inscribitur* Elogia PP. Menologio Provinciæ inserendorum (1).

(1) N. B. — Dans cette notice, on place au 22 avril la mort du P. Tyrawski. — Les catalogues donnent aussi la même date.

---

* Le vingt-deuxième jour d'avril de l'an 1653, mourut dans la maison professe de Vienne le P. Balthasar Bonningen, luxembour-

geois, entré dans la Compagnie à l'âge de quarante-quatre ans. Il avait fait ses études au Collège Germanique et pensé d'abord à se fixer dans la ville éternelle. Mais le cardinal Bellarmin lui conseilla d'aller plutôt en Allemagne mettre ses talents et sa science au service de l'Église. La carrière des honneurs ne tarda pas à s'ouvrir devant lui ; il occupa plusieurs postes considérables, et déjà il pouvait entrevoir l'éclat d'une mitre, lorsqu'il sacrifia ces brillants avantages pour suivre Jésus-Christ pauvre et humilié sous l'étendard de saint Ignace.

A l'époque de l'invasion suédoise en Allemagne, il gouvernait la petite résidence de Schurz. Arrêté par les hérétiques, il fut jeté en prison et menacé de mort. Sans s'émouvoir, il se contenta d'entr'ouvrir sa soutane pour recevoir le coup. C'est par sa charité, ses manières gracieuses et aimables que le P. Bonningen gagnait les âmes et les conduisait à Dieu. La joie était sa vertu de prédilection; bien peu semblent avoir mieux prêché devant les hommes la douceur du joug de Jésus-Christ. Il disait lui-même qu'il lui était impossible d'être triste, qu'il était entré dans la Compagnie pour être toujours joyeux. L'annonce de sa fin prochaine elle-même ne put assombrir son visage ni troubler son cœur : *Dominus protector vitæ meæ*, se contenta-t-il de répondre à celui qui lui porta ce message ; *si consistant adversum me castra*, *non timebit cor meum* (Ps. 26, 3.). Il expira saintement à l'âge de soixante-huit ans ; il en avait passé vingt-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Litteræ ann. Societ., anno 1653, *p.* 86.

XXIII AVRIL

—

Le vingt-troisième jour d'avril rappelle le souvenir du P. Pierre d'Oultreman, auquel il convient de joindre celui de son frère le P. Philippe d'Oultreman. Tous deux moururent en grande réputation de sainteté à Valenciennes leur patrie, Pierre le 23 avril 1656 à l'âge de soixante-cinq ans, et Philippe le 16 mai 1652, à l'âge de soixante-sept ans. La courte notice qui accompagne la liste de leurs ouvrages dans la *Bibliothèque des écrivains de la Compagnie*, se borne malheureusement, sans entrer dans les détails, à rappeler ce sentiment de vénération universelle pour leur sainte vie, et le zèle qu'ils mettaient l'un et l'autre à propager l'amour et l'imitation des premiers compagnons de saint Ignace. Mais de plus, tous deux ont rendu, comme écrivains, des services signalés à l'Église et à la Compagnie. Le P. Philippe d'Oultreman, dans son beau livre du *Pédagogue chrétien*, a donné sur tous les devoirs de la vie chrétienne, en particulier sur la fuite du péché, les sacrements, les vertus, les pratiques de l'Église catholique et les souffrances du corps ou de l'âme, un ensemble de préceptes et d'exemples qui n'a peut-être pas été surpassé. Moins de vingt ans après sa mort, on comptait déjà plus de cinquante éditions de cet ouvrage, avec des traductions dans plusieurs langues. Le P. Pierre d'Oultreman, dans

ses *Tableaux des personnages signalez de la Compagnie de Jésus*, raconte les vertus de plus de deux cents de nos premiers Pères et Frères, dont les images avaient été exposées pour la plupart sur de magnifiques colonnades élevées dans les rues et devant notre église de Douai, lors de la canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier. « Vous y reconnaîtrez, dit-il, la face de nos Pères et y trouverez beaucoup de choses dignes d'être sues et pratiquées de nous, qui professons le même genre de vie. Nous sommes les fils et les frères encore de ces braves personnages, élevés sous le même toit et nourris du même lait de piété et de doctrine ». Et tous désormais, à la vue de ce qu'ont fait ces grands hommes, malgré bien d'autres occupations que les nôtres, « pour vaquer à eux-mêmes et se rendre parfaits, diront, s'il leur plaît, qu'il n'y a état en la Compagnie ni office quelconque qui nous puisse détourner tant soit peu de la perfection que Dieu demande d'un vrai religieux et que notre Père saint Ignace requiert de ses enfants ».

Summar. vitæ defunctor. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.). — SOTUELLUS, *Biblioth.*, *p.* 686 *et* 712. — SOMMERVOGEL, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 31 *et* 36. — *Tableaux des personnages signalez...*, *Epistre dedicatoire.*

---

* Le vingt-troisième jour d'avril de l'an 1672, mourut au collège académique de Vilna le F. JEAN AMSCHINCK, Coadjuteur temporel. Il avait d'abord suivi la profession des armes. Fait prisonnier par les Suédois et jeté dans un cachot à Riga, il promit, s'il recouvrait sa liberté, de renoncer au monde et de se faire religieux. Il tint parole. En entrant au noviciat à l'âge de vingt-sept ans, il y ap-

portait les aptitudes les plus diverses. Il était tout à la fois menuisier, tourneur, forgeron, pharmacien et infirmier. Il excellait en tout. Il avait appris et savait plusieurs langues, le latin, l'allemand, le polonais, l'italien, le lithuanien et le letton. Tant de qualités et de connaissances n'auraient pas été sans danger si le F. Amschinck ne les avait relevées par une vertu plus grande encore, l'amour de l'oraison, à laquelle il consacrait tous les moments dont il pouvait disposer, une mortification intérieure et extérieure très rigoureuse, et surtout une véritable et très profonde humilité.

En plusieurs circonstances, il avait été donné pour compagnon aux Pères chargés de quelque mission importante. Une fois il était allé jusqu'à Rome. Pendant son séjour dans cette ville, il apprit qu'on pensait à l'envoyer à la cour de Pologne auprès du confesseur du roi. Le F. Amschinck courut aussitôt se jeter aux pieds du P. Mutius Vitelleschi, en le conjurant d'écarter de lui cet honneur : « Bien, mon fils, lui répondit le Père Général ; il vaut mieux rester avec nous à la maison ». C'est dans le même esprit d'humilité qu'il refusa constamment le sacerdoce, auquel les supérieurs, en considération de ses rares mérites, avaient pensé à l'élever. Il voulut vivre jusqu'à la fin dans sa simplicité, content d'être oublié, de se dépenser pour Notre-Seigneur et la Compagnie dans les offices les plus obscurs. Le F. Amschinck mourut très saintement en bénissant Dieu, dit son biographe, de ce qu'il expirait *in lectulo Societatis ;* il était âgé de soixante-treize ans, il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 7.

XXIV AVRIL

—

*Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1653, mourut à Bruxelles le F. Paul Burton, Coadjuteur temporel, qui passa les quarante-trois années de sa vie religieuse dans les emplois de cuisinier, de boulanger, de brasseur et de jardinier. Malgré ses rudes travaux, il ne laissait pas de jeûner toute l'année, portait toujours un âpre cilice et se flagellait avec des disciplines armées de pointes aiguës. Son plus doux repos était dans la prière. Ce fut longtemps sa coutume d'aller pendant la nuit se prosterner aux pieds de Notre-Seigneur présent au saint tabernacle et d'y rester en adoration, jusqu'à ce que les supérieurs lui eussent interdit cette fatigue. Si dur envers lui-même, le F. Burton était d'une douceur et d'une charité sans bornes pour ses frères. Il mourut plein de joie en rendant mille actions de grâces à la divine Majesté de le retirer de cet exil et de l'appeler au ciel. Il était âgé de soixante-dix ans et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Levens van Broeders Coadj., 24 *apr.*, *p.* 209.

* Le vingt-quatrième jour d'avril de l'an 1707, anniversaire de sa naissance quatre-vingt-un ans auparavant, et fête de la Résurrection de Notre-Seigneur, mourut à Cracovie le F. THOMAS SMOKCZYNSKI, Coadjuteur temporel. Dans sa jeunesse, il avait fait partie de la garde suisse du Pape. De retour en Pologne, il entra au noviciat de Cracovie parmi les Frères Coadjuteurs, bien que sa connaissance du latin et de plusieurs langues modernes pût lui permettre d'aspirer au sacerdoce. Mais il était heureux de servir Notre-Seigneur et la Compagnie dans les plus humbles offices.

En 1653, il était à Rawa, lorsque cette ville fut envahie par les Hongrois, alliés de la Suède dans la guerre contre la Pologne. Au bruit de leur approche, tous les Pères s'étaient enfuis et cachés dans les bois. Le F. Smokczynski était resté seul à la garde du collège. Les Hongrois s'emparent de sa personne, et veulent le contraindre à découvrir ce qu'il sait des forces et des projets de leurs ennemis. Sur ses réponses évasives, ils le condamnent à mort. La sentence allait être exécutée quand arrive un parti de cosaques au service des Hongrois. Le Frère leur adresse la parole en leur langue, et ceux-ci, le prenant pour un de leurs prêtres, lui obtiennent la vie sauve. Mais on le retient prisonnier ; bien plus, avec une cruauté barbare, on l'attache à l'affût d'un canon, les mains liées, et on le traîne ainsi à la suite de l'armée. Ces souffrances et ces brutalités, qui se prolongèrent quatre mois, n'abattirent point le courage du F. Smokczynski ; il n'y voyait que la miséricordieuse sagesse de la Providence disposant toute chose pour le bien de ses élus.

Au reste ces pensées de foi lui étaient habituelles. On raconte

que lorsqu'il remplissait l'office de cuisinier, il méditait souvent, en face de ses fourneaux, sur le péché et les châtiments du péché ; il redisait alors avec un profond sentiment de frayeur : *Domine, hic ure, hic seca, modo in æternum parcas.* Ses désirs furent en partie exaucés, surtout dans les dernières années de sa vie. Le F. Smokczynski supporta ses longues infirmités avec une inaltérable résignation et alla plein de joie se reposer dans le sein de Dieu.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

XXV AVRIL

—

Le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 1612, mourut à Molsheim le P. Gérard Gonthi ou Gonchi, de Liège, à la suite des indignes traitements que lui avaient fait subir les luthériens victorieux. Sa sainte joie au milieu des plus pénibles travaux et des plus rudes épreuves relevait autour de lui les cœurs abattus ; les cinq années de paralysie qui couronnèrent sa glorieuse carrière, ne firent que mieux ressortir combien il était uni à Dieu. A la prise de Molsheim par les protestants, le P. Gonthi fut confié à la garde de quelques amis fidèles ; mais découvert par des pillards hérétiques, il fut abreuvé d'outrages en toute manière par ces misérables, qui lui portèrent à plusieurs reprises leurs poignards à la gorge, sans parvenir à altérer sa sérénité. Le P. Gonthi succomba peu de temps après, à l'âge de quarante-quatre ans, dont il avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ. Jesu, anno 1612, *p.* 309. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 298. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 1558.

Le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 1630, mourut à Vilna le P. Nicolas Labrinowski, polonais, qui s'était fait le serviteur des

hommes les plus méprisables, voleurs, assassins, condamnés à la roue et à la potence, ainsi que des geôliers et des bourreaux, dont il mettait à profit les bonnes grâces et l'amitié pour adoucir les souffrances et gagner les âmes des prisonniers et des suppliciés. Lorsque ces derniers s'obstinaient dans l'endurcissement, le serviteur de Dieu, encore plus opiniâtre à les sauver qu'ils ne l'étaient à se perdre eux-mêmes, avait recours à d'autres moyens : il se flagellait si longtemps et si cruellement, que son sang finissait par triompher de leur dureté. L'évêque de Vilna regardait le P. Labrinowski comme un saint et s'était mis sous sa direction ; le roi de Pologne lui demandant un jour quel était son confesseur: « Sire, répondit le prélat, c'est celui de tous les larrons et malfaiteurs de votre royaume ». Forcé d'accompagner son illustre pénitent, durant une partie de l'année, dans la visite de son diocèse, le P. Labrinowski profitait du séjour dans chaque ville pour parcourir les campagnes environnantes, et bientôt il reparaissait, amenant en triomphe à leur premier pasteur, pour recevoir de ses mains les sacrements, une foule de pauvres paysans, qu'il avait passé les jours et les nuits à catéchiser et à confesser.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 15, *n.* 141, *p.* 385.

Le vingt-cinquième jour d'avril de l'an 1651, mourut près de Jaroslaw, après cinquante-six années de vie religieuse dans la Compagnie, le P. Jean Slostowski, serviteur insigne de la très sainte Vierge. Chassé de la maison paternelle pour avoir abjuré

l'hérésie et se trouvant sans ressource et sans espérance, il était allé se prosterner au pied d'une statue de Notre-Dame ; pendant qu'il la conjurait de lui tenir lieu de mère désormais, la sainte image lui adressa ces paroles : « Entre dans la Compagnie de Jésus ». Plusieurs fois dans la suite Marie l'arracha aux plus grands dangers, un jour entre autres où il était traîné par un cheval emporté et près d'être déchiré en lambeaux. A sa mort, le Père Slostowski assura que jamais, depuis son entrée au noviciat, il n'avait invoqué la Reine du ciel sans être exaucé.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1651, *p.* 203. — Nadasi, *Annus dier.*, 25 *april.*, *p.* 228. — Drews, *Fasti...*, 25ª *april.*, *p.* 157.

XXVI AVRIL

—

*Le vingt-sixième jour d'avril de l'an 1731, mourut plein de jours et de mérites au collège de Saint-Omer, dans la province gallo-belge, le P. Joseph Du Belloy, né aux environs de Mons en Hainaut. C'était, dit l'auteur de sa notice, un religieux d'une vertu solide, d'une humilité profonde, très adonné à l'oraison et qui semblait ne respirer que pour Dieu. Il avait une dévotion toute filiale à la sainte Vierge et dirigea vingt-cinq années de suite la congrégation érigée en l'honneur de cette Reine du ciel. Il ne laissait passer aucun jour sans demander la grâce de la persévérance et les vertus propres de sa vocation. Au milieu des plus pénibles épreuves et de souffrances presque intolérables à la nature, le P. Du Belloy demeurait toujours calme et souriant, parce qu'il avait pris l'habitude de ne voir en toute chose que la très sainte et aimable volonté de Dieu. Il s'éteignit dans une grande paix et une grande confiance à l'âge de quatre-vingts ans, dont il avait passé soixante-et-un dans la Compagnie.

Histor. (ms.) collegii Audomar. S. J., p. 806 *(Ex notis P.* de Guilhermy*).*

XXVII AVRIL

—

Le vingt-septième jour d'avril, l'an 1613, mourut au collège de Braunsberg, dans la Province de Lithuanie, le P. Robert Abercromby, écossais. Il avait combattu pendant dix-neuf ans en Écosse contre les envahissements de l'hérésie ; il était si habile et si heureux à la chasse des âmes, que le roi Jacques Ier l'appelait en riant le grand fauconnier de son royaume. Il parvint en effet à ramener à la foi un grand nombre de gentilshommes et convertit la reine elle-même, princesse norvégienne élevée dans le luthéranisme, et qui demeura fidèle jusqu'à sa mort à l'Église de Rome. Quand le triste souverain d'Écosse eut ouvertement apostasié et se fut mis à la tête des persécuteurs, le P. Abercromby n'abandonna pas l'arène où il luttait avec tant de gloire, bien qu'on eût promis dix mille livres à qui le livrerait. Ce fut seulement à l'âge de près de quatre-vingts ans qu'il se retira par obéissance en Pologne, où il avait autrefois rempli la charge de Maître des novices, avec le nom de Père des saints.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5a, *lib.* 13, *n.* 102, *p.* 201 ; *n.* 134, *p.* 224. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 27a *april.*, *p.* 160. — Rostowski, *Lituanicar. Historiar.*, *lib.* 6, *n.* 16 *et* 17, *p.* 236, 237. — Oliver, *Collections*, *p.* 15. — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 1.

* Le vingt-septième jour d'avril de l'an 1696, mourut au collège académique de Vilna le F. MICHEL JUDKIEWICZ, cuisinier de ce grand collège pendant vingt-six ans. Il possédait excellemment toutes les vertus des Frères Coadjuteurs, l'humilité, l'obéissance, la modestie, l'amour du travail, la simplicité, l'esprit de pénitence, la dévotion. Ce qui semble pourtant avoir formé son trait caractéristique, c'était la perfection véritablement extraordinaire avec laquelle il remplissait son office. Il redisait souvent ces belles paroles : « Quand je sers les serviteurs de Dieu, c'est Dieu lui-même que je sers ». Cette maxime de foi était la règle pratique de sa vie. Il mettait à préparer le repas de la communauté le même soin, le même empressement, le même respect, que s'il avait eu à nourrir Notre-Seigneur en personne. Une année environ avant sa mort, les supérieurs le voyant fatigué et presque à bout de forces, bien qu'il n'eût pas encore cinquante ans, voulaient le décharger de son lourd fardeau. Le F. Judkiewicz les conjura à mains jointes et avec larmes de le laisser se dépenser jusqu'à la fin pour Notre-Seigneur et ceux qu'il appelait ses anges.

L'oraison était son plus agréable et pour ainsi dire son unique repos. Le soir, quand il était brisé de fatigue par les travaux de la journée, au lieu d'aller prendre son sommeil après l'examen, il se retirait dans la chapelle domestique ; et là, prosterné au pied du tabernacle, il passait deux heures entières en doux entretiens avec le Sauveur. Le F. Judkiewicz mourut véritablement à la peine comme il l'avait désiré. Après quatre jours seulement de maladie, pendant lesquels il ne cessa de prier et de soupirer vers Dieu, il

expira très saintement à l'âge de quarante-huit ans, dont il avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — POSZAKOWSKI, *Societas Jesu lithuana, p.* 345. — DREWS, *Fasti,* 6ª *april , p.* 131.

XXVIII AVRIL

—

Le vingt-huitième jour d'avril nous rappelle les travaux et les souffrances du P. Jean Macbrec, auquel nous croyons devoir joindre son parent, le P. Jacques Macbrec, tous deux des plus nobles familles d'Écosse, traînés l'un et l'autre devant les tribunaux, chargés de chaînes et condamnés au dernier supplice comme prêtres, mais arrachés au bourreau par les instances des catholiques et allant mourir en exil après avoir glorieusement confessé la foi.

Le P. Jean Macbrec avait langui six mois entiers dans un des plus affreux cachots d'Édimbourg, sans autre visite que celle de son geôlier, recevant tout juste assez de nourriture pour ne pas mourir de faim, mais trouvant une ineffable consolation dans son crucifix, son bréviaire et l'espérance de verser son sang pour Jésus-Christ. Il mourut le 28 avril 1670 à Varsovie, à l'âge de soixante-quinze ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Le P. Jacques Macbrec, après douze années d'apostolat, poursuivi par tous les limiers des ministres et des juges hérétiques, écrivait dans des lettres pleines de détails admirables sur les souffrances de sa mission désolée : « Je suis seul aujourd'hui à évan-

géliser les provinces du sud de ce royaume ; mais aussi longtemps que je serai capable de le faire, je suis décidé, avec la grâce de Dieu, à demeurer ; oui, je resterai tant que j'aurai une place pour reposer ma tête, bien que mon unique partage soit une excessive misère et un danger de tous les instants. Nul n'est pour nous, excepté Jésus ; mais s'il est pour nous, qui prévaudra contre nous ?.. *Dominus est ! Quod bonum est in oculis suis, faciat !..* Dieu m'accorde seulement de sauver ne fût-ce qu'une âme de ce malheureux troupeau ! Et daigne Jésus me montrer ce que j'aurai à souffrir pour son nom ! Oh ! combien je désire mourir pour lui » ! Le P. Jacques Macbrec mourut à Douai le 20 septembre 1680, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, dont il avait passé soixante-trois dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 527. — Drews, *Fasti Soc.*, 28ª *april.*, *p.* 161. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 482, 483. — Oliver, *Collections*, *p.* 28, 29. — *Catalog. Societ. (Archiv. Rom.). — Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.).*

N.-B. — Nous écrivons les noms de ces Pères *Macbrec,* et non *Mambrecht ;* au bas de sa formule de profession, faite à Bruges le 25 juill. 1635, le P. Jacques signe lui-même *Macbrecus (Archiv. Rom.).*

---

* Le vingt-huitième jour d'avril de l'an 1633, mourut à Malines, pendant sa première année de noviciat, le F. Adrien Tuscaens, Coadjuteur temporel. Avant d'entrer dans la Compagnie, il avait été simple domestique à gages chez les Pères du collège d'Anvers. Le spectacle des vertus dont il était témoin et des grands biens de la vie religieuse, lui avait inspiré un immense désir de s'enrôler un

jour parmi les enfants de saint Ignace. Pendant six ou sept ans, il ne cessa de demander son admission ; pour obtenir cette grâce, il était prêt, tellement il la mettait à haut prix, à servir encore sept autres années. Enfin ses vœux furent exaucés. Sa ferveur, depuis longtemps digne d'un novice, ne fit que s'enflammer davantage. Par sa modestie, sa piété, son empressement à se rendre utile, son humilité, le F. Tuscaens devint le modèle de ses frères ; il promettait d'être un religieux accompli, lorsqu'un funeste accident brisa ces belles espérances. Un échafaudage sur lequel il travaillait avec quelques autres Frères dans une chapelle de la très sainte Vierge, s'écroula tout à coup et l'entraîna dans sa chute lui et ses compagnons. Il expira le même jour, bénissant Dieu de mourir dans l'exercice de l'obéissance, sous les livrées de la Compagnie.

Levens van Broeders Coadj., 28 *apr.*, *p.* 213.

XXIX AVRIL

—

Le vingt-neuvième jour d'avril, l'an 1602, mourut sur le gibet de Tyburn, à Londres, le P. François Page, l'une des dernières victimes de la cruauté d'Élisabeth. Il était né dans l'hérésie ; mais le désir d'obtenir la main d'une jeune catholique l'avait incliné vers la foi romaine. Pour se faire instruire, il s'était adressé au P. Jean Gerard, alors en prison. Ce vénérable confesseur de Jésus-Christ lui donna les premières méditations des Exercices de saint Ignace. A la lumière de ces grandes vérités, le cœur du jeune homme fut entièrement changé ; non content d'abjurer l'hérésie, il renonça à toutes les espérances humaines. Élevé ensuite au sacerdoce et compagnon dévoué de nos Pères dans la mission de Londres, il sollicita pour prix de ses travaux la grâce d'être reçu au nombre des novices ; il venait à peine d'obtenir cette faveur, qu'il fut vendu et livré par une misérable femme, enfermé dans une des basses-fosses de Newgate, condamné à mort comme prêtre et faisant profession d'obéissance au Souverain Pontife. Cette nouvelle lui fut communiquée par son compagnon de captivité, le P. Henry Floyd ; elle le jeta dans de si vifs transports de joie que, célébrant peu après le saint Sacrifice, il avait peine à les contenir. Cependant pour mieux faire éclater son courage, Notre-

Seigneur le laissa ensuite quelque temps en proie à d'étranges désolations qui semblaient rappeler l'agonie du jardin des Olives. Le P. Page ne retrouva sa sérénité qu'au moment d'être lié sur la claie qui devait le traîner au supplice ; du haut de la potence, il prit tout le peuple à témoin de sa joie « de mourir prêtre catholique, et membre, bien qu'indigne, de la Compagnie de Jésus ». Sur les murs de la prison où il avait souffert pour sa foi, on lut longtemps cette inscription française, écrite de la main du martyr : « En Dieu est mon espérance. — François Page ».

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *nn.* 38, 39, *p.* 154, 155. — Tanner, *Societ. Jesu militans, p.* 52. — Morus, *Histor. Provinc. anglic., lib.* 6, *nn.* 13 *seqq., p.* 254 *seqq.* — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 238. — Nadasi, *Ann. dier. memorab.*, 29ª *april., p.* 233. — Drews, *Fasti Soc.*, 29ª *april., p.* 162. — Patrignani, *Menol.*, 29 *april., p.* 281. — *Divers Ménologes de la Compagnie.* — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 5, *c.* 19, *p.* 217 *et suiv.* — Andrade, *Varones ilustres*, 2ᵉ *édit., t.* 6, *p.* 124. — Foley, *Records, t.* 1, *p.* 420 *et suiv.* — Challoner, *Mission. priests, t.* 1, *p.* 404. — Oliver, *Collections, p.* 153.

XXX AVRIL

—

Le trentième jour d'avril de l'an 1722, mourut au collège académique de Vilna le P. Paul Choynowski, d'une noble famille de Masovie. Lorsqu'il annonça son intention de quitter le monde pour s'enrôler dans la milice de saint Ignace, il rencontra de si vives oppositions auprès de hauts dignitaires ecclésiastiques, qu'il dut retarder quelque temps l'exécution de ses projets et s'enfuir en secret au noviciat de Vilna. Non content de ce premier sacrifice et désireux de s'ensevelir dans un oubli encore plus profond, il sollicita la grâce de descendre au rang des Frères Coadjuteurs ; pour lui faire abandonner ses instances, il ne fallut rien moins que la crainte d'être renvoyé de la Compagnie.

Mieux éclairé sur les desseins de Dieu à son égard, Paul Choynowski ne pensa plus qu'à se mettre en état d'y répondre le plus parfaitement possible, de se rendre éminent dans la science aussi bien que dans la vertu. Il y réussit dans une mesure non commune. Professeur de grammaire et de rhétorique ou étudiant en théologie, on l'appelait le saint et le savant; cette réputation ne fit que grandir lorsqu'il monta dans la chaire de philosophie et de théologie au collège de Vilna. Ses leçons étaient avidement suivies et recherchées ; pour lui, à l'exemple des grands docteurs, c'était

dans la prière non moins que dans l'étude qu'il trouvait la réponse à ses doutes et à ses difficultés.

De l'enseignement, le P. Choynowski fut appelé à la conduite de ses frères. L'auteur de sa notice relève surtout la sollicitude avec laquelle il veillait sur les religieux qui lui étaient confiés, l'ardeur avec laquelle il les animait tout ensemble à l'étude et à la perfection. Il ne voulait pas plus de la science sans la piété que de celle-ci sans la science ; négliger l'une pour s'appliquer à l'autre, c'était presque également, disait-il, s'exposer à une ruine certaine. Dans ses dernières années, le P. Choynowski, déchargé du souci des affaires, suivit plus librement son attrait pour l'oraison. Dès deux heures du matin, il allait se prosterner devant le tabernacle ; et c'est là encore, auprès de son bon Maître, qu'il passait une partie de ses journées, dans une douce contemplation. Pour se rendre plus digne de recevoir les visites du ciel, il avait un soin extrême de la pureté de son âme et se confessait presque tous les jours de ses moindres imperfections. Il expira très saintement à l'âge de cinquante-cinq ans, dont il avait passé trente-cinq dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 117.

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ASSISTANCE DE GERMANIE

DEUXIÈME SÉRIE

Ier MAI

—

* Le premier jour de mai de l'an 1723, mourut à Gand le P. Jean Clarke, de Kilkenny en Irlande. Pendant près de trente ans, il ne cessa de remplir tous les ministères d'un ouvrier apostolique, soit auprès du peuple des campagnes aux environs de Gand, de Watten et de Liège, soit auprès des troupes que l'Angleterre avait envoyées dans les Pays-Bas, à l'époque des guerres contre la France. Les fruits de son zèle furent immenses. Par les exemples de sa sainte vie, par son amour des âmes, son incomparable mansuétude, il gagnait les cœurs et faisait revivre la pratique des sacrements, que la rigueur des prêtres élevés dans les maximes du jansénisme avait fait presque entièrement abandonner. Tout le monde, disait-il lui-même, courait après lui ; et quand il se montrait dans

les rues, il avait peine à s'ouvrir un passage à travers les flots de la foule, qui se pressait pour le voir et l'entendre.

Auprès des soldats, les triomphes de son zèle n'étaient pas moins éclatants. En quelques années, il en arracha plus de deux mille à l'hérésie ; et parmi eux, on comptait un grand nombre d'officiers. Il plut à Dieu d'autoriser plus d'une fois par des prodiges la vertu de son serviteur. Le P. Clarke a raconté dans le journal de ses missions plusieurs de ces interventions merveilleuses de la Providence pour la guérison des âmes et des corps. Mais surtout il nous a révélé lui-même le secret de l'efficacité de son apostolat, lorsque parlant de la riche moisson qui mûrissait aux environs de Liège : « A peine, disait-il, en pourrait-on trouver de plus belle dans cette partie de l'Europe ; mais c'est à la condition pour le missionnaire de prendre son rôle à cœur, de n'épargner ni sa parole ni ses autres fatigues, et enfin de dépendre pleinement de Dieu ». Le P. Clarke mourut dans la soixante-et-unième année de son âge et la quarante-et-unième depuis son entrée dans la Compagnie.

Foley, *Records, t.* 5, *p.* 195-214 ; *t.* 7, *p.* 133.

---

* Le premier jour de mai de l'an 1724, mourut au collège de Pultowsk le P. François Chrzanowski, âgé de quarante-trois ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie. Il s'était distingué par une tendre charité pour les pauvres, un zèle ardent du salut des âmes et une dévotion toute filiale envers la très sainte

Vierge. Atteint d'une grave maladie dans une de ses excursions apostoliques, le P. Chrzanowski fut bientôt réduit à l'extrémité. En face de la mort, il surabondait de joie et de confiance. Après avoir reçu le saint viatique, voyant la communauté réunie autour de lui, il voulut faire connaître à tous d'où lui venait cette consolation : « Je l'avais toujours pensé, dit-il, mais j'en fais l'expérience à cette heure ; il est impossible de ne pas bien mourir, quand on a eu une constante dévotion à la très sainte Vierge ». Puis se tournant vers un de ses confidents plus intimes : « Toute ma vie, ajouta-t-il, j'ai gardé une petite pratique envers Marie ; c'était peu de chose en vérité, et les jours où j'étais pressé par les affaires, je m'en suis acquitté avec bien de la négligence ; cependant, autant que je me le rappelle, je n'y ai jamais manqué. Et voici que cette très bonne mère, en retour de cette persévérance, m'obtient à moi, misérable pécheur, de mourir dans la sainte Compagnie de son Fils, bien disposé et avec l'espérance très ferme de mon salut éternel ».

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 122.

11 MAI

—

Le second jour de mai, l'an 1584, mourut au collège d'Augsbourg le P. Théodore Peltan, dont l'université d'Ingolstadt fit graver dans sa grande salle de théologie un magnifique éloge qui se terminait par ces paroles de saint Ambroise : « *Vixit Ecclesiæ, mortuus est Christo;* il a vécu pour l'Église, il est mort pour Jésus-Christ ». Dans sa jeunesse, Théodore Peltan s'était offert à notre bienheureux Fondateur, en qualité de Frère Coadjuteur, pour remplir l'humble office de cordonnier. Mais le saint ayant reconnu en lui des talents plus qu'ordinaires, lui enjoignit de s'appliquer à l'étude des belles-lettres ; et le P. Laynez, à peine créé Général de la Compagnie, l'envoya professer à Ingolstadt le latin, le grec, l'hébreu et la théologie. L'inscription consacrée à sa louange assure que « si jamais homme a su toutes choses, c'est assurément le P. Peltan » ; et elle lui assigne une place d'honneur parmi ses glorieux compagnons qui les premiers révélèrent à l'Allemagne les richesses de leur science et de leur vertu.

Pendant les dix dernières années de sa vie, tourmenté continuellement par les douleurs de la goutte et de la pierre, le P. Peltan acheva de dépenser ses forces au service de la foi, en publiant plusieurs traités sur les dogmes et sur les bonnes œuvres

catholiques, et en traduisant du grec en latin les ouvrages d'un grand nombre de saints Pères, témoins et défenseurs de la vraie foi. A ses derniers moments, comme son supérieur le priait d'adresser à ses frères quelques paroles d'édification : « Je le ferai par obéissance », répondit-il, et il ajouta : « Mes frères, obéissez toujours et en tout. Le seul reproche que je craigne de la bouche de Notre-Seigneur, c'est de n'avoir pas toujours assez pleinement obéi moi-même ». Et cependant, au témoignage du P. Sacchini, on l'avait vu constamment prêt à recevoir les fonctions les plus humbles et à faire dans nos collèges la dernière classe de grammaire aux petits enfants, aussi bien qu'à enseigner les sciences les plus relevées.

Sacchinus, *Histor. Soc. Jesu*, *part.* 5ª, *lib.* 4, *n.* 92, *p.* 188. — *Histor. Provinc. German. Superior. t.* 1, *p.* 54, 276. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 756. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 458. — Verdière, *Histoire de l'Université d'Ingoltstadt*, *t.* 2, *p.* 45.

III MAI

—

Le troisième jour de mai de l'an 1606, mourut glorieusement sur l'échafaud, devant le portail de Saint-Paul de Londres, le P. Henri Garnett, surnommé par les Anglicans le grand Jésuite, et dont le supplice fut un des plus magnifiques triomphes de la foi. Déjà, depuis plus de huit ans, pas un catholique ne tombait dans les mains des ennemis de l'Église sans avoir à répondre, lorsqu'il était interrogé juridiquement ou mis à la torture, sur ce qu'il pouvait savoir du P. Garnett ; on en vint même à suspendre aux arbres des grandes routes son signalement et l'ordre royal de l'arrêter à tout prix. Avec lui semblaient devoir périr ou du moins s'arrêter les espérances toujours croissantes du catholicisme. Seul en effet, il était venu à bout d'organiser cette belle mission de la Compagnie ; l'Angleterre, où il n'avait trouvé vingt ans auparavant qu'un seul jésuite, en possédait grâce à lui plus de quarante, sans compter ceux qui étaient prisonniers ou qui avaient confessé leur foi par le martyre ou par l'exil.

Vendu par un misérable, le P. Garnett fut conduit à Londres au milieu des acclamations de ses ennemis. Pour le déshonorer aux yeux du peuple et de toute l'Europe, avant de le tuer, on tenta de le faire passer pour l'auteur et le chef de la Conspiration des Pou-

dres. Quand on crut la calomnie assez habilement ourdie, après vingt-six interrogatoires devant les conseillers de la couronne, on le fit comparaître une dernière fois dans une assemblée solennelle, en présence des grands du royaume et des ambassadeurs de toutes les cours ; le roi Jacques lui-même assistait à la séance, dissimulé derrière un rideau. Cependant malgré la condamnation portée contre lui, l'impression générale qui se dégagea des débats trompa tellement l'attente de ses ennemis, qu'ils prirent plus de trente jours pour travailler encore à le discréditer ; et lorsqu'il monta enfin sur l'échafaud, il y parut avec tant de sérénité, ses dernières paroles aux envoyés du roi, aux ministres de l'hérésie et au peuple firent briller sa vertu d'un si vif éclat, que dans cette immense multitude de plus de dix mille âmes composée presque uniquement d'hérétiques, pas une voix ne fit entendre, à la vue de son cœur arraché et de sa tête sanglante, le cri ordinaire de Vive le roi ! poussé à la mort des traîtres. Pendant près d'un mois, les habitants de Londres allèrent admirer, sur le pont de la Tamise, la tête du P. Garnett plantée sur le fer d'une pique et préservée non seulement de la corruption, mais de la pâleur même de la mort. Parmi les nombreux prodiges opérés par Dieu à la gloire de son serviteur, aucun n'est plus célèbre que celui de l'épi miraculeux sur lequel une goutte de sang avait retracé l'image du saint martyr surmontée d'une couronne, d'une étoile et d'une croix, et portée sur les ailes d'un chérubin.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 44 *seqq.*, *p.* 158 *seqq.* — Morus, *Histor. Provinc. Anglic.*, *lib.* 7, *n.* 20 *seqq.*, *p.* 314 *seqq.* — Bartoli, *L'Inghilterra*, *lib.* 4, *c.* 12, *p.* 149 ; *lib*, 5, *c.* 3, *p.* 232 ; *lib.* 6, *c.* 4 *et suiv.*, *p.* 24 *et suiv.* — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 254.

— TANNER, *Societas Jesu militans, p.* 65. — NIEREMBERG, *Varones ilustres, n^lle édit., t.* 6, *p.* 133. — D'OULTREMAN, *Tableaux des personnages signalez, p.* 487. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 224. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 3, *p.* 1226. — NADASI, *Ann. dier. memor.,* 3ª *maii, p.* 243. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu,* 3ª *maii, p.* 168. — PATRIGNANI, *Menol.,* 3 *maggio, p.* 12. — *Divers ménol.: Tyrnaviæ, p.* 70; *Cologne, p.* 36; *etc.* — FOLEY, *Records, The Life of Father Henry Garnett, t.* 4, *p.* 35-193. — CHALLONER, *Memoirs of mission. priests, t.* 2, *p.* 452. — OLIVER, *Collections, p.* 99. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 3, *ch.* 2, *p.* 66, 74, 85 *et suiv.* — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 3, *p.* 231. — ARGENTI, S. J., *De rebus Societ. Jesu in regno Poloniæ, c.* 25, *p.* 345. — CARAYON, *Bibliographie histor. de la Compagnie de Jésus, n.* 2928, *p.* 395.

Le troisième jour de mai de l'an 1627, mourut à Louvain le Frère Coadjuteur JEAN PETRI ou LE DIEU, né à Cambrai. Avant son entrée dans la Compagnie, il avait été au service de nos Pères aumôniers dans les armées ; leur vue et leur conversation lui avaient inspiré un vif désir de partager le même genre de vie ; mais par humilité, il hésita longtemps à solliciter cette faveur ; enfin, il s'enhardit à rompre le silence et, à sa grande joie, fut admis. Il remplit d'abord l'emploi de cuisinier, puis il fut chargé du soin des malades. Il s'y rendit bientôt d'une rare habileté. Bien peu connaissaient comme lui la vertu des plantes et savaient l'art d'en composer des remèdes.

Mais ce qu'on admirait surtout, c'était son incomparable dévouement. « Une mère, disait-on, n'aurait pas soigné avec plus de sollicitude et de tendresse l'enfant le plus aimé, que le F. Jean Petri ses malades ». A la moindre plainte qui s'échappait de leurs lèvres pendant la nuit, il accourait auprès d'eux. Il n'est pas un de ceux qui furent l'objet de sa charité qui ne lui gardât la plus touchan-

te reconnaissance. Le saint P. Lessius n'hésitait pas à dire qu'il devait en grande partie la prolongation de sa vie à la sollicitude du F. Jean. Enfin le charitable infirmier tomba malade à son tour; cloué sur sa couche par la violence du mal, il pratiqua ce qu'il avait si souvent recommandé aux autres. Il accueillit la souffrance comme une grâce et, loin de se plaindre, se réjouit d'avoir quelque ressemblance avec Jésus crucifié. Il expira plein de joie et de confiance à l'âge de cinquante-et-un ans ; il en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Histor. (ms.) colleg. Lovaniens. ad ann. 1627 *(Archiv. Rom.). — Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.). — Levens van Broeders Coadjut.,* 3 *mey, p.* 218.

: * Le troisième jour de mai de l'an 1675, mourut à Sandomir le P. André Pyzowski, né en Volhynie. C'était, dit l'auteur de sa notice, un vrai compagnon de Jésus. L'habitude des pensées de foi et le commerce fréquent avec Dieu par la prière communiquaient à sa parole une puissance étonnante ; lorsqu'il racontait les souffrances du Sauveur, il n'était pas rare de voir tout son auditoire éclater en sanglots. Le P. Pyzowski venait de donner une mission avec sa ferveur ordinaire pendant les vacances de Pâques. Mais il y brisa ses forces ; après une courte maladie, il expira très saintement à l'âge de quarante-trois ans, dont il avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

* Le troisième jour de mai de l'an 1797, à Polotsk, mourut le P. Mathias Rakiety, de Varsovie, Assistant du Père Général. Il avait longtemps rempli l'office de prédicateur et de missionnaire avec un grand zèle et des fruits abondants pour les âmes. Sa vie répondait à son enseignement. Son horreur du péché était extrême et, comme on le raconte de plusieurs grands saints, il ne s'accusait des moindres fautes au tribunal de la pénitence qu'en versant des larmes abondantes. A l'autel, il paraissait ravi en extase ; les plus indifférents ne pouvaient contempler sans en être saisis l'ardeur céleste qui brillait dans ses traits.

Les douleurs de la pierre firent des dernières années du P. Rakiety un martyre continuel et presque intolérable ; cependant il y joignait tous les jours de sanglantes flagellations et d'autres pénitences très rigoureuses. Il s'encourageait à souffrir par ces paroles du prophète Michée, qu'il avait fréquemment sur les lèvres : « *Iram Domini portabo, quoniam peccavi ei ;* je porterai la colère du Seigneur, parce que j'ai péché contre lui » (Mich., 7, 9.). Il rendit le dernier soupir, les lèvres collées sur le côté de son Sauveur crucifié, dont il avait été la fidèle image pendant sa vie et à sa mort. Il était âgé de soixante-trois ans et en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. in colleg. Polocens. 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

IV MAI

—

* Le quatrième jour de mai de l'an 1620, mourut au collège d'Anvers, à l'âge de trente ans, dont il avait passé douze dans la Compagnie, le P. LAMBERT DE BLASERE, né à Gand. Son Recteur, le P. Frédéric Tassis, a rendu de lui ce beau témoignage, qu'il était fait pour accomplir de grandes choses et avait la sainte ambition de se signaler à la suite de Notre-Seigneur. Mais il fut arrêté presque au début de sa course par un mal implacable. Dans son ardeur généreuse, il avait plus d'une fois demandé la grâce d'aller au delà des mers annoncer la bonne nouvelle aux peuples du Mexique ou se dévouer au service des pestiférés. Sur son lit de mort, c'était son unique regret de n'avoir obtenu ni le martyre du sang ni celui de la charité.

Sa vie n'avait pas laissé d'être celle d'un vrai fils de saint Ignace. Prêt à la sacrifier, le P. De Blasere faisait bon marché des préoccupations de l'amour-propre. Il s'ingéniait à se faire oublier et à dissimuler ses grands talents ; il sollicita comme une faveur de ne pas être élevé à la profession, voulant tout ensemble servir les intérêts de son humilité et, ajoute le P. Tassis, consoler ceux qui se laissent troubler par la distinction des degrés dans la Compagnie. Il mettait sa perfection dans la diligence à bien faire

les actions les plus communes. Il observait si fidèlement toutes les règles, que ses compagnons ne se rappelaient pas l'avoir vu jamais en violer une seule. Il avait spécialement à cœur tout ce qui pouvait entretenir et développer l'union et la charité fraternelle ; on lui avait donné le nom d'ange de la paix. Sa vocation lui était extrêmement chère. Lorsqu'il fut près d'expirer, il ne se lassait pas d'exalter la grâce que Notre-Seigneur lui accordait de mourir dans la Compagnie, et d'une voix éteinte répétait avec amour la formule de ses vœux.

Necrolog. Provinc. flandr.-belg. — *Lettre du* P. Frédéric Tassis, 4 *mai* 1620 (*Arch. Rom.*). — *Summar. var. defunct.* (*Arch. Rom.*).

---

* Le quatrième jour de mai de l'an 1752, mourut à Polotsk le saint et héroïque F. Casimir Lawrynowicz, Coadjuteur temporel. La sainte Vierge elle-même, disait-on, accompagnée du divin Enfant, lui avait déclaré, dans une apparition, qu'elle le voulait dans la Compagnie de son Fils. Après son noviciat, le F. Lawrynowicz fut chargé du soin de faire valoir les terres du collège. Il se dévoua tout entier à sa tâche, heureux d'aider ainsi ses frères occupés aux travaux de l'étude, de l'enseignement ou du ministère des âmes. Mais il plut à Notre-Seigneur, dit l'auteur de son éloge, de le produire sur le théâtre de la patience et de le préparer, par la souffrance, à gagner une couronne encore plus glorieuse.

Le F. Lawrynowicz était dans la vigueur de l'âge et comptait à peine quarante ans, lorsqu'il fut frappé d'un coup soudain qui lui

paralysa tout le côté droit et lui enleva le libre usage de la parole. On vit alors combien sa vertu était de trempe solide. Pendant les onze années qu'il porta cette croix, non seulement il ne se laissa pas aller à un murmure ou à une plainte, mais il se montra toujours joyeux et aimable à tous. C'était comme une fête de passer quelques moments auprès de lui ; nul ne le quittait sans se sentir pressé de rendre grâces à Dieu pour une si merveilleuse résignation, et animé à travailler soi-même d'un plus grand cœur à l'œuvre de sa perfection. La langue du saint malade, enchaînée pour tout le reste, pouvait cependant prononcer quelques mots ; et on l'entendait répéter sans cesse : « Jésus, mon Dieu, je vous aime ; patience, alleluia ». Il élevait vers le ciel la main qui lui restait libre, ou bien la posait sur son cœur, et le visage rayonnant de joie et d'espérance : « Alleluia, disait-il ; *amo*, *amo* ».

C'était l'opinion commune qu'il fut alors favorisé de plusieurs grâces extraordinaires, et que Notre-Seigneur daigna se montrer à lui et mettre en fuite les puissances infernales, venues pour l'assaillir. Le F. Lawrynowicz reçut les derniers sacrements avec une piété et une consolation extraordinaires, et peu après alla recevoir le prix de son invincible constance, à l'âge de cinquante-et-un ans ; il en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Summar. vit. defunctor. in colleg. Polocensi (E ms. Provinc. Galic.).

V MAI

—

Le cinquième jour de mai, l'an 1642, près de Szarogrod, en Podolie, dans une forêt appelée « les dix chênes », les PP. STANISLAS BRONOWSKI et CHRISTOPHE CZARNOSTAWSKI, dont les schismatiques avaient publiquement décidé la mort, furent surpris et massacrés avec leurs deux compagnons, le P. GASPARD WOYNICZ et le Frère coadjuteur JEAN DOMAGALSKI. Croyant d'abord n'avoir affaire qu'à des voleurs, les serviteurs de Dieu leur abandonnèrent tout ce qu'ils portaient; mais les assassins se contentèrent de leur répondre : « Ce n'est pas à ce qui vous appartient que nous en voulons ; c'est à votre vie ». Et après les avoir dépouillés, il les déchirèrent avec une affreuse barbarie.

Le P. BRONOWSKI était odieux aux ennemis de l'Église, pour les victoires qu'il avait remportées sur leurs popes dans les réunions de la noblesse, ainsi que pour les écoles catholiques, l'église et la résidence de la Compagnie qu'il avait eu la hardiesse de fonder au milieu d'eux. Il avait la réputation d'un saint religieux et fut visité plusieurs fois par les âmes des défunts, qui imploraient son assistance, entre autres, au témoignage du P. Nadasi, par un Scholastique de sa Province, le F. Albert Mechowski, qui languissait en purgatoire depuis dix-sept ans.

Le P. Woynicz était surtout renommé pour sa pureté angélique, et le F. Domagalski pour son amour du silence, du travail et de la très sainte Vierge.

Le P. Czarnostawski fut victime de son zèle, qui lui avait attiré de la part des popes de fréquentes et terribles menaces ; on l'appelait le fléau des schismatiques. Notre-Seigneur lui avait annoncé, dit-on, la glorieuse mort qui l'attendait, en lui faisant entendre ces paroles pendant son sommeil : « Veux-tu être martyr ? — Ainsi soit-il » ! avait répondu sur-le-champ l'intrépide enfant de saint Ignace. En le frappant à la tête, l'un des meurtriers lui cria : « Va, misérable, et prêche encore si tu le peux » ! Après la mort des saints confesseurs, plusieurs témoins dignes de foi assurèrent avoir vu briller pendant la nuit une vive lumière dans l'église où reposaient leurs corps, et sur la clairière qu'ils avaient arrosée de leur sang.

Summar. vitæ defunct. in Provinc. Polon. (Arch. Rom.). — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 553. — Drews, *Fasti Societ.*, 5a *maii, p.* 172. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 5a *maii, p.* 247. — Patrignani, *Menol.*, 5 *maggio, p.* 23.

---

* Le cinquième jour de mai de l'an 1749, le F. Joseph Weyzgang, Coadjuteur temporel, mourut au collège de Polotsk, où il remplissait l'office d'infirmier. Il semblait ne vivre que pour ses malades ; et bien qu'il fût seul auprès d'eux dans le grand collège de Polotsk, son dévouement, son activité suffisaient à tout. En prenant soin des corps, il n'oubliait pas les âmes ; on a remarqué que pas un de ceux qui lui étaient confiés ne trompa sa vigilance

et ne mourut sans avoir été fortifié et consolé par les derniers sacrements de l'Église. Sa charité les accompagnait au delà du tombeau ; chaque jour, il offrait pour eux à Notre-Seigneur de longues prières et de rigoureuses flagellations ; à l'anniversaire de leur mort, il redoublait ses mortifications, afin de hâter leur délivrance et leur entrée dans la gloire.

Ces pieux offices eurent leur récompense. Le F. Weyzgang souffrait d'un mal que le médecin jugeait sans danger immédiat ; mais le saint infirmier, obéissant à une inspiration intérieure, n'en demanda pas moins avec instances qu'on voulût bien lui donner sans retard le saint viatique et l'extrême-onction ; et deux heures après, pendant qu'on récitait auprès de sa couche les prières des agonisants, il remit doucement son âme entre les mains de Dieu. Il avait passé treize ans dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. in colleg. Poloc., 1749-1815 *(E ms. Provinc. Galic.).*

VI MAI

—

Le sixième jour de mai de l'an 1615, mourut au collège de Tournai le P. Louis Carlier, de Cambrai, laissant dans la Province gallo-belge un profond souvenir de son amour pour la Compagnie, et de son application à imiter les plus beaux exemples de ceux dont il entendait faire l'éloge dans les lettres envoyées selon l'usage pour annoncer leur mort et demander pour leurs âmes les suffrages de la Compagnie. Aussi vit-il approcher la mort avec une grande joie : « C'est maintenant, disait-il après avoir reçu le saint viatique, que je comprends mieux tout le prix de ma vocation et le bonheur de mourir dans son sein. Ma joie serait plus grande encore s'il m'était donné d'expirer pour mon Dieu, dans les tortures et sur un gibet » ! Le P. Louis Carlier était âgé de quarante ans et en avait passé vingt-et-un dans la Compagnie.

Nadasi, *Pretiosæ occupation. morient. in Societ. Jesu*, *cap.* 18, *n.* 6, *p.* 155.

---

* Le sixième jour de mai de l'an 1840, mourut au collège de Fribourg en Suisse le F. Jean Jacobs, Coadjuteur temporel, né aux environs de Maestricht. En 1812, quand éclata la terrible guerre entre Napoléon et la Russie, il fut appelé sous les armes et enrôlé dans un régiment de cavalerie. Au milieu de la licence des camps, il garda intacte la pureté de son cœur et de sa foi. Il prit

part à une multitude de combats et d'engagements ; et grâce à la protection de la très sainte Vierge, à laquelle il avait une tendre dévotion, il sortit sain et sauf de tous les dangers. Cependant il fut fait prisonnier à la bataille de Leipzig, mais ne tarda pas à s'évader et prit le chemin de la Hollande. Trouvant les routes fermées par les troupes alliées, il se mit en service chez des paysans, en attendant des jours meilleurs.

Tant d'événements dont il avait été le témoin lui avaient fait toucher du doigt l'instabilité et le néant des choses humaines. Il résolut de dire adieu au monde et d'aller à Rome chercher dans la vie religieuse le bonheur de servir Dieu seul. En passant à Brigue, où la Compagnie avait un collège et un noviciat, il lui vint en pensée qu'il était inutile de pousser plus loin sa course, et alla demander une place parmi les Frères Coadjuteurs. Sa joie fut sans bornes ; il avait vraiment trouvé le lieu de son repos. Toutes les vertus qu'il avait pratiquées jusque-là, l'humilité, le dévouement, l'abnégation, l'obéissance, l'exactitude à bien faire toute chose, resplendirent d'un plus vif éclat, relevées, embellies par la grâce de sa vocation et un plus ardent amour de Dieu. Le F. Jacobs passa ses dernières années au collège de Fribourg, goûtant toujours davantage la joie de son sacrifice et faisant de nouveaux progrès dans la perfection. Il avait ardemment désiré mourir dans le mois consacré par la piété des fidèles à la très sainte Vierge ; il fut exaucé. Après une maladie de quelques jours seulement, il expira plein d'une douce confiance, à l'âge de cinquante-et-un ans ; il en avait passé près de dix-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. German. (Archiv. Rom.).

VII MAI

—

Le septième jour de mai de l'an 1716, mourut à Nieswiez en Lithuanie le P. Jean Bielski, ancien Recteur des collèges de Minsk, Krosno et Pultowsk, Préposé de la maison professe de Vilna, Provincial, et dans les dernières années de sa vie Recteur et Instructeur des Pères du troisième an. Consacré par ses pieux parents à la très sainte Vierge, il fut, à l'âge de treize ans, conservé miraculeusement par elle. Il traversait la Wilia, lorsqu'un accident fit chavirer sa barque. En s'abîmant au fond du fleuve, il jeta un cri de détresse vers Marie et ne cessa de l'invoquer jusqu'au moment où, une heure après environ, il fut ramené sain et sauf sur le rivage. Quelques années plus tard, il dut encore à sa puissante protectrice sa guérison d'une maladie pestilentielle, ainsi que sa vocation et celle de son frère. Aussi avait-il en elle une confiance sans bornes. Devenu supérieur, il ne manquait jamais d'avoir recours à elle dans ses plus graves difficultés, faisait quelque vœu en son honneur, et lors même que le mal paraissait sans remède, ne tardait pas à être fidèlement exaucé. Vrai père de ses inférieurs, il étudiait continuellement dans la vie de saint Ignace ce que doit être la charité, la prudence, le zèle d'un supérieur, attentif

à savoir tout ce qui se passe, mais sachant à propos dissimuler les fautes ou les corriger paternellement.

Le P. Bielski désirait vivement mourir dans une maison consacrée à la sainte Vierge. Quand il se vit chargé du troisième an de Nieswiez, placé tout particulièrement sous l'invocation des saints Anges et de leur Reine, il écrivit dans le recueil des grâces qu'il avait reçues ou qu'il demandait à Notre-Seigneur et à sa bienheureuse Mère : *Utinam in hoc monte angelico ad cœlestes montes ascendam !* Vœu filial bientôt exaucé par celle dont il ne se rappelait pas avoir jamais éprouvé un refus. Le P. Bielski était âgé de soixante-douze ans et en avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 55. — Patrignani, *Menol.*, 7 *magg.*, *p.* 47. — *Summ. vit. defunct. Prov. Lithuan. (Arch. Rom.).*

VIII MAI

—

* Le huitième jour de mai de l'an 1703, mourut au collège de Braunsberg le P. André Weller, né à Heilsberg dans l'Ermeland. Il devait sa vocation à la sainte Vierge. Une grave infirmité, rebelle à tous les efforts de la médecine, lui avait longtemps fermé les portes du noviciat. Dans cette impuissance des secours humains, André Weller recommanda sa cause à la miséricordieuse bonté de la Mère de Dieu et, par la ferveur et la persévérance de sa prière, mérita d'être exaucé ; son mal disparut de lui-même. Dès lors il se consacra sans réserve à sa bienfaitrice ; il lui abandonna non seulement le soin de son corps, mais sa réputation et sa vie tout entière.

La flamme du zèle le consumait. Suivant une expression de l'auteur de son éloge, il était « l'homme de tous les temps et de toutes les heures ». Il était sans cesse en éveil pour savoir s'il n'y avait pas quelque malade en danger, surtout parmi les pauvres, et courait aussitôt l'assister. Il semble avoir eu connaissance de sa mort prochaine ; car peu de jours avant d'expirer, bien qu'il ne parût nullement malade, il fit une confession générale de toute sa vie et alla visiter tous les Pères du collège pour leur dire adieu et leur demander pardon avec une grande humilité ; et comme

quelques-uns le plaisantaient aimablement : « Bien, disait-il ; cependant laissez-moi faire ». Et en effet, peu de jours après, il expira saintement à l'âge de trente-huit ans.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Soc...*, *p.* 874.

---

* Le huitième jour de mai de l'an 1729, mourut dans la mission de Myszyniec, dépendante du collège de Lomza en Lithuanie, le P. Ignace Henrich, que son biographe appelle *le vainqueur de la peste.* En effet le P. Henrich se dévoua trois années de suite au service des pestiférés avec une promptitude de cœur et une charité vraiment admirables. La première fois, c'était en 1708. La contagion avait déjà moissonné douze religieux de la Compagnie dans la seule ville de Varsovie. Le P. Henrich, qui était alors à Braunsberg sur les bords de la Baltique, sollicite en grâce la permission d'aller prendre la place des morts. A peine l'a-t-il obtenue, il s'élance sur un chariot et court à toute vitesse dans la direction de Varsovie, sans s'arrêter ni jour ni nuit que pour faire manger sa bête. A un mille de la cité, le pauvre animal tombe mort de fatigue sur le grand chemin, et le P. Henrich, sans prendre le loisir d'aller saluer ses frères et de se reposer un peu, court droit à l'hôpital, où il s'enferme avec les malades et y demeure plusieurs mois jusqu'à la cessation du fléau.

Les deux années suivantes, la contagion se déchaîne de nouveau non moins terrible ; et l'héroïque serviteur de Dieu reprend son poste avec la même intrépidité. Mais quand le mal eut presque

entièrement disparu, il fut frappé à son tour, comme s'il avait perdu son privilège d'invulnérabilité, et demeura longtemps paralysé de tous ses membres. Cependant Notre-Seigneur voulut qu'il recouvrât ses forces en partie. Le P. Henrich vécut encore près de vingt années, pendant lesquelles il ne cessa de travailler au salut des âmes dans la mission de Myszyniec, sur les confins du duché de Brandebourg. Lorsqu'il eut rendu le dernier soupir à l'âge de cinquante-huit ans, toute la population de Myszyniec accourut à ses funérailles pour vénérer ses restes ; elle se recommandait à haute voix à son intercession comme à celle d'un saint. Le P. Henrich avait passé trente-huit ans dans la Compagnie.

POSZAKOWSKI, *Societ. Jesu lithuana, p.* 286.

IX MAI

—

* Dans le courant de l'année 1582, on ignore à quelle date précise, mourut très saintement à Prague le P. GEORGES WARE, anglais. Il avait enseigné la philosophie et la théologie à Prague et Olmutz avec une haute réputation de science. Sa renommée de vertu n'était pas moins grande : il eût mérité, disait-on, lorsqu'il passait dans les rues de la ville, qu'on étendît des vêtements sous ses pieds. Il se sentit frappé de la peste, qui sévissait alors à Prague, au moment où il allait monter à l'autel. Il célébra le saint Sacrifice avec une extrême ferveur et se nourrit comme en viatique du corps et du sang de Jésus-Christ. Son action de grâces terminée, le P. Ware recommanda de ne passer à aucun autre les ornements dont il venait de se servir, dit adieu d'un air souriant au Père Recteur et aux autres Pères du collège et, prenant son bréviaire sous le bras, se rendit à l'infirmerie, où peu de jours après il expira dans la paix du Seigneur.

SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem.*, *t.* 1, *p.* 482. — OLIVER, *Collections*, *p.* 217.

X MAI

—

Le dixième jour de mai de l'an 1596, mourut à Munich, presque au début de son apostolat, le P. JEAN BRENNER, luxembourgeois, dont le coup d'essai avait été, peu de mois auparavant, le retour à la vraie foi de la ville libre de Weilerstadt, dans le Wurtemberg. Cette ville, infestée des erreurs de Luther par l'apostat Jean Brent, un de ses enfants, avait vu disparaître à peu près tout signe extérieur de religion ; les catholiques n'y connaissaient plus les funérailles chrétiennes, ni les offices de l'Église, ni la plupart des sacrements, et en particulier l'extrême-onction, dont le nom même leur était inconnu.

Le P. Jean Brenner, qui sollicitait depuis plusieurs années déjà la grâce de se consacrer aux missions de campagne, fut envoyé à Weilerstadt en 1595. Laissant de côté toute controverse irritante, il se contenta d'abord d'exhorter le peuple qui venait l'entendre à la prière, à la concorde, à l'amour de Dieu et de sa parole ; en même temps il se mit à visiter les pauvres et les malades, et à leur rendre les services de la charité la plus humble et la plus dévouée. Cette conduite si pleine de douceur lui réussit au delà de ses espérances. Les protestants, aussi bien que les catholiques, accoururent en foule autour de sa chaire ; ils le prièrent même, tant

il leur inspirait d'amour et de confiance, de vouloir bien traiter dans ses exhortations les questions soulevées par le luthéranisme. Le P. Brenner le fit et, en exposant le vrai sens et la sainteté de la doctrine catholique, il eut la joie de voir bientôt refleurir parmi les fidèles les anciennes pratiques de la piété chrétienne. Grâce à cette sage conduite, trois mois lui suffirent, l'année suivante, pour fonder des écoles, abolir l'usage des mariages mixtes, rétablir les processions publiques ; de plus, sous son impulsion, le conseil souverain de Weilerstadt décida solennellement que nul ne serait dans la suite élu premier magistrat ou membre du grand conseil, s'il n'avait fait auparavant profession de la foi catholique ; et tout en laissant la liberté religieuse à ceux qui jouissaient déjà du titre de citoyens, il arrêta également que désormais les étrangers ne pourraient obtenir le droit de cité qu'à la même condition. Cette merveilleuse et si rapide conversion fit tant d'honneur au P. Brenner, que le P. Paul Hoffée, Visiteur des Provinces d'Allemagne, le demanda au P. Claude Aquaviva pour accompagner à Varsovie Anne de Bavière, mariée au roi de Pologne, et soutenir à la cour de ce prince les droits de l'Église contre les hérésies. Mais Dieu voulut que le vaillant apôtre ne parvînt à Munich que pour y donner le spectacle de la mort d'un saint. Il était âgé de quarante-huit ans et en avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ.*, *part.* 5ª, *lib.* 24, *n.* 27, *p.* 793. — *Litteræ ann. societ.*, *anno* 1595, *p.* 499 ; *anno* 1596, *p.* 249. — *Histor. Provinc. German. Super.*, *t.* 2, *n.* 482, *p.* 123. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 10ª *maii*, *p.* 256.

* Le dixième jour de mai de l'an 1761, mourut à Dünabourg le P. Michel Koncewicz, lithuanien, homme véritablement apostolique, dit l'auteur de sa notice, et défenseur ardent de la vérité. La gloire de Dieu était l'unique mobile de ses actions ; pour la procurer, il n'était genre de travaux et de fatigues, d'injures et de persécutions, qu'il ne supportât avec joie. En butte aux outrages des hérétiques et des schismatiques, il se vengeait en leur faisant du bien et redoublait de zèle au service de Notre-Seigneur et des âmes. Les malades, les prisonniers, les pauvres, tous ceux qui souffrent étaient l'objet de ses préférences.

Un accident funeste hâta la fin de cet intrépide missionnaire. En revenant d'une de ses courses apostoliques, le P. Koncewicz traversait un fleuve gelé ; la glace trop légère se rompit sous ses pas et il faillit être englouti. Arraché à grand'peine à la mort, il ne fit plus que languir et, à l'âge de quarante-neuf ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie, il alla recevoir la récompense de ses travaux pour les âmes et pour Dieu.

Ex Compend. vitæ defunctor. Dunaburgi ab anno 1758 *(ms. Provinc. Galic.).*

XI MAI

—

Le onzième jour de mai de l'an 1651, mourut à Bruxelles le P. Adrien Crom, renommé dans la Province de Flandre pour sa science et pour sa vertu. Son habileté dans l'interprétation des saintes Écritures, sa connaissance des langues latine, grecque, hébraïque, arabe et syriaque, aussi bien que de la théologie dogmatique et morale, le faisaient consulter par les plus illustres docteurs de son temps. Mais tout en travaillant avec ardeur à glorifier Dieu par la science, le P. Crom n'en aimait pas moins à entendre les confessions des pauvres, les jours de dimanches et de fêtes ; et pour mieux conserver dans son cœur les sentiments de la dévotion, il récitait son office au pied de son crucifix et à genoux. Quand ses supérieurs voulurent le retirer de Louvain, où depuis vingt-huit ans il était regardé comme l'oracle de la Compagnie et des autres Ordres religieux, la promptitude et la perfection de son obéissance furent si grandes, qu'il ne laissa pas même échapper le plus léger signe de répugnance et partit aussitôt, avec une admirable sérénité, pour la nouvelle résidence que lui assignait la voix de Dieu. Le P. Crom mourut à l'âge de soixante ans, il en avait passé quarante-et-un dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1651, *p.* 110. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 9. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1691. — Paquot, *Mémoires*, *t.* 10, *p.* 241.

---

* Le onzième jour de mai de l'an 1633, mourut à Reims, dans la soixante-sixième année de son âge et la quarante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie, le P. Georges Turnbull, écossais, né au diocèse de Saint-André. Il n'était pas moins remarquable, lisons-nous dans l'histoire de l'université de Pont-à-Mousson, par sa vertu, sa simplicité religieuse et son humilité, que par la profondeur de sa doctrine. Élevé au séminaire des Écossais à Pont-à-Mousson, il passa presque toute sa vie dans l'université de cette ville, comme professeur de théologie, chancelier ou écrivain.

Lorsqu'il fut sur le point de rendre le dernier soupir : « Voilà, dit-il, que nous allons bientôt jouir de la béatitude, non telle que nous l'avons exposée dans nos disputes, car la dispute ne saurait nous la faire connaître telle qu'elle est dans sa réalité ; mais telle que Jésus-Christ nous l'a méritée par son sang, telle que la sainte Église la présente à notre foi et à notre espérance ». Le P. Turnbull remerciait Dieu principalement de trois grâces : la première, d'avoir été si bien élevé dans la foi romaine par les Pères de la Compagnie qui travaillaient en Écosse, que le poison de l'hérésie n'avait jamais souillé son cœur ; la seconde, d'avoir été appelé et reçu sous l'étendard de saint Ignace ; la troisième enfin, de mourir dans le sein de la véritable Église et de la Compagnie.

ABRAM, *L'Université de Pont-à-Mousson, édit.* P. CARAYON, *p.* 448. — SOTUELLUS, *Biblioth., p.* 296. — FOLEY, *Records, t.* 7, *p.* 785. — SOMMERVOGEL, *Biblioth., t.* 8, *p.* 277. — OLIVER, *Collections, p.* 39.

---

* Le onzième jour de mai de l'an 1650, mourut à Gratz le Père SIMON WOHLGEMÜTH, né en Pologne et entré au noviciat à l'âge de cinquante ans. Ce qu'il a fait, disent les lettres annuelles, pourrait être proposé comme le code de ce que doit accomplir le religieux de la Compagnie jaloux de se dépenser à la gloire de Notre-Seigneur et au salut des âmes. Il justifia pleinement la parole de l'Évangile : « *Pauperes evangelizantur ;* les pauvres sont évangélisés » (Matth., 11, 5). A Gratz, tous les vendredis de l'année, il réunissait dans l'église Saint-Georges en dehors des murs, les pauvres et les vagabonds, toujours nombreux près des barrières. Avant de leur distribuer l'aumône matérielle, il avait soin de les faire assister au saint Sacrifice de la messe, et leur adressait une exhortation appropriée à leurs besoins et à leur capacité, pour les détourner du vice et les amener à la fréquentation des sacrements.

Cette charité et le dévouement avec lequel le P. Wohlgemüth se consacra dans les hôpitaux au service des malades atteints de la peste, lui avaient concilié l'estime et la vénération de toute la ville. Quand il fut lui-même en danger de mort, victime de son assiduité au chevet d'un moribond qu'il ne voulut pas quitter jusqu'à son dernier soupir, la douleur fut générale. On fit des prières publiques, plusieurs s'engagèrent par des vœux ou promirent des pèlerinages pour obtenir de Dieu une guérison si chère. Mais l'heure de la récompense était venue ; le P. Wohlgemüth s'endormit

saintement dans la paix du Seigneur à l'âge de soixante-quatre ans, il en avait passé quatorze dans la Compagnie.

Litteræ annuæ Societ., ann. 1650, *p.* 102.

---

* Le onzième jour de mai de l'an 1696, mourut au collège de Saint-Omer le P. Antoine Selosse, né dans la Flandre française, et entré à dix-huit ans au noviciat de la Province d'Angleterre. Quand le prince d'Orange, Guillaume de Nassau, eut ravi la couronne au roi catholique Jacques II, il y eut, comme on sait, une reprise d'hostilités contre l'Église romaine en Angleterre. Le P. Selosse exerçait alors le ministère apostolique à Burton Castle, dans le comté de Sussex. Au mois de décembre 1688, une troupe en armes cerna le château pendant la nuit et s'empara de sa personne. La ville où il devait être emprisonné étant à six milles de là, l'officier qui commandait l'expédition lui offrit un cheval. Le missionnaire refusa. « Mon Seigneur et mon Dieu, répondit-il, est monté pour moi au calvaire à pied; je suis son soldat, me voici prêt pour lui à courir à pied non seulement à la prison, mais à la mort ». L'officier insista, il représenta les dangers de la route, la populace était ameutée, la vie du missionnaire n'était pas en sûreté. Le P. Selosse demeura inflexible : « Plus je souffrirai pour mon Maître, dit-il, plus je m'estimerai heureux ».

Dans la prison de Horsham, il trouva un autre jésuite, le P. Raoul Chetwin, arrêté quelques jours auparavant, et un prêtre séculier. La vie de ces confesseurs de la foi dans leur cachot fut

tout entière consacrée à la piété, aussi remplie de délices spirituelles, dit l'annaliste, qu'elle eût été pour d'autres pleine de larmes et de désespoir. Au bout de six mois, ils furent traduits devant le tribunal. Le P. Selosse attendait depuis longtemps cette comparution. Il espérait qu'une sentence de mort serait portée contre lui ; et à cette pensée, comme s'il eût déjà tenu en main la palme du martyre, une joie si vive éclata dans ses traits que les protestants eux-mêmes en furent dans l'admiration. Mais aucune charge sérieuse n'ayant été relevée contre les prêtres catholiques, le juge les acquitta et ordonna leur mise en liberté, à la condition toutefois qu'ils prêteraient le serment d'allégeance et de fidélité au nouveau souverain ; tous s'y refusèrent avec énergie. Ils furent donc reconduits en prison, où ils languirent encore plusieurs mois.

Une grande consolation y fut ménagée au P. Selosse, celle de se lier indissolublement à la Compagnie par la profession solennelle des quatre vœux. Les autres confesseurs de la foi recouvrèrent leur liberté les premiers ; pour lui, sa captivité se prolongea seize longs mois ; et alors seulement ses chaînes furent brisées, à la demande de l'ambassadeur d'Espagne. Mais les souffrances et les privations avaient irrémédiablement ruiné ses forces. Après avoir essayé de travailler encore quelque temps auprès des catholiques, il fut envoyé au collège anglais de Saint-Omer, et c'est là que le généreux confesseur de Jésus-Christ expira très saintement à l'âge de quarante-trois ans, dont il avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 781 ; *t.* 7, *p.* 696. — Oliver, *Collections*, *p.* 188.

XII MAI

—

* Dans le courant de l'année 1636, on ignore quel mois et quel jour, mourut dans un petit village du Paraguay le P. JACQUES RANÇONNIER, né en Flandre d'une famille franc-comtoise. Il avait de bonne heure sollicité et obtenu la faveur de se consacrer aux missions indiennes du Paraguay. Sa théologie à peine terminée à Cordoue du Tucuman et couronnée par un brillant acte public, il fut envoyé à la mission des Guaranis. Il y soutint des fatigues extrêmes, courant, comme le bon pasteur qui cherche la brebis perdue, à la suite de tribus nomades, sous l'ardeur d'un soleil de feu, au milieu des bois ou des marais, dévoré par la faim et presque chaque jour en face de périls de mort.

Mais ce n'était encore que le préambule et comme un apprentissage des travaux bien autrement accablants qu'il eut à supporter pour gagner à Jésus-Christ une autre tribu, celle des Itatines, et, quand il l'eut convertie, pour la défendre contre les incursions des Mamelus, ces marchands d'esclaves qui allaient recruter leur odieux butin jusqu'au cœur du pays. Combien de fois ne fut-il pas menacé de mort par ces bandits ; combien de fois, pour sauver son peuple, n'offrit-il pas sa poitrine à leurs coups ? Et quand

leurs hordes malfaisantes avaient passé, quels efforts pour relever les ruines, réorganiser la mission à demi détruite ! Il se ménageait si peu, que ses compagnons crurent devoir lui en faire une sorte de reproche : « Eh quoi ! répondit-il, quand les corsaires du Brésil n'hésitent pas à franchir jusqu'à trois cents lieues à travers les forêts pour capturer des esclaves, je serais lâche ou indolent à la conquête des âmes ! Que dirai-je à Notre-Seigneur au jour du jugement si, par paresse ou nonchalance, je n'ai pas fait, pour sauver les âmes rachetées de son sang, au moins autant que ces misérables pour ravir les corps » !

Cependant, comme si tant de fatigues et de sollicitudes ne lui avaient pas suffi, le P. Rançonnier se livrait à des austérités volontaires presque excessives. Quand il fut près de mourir, empoisonné, dit-on, par les infidèles, il demanda pardon à son corps de l'avoir traité avec tant de rigueur. La perte de ce grand serviteur de Dieu, emporté à l'âge de trente-six ans, fut douloureusement ressentie, tellement ses vertus et ses rares qualités avaient jeté d'éclat et fait concevoir d'espérances. Le Père Provincial du Paraguay, François Vasquez, neveu du célèbre P. Gabriel Vasquez, n'hésita pas à dire que la mission venait de perdre un homme à qui l'on pouvait en pleine assurance confier le gouvernement, non seulement de la Province, mais de la Compagnie tout entière. « Magnifique éloge, dit le P. Nicolas del Techo dans son *Histoire de la Province du Paraguay*, magnifique éloge de notre Province flandro-belge, qui, pour obéir à l'esprit de l'Institut, n'hésite pas à se priver de tels hommes et à les envoyer, sans retour sur elle-même, au milieu des peuples barbares porter le nom de Jésus-Christ ».

P. Nicol. del Techo, S. J., *Historia Provinciæ Paraquariæ S. J., Leodii* 1673, *l.* 11, *c.* 28, *p.* 314. — Juvencius, *Historia (ms.) Societ. Jesu*, 1616-1646, *Paraguaya, p.* 59. — de Charlevoix, *S. J., Histoire du Paraguay, Paris* 1757, *t.* 2, *lib.* 8, *p.* 309 *et suiv.* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 383. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1438. — Boero, *Menolog.*, 31 *genn., p.* 571. — Kieckens, *Notice biographique sur le R. P. Josse van Suerck..., Bruxelles,* 1879, *passim.*

XIII MAI

—

Le treizième jour de mai de l'an 1610, le F. Jean de Thiènes, Coadjuteur temporel, mourut très saintement au collège de Louvain. Il avait rempli trente années de suite l'office d'excitateur. Or, bien qu'il fût d'un tempérament très porté au sommeil, il ne manqua pas une seule fois, durant un si long espace de temps, de se réveiller à l'heure qu'il avait fixée. Il le devait, disait-il, à son ange gardien, auquel il se recommandait chaque jour avec une confiance pleine d'abandon. Mais rien ne fit mieux paraître l'éminente perfection du F. de Thiènes que son héroïque patience dans les douleurs de sa dernière maladie. Ses chairs couvertes d'ulcères s'en allaient en lambeaux, et le chirurgien devait souvent y porter le fer et le feu. Chaque fois qu'il renouvelait cette torture, il se recommandait avec respect aux prières du saint religieux ; « car, disait-il ensuite, il faut une vertu vraiment extraordinaire pour se livrer sans une plainte à de pareilles douleurs ». Le F. de Thiènes en effet ne semblait jamais plus heureux que quand on le remettait sur la croix ; il répétait fréquemment ces belles paroles : « Je sens enfin combien il est doux de souffrir pour Dieu ». Il mourut à l'âge de soixante-dix ans ; il en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Histor. collegii Soc. Jes. Lovaniens., *anno* 1610 (*Archiv. Rom.*). — *Litter. ann. Societ. Jesu, ann.* 1610, *p.* 241. — *Levens van Broeders Coadj.*, 13 *mey, p.* 237. — Juvencius, *Histor. Societ., part.* 5ª, *lib.* 25, *n.* 11, *p.* 859. — Nadasi, *Ann. dier.*, 13ª *maii, p.* 264. — Drews, *Fasti...*, 13ª *maii, p.* 182.

Le treizième jour de mai de l'an 1638, mourut à Londres le P. Richard Blount, premier Provincial d'Angleterre, surnommé par les catholiques de la Grande Bretagne, après la mort du P. Persons, la seconde colonne de la foi. Le P. Persons l'avait emmené jeune encore de Rome en Espagne, afin de montrer, disait-il, aux premiers élèves du séminaire anglais fondé à Séville, un modèle parfait des vertus qu'il leur fallait acquérir pour exercer un jour l'apostolat. Dès qu'il fut élevé au sacerdoce, il partit pour l'Angleterre, sous un déguisement de matelot. Quand il s'agissait du salut d'une âme, le P. Blount, disent nos annales, ne reculait jamais, quels que fussent les dangers ; mais aucun autre motif n'était capable de le faire manquer aux règles de la circonspection la plus sévère. « Je ne demande pas mieux, répondait-il parfois à ses amis, qui cherchaient à lui procurer quelques distractions, je ne demande pas mieux, Dieu le sait, que d'être fait prisonnier comme prêtre de Jésus-Christ ; mais je ne voudrais pas le devenir par une imprudence contraire à l'esprit de Dieu ».

Pendant une de ces terribles fouilles que l'on faisait continuellement pour s'emparer des prêtres catholiques, il dut rester dix jours et dix nuits de suite enfermé presque nu au fort de l'hiver dans le creux d'une muraille avec un seul pain et un peu de vin pour toute nourriture. Il était sur le point d'être découvert ; déjà il re-

cevait sur la tête et sur les épaules les décombres du mur que l'on abattait par en haut, lorsqu'une pluie torrentielle força les satellites à se retirer quelques instants ; il profita de leur absence pour s'échapper ; mais il lui fallut traverser à la nage un étang presque glacé, d'où il ne sortit qu'à demi mort d'épuisement et avec des infirmités qui durèrent toute sa vie.

Ce fut au prix de pareilles souffrances que le P. Blount parvint à organiser la Province d'Angleterre et à fonder au sein même de Londres, sous le patronage de saint Ignace, un noviciat qui réunit bientôt, presque en face du gibet de Tyburn, jusqu'à dix-sept candidats de la Compagnie. Ce généreux confesseur de la foi mourut à l'âge de soixante-quinze ans, il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vit. defunct. Provinc. Angl. (Arch. Rom.). — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 4, *n.* 95, *p.* 200 ; *lib.* 8, *n.* 64, *p.* 432. — Morus, *Histor. Provinc. anglican., lib.* 9, *n.* 33 *seqq., p.* 436 *seqq.* — Tanner, *Societ. Jesu apostol. imitatrix, p.* 686. — Patrignani, *Menol.*, 14 *luglio, p.* 97. — Foley, *Records, t.* 3, *p.* 481 ; *t.* 7, *p.* 64. — Oliver, *Collections, p.* 55. — J. Morris, S. J., *The troubles of our catholic forefathers, t.* 1, *p.* 187 *et suiv.*

---

* Le treizième jour de mai de l'an 1765, mourut au collège d'Orsza, dans la Province de Masovie, le F. Benoit Reutt, Coadjuteur temporel, religieux d'une grande vertu et d'une admirable générosité à se vaincre et à se mortifier. Il était de famille noble; mais, à l'exemple de Jésus-Christ, il mettait sa gloire dans la bassesse et l'humiliation. Il n'est office si vil et si pénible, dit l'auteur de

son éloge, qu'il ne remplît avec un empressement et une allégresse incroyables ; et si parfois on confiait à d'autres quelque corvée plus dure ou plus répugnante, il s'en affligeait presque comme d'un tort qui lui était fait, et demandait au moins d'en prendre sa part. Le F. Reutt mourut à l'âge de trente-trois ans ; il en avait passé treize dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Masov. (Archiv. Rom.).

XIV MAI

—

Le quatorzième jour de mai de l'an 1593, mourut à Jaroslaw le P. Benoit Herbest, l'un des premiers et des plus saints apôtres de la Compagnie parmi les schismatiques et les catholiques de la Russie Blanche, de la Podolie, de la Wolhynie et de la Lithuanie. Il allait de village en village, toujours à pied et portant son bagage sur ses épaules ; il prêchait au peuple la pénitence et les grandes vérités avec une éloquence vive et pénétrante, qui cherchait bien moins, dit le P. Jouvancy, à mériter les applaudissements et à charmer les oreilles, qu'à sauver les pécheurs et à les gagner à Jésus-Christ. Il s'attachait surtout à instruire et à sanctifier les pasteurs d'âmes qu'il rencontrait dans ses courses apostoliques. Il leur apprenait à faire le catéchisme, à démêler les pièges du schisme et de l'hérésie, et surtout à vivre en prêtres, conformément à la sainteté de leur vocation, afin d'animer leurs peuples par cet exemple à vivre eux-mêmes en chrétiens.

Marchant toujours en présence de Dieu, le P. Herbest semblait n'aimer que le silence et la prière, dès que le service de Notre-Seigneur ne le pressait plus d'aller au milieu des hommes ; selon la remarque du P. Jouvancy, la régularité, si difficile d'ordinaire aux ouvriers apostoliques qui passent la plus grande partie de l'année hors de nos maisons, était si naturelle en lui, qu'on ne se rappelait pas l'avoir vu commettre la moindre faute

contre les règles. Chaque jour, il retranchait au moins deux heures à son sommeil, pour s'entretenir plus longuement avec Dieu. Après avoir reçu les derniers sacrements, il pria l'infirmier de le laisser seul pendant quelque temps ; quand celui-ci revint, il trouva le saint vieillard à genoux, au milieu de sa chambre, où il venait d'expirer en priant. Le P. Herbest était âgé de soixante-deux ans ; il en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 5ª, *lib.* 24, § 30, *p.* 815. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 4ª *mart.*, *p.* 122. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 4ª *mart.*, *p.* 85. — Patrignani, *Menol.*, 20 *marzo*, *p.* 137. — *Scriptores rerum polonicarum*, *t.* 7, *p.* 178. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 109. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 289.

N. B. — Nous plaçons la mort du P. Herbest au 14 mai, date donnée par le catalogue des défunts de la Compagnie.

Le quatorzième jour de mai de l'an 1636, mourut à Courtrai le P. Valentin Bischop, victime de sa charité au service des pestiférés. Dans plusieurs collèges de Flandre et dans la mission de Hollande, où il consuma la plus grande partie de sa vie religieuse, il s'était distingué par son zèle et l'efficacité de sa parole pour inspirer aux jeunes gens l'horreur du vice impur. Il s'était lui-même conservé sans tache, grâce aux pratiques d'une rigoureuse pénitence et à une tendre dévotion à la Reine des anges, qui plusieurs fois lui sauva la vie au milieu des plus imminents dangers. Le P. Bischop, au moment de sa glorieuse mort, était âgé de cinquante ans ; il en avait passé vingt-six dans la Compagnie.

A. G. II. — T. I. — 63.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charit.*, *anno* 1636, *p.* 400. — Patrignani, *Menol.*, 17 *maggio, p.* 124.

---

* Le quatorzième jour de mai de l'an 1826, mourut à Starawies le P. Jean Lubsiewicz, d'une noble famille du palatinat de Sandomir, entré au noviciat de Polotsk en 1780. Il a bien mérité de la Compagnie, dit de lui l'auteur de sa notice. Dans ces temps difficiles où la disette des ouvriers était si grande, le P. Lubsiewicz fut tour à tour et souvent tout ensemble professeur, préfet des classes, directeur de congrégation et prédicateur. Il avait un talent particulier pour la chaire. Il prêcha pendant dix-huit ans à Mohilew, Witebsk, Polotsk et Saint-Pétersbourg, avec une grande réputation et de grands fruits de salut. Ses éminentes qualités l'appelèrent ensuite au gouvernement de ses frères. Il fut le premier Recteur du collège de Mohilew, et après l'expulsion de la Compagnie par l'empereur Alexandre en 1820, dirigea les maisons de Tarnopol et de Starawies.

Le P. Lubsiewicz était un religieux d'une vertu non commune, très adonné à l'oraison et à la pénitence, plein de mépris pour lui-même, ennemi juré de ses aises et de toute singularité, d'une tendre dévotion à la très sainte Vierge. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans, il en avait passé près de quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Galic. (Archiv. Rom.). — *Litteræ ann. colleg. et domus* 1æ, 2æ *et* 3æ *probat. in Starawies (Archiv. Rom.).*

XV MAI

—

Le quinzième jour de mai de l'an 1657, mourut à Horodek le P. Simon Maffon, l'un des plus illustres martyrs des missions de la Lithuanie. Il appartenait à une noble famille et un magnifique héritage l'attendait ; mais il aspirait à des biens plus nobles et plus durables. A vingt ans, il sollicita la faveur de se mettre à la suite de Jésus-Christ pauvre et humilié, sous l'étendard de saint Ignace ; et parce qu'il avait entendu dire, aimait-il à répéter plus tard, que c'est l'usage dans le monde d'instituer pour héritiers ceux qu'on aime le plus, il légua tous ses biens à la Compagnie. Ses études achevées, il se consacra tout entier au ministère apostolique et y recueillit de grands fruits ; il fut ensuite appliqué aux laborieuses missions de la Lithuanie, ravagée par le schisme, et que le bienheureux André Bobola et d'autres apôtres devaient, la même année et presque le même jour, arroser de leur sang. Le P. Maffon fut surpris par une troupe de cosaques, tandis qu'il administrait les sacrements dans le village de Horodek ; comme il persistait invinciblement à confesser la foi de l'Église Romaine, il fut traîné dans une maison voisine et déchiré d'abord à coups

de fouets. Puis ses bourreaux, s'acharnant sur leur victime, lui serrèrent la tête avec des cordes jusqu'à faire sortir ses yeux de leurs orbites, lui écorchèrent le dos et la poitrine, le clouèrent par les mains, les pieds et le ventre sur un banc, lui arrachèrent les nerfs du cou, promenèrent lentement des torches ardentes sur tout son corps, et ne lui donnèrent enfin le dernier coup qu'après avoir épuisé sur lui toutes les inventions de leur barbarie. Le saint martyr était âgé de cinquante ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie.

ROSTOWSKI, *Lituanicar. historiar. lib.* 8, *n.* 6, *p.* 304 ; *lib.* 10, *n.* 28, *p.* 383. — DREWS, *Fasti Societ.*, 15ª *maii, p.* 185. — CASSANI, *Varones ilustres*, *t.* 3, *p.* 77.

---

* Le quinzième jour de mai de l'an 1785, mourut à Puszko, dans la Province de Lithuanie, le P. FRANÇOIS ZEYDLER, né dans l'Ermeland en 1722. Dès son enfance, il s'était signalé par sa dévotion au Sacré Cœur de Jésus et par les vertus dont ce divin Cœur est la source et le modèle. Devenu religieux de la Compagnie à l'âge de vingt-trois ans, il sentit bientôt s'allumer en lui la flamme du zèle apostolique. Pour étendre plus loin son action, le P. ZEYDLER apprit avec de grandes difficultés la langue lettone, en usage parmi le peuple de Courlande ; et pendant trente-trois ans, il se dévoua au service de ces pauvres populations presque entièrement abandonnées, prêchant, confessant, assistant les malades et remplissant tous les ministères d'un bon pasteur.

Les douleurs du corps et les angoisses de l'âme l'assaillirent à la fois avec une violence extrême dans sa dernière maladie ; le disciple de Jésus crucifié les accueillit avec joie et reconnaissance comme une parcelle de la croix de son Maître ; bien loin de se plaindre, il aimait à répéter avec saint François Xavier : « Encore plus, Seigneur, encore plus » !

Compend. vit. defunct. Duneburgi ab anno 1758 *(E ms. Provinc. Galic.).*

XVI MAI

—

Le seizième jour de mai de l'an 1657, lisons-nous dans l'ancien ménologe français (édition de 1747), que nous reproduisons mot à mot, « mourut à Ianovia (Ianow) en Pologne, le P. André Bobola, né en ce royaume d'une famille illustre. Ses travaux apostoliques et son zèle infatigable lui méritèrent le nom d'apôtre de Pinsk. Les cosaques schismatiques étant entrés en 1652 dans la province où travaillait le P. Bobola, ils y firent les derniers ravages. Ils mettaient au nombre de leurs plus signalées victoires le pillage des autels, le renversement des églises, la profanation des choses saintes et le massacre des ecclésiastiques qu'ils pouvaient rencontrer. Le P. Bobola tomba entre les mains de ces loups furieux, ravis de trouver dans un même homme un prêtre et un jésuite tout à la fois. Ils le menacèrent d'abord de le mettre en pièces s'il ne reniait la foi catholique; puis voyant qu'ils ne gagnaient rien, ils se jettent sur lui, le chargent de coups et, après l'avoir dépouillé de ses habits et attaché à un poteau, le fouettent cruellement. Pour surcroît de barbarie, ils lui arrachent les ongles, lui font sauter les dents de la bouche et lui écorchent les deux mains. Le Père demeurant ferme nonobstant ces tourments affreux, ces enragés le conduisirent à Ianovia, qui était proche, le faisant marcher à pied

entre deux cavaliers qui déchargeaient sur lui de temps en temps des coups de hache.

« Lorsqu'il y furent arrivés, ils commencèrent à le tourmenter tout de nouveau jusqu'à lui couper le nez et les oreilles et lui arracher les deux yeux. Mais comme le P. Bobola, malgré toutes ces cruautés, ne cessait d'invoquer les saints noms de Jésus et de Marie, après lui avoir arraché la langue ils lui donnèrent enfin deux coups de sabre sur la tête dont il mourut. Les miracles qui ont suivi son martyre font voir combien sa vie et sa mort furent précieuses devant Dieu. On en comptait déjà en 1715 jusqu'à cent-six qui avaient été recueillis, examinés dans les formes, approuvés et confirmés par Monseigneur Wykowski, évêque de Luez (Lucеoriensis, Luck ou Lucz). Son corps est demeuré entier depuis ce temps-là ; et son tombeau, que l'on a décemment orné et embelli, devient tous les jours plus célèbre par les miracles qui s'y font ». Le P. André Bobola a été béatifié par le Souverain Pontife Pie IX le 30 octobre 1853.

Vies du B. André Bobola, Cf. Carayon, *Bibliographie historique S. J., n.* 1583-1590, *p.* 223 ; *n.* 4359, *p.* 540. — *Ménologe de la Compagnie de Jésus, ms. Paris* 1747, *p.* 68 *(Archiv. colleg. Paris. ad Stæ-Genovefæ).* — Id., *Paris* 1844, *édit. du* P. Achille Guidée. — *Menologium sanctor. et viror. illustr. S. J., Tyrnaviæ,* 1730, *p.* 80. — *Menologio de Varones illustres S. J., Madrid* 1729, *p.* 68. — *Menologio (ms.), di alcuni religiosi d. C. d. G., Roma* 1840, *p.* 62. — Patrignani, *Menol., 16 magg., p.* 115. — Cassani, *Varones ilustres, t.* 3, *p.* 74. — Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 64. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 16ª *maii, p.* 187. — Rostowski, *édit.* Martinov, *Lituanic. S. J. Histor., lib.* 10, *p.* 383, 440.

Le seizième jour de mai de l'an 1699, mourut à Douai le P. Thomas Paterson, épuisé par trente-cinq années d'apostolat dans la rude mission d'Écosse, où il eut le bonheur de convertir un grand nombre d'hérétiques et d'être emprisonné, comme prêtre catholique, pendant neuf mois. Les douleurs de la pierre l'ayant mis dans l'impossibilité de continuer ses travaux, et jaloux néanmoins de travailler jusqu'à la mort au salut des âmes, il s'embarqua pour la France et vint à Paris braver une opération cruelle, qui réussissait alors bien rarement. A peine de retour en Écosse, il tomba entre les mains des persécuteurs ; mais ses juges, touchés des paroles pleines de candeur et de charité qu'il leur adressa, témoignèrent un vif regret de son arrestation; ils lui firent même savoir que, s'il demandait à être élargi sous prétexte d'infirmités, on le lui accorderait sur-le-champ : « Non, non, répondit-il, par la divine miséricorde, je sens même que je me fortifie ; mon sommeil est meilleur que lorsque je n'étais pas en prison. Comment voulez-vous que je méconnaisse les bénédictions de Dieu sur moi » ? — « Je n'ai donc pas cru, ajoute celui de ses supérieurs qui nous a conservé ces touchants détails, pouvoir m'opposer à une pareille inspiration de l'esprit divin. Plaise à Dieu que je marche un jour sur les traces de cet admirable captif, si j'ai le bonheur de souffrir pour la cause de Jésus-Christ » !

Condamné à l'exil, le P. Paterson ne tarda pas à revenir au combat, avec un désir plus vif encore de conversions et de souffrances ; il fallut, qu'à l'âge de soixante-quatorze ans, une attaque de paralysie lui fît tomber les armes des mains, pour qu'il se

laissât transporter au collège de Douai, où il expira l'année suivante en odeur de sainteté. Il était âgé de soixante-quinze ans et en avait passé cinquante-trois dans la Compagnie.

Summar. vit. defunct. Prov. Angl. (Arch. Rom.). — Patrignani, *Ménol.*, 17 *magg.*, *p.* 128. — Foley, *Records, t.* 7, 1ère *part., p.* 576. — Oliver, *Collections, p.* 35.

XVII MAI

—

Le dix-septième jour de mai de l'an 1636, mourut saintement à Nimègue, après s'être exposé treize années de suite à la captivité et au martyre dans la mission de Hollande, le P. Antoine de Greef, victime de sa charité au service des pestiférés. Tout jeune encore, il avait fait vœu de chasteté perpétuelle ; il en avait été récompensé dès la première nuit, par une apparition de la Reine du ciel, qui daigna lui témoigner ainsi elle-même combien elle agréait son amour pour cette angélique vertu. Antoine de Greef désirait ardemment porter l'Évangile aux infidèles des Indes et du Japon, et regardait ce qu'il avait à souffrir au milieu des hérétiques comme une préparation à un plus rude apostolat. Il allait à la chasse des âmes, vêtu d'un rude cilice ; il offrait pour leur conversion ses prières et ses jeûnes ; il confiait à la garde des bons anges et des saints les habitants de chaque quartier et de chaque rue en particulier.

Plus d'une fois ces puissants protecteurs vinrent à son secours, lorsque toute espérance humaine lui manquait. Une nuit d'hiver, allant s'enfermer dans une nouvelle retraite, il fut reconnu et arrêté par un soldat : il invoqua aussitôt Jean Berchmans, autrefois son condisciple et son ami. Le saint lui apparut sur-le-champ et dit

au soldat : « Laissez aller cet homme ; c'est un de mes amis, très connu à Nimègue ». L'hérétique stupéfait ne fit aucune opposition et lâcha son prisonnier. Dieu permit cependant qu'avant la fin de son apostolat le P. de Greef eût la consolation de languir quelque temps dans un cachot ; mais grâce à une forte rançon recueillie par les catholiques, il fut remis en liberté. Il reprit aussitôt son ministère au milieu des mêmes dangers, et quelque temps après sacrifia généreusement sa vie au service des catholiques et des protestants de Nimègue, que désolait une mortalité effroyable ; il ne succomba avec ses deux compagnons qu'après avoir accompli des prodiges d'héroïsme et réconcilié avec Dieu une multitude de moribonds. Il était âgé de quarante-sept ans et en avait passé vingt-sept dans la Compagnie.

Necrolog. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — Alegambe, *Heroes et Victimæ charitatis, p.* 389. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 1ª *maii, p.* 240. — Drews, *Fasti,* 1ª *maii, p.* 165. — Patrignani, *Ménol.*, 1 *maggio, p.* 3. — Tanner, *Societ. Jesu apostol. imitatr., p.* 664.

N. B. — La date du 17 mai est donnée par le nécrologe de la Province flandro-belge et le catalogue général des défunts de la Compagnie.

Le dix-septième jour de mai, l'an 1647, mourut au collège de Jaroslaw un insigne serviteur de la très sainte Vierge, le Père Albert Wiglocki. Il portait toujours sur sa poitrine une image de Notre-Dame des Sept-Douleurs ; et l'on ne se rappelait pas qu'il fût jamais descendu de chaire, sans avoir au moins en quelques

mots excité ses auditeurs à aimer et à honorer la toute-puissante Mère de Dieu. Pendant qu'il était à Przemysl, un grand incendie s'éleva dans la ville. Les flammes, poussées par le vent, semblaient menacer le collège d'un désastre inévitable : « Que craignez-vous » ? dit le P. Wiglocki. Et prenant dans ses bras une statue de la Reine du ciel : « Voici celle qui nous sauvera », ajouta-t-il. Et dès qu'il l'eut présentée aux flammes, celles-ci changèrent de direction.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 17ª *maii, p.* 270. — DREWS, *Fasti*, 17ª *maii, p.* 188.

---

* Le dix-septième jour de mai de l'an 1636, à Louvain, où il était né d'une noble famille soixante-et-un ans auparavant, mourut le P. MARC VAN DEN TYMPEL, tour à tour prédicateur, supérieur de la mission de Hollande et aumônier militaire. Sa dévotion par excellence était celle du Saint Sacrement ; il ne se lassait pas de répéter cette aspiration : *Laudetur Sanctissimum Sacramentum.* Et pour que la pensée du Sauveur présent au tabernacle fût dès le matin la première à occuper son esprit et son cœur, il était convenu que l'excitateur l'éveillerait avec ces paroles.

La mort d'un religieux de la Compagnie avait été l'origine de la vocation du P. Van den Tympel. A quatorze ans, il s'était trouvé auprès du lit où agonisait ce religieux. Le calme, la sainte joie du moribond, les prières qui se récitaient autour de lui, firent une si profonde impression sur son âme, qu'il résolut d'embrasser un genre de vie où la mort était si belle et si suave. Il fit aussitôt

le vœu de chasteté, et pendant six années entières lutta, sans se lasser jamais, contre l'opposition de sa famille, qui lui interdisait l'entrée du noviciat. Sa constance fut enfin victorieuse, et il ne crut pas avoir acheté trop cher le bonheur de vivre et de mourir dans la Compagnie.

Nadasi, *Annus dier...*, 17ª *maii, p.* 270. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 580. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 8, *p.* 298. — Paquot, *Mémoires*, *t.* 3, *p.* 298.

XVIII MAI

—

*Le dix-huitième jour de mai de l'an 1678, mourut à Troppau, dans la Province de Bohême, le P. Pierre Bankowski, polonais, également insigne par son abnégation, son union à Dieu et son zèle apostolique. Il traitait son corps comme un esclave ou plutôt comme une bête de somme, c'est le nom qu'il lui donnait ; aux fatigues des missions, il joignait l'usage continuel des cilices et des flagellations sanglantes ; il dormait sur une natte et prenait si peu de nourriture qu'on avait peine à comprendre comment il pouvait soutenir ses forces. L'oraison était son plus doux repos. Lorsqu'il était libre de ses occupations ordinaires, il ne faisait pour ainsi dire que prier. Il avait puisé dans ce commerce intime avec Notre-Seigneur une confiance sans bornes et une admirable générosité de cœur.

Quand les Suédois envahirent la Bohême en 1645, le P. Bankowski fut chargé par le P. Martin Stredonius de conduire en Pologne une partie des novices de Brünn. Or tout le pays était infesté d'hérétiques en armes, ennemis jurés des religieux de la Compagnie. Le rosaire en main, une croix suspendue au cou, le P. Bankowski marchait en tête de la petite troupe et lui donnait du courage ; s'il arrivait qu'on rencontrât quelque bande d'hé-

rétiques, il allait droit à eux et, Dieu bénissant ses paroles, il les adoucissait et obtenait le passage libre.

C'est en faveur des âmes surtout que le vaillant fils de saint Ignace déployait cette intrépidité. A la suite des guerres, une peste terrible avait éclaté en Bohême et dévastait la ville de Brünn. Le P. Bankowski voulait courir aussitôt au secours des malades : mais une ordonnance des magistrats avait fait fermer rigoureusement la porte de toutes les maisons contaminées. L'homme de Dieu ne put se résigner à laisser mourir dans l'abandon les malheureuses victimes du fléau ; et tournant avec une sainte audace des ordres trop sévères, il se fit ouvrir les fenêtres et porta ainsi aux malades les consolations et les secours de son ministère. Cet apostolat lui fut bientôt interdit : son zèle lui suggéra une autre industrie. Il parcourut les rues de la cité; et quand il trouvait quelque maison dont les portes closes annonçaient qu'elle avait été visitée par la contagion, il se mettait à genoux et de toute la force de sa voix, de manière à être entendu des malades et des moribonds, il leur suggérait les sentiments qui convenaient le mieux à leur situation. Ce généreux imitateur de la charité de Jésus-Christ mourut très saintement, dans une paix profonde, à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Bohem. (Archiv. Rom.). — PATRIGNANI, *Menol.*, 15 *magg.*, *p.* 103.

XIX MAI

—

Le dix-neuvième jour de mai de l'an 1636, mourut à Nimègue le P. Théodore de Jonghe, au service des pestiférés. La vivacité de son caractère était pour lui la matière de rudes et continuels combats; mais il s'humiliait publiquement et se châtiait des moindres saillies de la nature, avec une énergie qui montrait bien sa ferme volonté de devenir un fidèle imitateur de la mansuétude de Jésus-Christ. Aux épreuves ordinaires de l'apostolat dans les pays hérétiques, se joignirent encore pour lui les persécutions incomparablement plus pénibles de catholiques et de prêtres qui ne pouvaient souffrir les exemples et les reproches tacites de son zèle pour le salut des âmes. Ils ne rougirent pas de le dénoncer aux ennemis de la foi, pour se débarrasser de sa présence par la captivité ou par l'exil. Le P. de Jonghe mourut à l'âge de trente-cinq ans, dont il avait passé quatorze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Prov. flandr.-belg. (Arch. Rom.). — Alegambe, *Heroes et victim. charitat., p.* 392.

Le dix-neuvième jour de mai de l'an 1664, mourut saintement, massacré par les schismatiques près de Staro Constantinov en Volhynie, le P. JEAN RADZAWSKI, polonais. C'était un intrépide missionnaire, qui avait accompagné les armées de sa patrie sur les champs de bataille pendant douze ans, et pénétré à la suite de deux ambassadeurs jusque chez les khans des Cosaques et des Tartares. Il s'était aussi dévoué plusieurs fois au service des pestiférés et des pauvres mourant de faim. Ses supérieurs venaient de lui confier la belle et rude mission des peuplades schismatiques de l'Ukraine, lorsqu'il fut vendu par un nouveau Judas aux ennemis de l'Église catholique, et mis en pièces à coups de sabre. Le P. Radzawski était âgé de cinquante-huit ans et en avait passé trente-huit dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 19 *maggio*, *p.* 137.

XX MAI

—

* Le vingtième jour de mai de l'an 1679, mourut à Gand, dans la maison de troisième probation, le P. François Parker, né dans le comté de Lancastre, l'une des victimes du complot imaginé par Titus Oates. Il travaillait depuis plus de trente-deux ans dans la mission d'Angleterre, champ fertile en fatigues et en dangers de tout genre, et il y avait recueilli des fruits abondants de salut, lorsqu'il fut accusé d'avoir conspiré contre la vie du roi, et déclaré coupable par le conseil privé sans avoir été entendu. Les poursuivants, alléchés par la promesse d'une magnifique récompense, s'élancèrent aussitôt à sa recherche.

Le serviteur de Dieu, traqué de toute part comme une bête fauve, errant de retraite en retraite, sans espoir d'échapper à ses ennemis et sans moyen de rendre aucun service aux fidèles, prit le parti de se dérober pour un temps à l'orage, et parvint, à force d'adresse, à se rapprocher de la mer sans être arrêté et à passer sur le continent. Mais tant de fatigues jointes à son grand âge avaient achevé de ruiner sa santé ; le vaillant disciple de Jésus-Christ expira saintement au bout de quelques mois, dans la soixante-treizième année de son âge et la cinquante-troisième depuis son entrée dans la Compagnie.

Brevis relatio felicis agonis..., p. 28. — Foley, *Records, t.* 5, *p.* 531 ; *t.* 7, *p.* 567.

XXI MAI

—

Le vingt-et-unième jour de mai de l'an 1628, le Frère Coadjuteur Henri Somer mourut à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, au collège de Louvain, avec la réputation d'un des plus saints religieux de la Province de Flandre. Tel était le crédit dont il jouissait universellement, qu'un de ses supérieurs, le P. Antoine Sucquet, avant de partir pour Rome, se jeta à ses genoux et lui demanda sa bénédiction ; et il fallut que l'humble Frère, malgré ses répugnances, obéît. Il n'avait d'autre désir que de travailler et de se fatiguer pour Dieu jusqu'à son dernier soupir. Quand la charité de ses supérieurs cherchait à lui procurer un peu de repos, il les suppliait humblement de soulager plutôt quelque autre de ses frères, moins indigne, ajoutait-il, ou moins fort et plus accablé que lui. Dès le temps de son noviciat, le F. Somer avait obtenu la permission de porter continuellement un très rude cilice qui lui couvrait tout le corps ; il ne s'en dépouillait ni jour ni nuit, bien qu'il exerçât d'ordinaire le pénible emploi de brasseur et de boulanger. Un ordre de l'obéissance put seul le lui faire déposer à l'âge de près de quatre-vingts ans. Ses infirmités habituelles, qui s'aggravèrent alors, lui apportèrent une large compensation ; il accueillit ce redoublement de souffrances avec amour et

avec joie comme un présent de Dieu. On le voyait, accablé par l'hydropisie, se traîner avec des béquilles à l'église, aussitôt qu'il était levé ; et jusqu'à midi, il demeurait immobile, aux pieds de Notre Seigneur ; car la prière avait toujours été le plus sûr adoucissement à toutes ses douleurs du corps et de l'âme, et il ne comprenait pas que l'on pût s'en lasser jamais. Le F. Somer avait vécu quarante-quatre ans dans la Compagnie.

Necrolog. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — CORDARA, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 13, *n.* 92, *p.* 203. — PATRIGNANI, *Menol.*, 21 *maggio, p.* 143. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 21ª *maii*, *p.* 278.

XXII MAI

—

Le vingt-deuxième jour de mai de l'an 1674, le F. Barthélemy Noel, Scholastique, fut massacré à Douai, en haine de la foi, par un malheureux soldat qui avait renoncé à l'Église catholique pour passer à l'hérésie. Le F. Noël avait un vif désir et comme un pressentiment de cette glorieuse fin ; la veille même, il disait à l'un de ses frères : *Cupio dissolvi et esse cum Christo.* Aussi ne témoigna-t-il aucun trouble quand il se sentit frappé : « Que la volonté de Dieu soit faite » ! dit-il ; et se tournant vers son compagnon : « Demandez à Notre-Seigneur que je meure martyr et dans l'acte même de l'amour de Dieu ».

Doué de talents remarquables et d'un caractère bouillant, le F. Noël avait, pendant sa seconde année de théologie, demandé aux supérieurs à descendre au rang des Coadjuteurs temporels de la Compagnie, afin d'anéantir plus complètement en lui les inclinations de la nature et d'assurer plus infailliblement l'œuvre de sa perfection et de son salut. Mais il n'en étudiait pas avec moins d'ardeur, car il ne cherchait en toutes choses que la volonté de Notre-Seigneur dans l'obéissance.

Tout le peuple de Douai attribua à ses mérites la conversion de son meurtrier qui, après la résistance la plus opiniâtre, consentit

enfin, quatre heures avant de monter à l'échafaud, à se réconcilier avec l'Église et avec Dieu; vaincu par la charité des frères de sa victime. Le F. Noël était âgé de trente-trois ans, et en avait passé douze dans la Compagnie.

Patrignani, *Menologio*, 22 *maggio, p.* 156. — *Summar. vitæ defunct. Prov. gall.-belg. (Archiv. Rom.).* — *Histor. Provinc. gall.-belg.* 1678-1729 *(Archiv. Rom.).* — *Exemplar circularis epistolæ per Provinciam missæ a* P. Antonio Boulogne, *Rectore Collegii Duaceni, de morte Bartholomæi Noel, in odium fidei occisi Duaci* 22 *maii* 1674 *(Archiv. Rom.).* — *Testimonia varia de morte M. Bartholomæi Noel, S. J., theologiæ auditoris, oriundi ex pago Hestrud prope Castrosolram in Hannonia Interamnensi seu transabina, quam ei intulit in odium fidei Gervasius Bochais, campanus, apostata.* — Ces témoignages sont ceux des officiers du régiment genevois dont faisait partie le meurtrier, de Gervais Bochais lui-même, du P. Jean d'Ennetieres, S. J., etc..., affirmant tous que le soldat a tué le F. Noël *in odium fidei.*

XXIII MAI

—

Le vingt-troisième jour de mai, mourut à Ratisbonne en 1802 le P. François-Xavier de Feller, né à Bruxelles. Son plus beau titre de gloire est d'avoir combattu, pendant plus de trente ans, pour la défense de l'Église contre tous les assauts de la philosophie moderne. Peu d'hommes ont plus travaillé à populariser la science catholique ; et si la rapidité d'action, nécessaire dans une lutte de chaque jour, ne lui permit pas de donner toute la perfection à ses nombreux ouvrages ; si même, en deux ou trois circonstances, un désir excessif de conciliation et l'espérance du retour de quelques âmes lui fit écrire un petit nombre de pages où l'exactitude théologique laisse réellement à désirer : nul n'osa jamais contester, de l'aveu même de ses adversaires, son filial et infatigable dévouement aux intérêts du Saint-Siège et de la foi. Le P. de Feller mourut à l'âge de soixante-six ans accomplis, quarante-sept ans après son entrée au noviciat.

Caballero, *Biblioth.*, *Supplement.* 1um, *p.* 131. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 3, *p.* 606-630. — Feller, *Dictionn. histor.*, *édit. Besançon*, 1839, *t.* 3, *p.* 41. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 5, *ch.* 6, *p.* 377.

* Le vingt-troisième jour de mai de l'an 1615, mourut le P. MARTIN LASZCZ ou LASCIUS, Préposé de la maison professe de Cracovie, religieux éminent, adversaire déclaré des hérétiques, qu'il combattit sans relâche par la parole et par la plume, et auxquels il infligea de terribles défaites. Et néanmoins par sa science, son courage intrépide, qui ne reculait pas même devant la menace du poignard, par son héroïque dévouement au service des pestiférés, il força leur admiration et eut la gloire d'en convertir un grand nombre à l'Église romaine.

Le P. Lascius remplit la ville de Cracovie des monuments de son zèle et de sa piété. Il institua la solennité des Quarante-Heures ; il créa, avec le concours de généreux chrétiens qu'il avait su intéresser à son projet, une caisse dite de Saint-Nicolas, pour arracher aux dangers de la séduction les jeunes filles pauvres et leur ménager des mariages honnêtes ; il ramena la régularité et la ferveur dans plusieurs communautés religieuses déchues de leur premier esprit ; il fonda, sous le vocable de la Nativité de la très sainte Vierge, une magnifique congrégation de pères de famille et d'ouvriers ; enfin il obtint une loi portant qu'aucun hérétique ne pourrait faire partie du sénat de la cité.

Les autres vertus religieuses du P. Lascius n'étaient pas moins insignes que son zèle. L'historien de la maison professe de Cracovie énumère avec reconnaissance ce que cette maison et son église doivent au serviteur de Dieu ; et bien que la charité envers les malades soit devenue, depuis les exemples de Notre Bienheureux Père, comme une vertu commune dans la Compagnie, le même auteur ne laisse pas d'exalter les témoignages de sollicitude et de

tendresse vraiment extraordinaires du pieux supérieur envers ceux des siens qui étaient visités par la souffrance. Il rappelle enfin sa sévérité sans miséricorde envers lui-même, ses flagellations sanglantes, ses oraisons prolongées à genoux et souvent les bras en croix.

Le P. Lascius fut emporté en quelques jours par une attaque de paralysie, à l'âge de soixante-quatre ans, dont il avait passé quarante-quatre en religion, et donna d'admirables exemples de courage, d'obéissance et d'abandon entre les mains de Dieu. Lorsqu'il se sentit tout près du dénouement suprême, il se fit lire le récit de la Passion de Notre-Seigneur ; en même temps il tenait sans cesse les yeux fixés sur le crucifix et appliquait souvent les lèvres sur ses plaies ; c'est ainsi qu'il expira.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.). — J. Wielewicki, S. J., *Histor. diar. domus professæ... Cracoviens.*, *t.* 3, *p.* 149 *seqq.* — Nadasi, *Ann. dier...*, 23ª *maii*, *p.* 281. — Drews, *Fasti...*, 23ª *maii*, *p.* 196. — Patrignani, *Menol.*, 23 *magg.*, *p.* 161. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 587. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 4, *p.* 1547.

---

* Le vingt-troisième jour de mai de l'an 1625, mourut à Posen, après trente-neuf années de vie religieuse, le P. Nicolas Czyrzowski, d'une noble famille de Masovie. On assure que trois fois au moins il fut, contre toute espérance, rappelé des portes de la mort par l'intercession de notre Bienheureux Père, de saint François Xavier et des saintes vierges Barbe et Bibiane, auxquelles il avait une très grande dévotion. Il gouverna les collèges de Lemberg, Jaroslaw et Posen dans des temps très difficiles et sut allier avec une rare prudence la force et la douceur.

Pour animer les siens à une vertu généreuse, il avait coutume de leur dire, en traduisant sa pensée d'une manière assez originale, que trois choses sont nécessaires aux enfants de la Compagnie : *os vulgare*, pour s'accommoder indifféremment de toute nourriture ; *cameli genua*, pour ne se lasser jamais de prier ; *dorsum asini*, pour être prêt à porter sans se plaindre toute corvée. Le P. Czyrzowski pratiquait lui-même excellemment ce qu'il enseignait aux autres ; car malgré une santé toujours chancelante, il fut constamment un homme de mortification, de prière et de travail. Quand il mourut, à l'âge de cinquante-six ans, le peuple le vénéra comme un saint ; il attribua à son intercession une pluie bienfaisante qui tomba le jour même de ses funérailles et ramena la fertilité dans les campagnes, depuis longtemps désolées par la sécheresse. Le P. Czyrzowski avait passé trente-neuf ans dans la Compagnie.

Nadasi, *Ann. dier.*, 23ª *maii, p.* 281. — Drews, *Fasti,* 23ª *maii, p.* 196. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 629. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1759. — Pierling, *Rome et Démétrius, ch.* 9, *p.* 115 *et passim.*

---

* Le vingt-troisième jour de mai de l'an 1665, mourut à Lille le P. Philippe Toure, né à Saint-Omer, religieux d'une mortification, d'une union à Dieu et d'une obéissance véritablement éminentes. Il se flagellait tous les jours, dormait sur une natte, jeûnait rigoureusement. Chaque nuit, même lorsqu'il revenait de ses missions épuisé de fatigue, il retranchait une heure à son sommeil, afin de prolonger ses entretiens avec Dieu. Vingt-deux ans avant sa mort, le

P. Toure, avec l'agrément de ses supérieurs, s'engagea par vœu à ne rien refuser de tout ce qu'il plairait à l'obéissance de lui demander. Pendant les trois semaines que dura sa dernière maladie, il ne quitta pour ainsi dire pas un moment son crucifix, voulant exhaler son âme dans le cœur et les plaies de Jésus-Christ. Il mourut à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belgic. (Archiv. Rom.).

XXIV MAI

—

Le vingt-quatrième jour de mai, l'an 1723, mourut au collège de Kalisz en Pologne, l'angélique F. François du Pont, Scolastique. Au témoignage des hommes les plus graves, il avait fait revivre saint Stanislas Kostka, surtout par son innocence et son union perpétuelle avec Dieu. « Je ne me rappelle pas, disait-il un jour confidemment à un de nos Pères, avoir jamais dans toute ma vie, par la grâce de Notre-Seigneur, commis un seul péché véniel avec une pleine volonté ». Toujours prêt à se dévouer, particulièrement pour ceux qui abusaient de sa bonté et lui témoignaient moins de reconnaissance, il paraissait recevoir le service qu'il leur rendait, car il aimait et considérait celui-là seul dont il voyait l'image en ses frères.

Les derniers moments du F. du Pont rappellent à la lettre ceux de saint Martin ; quand il eut reçu le saint viatique et l'extrême-onction, les démons, Dieu le permettant ainsi, vinrent lui livrer un redoutable assaut. Deux fois, on le vit se soulever sur sa couche; prenant d'une main l'image de Notre Bienheureux Père et de l'autre son crucifix, il leur dit avec empire : *Ecce crucem Domini; fugite, partes adversæ !* Puis ces esprits immondes revenant encore à la charge, il emprunta pour les confondre ces belles pa-

roles du grand évêque de Tours : « *Quid hic adstas, cruenta bestia ? Nihil in me, funeste, reperies ;* que fais-tu ici, bête sanguinaire ? Tu ne trouveras rien qui t'appartienne en moi ». Le F. du Pont mourut à l'âge de vingt ans, il en avait passé cinq dans la Compagnie.

PATRIGNANI, *Menol.*, 24 *maggio, p.* 178.

XXV MAI

—

Le vingt-cinquième jour de mai de l'an 1640, mourut à la résidence de Saint-Jean, dans le comté de Durham, le P. Richard Holtby, vénérable vieillard, âgé de quatre-vingt-sept ans, dont il avait passé cinquante-huit dans la Compagnie et plus de cinquante dans la perspective à peu près continuelle du martyre et le rude apostolat de ces missions. Converti de l'hérésie vers l'âge de vingt-cinq ans, il avait étudié l'Écriture sainte et la morale au collège de Reims et, après avoir reçu la prêtrise, était revenu en Angleterre se dévouer au salut de ses compatriotes. Il travaillait avec ardeur depuis quelques années dans les provinces du nord lorsque, ne se jugeant pas suffisamment à la hauteur de sa mission, surtout pour la science théologique, il résolut de se donner à la Compagnie ; car nulle part ailleurs, pensait-il, on ne formait de plus habiles défenseurs de la foi. Quelques jours passés avec le Bienheureux P. Edmond Campion, qui composait alors son ouvrage des *Dix raisons*, avaient suffi pour donner à Richard Holtby cette haute idée des enfants de saint Ignace. Peu de temps après, ayant appris la captivité et la mort du saint martyr, il se trouva subitement sous une si forte impression de la grâce, qu'à l'instant même il fit les trois vœux de pauvreté, de chasteté et d'obéis-

sance, et y joignit celui d'entrer au plus tôt dans la Compagnie de Jésus. Jamais les persécuteurs et les traîtres ne vinrent à bout, durant tant d'années, de mettre la main sur le P. Holtby ; mais plus d'une fois, pour leur échapper, il dut, à la lettre, mener la vie des bêtes sauvages, dans un temps et dans un pays où ses ouailles elles-mêmes, bien que moins en butte à la haine des protestants, n'avaient pas toujours un morceau de pain pour apaiser leur faim et un trou de rocher pour se reposer.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Angl. (Archiv. Rom.). — Morus, *Histor. Provinc. Angl., lib.* 8, *n.* 6, *p.* 349. — Tanner, *Societ. Jesu apostol. imitatr., p.* 695. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 5, *c.* 5, *p.* 249 ; *lib.* 6, *c.* 14, *p.* 9. — Drews, *Fasti..., 25ª maii, p.* 199. — Patrignani, *Menol.,* 25 *magg., p.* 180. — Foley, *Records, t.* 3, *p.* 3 ; *t.* 7, *p.* 369. — Oliver, *Collections, p.* 118.

---

* Le vingt-cinquième jour de mai de l'an 1623, mourut à Courtrai sa patrie le P. Josse Bonte, l'un des quatre fils que son père et sa mère avaient donnés à la Compagnie. Il fut emporté par une mort prématurée à l'âge de trente-six ans, dont il avait passé dix-huit en religion. Il était mûr pour le ciel. On peut dire, écrit l'auteur de sa notice, que toute sa vie ne fut qu'une prière continuelle. Pour que rien ne troublât l'intimité et la familiarité de ses rapports avec Dieu, il avait soin de garder son âme dans une pureté parfaite. Il se confessait tous les jours, gardait avec une attention extrême les règles de la modestie et tourmentait sa chair par de fréquentes et rigoureuses pénitences.

En toute chose le P. Bonte tendait à la perfection. La devise

d'un enfant de la Compagnie, disait-il souvent, devrait être cette parole des saints livres : *In omnibus operibus tuis præcellens esto* (Eccli., 33, 23.). Sa dévotion par excellence était celle de la croix : « Avec Jésus crucifié, aimait-il à répéter, je puis tout entreprendre et venir à bout de tout ; sans lui, je ne puis rien ». Le Père qui l'assistait dans sa dernière maladie, l'encourageant à tenir ferme : « Voilà mes armes, répondit-il, c'est mon crucifix ; je le présente avec assurance à mes ennemis ». Ce fidèle disciple de Jésus souffrant et mourant pour nous expira le jour même où son divin Maître s'était élevé dans la gloire, en la solennité de l'Ascension.

Summar. vitæ defunct. Provinc. flandr.-belg. (Archiv. Rom.).

XXVI MAI

—

Le vingt-sixième jour de mai de l'an 1597, mourut à Saint-Omer, victime de son dévouement au service des pestiférés, le P. Nicolas Bury, né à Béthune. Durant sept mois entiers, il parcourut chaque jour la ville de Saint-Omer, remplie de morts et de mourants. Il poussait la charité jusqu'à porter lui-même les malheureux frappés par la contagion.

Un jour qu'il allait administrer le saint viatique à un moribond, il trouva couchée à terre, dans la rue, une femme expirante, qu'un soldat par crainte du fléau venait de jeter hors de la maison voisine. Le P. Bury s'empressa de la relever et de la reporter où elle était ; et comme le soldat le repoussait, l'épée à la main, avec d'horribles menaces, l'homme de Dieu se mit à genoux et présenta généreusement la tête. Puis voyant que ce furieux hésitait à le frapper, mais ne cessait de vomir mille blasphèmes, il se releva soudain, et lui présentant la sainte hostie : « Adore, lui dit-il, ton créateur, ton rédempteur et ton juge, et demande-lui pardon de ta fureur et de ton inhumanité » ! A ces mots, le soldat, comme frappé de la foudre, tomba tout tremblant à genoux et, après avoir sollicité à haute voix son pardon de Notre-Seigneur et de tous les témoins de cette scène, il reprit humblement chez lui la pauvre

mourante, et devint à partir de ce jour un fervent adorateur de la sainte Eucharistie.

Juvencius, *Histor. Societ.*, *part.* 5ª, *lib.* 16, *n.* 15, *p.* 367. — *Litter. ann. Societ., ann.* 1597, *p.* 266. — Alegambe, *Heroes et Victim.*, *p.* 101. — Nadasi, *Ann. dier...*, 26ª *maii*, *p.* 285. — Drews, *Fasti...*, 26ª *maii*, *p.* 200. — Patrignani, *Menol.*, 26 *magg.*, *p.* 186.

Le vingt-sixième jour de mai de l'an 1617, mourut à Cologne le F. Jean Cornelius, portier du collège de cette ville depuis vingt-quatre ans. Il était issu d'une noble famille d'Amsterdam et s'était autrefois signalé dans l'armée et dans la marine hollandaise ; son mérite l'avait même fait parvenir au rang de capitaine de vaisseau. Une fois au service de Dieu dans la Compagnie, sa générosité naturelle, accrue par la grâce et par les exercices de la vie intérieure, l'anima tellement à se vaincre que ni crainte, ni difficulté, ni douleur n'étaient capables de l'arrêter. Il obtint à force d'instances d'être reçu comme Frère Coadjuteur, et pas un novice n'était plus souple et plus humble que ce vieux et énergique marin. Sa charge de portier lui donnait souvent l'occasion de faire le catéchisme et de parler de piété aux pauvres, aux étrangers, aux élèves du collège, qui le vénéraient et se plaisaient à l'entretenir comme un saint.

Malgré les douleurs aiguës de la pierre et le poids des années, le F. Cornelius ne quittait le cilice et la chaîne de fer qui lui servaient à crucifier son corps, ni dans la maison, ni au dehors, bien que ses flagellations le missent d'ordinaire tout en sang. Notre-

Seigneur lui ayant fait connaître d'avance qu'il mourrait vers la fête du Saint-Sacrement, pour lequel il avait une tendre dévotion, il se rendit à l'infirmerie, dont il ne devait plus sortir vivant, baisa le pavé avec une joie extrême, ne voulut plus dès lors entendre parler que du bonheur des saints et, après quelques jours de prière que les douleurs même de l'agonie ne purent suspendre, il rendit son âme à Dieu en chantant une dernière fois *Alleluia*. C'était le lendemain de la Fête-Dieu. Le F. Cornelius était âgé de quarante-huit ans et en avait passé vingt-cinq dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 6ª, *lib.* 2, *n.* 67, *p.* 102. — REIFFENBERG, *Histor. Provinc. ad Rhenum Inferior.*, *lib.* 15, *n.* 79, *p.* 538. — NADASI, *Annus dier. memorab.*, 26ª *maii*, *p.* 285. — PATRIGNANI, *Menol.*, 26 *maggio*, *p.* 187. — *Levens van Broeders coadjuteurs*, 26 *mey*, *p.* 271.

---

* Le vingt-sixième jour de mai de l'an 1713, mourut au collège académique de Vilna le P. ANDRÉ ODOYSKI, polonais. On peut dire de lui sans exagération, écrit l'auteur de son éloge, que c'était un religieux véritablement animé du zèle apostolique. Il était doué de toutes les qualités qui font l'homme éloquent. Mais pour que sa parole portât des fruits de salut et fût digne de la chaire et d'un héraut de Jésus-Christ, il mettait en œuvre de son côté tous les moyens naturels et surnaturels, le travail, la pénitence et la prière. Ses efforts étaient largement récompensés. Les plus vastes églises de Vilna avaient peine à contenir les foules qui accouraient pour l'entendre. Sa prédication, dont le thème était toujours grave,

uniquement emprunté à l'Écriture sainte et aux Pères, remuait profondément les âmes, et il n'était pas rare que tout l'auditoire éclatât en larmes et en sanglots.

Charmé de ses vertus et de ses talents, l'évêque de Vilna le demanda pour théologien et prédicateur. A la cour épiscopale, où il fut obligé de séjourner, le P. Odoyski demeura humble, fervent, laborieux comme parmi ses frères et, par l'influence de ses discours et de ses exemples, la changea en une sorte de maison religieuse. Frappé d'une attaque de paralysie, il lutta quelque temps contre le mal et continua d'annoncer la parole de Dieu au milieu du même concours et avec les mêmes fruits ; mais ses forces l'abandonnèrent enfin et il dut se faire transporter au collège ; c'est là qu'il expira saintement à l'âge de quarante-neuf ans, dont il avait passé vingt-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. — Poszakowski, *Societas Jesu lithuan.*, *p.* 601.

XXVII MAI

—

* Le vingt-septième jour de mai de l'an 1622, à l'heure même où se célébraient dans l'église du collège de la Compagnie de Jésus à Louvain les fêtes de la canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier, mourut le Frère Scolastique Jean Gielmans, à l'âge de vingt-et-un ans, dont il avait passé près de quatre dans la Compagnie. Dès sa plus tendre enfance, il avait eu une très vive dévotion pour la Reine des vierges et en avait reçu le don d'une chasteté parfaite. Cette dévotion ne fit que grandir avec les années. A l'exemple de saint Stanislas, de saint Louis de Gonzague et de saint Jean Berchmans, il aimait à mêler le nom de Marie à tous ses entretiens et regardait comme perdu le jour où, dans la récréation commune, il n'avait pas célébré les louanges de cette divine Mère ; il avait pris l'engagement avec quelques-uns de ses frères de promouvoir son culte et celui de saint Joseph.

L'amour de Marie le conduisit à celui de Jésus. Le F. Gielmans faisait ses délices de la sainte communion. Quand il avait reçu le corps de Notre-Seigneur, il paraissait vraiment au ciel et, avec la permission de l'obéissance, ne consacrait pas moins de deux heures à l'action de grâces. Sa mort fut celle d'un prédestiné. Les Pères du collège offrirent, selon l'usage, le saint Sacrifice à son

intention ; mais, remarque l'auteur de son éloge, le plus grand nombre pensèrent moins à prier pour le repos de son âme qu'à rendre grâces à Dieu de l'avoir appelé à jouir du bonheur des saints.

Histor. colleg. Lovan. ad ann. 1622. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. flandr.-belgic. (Arch. Rom.).*

XXVIII MAI

—

Le vingt-huitième jour de mai de l'an 1617, mourut au séminaire anglais de Saint-Omer, après quelques années d'un très pénible apostolat, le P. Thomas Stanney, confesseur de la foi dans les prisons de Londres. Ce qu'il avait souffert de la faim, de la soif, du froid, des nuits passées en plein air sur la terre nue, joint aux douleurs de la pierre, de la goutte et d'une hernie démesurée, l'avait réduit à un si triste état, que ses juges se contentèrent de l'enfermer dans un cachot et n'osèrent pas le torturer sur le chevalet comme ses compagnons.

Condamné à l'exil et transporté à Saint-Omer, le P. Stanney y remplit jusqu'à la mort, tout en souffrant lui-même une sorte de martyre, la charge de préfet de santé, auprès des jeunes élèves anglais. Assis une grande partie du jour au milieu de ses chers malades, il les charmait par de pieuses histoires et leur enseignait à trouver comme lui le soulagement de leurs douleurs dans la prière et la vie des saints. Quand il croyait en avoir la force, il voulait balayer lui-même l'infirmerie ; et ce fut dans cet humble ministère, qu'assailli tout à coup par les plus vives souffrances, il tomba par terre et ne tarda pas à remettre saintement son

âme entre les mains de Dieu, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé vingt-huit dans la Compagnie.

CORDARA, *Histor. Societ., part.* 6ª, *lib.* 2, *n.* 65, *p.* 101. — MORUS, *Histor. Provinc. Anglic., lib.* 6, *n.* 39, *p.* 285. — TANNER, *Societ. apostolor. imitatr., p.* 497. — NADASI, *Ann. dier...*, 28ª *maii, p.* 287. — FOLEY, *Records, t.* 3, *p.* 294; *t.* 7, *p.* 735. — GUIDÉE, *Ménol.*, 28 *mai, p.* 173. — OLIVER, *Collections, p.* 197.

XXIX MAI

—

Le vingt-neuvième jour de mai de l'an 1651, eut lieu sur le gibet de Tyburn à Londres la sainte mort du Vén. P. Pierre Wright. Ce fut l'une des plus belles victoires de la foi catholique sur l'hérésie. Trahi par un moine apostat et condamné, la veille de la Pentecôte de l'an 1651, à subir, le lundi suivant, le supplice des rebelles et des traîtres, le P. Wright reçut son arrêt avec la joie calme et sereine d'une âme qui n'avait plus depuis longtemps d'affection que pour Dieu. Des catholiques en grand nombre accoururent pendant ces dernières heures pour voir et entendre le saint martyr et même pour se confesser à lui.

Le trajet de la prison au lieu du supplice fut une sorte de marche triomphale. Sur une longueur de deux milles qui séparent Newgate de Tyburn, les portes, les fenêtres, les rues étaient envahies par une foule immense. A chaque instant, des hommes, des femmes, des enfants traversaient les rangs des soldats pour baiser les vêtements ou les mains du serviteur de Dieu couché sur la claie et pour lui demander à genoux sa bénédiction ; en les voyant approcher, le conducteur lui-même, gagné par l'émotion commune, lui disait avec respect : « Père, bénissez ». En passant devant l'hôtel du marquis de Winchester, qui lui avait longtemps servi d'asile,

le P. Wright put apercevoir toute la famille et les serviteurs prosternés et souleva ses deux mains enchaînées pour les bénir.

Plus de vingt mille spectateurs environnaient l'échafaud de Tyburn ; parmi les hérétiques, beaucoup se frappaient la poitrine ; plusieurs datèrent même de ce jour leur retour à la foi romaine. Le comte de Penbroke disait hautement : « J'ai vu mourir bien des chrétiens ; mais je n'ai jamais rien vu de semblable ». En effet durant une heure entière, pendant que le bourreau faisait subir à quelques autres condamnés la juste peine de leurs crimes, tout ce grand peuple contempla en silence le P. Wright, debout, les yeux modestement fermés, le visage serein et de temps en temps les mains élevées vers le ciel, « tel, écrivaient plusieurs témoins, qu'il nous est apparu plusieurs fois à l'autel tout rempli de Dieu ».

Un ministre hérétique osa s'approcher au dernier moment pour lui offrir la vie, s'il voulait renoncer à l'Église. « Retire-toi, Satan, lui répondit le saint martyr, et sache que, si j'avais à disposer de mille vies, je les sacrifierais sans peine pour la vérité catholique, à laquelle je donne mon sang ». Enfin quand il fut suspendu entre le ciel et la terre, son visage demeura si calme, si modeste et si souriant, que le bourreau ne voulut pas le couvrir, selon l'usage ; et l'on entendit des voix répéter dans la foule : « Oh ! qu'il est doux de mourir pour Jésus-Christ » ! Le P. Wright était âgé de quarante-huit ans ; il en avait passé vingt-deux dans la Compagnie.

Math. Tanner, *Societas Jesu militans*, *p.* 141. — Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 675. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 29[a] *maii*, *p.* 204. — Pa-

TRIGNANI, *Menol.*, 29 *maggio, p.* 200. — NADASI, *Annus dier. memor.*, 29a *maii, p.* 288. — ANDRADE, *Varones ilustres*, *nlle édit.*, *t.* 6, *p.* 225. — CARAYON, *Bibliographie historique, n.* 2683 *et* 2684, *p.* 364. — *Menologium sanctor. et virorum illustr. S. J.*, 28a *maii, p.* 87. — *Menologium S. J. (allemand)*, 29 *may, p.* 43. — FOLEY, *Records, t.* 2, *p.* 506-565 ; *t.* 7, 2de *part.*, *p.* 870. — OLIVER, *Collections, p.* 229. — CHALLONER, *Memoirs of mission. priests, t.* 2, *p.* 334.

XXX MAI

—

Le trentième jour de mai de l'an 1582, le bienheureux P. THOMAS COTTAM fut martyrisé publiquement à Londres, après avoir souffert à plusieurs reprises les plus cruelles tortures dans sa prison. On l'appliqua en particulier à la question que l'on appelait, du nom de son inventeur, *la fille de Scavinger*. C'étaient deux arcs de fer, dans lesquels on renfermait le patient agenouillé et replié sur lui-même, de manière à former comme une boule de chair ramassée dans un cercle que l'on resserrait à volonté. Ce supplice était si cruel que le malheureux auquel on l'infligeait ne pouvait guère y demeurer vivant plus d'une heure, et que le sang lui jaillissait par les yeux, le nez, la bouche, et sous les ongles des pieds et des mains. Mais rien ne put ébranler la constance du P. Cottam.

Après deux années d'une captivité souvent plus dure que la mort, ses juges se décidèrent à l'abandonner au bourreau, comme coupable de désobéissance à la reine et de haute trahison. En vain, pour lui livrer un dernier assaut, fit-on périr avant lui trois prêtres, dont on arracha le cœur sous ses yeux. Quand son tour fut venu, il s'offrit avec calme à l'exécuteur, et lui serrant amicalement la main : « Que Dieu te pardonne, lui dit-il, et te fasse son serviteur afin que ton âme soit sauvée éternellement ». Lorsque son saint

corps fut dépouillé pour être mis en quartiers à coups de hache, ce fut un grand sujet d'étonnement et d'admiration aux assistants de le voir revêtu d'un cilice, comme si les rigueurs de la prison et la mort même sur un gibet n'avaient pu contenter son amour de la croix. Le bienheureux martyr était âgé de trente-trois ans ; il en avait passé trois dans la Compagnie.

Sacchinus, *Histor. Societ., part.* 5ª, *lib.* 2, *n.* 133, *p.* 87. — Morus, *Histor. Provinc. Anglic., lib.* 4, *n.* 7, *p.* 127. — Tanner, *Societ. Jesu militans...*, *p.* 17. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 4, *c.* 3 *et* 4, *p.* 37 *et suiv.* — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 108. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 30ª *maii, p.* 289. — Drews, *Fasti Soc.*, 30ª *maii, p.* 206. — Patrignani, *Menol.*, 30 *magg.*, *p.* 205. — Foley, *Records*, *t.* 2, *p.* 145 *et suiv.; t.* 7, *p.* 174. — Guidée, *Ménol.*, 30 *mai, p.* 175. — Oliver, *Collections, p.* 76. — Challoner, *Memorie, p.* 260. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie, t.* 2, *ch.* 5, *p.* 238. — Pollen, *Acts of english Martyrs, London,* 1891, *ch.* 13, *p.* 279.

Le trentième jour du mois de mai, l'an 1626, mourut à Dunkerque en odeur de sainteté, à peine âgé de vingt-neuf ans, le P. Théodore Schoonman, d'Amsterdam, aumônier de la flotte catholique en Flandre. Il s'était brisé une veine dans la poitrine, peu de temps après son noviciat ; mais loin de se laisser abattre à la pensée de n'être bon à rien, il en conclut aussitôt que tout ce qui lui restait de temps et de force était un trésor à dépenser pour le salut des âmes, pour sa sanctification et pour Dieu. Les catholiques l'appelaient le *père des misérables*, et les hérétiques un *homme divin.* Matelots et soldats qui le voyaient toujours à côté d'eux,

au milieu des boulets et de la mitraille, continuellement prêt à les assister à la mort ou à les emporter dans ses bras, s'ils étaient blessés, lui témoignaient une confiance et une affection sans bornes.

Dans les maisons de la Compagnie, le P. Schoonman s'employait avec tant d'ardeur aux travaux les plus vils et les plus pénibles, qu'un jour un étranger lui demanda s'il n'était pas un des domestiques des Jésuites ; cette parole le fit tressaillir d'une sainte joie. Mais nulle part il ne paraissait plus heureux qu'au milieu de ses marins ; souvent, à sa seule vue, quand les vaisseaux s'ébranlaient de concert, on entendait retentir sur toute la flotte, ce cri que lui avaient emprunté les soldats et les matelots : « En avant, en avant, pour l'honneur de Dieu » !

Necrolog. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — *Ménol. holland.*, 30 *mai.* — PATRIGNANI, *Menol.*, 30 *maggio, p.* 209.

---

* Le trentième jour de mai 1616, mourut au collège d'Ypres le P. LOUIS ROEFFIUS, né à Bruges en 1553 et entré à quatorze ans dans la Compagnie. Il se montra le père des pauvres et des condamnés à mort. Il visitait sans cesse les hôpitaux, les prisons, les réduits les plus misérables et les plus infects, distribuait les secours spirituels et l'aumône matérielle, sans que rien pût rebuter son courage ou ralentir l'élan de sa charité. Quand quelques grands coupables devaient subir sur l'échafaud la peine de leurs crimes, le P. Roeffius passait d'ordinaire avec eux la nuit qui précédait leur supplice ; il les consolait, les fortifiait en leur montrant

le ciel, et ces malheureux s'en allaient ensuite au gibet *læti libentesque*, pleins de confiance dans la miséricorde de Dieu et bénissant leur bienfaiteur.

Litter. ann. Provinc. flandr.-belg., colleg. Yprens., anno 1616 *(Arch. Rom.).*

---

* Le trentième jour de mai de l'an 1704, mourut au collège académique de Vilna, dont il était Recteur, le P. JACQUES HLADOWICKI, d'une noble et riche famille du gouvernement de Grodno. Son père avait paru d'abord s'opposer assez durement à sa vocation, mais ce n'était que pour l'éprouver ; quand il le vit inébranlable dans son dessein de quitter le monde et de se donner à Dieu, il l'embrassa avec larmes, le félicita de la part qui lui était faite, l'encouragea à persévérer jusqu'à la mort et le congédia après l'avoir béni tendrement. Jacques Hladowicki avait alors dix-huit ans ; pendant les quarante années qu'il passa dans la Compagnie, il ne démentit pas de si beaux débuts. Professeur de belles-lettres, pénitencier à Saint-Pierre de Rome, Recteur des collèges de Nieswiez et de Vilna, Maître des novices et Provincial, il fut toujours un religieux d'une perfection accomplie. Quelques-uns le taxaient même de sévérité exagérée dans l'observation de la règle et ne lui épargnaient pas les traits de leur censure. Le P. Hladowicki laissait dire et continuait à remplir son devoir sans faiblesse et sans respect humain.

On cite de sa charité un trait admirable. Pendant qu'il enseignait la rhétorique au collège de Braunsberg, un régent de grammaire tomba dangereusement malade et fut bientôt réduit au plus

triste état. Le Frère qui devait s'occuper de lui, absorbé par les autres soins de son office, le laissait souvent dans une sorte d'abandon. Le P. Hladowicki se chargea du pauvre Scolastique et, avec l'assiduité et la sollicitude d'une mère, lui rendit les plus humbles services; il le tournait et retournait dans son lit et le faisait manger comme un enfant. Il passait auprès de lui tout son temps en dehors des classes : c'est là qu'il priait, récitait son office, préparait ses leçons et même les drames que, suivant l'usage, il devait faire jouer par ses élèves. Cet exercice d'incomparable charité se prolongea trois mois entiers, jusqu'à ce que le malade fût hors de danger et en voie de guérison.

Rien n'est touchant aussi comme la dévotion du P. Hladowicki à la très sainte Vierge. Il portait continuellement sur son cœur le vœu signé de son sang de défendre jusqu'à la mort le privilège de l'immaculée Conception. Il se préparait aux fêtes de cette divine Mère par des pratiques spéciales de piété et de mortification. Il reçut en retour les plus précieuses récompenses. Outre de nombreuses faveurs temporelles, comme d'avoir été plusieurs fois arraché à des périls de mort et d'avoir recouvré devant une de ses images miraculeuses l'usage d'un œil perdu par un accident, il aimait à se rappeler plusieurs grâces spirituelles insignes, et parmi celles-ci il mettait au premier rang le désir qui le pressait sans cesse de tendre à la plus haute perfection. Le P. Hladowicki mourut très saintement dans la cinquante-huitième année de son âge et la quarantième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 299.

XXXI MAI

—

* Le trente-et-unième jour de mai de l'an 1663, mourut au collège de Lille le Frère Coadjuteur Jean Bailli, né à Saint-Omer. La dévotion au Très Saint Sacrement semble avoir formé le caractère particulier de sa vertu. Il passait en adoration au pied de l'autel tous les moments dont il pouvait disposer. Mais dès qu'on l'appelait, par exemple, pour accompagner un Père auprès d'un malade, il laissait sans hésiter Notre-Seigneur, et allait où le demandaient l'obéissance et la charité. Dans cette intime familiarité avec le divin Maître, le F. Bailli avait appris à se sacrifier et à se dépouiller de tout. Plus d'une fois, avec une générosité héroïque, il exposa sa vie au service des pestiférés ; à plus forte raison dédaignait-il toutes les délicatesses du bien-être et de la vanité. Il aimait vraiment la pauvreté comme une mère, n'usait que des vêtements déjà portés par d'autres et rapiécés, ne se servait d'aucune chose, parût-elle abandonnée, sans permission ; et pour mieux se garder contre les recherches de la nature, priait le Père Ministre de passer dans sa chambre et d'en enlever tout ce qui ne serait pas conforme à la plus stricte pauvreté.

Ce bon serviteur de Dieu fut encore éprouvé pendant trente ans par une pénible infirmité dont les crises se renouvelaient presque

tous les jours. Il la supporta avec une inaltérable patience, et riche des mérites de sa sainte vie, s'endormit très pieusement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Archiv. Rom.).

N. B. — La notice du P. Jean Meagh, irlandais, devrait avoir sa place ici ; elle a été insérée dans la première Série, pour ne pas la séparer de celles des deux Frères Coadjuteurs Martin Ignace et Wenceslas Trnoska, avec lesquels il fut massacré par les hérétiques près de Kuttenberg en Bohême, le 31 mai 1639. Cf. Ménologe de Germanie, 1ère Série, 31 mai, p. 484.

---

* Le trente-et-unième jour de mai de l'an 1695, mourut au collège de Cracovie le P. Jean Matachowski, polonais, âgé de quarante ans, dont il avait passé vingt-trois dans la Compagnie. Il appartenait à une noble famille et avait été élevé dans toutes les délicatesses de l'opulence. Ce fut pour lui, au début de sa vie religieuse, l'occasion d'une terrible tentation. Au noviciat de Vilna, raconte l'auteur de son éloge, on avait l'usage, pour éprouver les novices, de leur servir des aliments assez grossiers et un pain où l'on trouvait parfois jusqu'à des fragments de paille. Le F. Matachowski prit bientôt cette nourriture en horreur et, le démon aidant, il en vint à la pensée d'abandonner sa vocation. Heureusement il fit connaître sa peine à son Père spirituel, et celui-ci lui suggéra une industrie dont l'efficacité fut souveraine. C'était, avant d'approcher de

ses lèvres ce pain et ces mets si rebutants, de les plonger en esprit dans le côté ouvert et le sang du Sauveur. Le novice obéit avec simplicité ; et à partir de ce jour tout dégoût s'évanouit, et ce qui l'avait révolté jusque là, lui parut succulent et plein de délices.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

MÉNOLOGE

DE

LA COMPAGNIE DE JÉSUS

ASSISTANCE DE GERMANIE

DEUXIÈME SÉRIE

Ier JUIN

—

* Le premier jour de juin de l'an 1716, mourut à Pinsk le Père Basile Pawlowicz, de la Province de Lithuanie, entré à trente-cinq ans au noviciat, et bientôt salué du nom de saint par les Nôtres et par les étrangers. L'humilité était sa vertu de prédilection ; il saisissait avec empressement toutes les occasions de la pratiquer. De ce mépris de lui-même naissait une ardente passion de crucifier sa chair. On a retrouvé après sa mort la longue liste des mortifications qu'il avait, à force d'instances, obtenues du Père Provincial.

Les plus douces consolations étaient la récompense de sa générosité. Il semblait, dit l'auteur de sa notice, porter le ciel dans son cœur et dans ses traits. Son union à Dieu était continuelle ; ni le

travail, ni les entretiens des hommes ne le détournaient de ce commerce intime et familier avec Notre-Seigneur. Le P. Pawlowicz fut emporté par un coup presque subit, à l'âge de soixante-quatre ans. Quelques semaines auparavant, il avait dit en commençant les Exercices spirituels : « Cette retraite sera la dernière pour moi ». Quand on l'ensevelit après sa mort, on le trouva enveloppé d'un long cilice taché de sang.

Poszakowski, *Societas Jesu lithuana, p.* 622.

II JUIN

—

Le deuxième jour de juin de l'an 1617, mourut à Trèves le P. Christophe Brower, d'Arnhem, dont tous les amis de l'antiquité ecclésiastique doivent, comme les en prie Baronius, bénir la mémoire et les travaux. Les plus célèbres écrivains du dix-septième et du dix-huitième siècles ont fait à l'envi l'éloge de son érudition. Pas un évêché d'Allemagne, disait le savant Eckhart, ne pouvait de son temps se glorifier d'un monument comparable à celui que venait d'élever à la métropole de Trèves le P. Brower. C'était au milieu des attaques habituelles de la goutte et de la pierre, que travaillait, sans céder à la douleur, cet intrépide champion de la foi. Comme il ne s'était ainsi consumé que pour Dieu, interrogé, au lit de la mort, s'il éprouvait quelque regret ou quelque peine : « O sainte Providence, se contenta-t-il de répondre, qu'il est bon et doux de mourir dans la Compagnie de Jésus » ! Le P. Brower était âgé de cinquante-huit ans ; il en avait passé trente-sept dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 6a, *lib.* 2, *n.* 66, *p.* 101. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 139. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 218. — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni-Infer. lib.* 15, *n.* 73, *p.* 534. — Ec-

KHART *et alii apud* REIFFENBERG, *op. et l. c.* — BARONIUS, *Annales ecclesiast.*, *t.* 10, *ad ann.* 862, *n.* 22, *p.* 250. — PAQUOT, *Mémoires...*, *t.* 7, *p.* 56. — FELLER, *Dictionn. histor.*, *t.* 1, *p.* 627.

---

* Le deuxième jour de juin de l'an 1637, mourut à Courtrai, en se dévouant pour la seconde fois au service des pestiférés, le P. GUILLAUME VAN DER MEER, de Bois-le-Duc. Il s'était préparé à ce grand sacrifice par un ardent amour de la croix et une tendre charité envers les membres souffrants de Jésus-Christ. Il fut emporté par le fléau dans la quarante-septième année de son âge et la vingt-quatrième depuis son entrée au noviciat.

Summar. vitæ defunct. Provinc. flandr.-belg. (Arch. Rom.). — ALEGAMBE, *Heroes et Victim.*, *p.* 409.

III JUIN

—

*Le troisième jour de juin de l'an 1650, mourut à Waterford en Irlande le P. Jacques Walsh, martyr de la charité. Il n'avait que trente-trois ans et en avait passé treize dans la Compagnie. « C'était une âme angélique, écrivait son supérieur au lendemain de sa mort. Je l'ai connu dès son enfance. Notre-Seigneur m'a donné la consolation d'avoir été son Père spirituel, avant qu'il vînt parmi nous, et la dernière année de sa vie. Or je l'atteste devant Dieu : dans tous ses aveux, je ne me rappelle pas avoir rien remarqué qui me parût une faute grave. Il était véritablement fait pour la Compagnie ; à une science hors ligne, il joignait une très profonde humilité ; à une grande activité et à un travail sans relâche, une extrême vigilance sur lui-même et un recueillement très intime ; à des manières gracieuses et affables, une rare modestie et une gravité sans affectation ».

Lorsque la peste commença ses ravages à Waterford, le P. Walsh obtint, à force de larmes, la permission de se dévouer au service des malades. Bientôt frappé par la contagion, il donna d'admirable exemples de patience, de conformité à la très sainte volonté de Dieu, de la plus tendre piété, et expira doucement, laissant, dit encore son supérieur, auprès des habitants de Waterford, une mémoire en bénédiction.

A. G. II. — T. I. — 70.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1650, *p.* 288. — Alegambe, *Heroes et Victim.*, *p.* 472. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 810. — Oliver, *Collect.*, *p.* 268.

---

* Le troisième jour de juin de l'an 1665, à la maison professe d'Anvers, mourut le F. Gilles Mast, de Malines, sacristain pendant quarante-trois ans et modèle de la plus héroïque charité. Il se dévoua jusqu'à sept reprises différentes au service des pestiférés, et fut cinq fois atteint par le terrible mal sans que son courage faiblît un instant et le rendît moins prompt à s'offrir, comme il s'y était engagé par vœu, à la première explosion du fléau. Un jour, un malade pris de vomissements rejeta la sainte hostie. Le F. Mast la recueillit avec un profond respect et, renouvelant un exemple qu'on rencontre plus d'une fois dans nos annales, n'hésita pas à s'en communier. Réduit les cinq dernières années de sa vie à une impuissance presque totale, le bon Frère ne fit plus que prier, digne couronnement de sa vie de travail et d'immolation, et s'endormit doucement dans le Seigneur, à l'âge de soixante-dix ans, dont il avait passé cinquante-deux dans la Compagnie.

Levens van Broeders Coadj., 3 *jun.*, *p.* 293.

---

* Le troisième jour de juin de l'an 1757, mourut au collège de Nieswiez le P. Jean Poszakowski, né en Lithuanie. Les enfants de saint Ignace lui doivent une singulière reconnaissance pour la pieu-

se sollicitude avec laquelle il a recueilli le souvenir des religieux de sa Province qui, jusqu'aux derniers temps de la Compagnie, se sont distingués par leur mérite et leurs vertus. Il est digne lui-même par ses qualités de prendre place dans cette galerie de nos hommes illustres.

Entré au noviciat de Vilna à l'âge de seize ans, le P. Poszakowski fut appliqué tour à tour aux différents ministères de sa vocation, l'enseignement, le gouvernement des collèges, la direction des âmes, la composition ; il fut aussi pendant treize ans chargé de l'éducation du jeune prince Jérôme Radziwill, fils du chancelier de Lithuanie. Partout il pratiqua les vertus religieuses avec une perfection peu commune. Son confesseur attesta qu'il n'avait jamais perdu l'innocence de son baptême. Modeste, bienveillant envers tous, il applaudissait aux succès de ses frères et animait les jeunes gens à entreprendre et exécuter de grandes choses pour l'honneur de Dieu et de l'Église. Il faisait bon visage aux épreuves et à la souffrance, et paraissait y prendre ses délices. Dans ses derniers jours, Notre-Seigneur lui ménagea un douloureux sacrifice ; il lui prit peu à peu la mémoire. Réduit à une inaction presque complète, le P. Poszakowski se contentait de dire en souriant : « *Deus nobis hæc otia fecit.* Que le nom du Seigneur soit béni ! » Il mourut très saintement à l'âge de soixante-treize ans, dont il avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan., t. 5, 1746-1769 (*Archiv. Rom.*). — Poszakowski, *Societas Jesu lithuan., p.* 975. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 1099.

IV JUIN

—

Le quatrième jour de juin de l'an 1650, mourut le P. Corneille Beudin, de la Province flandro-belge, martyrisé par les sauvages des missions mexicaines de Tarahumara. Né à Gravelines, il apprit de sa mère à aimer la très sainte Vierge, dès qu'il fut en âge de la connaître ; avant même de commencer ses études, il réunissait chaque samedi sa famille au pied d'un modeste autel qu'il avait élevé lui-même à la Mère du Sauveur, et tous ensemble chantaient les litanies. Élevé au collège de la Compagnie à Bergues, il se hâta de mettre son innocence à l'abri dans la congrégation, et apprit à la conserver sans tache, surtout par la fréquente communion, l'invocation habituelle de la Reine des anges, la fuite des compagnies dangereuses et de l'oisiveté. Cette sainte habitude de la communion dès son enfance, fut pour lui la source de grâces insignes, et l'on remarqua dans la Compagnie qu'il visitait le Saint Sacrement au moins sept fois par jour ; après avoir reçu Notre-Seigneur, il semblait ne pouvoir s'en séparer.

Le P. Beudin était à peine arrivé dans les missions sauvages du Mexique depuis deux ans, lorsque les infidèles de la Tarahumara conspirèrent sa mort ; bien qu'il fût instruit d'avance de leur dessein, il ne put se résoudre à s'éloigner de son troupeau. Quand

les bourreaux s'approchèrent en silence pour le surprendre, et mirent le feu à sa cabane, il était avec quelques néophytes qui à peine sortis tombèrent percés de flèches. Une mort plus affreuse lui était réservée ; dès que les barbares l'aperçurent, ils lui jetèrent une corde au cou, le renversèrent et le traînèrent tout sanglant à travers le village, d'abord à l'autel où il avait l'habitude d'offrir le saint Sacrifice, puis au cimetière où reposaient ses premiers enfants en Jésus-Christ, enfin au pied de la grande croix qu'il avait élevée lui-même ; c'est là que l'homme de Dieu consomma son martyre, la tête brisée à coups de massue, et tout le corps hérissé de flèches, pendant qu'il embrassait le gage de notre salut. Le P. Beudin n'avait que trente-cinq ans ; il en avait passé quinze dans la Compagnie.

Alegambe, *Mortes illustres*, *p.* 669. — Math. Tanner, *Societ. Jesu militans*, *p.* 543. — Oviedo, *Menologio de los Varones... S. J. de Nueva-España...*, 4 *junio*, *p.* 130. — Alegre, *Historia de la Compañia de Jesus en Nueva-España..*, *Mexico*, 1842, *t.* 2, *lib.* 7, *p.* 368. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 4ª *jun.*, *p.* 297. — Drews, *Fasti Soc. Jes.*, 4ª *jun.*, *p.* 213. — Patrignani, *Menol.*, 4 *giugno*, *p.* 14. — *Menologium SS. et viror. illustr...*, 5ª *jun.*, *p.* 89. — *Menol. (allemand)*, 5 *des brachmonats*, *p.* 45.

V JUIN

—

Le cinquième jour de juin de l'an 1713, mourut au collège de Dantzick, dont il était Recteur, le P. André Levicz, polonais ; la puissance apostolique de sa parole et l'ébranlement profond de toutes les villes qu'il avait évangélisées l'avaient fait surnommer par le peuple de ces contrées un nouveau Jérémie et un nouveau Paul. Lui seul empêcha les hérétiques de construire des temples à Posen, où les magistrats gagnés à prix d'or leur avaient déjà permis d'entrer. Dans la même ville, une seule prédication lui suffit pour décider le clergé, la noblesse et le peuple, à donner sur-le-champ, dans l'église même, une sépulture honorable aux ossements des pestiférés, amoncelés en plein air, et dont personne jusque là n'avait osé s'approcher. Le P. Levicz ne prêchait la pénitence qu'en la pratiquant le premier avec une rigueur extrême ; pour mieux imiter la flagellation du Sauveur, il se faisait souvent frapper par une main étrangère ; et ceux auxquels il persuadait de lui rendre ce service, étaient toujours largement récompensés.

Ce fut en priant auprès des tombeaux de nos Pères, dans l'enclos du collège, le jour de la fête de saint Stanislas, martyr de Pologne, que saisi tout à coup d'un désir brûlant de la vue de Dieu, il ressentit les premières atteintes de la mort. Peu de semaines

après, il expira, en chantant les joies du ciel et les transports de l'amour divin. Il était âgé de cinquante-et-un ans, et en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Polon. (Arch. Rom.). — PATRIGNANI, *Menol.*, 5 *giugno, p.* 21.

---

* Le cinquième jour de juin de l'an 1622, mourut au collège de Kalisch, où il avait passé trente années de sa vie religieuse, le P. SIGISMOND BRODOWSKI, célèbre par sa dévotion à saint Stanislas Kostka, son zèle des âmes et son obéissance aux supérieurs. Paralysé de la moitié du corps, il s'adressa plein d'une vive confiance à son bienheureux compatriote, et bientôt, comme l'atteste une inscription dans l'église du collège, la vie commença à circuler de nouveau dans ses membres engourdis et le mal disparut sans retour. Préfet des classes et plus tard Père spirituel, il avait un don merveilleux pour arracher aux vanités du monde les jeunes gens qui s'étaient placés sous sa direction ; on l'avait surnommé le pêcheur d'hommes ; la Compagnie et d'autres Ordres religieux lui durent un grand nombre de précieuses recrues.

Mais rien n'était plus beau peut-être que la vénération et comme le culte dont il entourait les supérieurs. C'est une chose, dit l'auteur de son éloge, dont le souvenir mérite d'être à jamais conservé. Dieu, ajoute-t-il, le permettant ainsi pour le bien de son serviteur et l'exemple de la postérité, les supérieurs ne lui ménagèrent pas en plusieurs circonstances les plus dures humiliations,

jusqu'à lui infliger des pénitences publiques au réfectoire. Les larmes en montaient malgré lui à ses yeux ; le Père Général Claude Aquaviva, instruit de tout, crut devoir le consoler par les lettres les plus paternelles. Mais si pénible que fût l'épreuve, le saint religieux ne se permit jamais ni un acte, ni un mot qui sentît le blâme ou la plainte. Le P. Brodowski avait demandé à Dieu la grâce de ne pas mourir avant d'avoir vu dans notre église la canonisation de saint Ignace et de saint François Xavier. Il fut exaucé. A l'aube de cette belle fête, il expira doucement et alla contempler au ciel la gloire de ces grands saints. Il était âgé de soixante-deux ans et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

---

* Le cinquième jour de juin de l'an 1641, mourut au Maryland le P. Jean Brock ou Morgan, un des premiers apôtres de cette grande mission, fondée quelques années auparavant par le P. André White. Le P. Brock a raconté lui-même, dans une lettre au supérieur des Jésuites d'Angleterre, au prix de quelles fatigues et souffrances se gagnaient à Jésus-Christ les âmes des Indiens. Souvent tous les secours humains faisaient défaut ; mais rien n'ébranlait la confiance des missionnaires en la toute-puissante bonté de celui qui avait autrefois envoyé ses apôtres sans chaussures, sans besace et sans bâton, et toutefois ne les avait laissés manquer de rien.

« Pour moi, ajoutait le P. Brock, j'aimerais mieux expirer sur

le sol nu, privé de tout et dévoré de faim, en travaillant à la conversion des Indiens, que de penser jamais à abandonner cette œuvre par crainte des privations. Dieu me fasse la grâce de lui rendre quelque service ; et tout le reste, je l'abandonne à sa divine Providence ». Quelques semaines après seulement, le saint homme mourait emporté par un accident fortuit, en travaillant à établir un nouveau poste. Il n'était âgé que de quarante-deux ans et en avait passé dix-neuf dans la Compagnie.

Foley, *Records*, *t.* 3, *The mission of Maryland*, *p.* 385. — Oliver, *Collections*, *p.* 60. — *Woodstock Letters*, *januar*. 1882. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 195.

VI JUIN

—

Le sixième jour de juin de l'an 1701, mourut à Jaroslaw en Pologne le F. Albert Hebdovius, Coadjuteur temporel et cuisinier pendant vingt-quatre ans. Le feu matériel qu'il avait sous les yeux l'aidait à méditer presque continuellement sur les flammes allumées par la justice divine, en particulier sur celles du purgatoire ; il priait alors avec une extrême ferveur pour les saintes âmes détenues encore dans ces demeures brûlantes, et dont plusieurs, avec la permission de Dieu, venaient sensiblement implorer son secours et le remercier de sa charité. Ces visites lui inspiraient une ardeur de plus en plus vive pour la pénitence et la pureté du cœur; plusieurs fois par jour, il prenait une rude discipline, afin de ressembler plus parfaitement au Sauveur flagellé ; et pour que rien dans son office ne pût déplaire aux regards infiniment purs de Dieu, il s'appliquait à le remplir comme s'il avait dû servir la personne même de Jésus-Christ. Aussi le F. Hebdovius mérita-t-il d'être salué par son biographe comme un modèle accompli de perfection dans les divers emplois des Frères coadjuteurs. Il mourut à l'âge de soixante-sept ans, dont il avait passé quarante-deux dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 6 *giugno, p.* 33.

VII JUIN

---

* Le septième jour de juin de l'an 1579, mourut à Louvain le P. Jean Jacobs, appelé Astensis dans nos histoires, d'Asten, lieu de son origine. Il parcourut en apôtre la Prusse et les régions voisines jusqu'à la Pologne et la Lithuanie, et eut beaucoup à souffrir de la fureur des hérétiques. A Cologne, ces ennemis irréconciliables de l'Église Romaine et de la Compagnie, irrités des défaites qu'il leur infligeait, se portèrent contre lui aux plus indignes outrages, jusqu'à le promener comme un fou à travers les rues de la ville ; ils le traînèrent ensuite loin de la cité dans un bois, et l'y laissèrent à demi-mort des coups dont ils l'avaient accablé.

Au milieu de ces insultes, le P. Jean Jacobs tressaillait de joie. En entrant au noviciat docteur en théologie et doyen de l'église de Nimègue, il s'était jeté aux pieds de son supérieur en le conjurant de n'avoir aucun égard à ce qu'il avait été jusque là et de le traiter comme le dernier des hommes. Depuis lors, dit l'auteur de son éloge, il s'était nourri d'opprobres et avait placé son bonheur dans les mépris. Ses vœux étaient donc largement exaucés. Après avoir gouverné le collège de Maestricht et exercé le ministère apostolique dans les pays de Gueldre, de Frise et le duché de

Clèves, le P. Jacobs avait été envoyé à Louvain, et c'est là qu'il mourut presque aussitôt, laissant après lui, dit encore l'annaliste, une insigne réputation de sainteté.

Necrolog. Provinc. flandr.-belg. (Arch. Rom.). — Reiffenberg, *Histor. Provinc. Rheni-Infer.*, *lib.* 4, *c.* 7, *p.* 94. — *Imago primi sæculi, p.* 779. — *Ménol. holland.*, 6 *juin.*

---

* Le septième jour de juin de l'an 1704, mourut à Vilna le Père Nicolas Narmunth, né en Samogitie, Recteur et Maître des novices. Au témoignage de l'auteur de sa notice, il avait pour tous ceux qui lui étaient confiés et même pour les plus jeunes enfants de la Compagnie, la tendresse d'une mère et cette sorte de respect dont Dieu lui-même daigne entourer sa créature. Quand ils se présentaient devant lui, il les accueillait avec une affabilité gracieuse, jointe à une certaine gravité où se révélait son esprit de foi.

Avant d'être Maître des novices, le P. Narmunth avait occupé les chaires de philosophie et de théologie à Vilna et à Varsovie et gouverné la maison professe de cette dernière ville. Sa prudence, sa doctrine, ses vertus le firent choisir pour accompagner le chancelier du grand duché de Lithuanie, Oginski, dans sa légation en Moscovie. Il reçut l'hospitalité dans un monastère aux portes de Moscou. Les religieux qui l'habitaient menaient une vie peu en rapport avec la sainteté de leur état. Le P. Narmunth gagna leur confiance et s'efforça de les ramener à l'observation de leurs règles et de leurs vœux. Un jour qu'il les exhortait à la crainte de Dieu et

au respect d'eux-mêmes, un vieux moine lui répondit assez impudemment que ce qu'il leur disait était assurément très juste, mais qu'on ne pouvait pas toujours se contraindre, qu'ils étaient de chair et d'os comme les autres hommes, et que sans doute les Latins n'étaient pas plus sages. A cette déclaration brutale, l'homme de Dieu entr'ouvrit sa soutane et fit voir l'horrible cilice dont il était revêtu ; il montra ensuite la chaîne de fer armée de pointes aiguës, et la discipline tachée de sang dont il se servait pour tourmenter sa chair : « Voilà, dit-il au vieillard dissolu, le bouclier avec lequel nous repoussons les traits enflammés de l'ennemi; voilà les armes avec lesquelles nous défendons notre pureté ».

Le P. Narmunth mourut très saintement au milieu de ses novices, quelques moments après les avoir exhortés une dernière fois à l'amour de leur vocation. Il était âgé de cinquante-cinq ans, et en avait passé trente-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — Poszakowski, *Societ. lith.*, *p.* 583.

VIII JUIN

—

Le huitième jour de juin de l'an 1644, mourut à Ruremonde le P. Corneille de Moor, à qui son amour pour Jésus-Christ avait fait embrasser les plus rigoureuses mortifications. Malgré la faiblesse de sa santé, il se déchirait si cruellement, qu'en dépit de ses précautions, les murailles de sa chambre portaient les traces de son sang. Il expira saintement à l'âge de cinquante-et-un ans ; il en avait passé trente dans la Compagnie.

Nadasi, *Ann. dier.*, 8ª *jun.*, *p.* 303. — *Ménol. holland.*, 8 *juin.*

IX JUIN

—

Le neuvième jour de juin moururent trois insignes confesseurs de la foi des missions d'Écosse, d'Angleterre et d'Irlande : le P. Guillaume Creytton en 1617 à Lyon, le P. Guillaume Anderson à Saint-Omer en 1657, et le P. Guillaume Saint Léger au collège irlandais de Compostelle en 1665.

Le P. Guillaume Creytton, d'une noble famille d'Écosse, avait essayé trois fois, au péril de sa tête, d'arracher son pays aux étreintes du protestantisme ; les armes d'Élisabeth l'empêchèrent seules de faire élever le fils de Marie Stuart dans la vraie foi. Vendu par les Hollandais à la reine d'Angleterre, il expia son zèle par trois années de souffrances dans les cachots de la Tour de Londres ; mais ses juges eux-mêmes furent contraints de rendre hommage à son innocence, et publièrent ses lettres sur le respect dû à la couronne et à la vie d'Élisabeth, comme le plus sûr moyen de dissiper parmi les catholiques jusqu'à la plus légère idée de conspiration.

Le P. Guillaume Anderson, après plusieurs années de travaux apostoliques, eut la consolation d'être fait prisonnier pour Jésus-Christ dans la maison même de l'évêque protestant de Worcester,

dont il assistait le plus jeune fils à son lit de mort, après lui avoir persuadé de renoncer à l'hérésie.

Le P. Guillaume Saint Leger, Recteur du collège de Kilkenny, où il enseignait en même temps les premiers éléments de la grammaire, et supérieur de toutes les missions d'Irlande au plus fort de la guerre civile, fut condamné à la déportation et jeté dans un vaisseau par les puritains, avec une cruauté excessive, sans que ses infirmités pussent lui faire obtenir quelques jours de délai. Son zèle l'avait rendu si odieux aux ennemis de l'Église, que « quand ce jésuite, disaient-ils, n'aurait plus de vie que dans un seul doigt de pied, nous ne le souffririons pas un moment de plus au milieu de nous ».

P. Guillaume Creytton. — Juvencius, *Histor. Soc. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 99, *p.* 198. — Cordara, *Histor. Soc., part.* 6ª, *lib.* 2, *n.* 77, *p.* 104. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 4, *c.* 10, *p.* 119. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 2, *p.* 1650. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 181. — Oliver, *Collections*, *p.* 18. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie, t.* 2, *c.* 5, *p.* 237.

P. Guillaume Anderson. — Morus, *Histor. Provinc. Anglic., lib.* 10, *n.* 13, *p.* 465. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 276. — Oliver, *Collections*, *p.* 44.

P. Guillaume Saint Leger. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 319. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 431. — Foley, *Records, t.* 7, *append., p.* 30. — Oliver, *Collections*, *p.* 265.

X JUIN

—

Le dixième jour de juin mourut à Namur, en 1631, le Frère Coadjuteur JEAN MASSONET, qui en toute chose n'avait jamais eu d'autre volonté que celle de ses supérieurs. Notre-Seigneur l'en récompensa par une pureté angélique et une soumission de ses sens aussi parfaite que la soumission de son âme à Dieu. Ce saint Frère joignait encore une très rare mortification au travail et à la prière. Son jeûne était si rigoureux que, pendant quinze années de suite, il ne fit par jour qu'un seul repas. Il expira saintement à l'âge de soixante-huit ans ; il en avait passé trente-deux dans la Compagnie.

NADASI, *Ann. dier. memor.*, 10ª *jun.*, *p.* 307. — *Levens van Broeders Coadj.*, 10 *jun.*, *p.* 304.

---

* Le dixième jour de juin de l'an 1655, le P. THOMAS LAITHWAITE, deux fois prisonnier pour Jésus-Christ, mourut saintement dans la mission d'Angleterre, où il travaillait depuis près de cinquante ans. Notre-Seigneur lui ménagea dans son cachot la consolation de ga-

gner à la foi d'abord et ensuite à la vie religieuse dans la Compagnie son propre frère, accouru pour le pervertir et le délivrer de ses chaînes au prix d'une apostasie. Ce ne fut pas la seule proie qu'il arracha au démon pendant sa captivité ; on cite entre autres un pauvre criminel qu'il réconcilia avec l'Église la veille même du jour où ce malheureux monta sur l'échafaud. Le P. Thomas Laithwaite mourut à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont il avait passé quarante-huit dans la Compagnie.

Morus, *Histor. Provinc. anglic.*, *lib.* 9, *n.* 1, *p.* 391 *seqq.* — Foley, *Records*, *t.* 4, *p.* 632 *et suiv.* — Oliver, *Collections, p.* 129.

XI JUIN

—

Le onzième jour de juin de l'an 1623, à Bailleul dans la Province flandro-belge, mourut le P. Charles Roland, en grande réputation de sainteté. Il n'avait que trente-six ans et en avait passé dix-sept dans la Compagnie. Enflammé d'un ardent amour pour Notre-Seigneur, il cherchait avec une rare énergie tout ce qu'il croyait pouvoir lui plaire. Souvent on le trouvait aux pieds de son crucifix, demandant au Sauveur comment il devait l'imiter dans la pratique des vertus et s'acquitter des moindres détails de son emploi. Il faisait toute chose avec tant de perfection que, selon l'expression de ses frères, il paraissait y trouver sa vie et ses délices. En chaire, à peine pouvait-il parler de Notre-Seigneur sans verser des larmes et faire pleurer avec lui ses auditeurs, tant il avait le cœur embrasé de l'amour divin. Il désirait si vivement expirer dans l'acte le plus parfait de ce saint amour que, pour l'obtenir de Dieu, comme il semble l'avoir obtenu en effet, il s'était engagé par vœu à jeûner tous les ans la veille du jour consacré à la fête de sainte Marie Madeleine, cette grande amante du Sauveur.

Summar. vitæ defunct. Provinc. flandr.-belg. (Archiv. Rom.). — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 11ª *jun.*, *p.* 309. — ID., *Pretiosæ occupat.*, *c.* 14, *n.* 18, *p.* 110.

Le onzième jour de juin de l'an 1655, le P. IGNACE JOCISZ, polonais, mourut dans la maison professe de Vienne, victime de sa charité au service des pestiférés. Partout où il paraissait, la vue de sa modestie et de son recueillement le faisait désigner par le peuple sous le nom du saint jésuite ; en le voyant passer, on disait : *En hic sanctus ille jesuita ambulat.* Le P. Nadasi déclare même ne pouvoir donner une plus juste idée de cet admirable serviteur de Dieu, qu'en lui appliquant les paroles de saint Ambroise sur la Reine des anges : *Ipsa corporis species simulacrum castæ mentis, figura probitatis. Vere corde humilis, verbis gravis, animis prudens, loquendi parcior, precandi studiosor.*

Le tribunal de la pénitence, le chevet des mourants et les pauvres, qui ne l'appelaient que « notre père », pourraient seuls, ajoute le même auteur, nous révéler les merveilles de son zèle et de sa charité. En dehors de ces saints ministères, on ne le trouvait guère que dans sa chambre à genoux, ou à l'église près du tabernacle ; il passait environ deux heures chaque nuit aux pieds de Notre-Seigneur caché dans la sainte Eucharistie. Beaucoup parmi les grands, le peuple et les religieux de Vienne, invoquèrent hautement le P. Jocisz après sa mort comme un puissant protecteur dans le ciel, tant ils avaient une haute idée de sa vertu ; les Pères de la maison professe attribuèrent particulièrement à ses mérites et à ses prières la conservation de tous ceux qui s'étaient

dévoués à son exemple au salut des mourants. Le P. Jocisz était âgé de quarante-sept ans, et en avait passé vingt-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Austr. (Archiv. Rom.). — Nadasi, *Heroes et Victimæ charit., p.* 496. — Patrignani, *Menolog.,* 11 *giugno, p.* 65. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 11ª *jun., p.* 222.

---

* Le onzième jour de juin de l'an 1627, mourut au collège d'Ypres le saint et vaillant F. Jean Eecke, Coadjuteur temporel, homme, dit l'annaliste, véritablement grand en toutes choses, d'une perfection et d'une intelligence extraordinaire des choses divines. Il fut brasseur et jardinier pendant trente-cinq ans ; il ne regardait jamais à la peine et faisait le travail de trois hommes robustes. Il traitait son corps avec une implacable rigueur, afin de l'assouplir par les jeûnes, les cilices, les flagellations, et d'en faire une terre riche en vertus. Vingt ans avant sa mort, le F. Eecke prit l'habitude de dormir sur une simple natte et de se lever à deux heures du matin pour s'entretenir avec Dieu dans l'oraison. Tout ce qu'il y avait de moins bon, d'usé, de mis au rebut par les autres, il le voulait et le prenait pour lui ; en un mot, il allait à l'encontre de toutes les idées du monde. Ce fidèle disciple de Jésus-Christ expira très saintement, emporté en trois jours par une maladie contagieuse, à l'âge de soixante-et-un ans, dont il avait passé trente-huit dans la Compagnie.

Histor. (ms.) colleg. Yprens. (Archiv. Rom.). — Summar. vitæ defunct. Provinc. flandr.-belg. (Arch. Rom.).

XII JUIN

—

Le douzième jour de juin de l'an 1654, à Vilna, mourut le P. Pierre Kojalowicz, âgé seulement de trente-deux ans, dont il avait passé près de dix-sept dans la Compagnie. Il avait suivi sous le drapeau de saint Ignace ses deux frères aînés, les PP. Albert et Casimir, morts l'un et l'autre très saintement, le premier à Varsovie le 6 octobre 1677, le second à Polotsk le 2 novembre 1674.

Pierre Kojalowicz avait fait, encore presque enfant, le vœu de garder la chasteté, et bientôt après celui d'entrer dans la Compagnie. Sa ferveur, son obéissance, son respect des supérieurs, sa charité, son horreur de toute parole blessante, son zèle pour les âmes malgré une santé délicate et chancelante, l'avaient fait proposer comme un modèle pendant sa troisième année de probation. Il mourut entre les bras de son frère, le P. Casimir, Recteur du collège, après lui avoir fait avec une humble simplicité la confession générale de toute sa vie.

Le P. Albert Kojalowicz était l'adversaire déclaré des hérétiques ; il les combattit sans relâche par la parole et par la plume

et en convertit un grand nombre. Un acte d'héroïque charité mit le comble à ses mérites. La peste s'était déclarée à Varsovie ; deux de nos Pères étaient déjà atteints et en danger imminent. Le P. Albert s'offrit à Notre-Seigneur pour mourir à leur place. Son sacrifice fut agréé : les deux malades revinrent à la santé ; pour lui, frappé par le terrible mal, il succomba bientôt, à l'âge de soixante-huit ans, dont il avait passé cinquante dans la Compagnie.

Le P. Casimir Kojalowicz, tour à tour professeur de philosophie et de théologie, préfet des hautes études au collège académique de Vilna, Recteur du même collège et de celui de Polotsk, se distingua surtout par ses talents pour la chaire. Il prêcha pendant sept années dans la vaste église du collège de Vilna, et une foule immense, où tous les rangs de la société étaient mêlés, se pressait pour l'entendre. Il était véritablement le maître des cœurs ; il faisait jaillir les larmes ou les tarissait à son gré. « Jamais, répétaient ses auditeurs en lui appliquant les paroles dites autrefois du Sauveur par les multitudes ravies, jamais homme n'a parlé de la sorte » ; et l'un de ceux qui le suivit assidûment, le P. Tobie Arent, plus tard Recteur du même collège de Vilna et Provincial de Lithuanie, n'hésitait pas à proclamer, dans ses dernières années, qu'il n'avait jamais entendu de prédicateur comparable au P. Casimir Kojalowicz.

Le P. Casimir était en même temps un saint religieux, d'une mortification rigoureuse, d'une conformité entière à la volonté de Dieu, d'un attachement très tendre et très profond à sa vocation. Sur le point de rendre le dernier soupir, il puisa dans cette affection filiale assez de forces pour animer tous ceux qui l'entouraient à l'estime et à l'amour de la Compagnie ; car c'est à cette mère,

disait-il, qu'il devait, malgré ses démérites, de mourir plein de joie et de confiance. Il expira à l'âge de cinquante-sept ans, dont il avait passé quarante-et-un en religion.

Rostowski, *Lithuan. S. J. Histor., lib.* 9, *p.* 333 ; *lib.* 10, *p.* 373. — Poszakowski, *Soc. Jes. lithuan., p.* 399 *seqq.* — Sotuellus, *Biblioth., p.* 18, 136. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 4, *p.* 1164 *et suiv.*

XIII JUIN

—

Le treizième jour de juin, l'an 1821, mourut à Jougne, en Franche-Comté, pendant qu'il traversait la France après la vingtième Congrégation générale, le P. Charles Plowden, Provincial d'Angleterre, l'un des plus ardents promoteurs, parmi ses compatriotes, de l'autorité du Saint-Siège, du véritable esprit de saint Ignace et de l'intégrité des constitutions de la Compagnie. A l'exemple de saint François Xavier, il recommandait à ses inférieurs une déférence et une charité tout apostolique pour les membres du clergé, dont ils étaient appelés à devenir les coopérateurs dans l'œuvre du salut des âmes. Ses instructions aux novices de Hodder Place, près de Stonyhurst, dont il fut le premier Maître, reviennent fréquemment sur ce sujet. En leur recommandant de ne rien épargner pour être, en tout genre de mérites, des instruments parfaits entre les mains de Dieu : « Si nous avons la charité de Jésus-Christ, ajoutait-il, nous dirons souvent à l'exemple de Moyse : *Utinam omnes prophetent!* Loin de déprécier ceux qui travaillent à côté de nous ou de céder à une jalousie indigne du cœur d'un apôtre, qui n'aspire qu'à voir aimer et servir son maître, nous demanderons à Dieu la prospérité de leurs œuvres et l'accroissement de leurs mérites ».

Le P. Charles Plowden succomba à une attaque d'apoplexie causée, selon toute apparence, par un excès de sollicitude et de fatigue. « La Province d'Angleterre, dit justement le F. Henri Foley, peut se glorifier d'un bien petit nombre d'hommes plus remarquables par le talent, le savoir, la prudence, toutes les vertus religieuses, unies à une piété solide et sans affectation. Avec les Pères Marmaduke Stone et Guillaume Strickland, il fut un de ceux qui aidèrent le plus à notre renouvellement ». Le P. Plowden mourut dans la soixante-dix-neuvième année de son âge et la soixante-troisième depuis sa première entrée au noviciat.

Foley, *Records*, *t.* 4, *p.* 555 ; *t.* 7, *p.* 601. — Caballero, *Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu*, *supplem.* 1um, *p.* 226. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 903. — Oliver, *Collections*, *p.* 166. — *Litter. ann. Provinc. Angl. ab ejus restauratione*, *p.* 6 *(Arch. Rom.)*.

---

* Le treizième jour de juin de l'an 1763, mourut à Vilna le F. Michel Kosinski, Coadjuteur temporel, sacristain de l'église Saint-Casimir pendant cinquante ans. L'habitude de traiter de si longues années les choses saintes ne le familiarisa jamais avec elles et ne diminua jamais le respect qu'il leur devait. Il avait une dévotion très tendre aux mystères de la Passion ; chaque jour il se levait dès trois heures du matin pour prolonger son oraison aux pieds du crucifix. Il avait fait de l'église comme sa demeure propre, même dans la plus rude saison de l'hiver, au point, dit l'auteur de sa notice, qu'il fallait presque l'en chasser, surtout dans ses dernières années, pour l'obliger à se retirer dans un lieu moins

froid. Cet amour de Notre-Seigneur était accompagné chez le F. Kosinski d'une sainte haine de lui-même. Jusque dans sa vieillesse, l'usage du cilice, des flagellations sanglantes et des autres mortifications lui demeura familier. Il expira très saintement en baisant les plaies du Sauveur crucifié, à l'âge de soixante-dix-sept ans, dont il avait passé cinquante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).

XIV JUIN

—

Le quatorzième jour de juin de l'an 1601, consomma son long et cruel martyre au fond des cachots de Stockholm le P. Christophe Spotec, de la Province de Lithuanie, bientôt suivi au ciel par trois Frères Coadjuteurs Jean Estko, Mathias Vitriarius et Nicolas Krzywozencewicz, ses compagnons de captivité et de souffrances. Ces quatre généreux martyrs avaient été faits prisonniers à Dorpat avec les trois Pères Martin Costensis, Jean Ambroise Welther, André Leoman et le Frère Coadjuteur Sébastien Marcou. Le trop fameux chef des luthériens, le duc Charles de Sudermanie, les avait livrés à un de ses capitaines hérétiques, dont le passe-temps le plus agréable était de les tourmenter par la faim, la soif et les insomnies, de les accabler de soufflets et de les livrer à la dérision des ministres, de la populace et des soldats. Souvent il les forçait à se tenir debout, le mousquet en main et à lui servir comme par honneur de gardes du corps pendant ses festins, à la grande hilarité des luthériens ses convives ; ou bien, il les faisait promener à cheval à travers les rues de la ville et les obligeait à chanter à haute voix le symbole des apôtres ou les cantiques du saint temps de Noël.

La Livonie, la Finlande et une partie de la Suède, les virent

ainsi tour à tour menés en triomphe, tantôt liés sur un char traîné par des bœufs, tantôt enchaînés dans une barque, exposés à toutes les injures de l'air, sans lit, sans abri, presque sans nourriture, et montrés en trophée à la populace, qui célébrait par ses cris la victoire de l'hérésie sur les papistes. Tant de maux n'étaient cependant que le prélude de ce qu'ils devaient souffrir dans les prisons de Stockholm ; quatre d'entr'eux, dont la Compagnie a placé les noms dans son martyrologe, ne tardèrent pas à expirer de douleurs, le P. Christophe Spotec le premier, et ses trois compagnons, à peu de jours d'intervalle, vers la fin du même mois. Les autres confesseurs de la foi demeurèrent encore quatre années entières livrés aux mêmes outrages et aux mêmes brutalités, et ils ne furent enfin remis en liberté que sur les instances répétées du jeune duc de Sudermanie, prisonnier lui-même des Polonais, et qui pressait l'échange des captifs.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 14, *n.* 41, *p.* 263. — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1605, *p.* 974 *seqq.* — ALEGAMBE, *Mortes illustres, p.* 236. — MATH. TANNER, *Societ. Jesu militans, p.* 48. — D'OULTREMAN, *Tableaux des personnages signalez..., p.* 482. — SCHMIDL, *Histor. Provinc. Bohem., t.* 2, *l.* 3, *n.* 96, *p.* 275. — NADASI, *Ann. dier. memorab.,* 14ª *jun., p.* 315. — DREWS, *Fasti Societ. Jesu,* 14ª *jun., p.* 225. — — PATRIGNANI, *Menol.,* 14 *giugno, p.* 83. — POSZAKOWSKI, *Societ. Jesu lithuan., p.* 785. — ROSTOWSKI, *Lituanicar. S. J. historiar., lib.* 5, *p.* 196.

---

* Le quatorzième jour de juin de l'an 1685, mourut glorieusement à Saint-Omer le P. GUILLAUME SMITHERS, de la Province an-

glaise. Il n'était âgé que de vingt-neuf ans et en avait passé dix dans la Compagnie. Pendant qu'on reconstruisait le collège de cette ville, détruit par un incendie, un ouvrier, en pénétrant dans un caveau souterrain, était tombé à demi asphyxié par les vapeurs méphitiques qui s'en échappaient et n'avait eu que le temps d'appeler un prêtre. Le P. Smithers accourut aussitôt ; et malgré l'imminence du danger et les instances de ceux qui voulaient le retenir, il se jeta dans le caveau, assista de son mieux le malheureux ouvrier, et à peine avait-il achevé de prononcer sur lui les paroles de l'absolution, qu'il défaillit lui-même et expira victime de son héroïque charité.

Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 284 ; *t.* 7, *p.* 722. — Oliver, *Collections*, *p.* 193.

---

* Le quatorzième jour de juin de l'an 1751, mourut à Vilna le Frère Coadjuteur Joseph Skorupski, après avoir rempli l'office de linger pendant trente-deux ans. Il appartenait à une noble famille de Lithuanie ; mais le désir d'imiter de plus près la vie humble et laborieuse de Notre-Seigneur à Nazareth, lui fit solliciter la grâce d'être reçu parmi les Frères Coadjuteurs. Déjà même avant son entrée au noviciat et pendant qu'il portait encore les livrées de gentilhomme, il avait voulu se préparer d'avance à ses futures occupations et avait appris le métier de tailleur.

Son frère, qui jouissait d'un grand crédit à la cour, ne put voir sans colère ce qu'il estimait une bassesse et un déshonneur pour

la famille ; et comme autrefois le frère aîné d'Ignace à notre Bienheureux Père converti et pénitent, il lui en fit les plus graves reproches. « A vous, répondit modestement Joseph, d'avoir souci de votre nom ; pour moi, Dieu veut, et j'obéis de grand cœur, que je renonce à cette sollicitude et à tous les autres biens ; et si vous avez peine à m'en croire, dès aujourd'hui je vous fais l'abandon de ma part d'héritage ». Le F. Skorupski avait alors vingt-deux ans ; il en vécut trente-huit dans la Compagnie, sans se démentir de cette humilité et de cette générosité d'âme. L'auteur de sa notice fait observer qu'il avait une dévotion très tendre à Jésus crucifié ; les plaies sacrées du Sauveur lui étaient une retraite où il habitait sans cesse d'esprit et de cœur.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).

XV JUIN

—

*Le quinzième jour de juin de l'an 1577, mourut à Ingolstadt le P. Jean Rastall, anglais. Il était entré déjà prêtre au noviciat de Saint-André à Rome et avait eu le bonheur d'être compagnon de saint Stanislas Kostka. Après avoir rempli quelque temps l'office de pénitencier à Saint-Pierre, il fut envoyé en Allemagne, où il exerça différents ministères et nommé ensuite Vice-Recteur du grand collège d'Ingolstadt. C'est là qu'il accomplit en faveur d'un de ses frères cet acte de charité que Notre-Seigneur lui-même appelle le plus grand de tous.

Le saint et célèbre P. Paul Hoffée, alors Provincial d'Allemagne, était gravement malade à Augsbourg et désespéré des médecins. Le P. Rastall, à cette nouvelle, demanda des prières et des pénitences à toute sa communauté pour le recouvrement d'une santé si précieuse. Puis considérant combien la perte d'un tel homme serait funeste à toute la Province, il se sentit inspiré de s'offrir pour mourir en sa place. A peine cette pensée se fut-elle élevée dans son esprit, qu'il eut un frisson d'épouvante ; mais il domina ce mouvement involontaire de la nature et, après avoir consulté Dieu dans la prière et soumis son inspiration au guide spirituel de son âme, il fit courageusement son sacrifice. Or le même jour, comme on le

constata dans la suite, le P. Hoffée se trouva mieux, et le P. Rastall, qui était en parfaite santé jusque là, contracta la même maladie dont son héroïque offrande avait sauvé le Père Provincial. Il y succomba bientôt, à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé neuf dans la Compagnie.

Histor. Provinc. German. Super., *decad.* 4, *n.* 263, *p.* 181. — Sacchinus, *Histor. Societ.*, *part.* 4ª, *lib.* 5, *n.* 106, *p.* 146. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 15ª *jun.*, *p.* 316. — Drews, *Fasti*, 15ª *jun.*, *p.* 227. — Foley, *Records*, *t.* 7, *p.* 638. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 6, *p.* 1476. — Oliver, *Collections*, *p.* 177.

XVI JUIN

—

Le seizième jour de juin de l'an 1650, mourut à Pultowsk le P. Barthélemy Oleskiewicz, professeur de théologie dans la Province de Lithuanie. L'onction du Saint-Esprit s'alliait admirablement dans son âme à l'éclat et à l'étendue de la science ; il visitait souvent Notre-Seigneur au Saint Sacrement, comme la source de toute lumière aussi bien que de toute vertu, et demeurait longtemps à ses pieds. Chaque matin il lisait lentement et à genoux le récit de la Passion et s'approchait ensuite du saint tribunal de la pénitence, après s'y être préparé par les actes de la plus parfaite et de la plus ardente contrition. Comme Jésus lui tenait lieu de tout, son bonheur était de manquer des choses les plus usuelles ; il aimait mieux, par exemple, se rendre plusieurs fois par jour en toute saison à la fontaine commune du collège, que d'avoir un vase d'eau dans sa chambre ; il ne se servait que d'un sac de paille pour lit et pour oreiller. Le P. Oleskiewicz mourut à l'âge de cinquante ans, dont il avait passé trente dans la Compagnie.

Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 16ª *jun.*, *p.* 317. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 16ª *jun.*, *p.* 228. — Patrignani, *Menol.*, 16 *giugno*, *p.* 111.

Le seizième jour de juin de l'an 1664, le P. Jean Mathon, né dans les environs de Béthune, mourut au collège de Nivelles en Brabant. Il avait tellement à cœur l'observation de toutes les règles de la Compagnie que, dans la seule crainte d'être exposé à violer celle du silence, il aimait mieux, durant tout l'hiver, ne pas s'approcher du chauffoir commun, en dehors du temps des récréations, quelle que pût être la rigueur du froid. Ce n'était là, du reste, que la moindre de ses pénitences ; non content des jeûnes, des veilles et des autres austérités, qui lui étaient communes avec un grand nombre de religieux, il se flagellait tous les soirs durant un quart d'heure avec une chaîne de fer, et disait en riant à ceux qui voulaient l'en détourner, que c'était sa manière de faire la guerre aux Turcs et aux démons. Cependant cet homme si dur pour lui-même était d'une amabilité charmante avec le prochain. Les personnes du monde qui voulaient se placer sous sa conduite et que sa réputation d'austérité tenait d'abord en une certaine appréhension, étaient bientôt gagnées et s'abandonnaient sans réserve à sa direction. Pendant les six années qu'il gouverna le collège de Nivelles, il fit régner dans toute la communauté une telle dilatation et une telle union des cœurs, qu'au dire de ceux qui en furent témoins, on vit se vérifier alors la belle parole des Saints Livres, *abundantia pacis.*

Dans ses longues oraisons, qui duraient, on peut le dire, du matin au soir quand nul autre devoir ne le réclamait, le P. Mathon apprenait également à souffrir et à se faire tout à tous pour amener toutes les âmes à Jésus-Christ. Cet amour du Sauveur l'animait à se dévouer au service des pauvres et des malheureux. A

l'époque d'une maladie contagieuse accompagnée de famine, qui désola Valenciennes, il exposa généreusement sa vie et, pendant deux années entières, ne cessa d'être la providence des malades et des affamés : « Comment refuser ses fatigues et sa santé, disait-il, à ceux pour qui Jésus-Christ n'a pas hésité à donner son sang » ? Cependant son cœur était embrasé du désir de la Jérusalem céleste. Frappé de la maladie qui devait l'emporter, il ne pouvait s'empêcher de ressentir quelque peine en apprenant que de toutes parts on cherchait à faire violence à Dieu et aux saints pour le retenir sur la terre ; son ange gardien lui apparut et le consola par ces paroles : « Père Jean, ne craignez point, vous êtes appelé là-haut ». En effet, le P. Mathon expira bientôt, il était âgé de soixante-seize ans, dont il avait passé cinquante-sept dans la Compagnie.

Patrignani, *Ménol.*, 12 *giugno*, *p.* 71. — *Summar. vitæ defunct. Provinc. gall.-belg. (Arch. Rom.).*

XVII JUIN

—

Le dix-septième jour de juin de l'an 1614, mourut à Madrid le P. Guillaume Bath, issu d'une noble et pieuse famille d'Irlande, et dont la Flandre, l'Italie et l'Espagne avaient tour à tour admiré la sainteté. Très jeune encore, il avait été député par le vice-roi d'Irlande à la cour d'Élisabeth, et la maturité de son esprit, la grâce de ses manières et son rare talent pour la musique, lui avaient gagné les faveurs de la reine. Mais loin de se laisser éblouir par les brillantes perspectives de la gloire et des joies du monde, Guillaume Bath ne songeait dès lors qu'à se dépouiller de tout pour vivre uniquement à Dieu. Il balançait seulement entre les délices de la contemplation des Chartreux, la vie pauvre et pénitente des Capucins, et la vocation apostolique des enfants de la Compagnie. Un jour qu'il priait avec plus de ferveur pour connaître la volonté de Dieu, il entendit tout à coup résonner à son oreille ces mots de la sainte Écriture : « *Et ingredietur*, *et egredietur*, *et pascua inveniet ;* Il entrera, et il sortira, et il trouvera des pâturages » (Joan., 10, 9). Puis comme il cherchait le sens de ces mystérieuses paroles, une lumière soudaine lui découvrit qu'elles signifiaient l'union de la vie active et de la vie contemplative, telle qu'elle se pratique dans la Compagnie. Le P. Bath était en effet

prédestiné à devenir un maître et un parfait modèle de cette alliance si belle de l'apostolat, de la pénitence et de la prière. Son noviciat n'était pas même terminé, que déjà les supérieurs lui ordonnaient d'aider le Maître des novices dans la formation spirituelle de ses frères ; ils lui confièrent bientôt après le soin de préparer les jeunes Anglais du séminaire de Saint-Omer aux souffrances, aux combats et au martyre qui les attendaient dans leur pays.

Cependant Guillaume Bath n'était pas encore prêtre ; il reçut l'ordre de se rendre à Padoue pour y étudier la théologie. Ce fut là comme le second théâtre sur lequel brilla sa vertu. Les Italiens ne virent pas sans admiration de quel dévouement était capable cet étranger pour le salut des âmes, dans les prisons, les hôpitaux, les réduits les plus misérables, au chevet des pécheurs moribonds les plus désespérés. Il ne prodiguait pas moins son sang que ses veilles, ses larmes et ses fatigues, pour arracher chaque jour quelque proie nouvelle à l'enfer.

Sur ces entrefaites, le P. Louis Mansoni ayant été nommé par le Souverain Pontife nonce apostolique en Irlande, le P. Bath fut choisi pour lui servir de compagnon et d'interprète. Les deux religieux devaient auparavant se rendre en Espagne à la cour de Philippe II. Mais des circonstances imprévues mirent obstacle à l'accomplissement de leur mission ; le P. Mansoni fut rappelé en Italie, et le P. Bath, consumé déjà par les travaux et les austérités, demeura en Espagne, où il ne tarda pas à expirer saintement. Il eut la consolation de renouveler auparavant toute la ville de Salamanque. Parmi les fruits de son zèle, on compta jusqu'à trois cents conversions d'insignes pécheurs, dont le changement de vie et les œuvres de pénitence et de vertu tenaient du prodige. A sa voix,

dit un historien, les monastères se peuplaient de jeunes gens des plus illustres familles. Les Exercices de saint Ignace étaient l'instrument par excellence et presque unique des merveilles que Dieu opérait par ses mains. Avant de partir pour Madrid, il eut encore la joie de voir fonder le séminaire irlandais de Salamanque, d'où devaient sortir en moins d'un siècle des légions de prêtres et de religieux, missionnaires, confesseurs et martyrs de la foi.

Au milieu de ses travaux, ce généreux apôtre n'oublia jamais le désir d'être lui-même un saint. Trois fois chaque année, il retrempait son âme pendant dix jours dans les Exercices de notre Bienheureux Père. De plus, tous les mois il consacrait encore un jour entier à l'oraison et à la pénitence ; il l'appelait son jour de réforme et le passait sans aucune nourriture. Il dormait quelques heures à peine sur une planche nue, et tout habillé, pour donner plus de temps à l'oraison ; le samedi il ajoutait à ses veilles et au jeûne deux heures de contemplation sur les vertus de la sainte Vierge. Son dénuement était absolu ; lorsqu'il eut rendu le dernier soupir, on ne trouva dans sa chambre, avec ses pauvres vêtements, qu'un affreux cilice et les disciplines sanglantes dont il se déchirait les épaules au moins une fois chaque nuit. Le P. Bath mourut à l'âge de quarante-huit ans ; il en avait passé dix-sept dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu*, *part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 135, *p.* 224. — — Math. Tanner, *Societas Jesu apostolor. imitatrix*, *p.* 451. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 313. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 1, *p.* 1009. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 17ª *jun.*, *p.* 318. — Patrignani, *Menol.*, 17 *giugno*, *p.* 112. — Nieremberg, *Varones ilustres*, *nlle édit.*, *t.* 9, *p.* 232. — Foley, *Records*, *t.* 7, 1ère *part...*, *p.* 41 ; 2de *part.*, *Appendice*, *p.* 9. —

Oliver, *Collections, p.* 233. — Valdivia, *Historia de la Provincia de Castilla, t.* 3, *lib.* 2, *p.* 278 *(Arch. dom.).*

---

* Le dix-septième jour de juin de l'an 1636, mourut à Hesdin au service des pestiférés le Frère Coadjuteur Bon Le Riche, né en Artois. Quand il apprit que son supérieur l'avait désigné pour cet office de charité, sa joie fut sans bornes. Enfin, disait-il, après avoir reçu de Dieu Notre-Seigneur tant et de si précieuses grâces, il pourrait au moins par le sacrifice de sa vie lui montrer quelque reconnaissance; et s'il n'avait pas vécu jusque là avec toute la perfection que demandent nos règles, il allait racheter d'un seul coup ses négligences et ses lâchetés. Et en effet il se jeta au milieu du danger avec un contentement incroyable, qui éclatait dans ses yeux, les traits de son visage, toute sa démarche, et ravissait d'admiration les témoins d'un si bel héroïsme. Bientôt frappé par la contagion, le F. Le Riche accueillit la mort avec la même allégresse et remit son âme entre. les mains de Dieu, à l'âge de trente-six ans ; il en avait passé huit dans la Compagnie.

Alegambe, *Heroes et Victimæ charit., p.* 404. — *Levens van Broeders coadjut.,* 17 *jun., p.* 318.

XVIII JUIN

—

Le dix-huitième jour de juin de l'an 1649, le P. Robert Netterville, irlandais, consomma son glorieux martyre, après une longue agonie, dans la ville de Drogheda. Usé par l'âge et le travail, il n'avait plus qu'un souffle, lorsque les Anglais, ayant emporté la place d'assaut le 15 juin, apprirent qu'elle renfermait un vieux missionnaire de la Compagnie. Une troupe de soldats se mit aussitôt à sa recherche ; dès qu'ils l'eurent découvert, ils l'arrachèrent de son lit, le traînèrent par les pieds et le battirent avec tant de barbarie, qu'il en eut plusieurs os brisés et rendit saintement à Dieu son âme quatre jours après. Le P. Netterville était âgé de soixante-sept ans ; il en avait passé quarante-cinq dans la Compagnie.

Alegambe-Nadasi, *Mortes illustres, p.* 656. — Math. Tanner, *Societas Jesu militans, p.* 136. — Nadasi, *Ann. dier. memor.,* 15 *jun., p.* 316. — *Litter. ann. Societ. Jesu, anno* 1650, *p.* 284. — Patrignani, *Menol.,* 15 *giugno, p.* 92. — Drews, *Fasti Societ. Jesu,* 15[a] *jun., p.* 227. — Foley, *Records, t.* 7, 1[ère] *part., p.* 541 ; 2[de] *part., appendice, p.* 19. — Oliver, *Collections, p.* 260. — Hogan, *Ibernia Ignatiana, Catalogus, p.* 229.

* Le dix-huitième jour de juin de l'an 1797, mourut à Polotsk le saint et apostolique P. Dominique Brzezinski, d'une noble famille de Lithuanie. Ses études terminées, il sollicita la faveur de se consacrer aux missions de campagne et, jusqu'à l'âge de soixante ans, s'y dépensa sans ménagement et sans repos. Il avait pris saint François Régis pour modèle et protecteur. Rien n'arrêtait son zèle, ni la longueur des courses et la difficulté des chemins, ni l'intempérie des saisons, le dénuement, la malpropreté et souvent l'infection des misérables demeures où il devait pénétrer, ni les dangers des maladies contagieuses. A toute heure du jour et de la nuit, on le trouvait prêt pour consoler un malade ou préparer un moribond au dernier passage.

C'est dans l'union à Dieu que le P. Brzezinski puisait cette ardente et intarissable charité : « Il ne paraissait vivre, dit son biographe, que pour prier, et ne cessa de prier qu'en cessant de vivre ». Nommé dans ses dernières années Père spirituel des Nôtres au collège de Polotsk, il demeura fidèle aux préférences de toute sa vie apostolique. Après avoir satisfait aux devoirs de sa charge, il donnait aux ignorants et aux petits toutes les heures dont il pouvait disposer. Il faisait le catéchisme aux domestiques et préparait les enfants pauvres à leur première communion. C'est au milieu de ces occupations, si dignes d'un fils de saint Ignace, qu'il fut frappé d'un coup d'apoplexie. Il survécut trois jours, pendant lesquels il ne cessa de louer et de bénir Dieu. Il était âgé de soixante-quinze ans et en avait passé cinquante-huit dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. in colleg. Poloc. 1749-1815 *(E ms. Prov. Galic.).*

XIX JUIN

—

* Le dix-neuvième jour de juin de l'an 1664, mourut à Roessel en Lithuanie le P. Thomas Clagius, né dans l'Ermeland. Vers l'âge de vingt ans, comme il manifestait le désir de quitter le monde et d'embrasser la vie religieuse, plusieurs lui conseillaient de s'engager sous la règle des Cisterciens ; il préféra celle de saint Ignace, attiré par l'admirable modestie de quelques-uns des Nôtres qu'il avait vus passer dans son pays. Dans les différents emplois qui lui furent confiés, l'enseignement des lettres et des hautes sciences, le gouvernement des collèges, la formation religieuse de ses frères, le P. Clagius se montra, on peut le dire, l'homme de la règle dix-septième du Sommaire : « Si je me connais tant soit peu, écrit-il lui-même dans ses notes intimes, de tous les péchés capitaux aucun n'a moins de prise sur moi que l'orgueil et la vaine gloire ; car en vérité, je ne saurais dire si j'ai jamais rien fait, volontairement du moins et avec intention, pour plaire aux hommes ».

De très cruelles douleurs l'assaillirent vers la fin de sa vie. Il passa sa dernière année, dit l'auteur de sa notice, *tanquam in catasta*, comme sur le lit de torture où l'on tourmentait les martyrs. Sa patience fut héroïque ; il ne voulut pas même demander un allègement à ses maux, content de souffrir, puisque telle était la très

sainte et aimable volonté de Dieu. Le P. Clagius mourut à l'âge de soixante-six ans ; il en avait passé quarante-six dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Arch. Rom.). — Poszakowski, *Societ. Jes. lith.*, *p.* 135. — Sotuellus, *Biblioth.*, *p.* 761. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 2, *p.* 1196.

XX JUIN

—

Le vingtième jour de juin de l'an 1646, mourut à Dunkerque au service des pestiférés le P. Jean van den Broeck, de Gand, au moment où il allait faire voile pour les missions sauvages du Mexique. Après avoir pris de ses propres mains en viatique le corps du Sauveur, il fit encore le vœu, si Dieu lui conservait la vie, de la consacrer tout entière au salut des infidèles. Dans les dernières heures de son agonie, dévoré par une fièvre ardente, le P. Van den Broeck refusa d'accepter le moindre rafraîchissement, afin d'unir la soif qui le consumait à celle de Jésus-Christ sur la croix. Il était âgé de trente-deux ans, et en avait passé quinze dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. flandr.-belg. (Archiv. Rom.). — Alegambe, *Heroes et Victimæ..., p.* 428.

Le vingtième jour de juin de l'an 1707, mourut à Varsovie le P. André Hrynkiewicz, prédicateur des rois de Pologne pendant plus de vingt ans, et regardé par ses compatriotes comme le pre-

mier orateur du royaume, depuis la mort de l'incomparable Skarga. La grâce accordée par la très sainte Vierge à plusieurs enfants de la Compagnie, et qui nous a donné entre autres les Pères Suarez, Vieyra et Beauregard, fut accordée pareillement au jeune André Hrynkiewicz. Il s'était consacré à Dieu sans réserve ; il vivait, obéissait et priait comme un ange ; mais à peine eût-il été appliqué aux études, que l'on découvrit en lui une incapacité désolante ; il ne semblait guère au dessus des soins de la basse-cour, dont on l'avait chargé six mois entiers pendant son noviciat. Dans sa détresse, le pauvre Scolastique eut recours à la Reine du ciel, dont il portait toujours l'image sur son cœur; il fut si pleinement exaucé que, lorsqu'il parut ensuite dans la chaire du réfectoire, tous les Pères et Frères du collège se regardaient avec étonnement, croyant entendre, disaient-ils, un Chrysostome ou un Augustin.

Cette illumination soudaine, qui ne s'obscurcit jamais jusqu'à sa mort, ne fit rien perdre au P. André Hrynkiewicz de sa fidélité aux moyens surnaturels et de sa joie d'être méprisé. Il ne montait jamais en chaire devant le roi, sans avoir pris auparavant une longue et rude discipline ; il était si humble que plusieurs fois il se mit à genoux devant ceux qui le critiquaient, même devant quelques religieux ses élèves, en les suppliant de ne pas l'épargner. On croit que la sainte Vierge daigna lui annoncer elle-même le jour où Dieu le rappellerait à lui. En effet, la veille de sa mort, fête de la Très Sainte Trinité, il fit sa confession générale, prit affectueusement congé de toute la communauté, comme s'il partait pour un grand voyage, remit le soir au Père Ministre les clefs de la maison professe, dont il était alors supérieur, et fut trouvé

le lendemain matin agonisant et près d'expirer. Il était âgé de soixante ans, et en avait passé quarante-trois dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Arch. Rom.). — Patrignani, *Menol.*, 20 *giugno*, *p.* 152. — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 306.

Le vingtième jour de juin mourut à Hereford, en 1786, le P. Jean Butler, fils de Lord Thomas Cahir, irlandais. Après la destruction de la Compagnie, trois archevêques et douze évêques d'Irlande supplièrent le Souverain Pontife de l'élever sur le siège épiscopal de Limerick ; et bien que la Propagande le rejetât comme ancien jésuite, Pie VI n'en ordonna pas moins de lui expédier ses bulles, ne jugeant personne plus digne d'un poste si important pour la gloire de Dieu. Comme plusieurs savants et pieux prélats faisaient au P. Jean Butler un devoir de conscience d'accepter, il parut hésiter, et exigea néanmoins la promesse formelle d'abord qu'il lui serait permis, si la Compagnie renaissait un jour, de redevenir simple religieux ; mais bientôt son humilité l'emporta ; il refusa un honneur dont il se jugeait par trop indigne et obtint de mourir en travaillant au salut des âmes dans son ancienne et si chère obscurité.

Foley, *Records*, *t.* 5, *p.* 896 ; *t.* 7, *p.* 107. — Oliver, *Collections*, *p.* 236.

XXI JUIN

—

Le vingt-et-unième jour de juin de l'an 1656, mourut à Cologne le P. Maximilien Van der Sandt, hollandais. Il était âgé de soixante-dix-huit ans et, sans jamais céder à la fatigue ou à l'ennui, il avait composé, dit le P. Hartzheim, pour la défense de l'Église, le salut de ses compatriotes et l'avancement dans la vertu des congréganistes de la sainte Vierge, autant d'opuscules au moins qu'il comptait d'années. Dans ses livres de piété, il s'attachait particulièrement à inculquer aux fidèles la connaissance et l'amour de Jésus crucifié, la dévotion à Marie et aux âmes du purgatoire et le saint exercice de la prière et de la présence de Dieu. Il avait pénétré lui-même tous les secrets de la vie intérieure ; il consacrait à l'oraison plusieurs heures du jour et de la nuit et fuyait toute conversation qui n'était pas de Dieu ou pour Dieu. Sous la conduite du P. Van der Sandt, la principale congrégation de Cologne, déjà célèbre dans les annales de la Province du Rhin, par l'innocence, la piété et les œuvres de charité, de pénitence et de zèle d'un grand nombre de ses membres, jeta dans toute l'Allemagne un si vif éclat, que beaucoup de princes et d'évêques, même des nonces du Saint-Siège et des cardinaux, sollicitèrent instamment l'honneur d'en faire partie et d'assister à de si ferventes

réunions. Le P. Van der Sandt mourut à l'âge de soixante-dix-huit ans, il en avait passé près de cinquante-neuf dans la Compagnie.

Summar. vitæ Provinc. Rheni-Infer. (Arch. Rom.). — Hartzheim, *Bibliotheca Coloniensis, p.* 244. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 603. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 555. — Drews, *Fasti Soc. Jesu*, 21ª *jun., p.* 236. — Ruland, *Series et vitæ professorum..., p.* 46. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 403.

Le vingt-et-unième jour de juin rappelle la mémoire du Père Richard Norris, auquel on peut joindre le P. André Norris, son frère, et le P. Cuthbert Clifton ou Norris, tous trois vaillants apôtres de la Province d'Angleterre au milieu des persécutions et des émeutes qui signalèrent la chute de Charles Ier et de Jacques II.

Le P. Cuthbert Clifton avait évangélisé le Lancashire trente années environ et remporté de glorieuses victoires sur l'hérésie ; il eut entre autres la joie de réconcilier avec l'Église Romaine l'illustre Jacques Stanley, comte de Derby, avant de le voir monter sur l'échafaud. Il mourut à Garswood, dans le comté de Lancastre, le 15 octobre 1675, à l'âge de soixante-cinq ans.

Le P. André Norris, mort le 26 janvier 1722 dans le comté de Lincoln, à l'âge de soixante-huit ans, était regardé depuis longtemps comme un des plus intrépides défenseurs de la foi dans cette partie de la mission. Il avait eu l'honneur d'être enchaîné pour Jésus-Christ.

Le P. Richard Norris est celui qui semble avoir enduré le plus

de souffrances pour la cause de Dieu ; il n'échappa à la mort que par une protection spéciale de la divine Providence. Il travaillait à Exeter quand éclata la révolution de 1688. Dès les premiers jours, la populace protestante obtint que sa tête fût mise à prix. Plusieurs fois il tomba entre les mains des soldats qui le cherchaient ; un d'entre eux leva même sa hache d'armes pour le frapper. Mais Notre-Seigneur voulut qu'il sortît toujours sain et sauf de tous les dangers. Souvent il n'avait d'autre asile que les bois ou des masures abandonnées, d'autre lit que la terre sous un ciel froid et pluvieux, et était poursuivi par des patrouilles qui, jusqu'à une distance de treize milles, occupaient militairement tous les chemins pour s'emparer de sa personne. Rien ne put jamais lui persuader de s'éloigner de ses chers enfants dans la foi. Il mourut au comté de Suffolk, le 21 juin 1717, à l'âge de cinquante-neuf ans, dont il avait passé trente-sept dans la Compagnie.

P. Richard Norris. — Foley, *Records, t.* 5, *p.* 970 ; *t.* 7, *p.* 551. — Oliver, *Collections*, *p.* 150.

P. André Norris. — Foley, *t.* 7, *p.* 549. — Oliver, *p.* 150.

P. Cuthbert Clifton, *alias* Norris. — Foley, *t.* 2, *p.* 9 ; *t.* 7, *p.* 139. — Oliver, *p.* 150.

XXII JUIN

—

Le vingt-deuxième jour de juin de l'an 1610, le Frère Coadjuteur Claude Voley, né en Flandre, mourut à Chambéry dans la paix du Seigneur, après avoir glorieusement triomphé des plus violents assauts de l'enfer à ses derniers moments. Les démons, furieux de sa sainte vie, lui apparurent alors, comme autrefois à saint Antoine, sous la forme de monstres horribles, dragons, lions, taureaux, qui se jetaient sur lui avec rage. Mais la prière le rendait invincible. Après l'avoir laissé quelque temps aux prises avec ces terribles ennemis, Notre-Seigneur vint le soutenir et l'encourager en l'assurant qu'il ne l'abandonnerait jamais. Le F. Voley mourut à l'âge de soixante-cinq ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ., *ann.* 1610, *p.* 194. — Nadasi, *Pretiosæ occupat.*, *c.* 31, *n.* 4, *p.* 247. — Id., *Ann. dier. memor.*, 22ª *jun.*, *p.* 328. — Drews, *Fasti Soc.*, 22ª *jun.*, *p.* 237.

---

* Le vingt-deuxième jour de juin de l'an 1652, au collège de Bruxelles, mourut le Frère Coadjuteur Pierre Paffenrode, modèle

de patience et de charité, écrit l'auteur de sa notice. Il se dévoua quatre fois au service des pestiférés et faillit être victime de son intrépidité. Notre-Seigneur lui réservait une croix plus lourde peut-être. Il fut atteint de la goutte et, pendant seize années entières, endura un véritable martyre. Sa vertu ne fit que se fortifier dans cette épreuve. Dès que son mal lui donnait quelque relâche, il se traînait à la chapelle et entendait plusieurs messes de suite. Il unissait ses souffrances à celles de la sainte Victime et les offrait pour les Pères de sa Province qui travaillaient au salut des âmes dans la mission de Hollande ou sur les vaisseaux de la flotte impériale. Il apparut brillant de gloire le jour même de sa mort, arrivée dans la soixante-troisième année de son âge et la trente-neuvième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litteræ ann. Societ., *anno* 1652, *p.* 88. — *Levens van Broeders Coadjut.*, 22 *jun.*, *p.* 323.

XXIII JUIN

—

Le vingt-troisième jour de juin de l'an 1608, le Vén. P. Thomas Garnett mourut glorieusement à Londres sur le gibet de Tyburn, à l'âge de trente-quatre ans. Il était fils d'un saint confesseur de la foi, Richard Garnett, souvent dépouillé de ses biens et emprisonné, et neveu du P. Henri Garnett, l'un des plus illustres martyrs de la Compagnie en Angleterre. Il souffrit lui-même de bonne heure une dure captivité. Remis en liberté au bout de neuf mois et condamné à l'exil, il alla continuer à Louvain son noviciat si héroïquement commencé ; il y demeura une année entière, répandant parmi ses frères la bonne odeur de Jésus-Christ et, selon l'expression du P. d'Oultreman, « les novices et autres disaient ordinairement que le P. Thomas avait une face de martyr, tant la sainteté qui reluisait en ses yeux le faisait juger digne de ce titre d'honneur ».

Presque au moment où il remettait les pieds en Angleterre pour travailler au salut des âmes, la trahison d'un prêtre apostat le fit tomber entre les mains de ses ennemis. Après lui avoir vainement offert le serment sacrilège, que l'on proposait alors aux catholiques, ses juges le condamnèrent à la mort des traîtres, comme prêtre et jésuite, préférant l'obéissance du Pape à celle du roi. Arrivé au

pied de l'échafaud, le P. Garnett baisa et bénit avec respect les instruments de son supplice et, profitant de la liberté que l'on accordait à ceux qui allaient mourir : « Je prends Dieu à témoin, dit-il au peuple, que voici le jour le plus beau et le plus heureux de ma vie, et je le supplie de ne redemander jamais au roi compte de mon sang. L'apostat Rowes m'a vendu, que Dieu lui pardonne ! Gross m'a saisi, que Dieu lui pardonne ! L'évêque de Londres m'a jeté en prison, que Dieu lui pardonne ! Montague et ses faux témoins m'ont chargé de leurs calomnies, que le Seigneur leur pardonne et daigne m'accorder la grâce de les voir tous un jour dans le ciel à côté de moi » ! Puis récitant à haute voix le *Veni Creator*, il s'abandonna au bourreau. Il avait passé trois ans dans la Compagnie.

JUVENCIUS, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 73 *seqq.*, *p.* 180 *seqq.* — MORUS, *Histor. Provinc. anglic.*, *lib.* 8, *n.* 8, *p.* 356 *seqq.* — MATH. TANNER, *Societ. Jesu militans, p.* 79. — ALEGAMBE, *Mortes illustres, p.* 267. — BARTOLI, *L'Inghilterra*, *lib.* 6, *c.* 15, *p.* 24. — D'OULTREMAN, *Tableaux des personnages signalez, p.* 497. — NADASI, *Ann. dier. memor.*, 23ª *jun.*, *p.* 329. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu*, 23ª *jun.*, *p.* 238. — PATRIGNANI, *Menol.*, 23 *giugno*, *p.* 172. — ANDRADE, *Varones ilustres*, *nouvelle édit.*, *t.* 6, *p.* 143. — FOLEY, *Records*, *t.* 2, *The life and martyrdom of Father Thomas Garnett, p.* 475-505 ; *t.* 7, *p.* 289 ; 2de *part.*, *p.* 1430. — OLIVER, *Collections, p.* 100. — CHALLONER, *Memoirs of mission. priests, t.* 2, *p.* 36. — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus*, *t.* 3, *ch.* 2, *p.* 102.

Le vingt-troisième jour de juin de l'an 1623, mourut dans les missions du Paraguay, en assistant ses néophytes atteints de la peste, le P. JEAN VAISSEAU, de Tournai. Son rare talent pour la mu-

sique lui avait autrefois gagné les bonnes grâces de l'archiduc Albert d'Autriche et de l'infante Isabelle Claire Eugénie, gouvernante des Pays-Bas. Après s'être signalé quelque temps dans leur chapelle, il venait d'obtenir un riche bénéfice, lorsqu'il résolut de consacrer au salut des sauvages du Paraguay les dons qu'il avait reçus de Dieu. En effet presque toutes les réductions lui durent l'introduction de la musique dans les églises et l'éclat des fêtes religieuses. Des six années de son apostolat date en grande partie le développement et la splendeur de ces belles missions.

Le P. Antoine Ruiz de Montoya, l'un des plus illustres apôtres du Paraguay, nous a laissé de précieux détails sur les vertus du P. Vaisseau : « je ne crois pas, dit-il, que dans l'espace de six ans, ce saint missionnaire ait manqué d'unir une seule de ses actions aux actes correspondants de Notre-Seigneur pour les animer de la vie et de la sainteté divines ; et cependant il n'éprouva pas une seule fois, durant tout ce temps, les consolations que le Sauveur a coutume d'accorder à ses fidèles serviteurs au milieu de leurs privations et de leurs travaux. Il était au contraire perpétuellement en proie aux plus désolantes aridités ; mais bien loin de se relâcher dans le saint exercice de l'oraison, je regarde comme inouï qu'il ait jamais négligé, soit la préparation que recommande saint Ignace, soit la plus légère des additions. Sa pureté était véritablement angélique. Il l'avait mise sous la garde de la très sainte Vierge et de son ange gardien ; tous les soirs il suppliait très particulièrement ce bienheureux esprit de veiller sur son sommeil. Les infidèles n'ont pas de tourments, disait-il souvent, que je ne préférasse de bon cœur à l'infraction d'une seule des règles de la Compagnie. Pour vivre dans une plus complète sujétion, il

conjurait ses supérieurs de ne lui accorder aucune permission générale, même pour boire un peu d'eau lorsque la fièvre le dévorait. Cependant, malgré son amour de la croix, il ne refusait aucun des adoucissements qui lui étaient imposés par l'obéissance ; et quand on lui défendait de s'étendre sur des ais pour prendre son sommeil : « Bien, disait-il agréablement, j'aime mieux dormir dans un bon lit par la volonté de celui qui me tient la place de Jésus-Christ, que sur la terre nue par ma propre volonté ». Le P. Vaisseau mourut à l'âge de trente-huit ans ; il en avait passé onze dans la Compagnie.

Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 6, *n.* 216, *p.* 338 ; *lib.* 9, *n.* 270, *p.* 551. — Del Techo, *Histor. Provinc Paraquariæ, lib.* 7, *c.* 11, *p.* 183. — Patrignani, *Menol.*, 23 *giugno*, *p.* 174. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 23ª *jun.*, *p.* 329. — Drews, *Fasti Societ. Jesu*, 23ª *jun.*, *p.* 238. — Ruiz de Montoya, *Cf. Cordara et del Techo, ll. cc.*

XXIV JUIN

—

Le vingt-quatrième jour de juin de l'an 1629, mourut à Anvers le P. Charles Scribani, de Bruxelles, mis au rang de ces grands hommes de l'Église dont on trouve à peine un exemple en chaque siècle, dit Aubert Le Mire. Les Souverains Pontifes, les cardinaux, les évêques et presque tous les rois et princes catholiques de son temps, avaient pour lui la plus haute estime et en donnèrent publiquement des témoignages signalés. Les calvinistes s'adressèrent à Henri IV pour faire condamner et brûler l'*Amphitheatrum honoris*, dans lequel ce vaillant défenseur de la foi leur portait des coups terribles ; mais le roi voulut auparavant lire lui-même l'ouvrage ; et loin de le jeter au feu, il envoya au P. Scribani, avec les félicitations les plus vives, des lettres de naturalisation extrêmement flatteuses. Le célèbre Ambroise Spinola, général des armées de Flandre, venait souvent avec ses principaux conseillers s'asseoir dans l'humble cellule du serviteur de Dieu, ne voulant pas se décider sans prendre son avis sur les plus importantes questions. Philippe IV, après avoir lu sa *Politique chrétienne,* exprima le regret de n'avoir pas un pareil homme auprès de lui. Enfin le commerce d'Anvers n'eut point d'autre arbitre durant quarante ans dans les affaires de conscience et d'intérêt les plus délicates.

A. G. II. — T. I. — 77.

Recteur et Provincial vingt-huit années de suite, le P. Scribani vit la Compagnie prendre en Belgique des développements rapides qu'elle n'avait pas eus jusqu'alors ; c'est à lui que la maison professe d'Anvers, le noviciat de Malines et le troisième an de Lierre durent leur fondation. Ce grand art de gouverner, qui rappelait celui de saint Ignace, et dont le P. Scribani a laissé de belles leçons dans plusieurs de ses ouvrages, était le fruit d'une alliance intime de la réflexion et de l'union à Dieu. Comme notre saint fondateur, il ne négligeait pas plus les moyens humains et les longues délibérations, que les moyens surnaturels et la prière, à laquelle il donnait plusieurs heures chaque nuit. La sainte messe était surtout pour lui une source de lumières ; il ne montait jamais à l'autel sans avoir purifié son âme des plus légères imperfections par le sacrement de pénitence. Notre-Seigneur semble lui avoir révélé le temps de sa mort ; car il annonça quelques jours auparavant à plusieurs personnes, qu'elles partiraient pour le ciel à peu près en même temps que lui. Il s'éteignit pieusement dans la soixante-neuvième année de son âge et la quarante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Necrolog. Provinc. flandr.-belgic. (Archiv. Rom.). — Cordara, *Histor. Societ. Jesu, part.* 6ª, *lib.* 14, *n.* 108, *p.* 303. — *Imago primi sæculi Societatis Jesu, lib.* 6, *Societas flandro-belgica, p.* 877. — Sotuellus, *Biblioth., p.* 133. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 982. — Nadasi, *Annus dier. memor.*, 24ª *jun., p.* 330. — Drews, *Fasti Soc. Jesu,* 24ª *jun., p.* 239. — Patrignani, *Menol.*, 24 *giugno, p.* 181. — Nieremberg, *Varones ilustres, nouv. édit., t.* 5, *p.* 628. — Paquot, *Mémoires pour servir à l'histoire..., t.* 3, *p.* 348. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 5, *p.* 457. — Aubertus Miræs, *apud* Sotuell., *l. c.*

* Le vingt-quatrième jour de juin de l'an 1825, mourut à Rome dans la maison du noviciat de Saint-André le P. Michel Szczyt, novice scolastique. Il appartenait à une noble et riche famille polonaise. Son ardeur et son bouillant courage à poursuivre le lynx, l'ours et le sanglier lui avaient fait donner le surnom de lion. Après avoir servi quelque temps comme officier dans les troupes de l'empereur de Russie, Alexandre Ier, il revint dans ses terres et se chargea lui-même de les administrer. Il le fit avec l'habileté d'un homme d'affaires et la foi d'un chrétien. Mais pendant qu'il ménageait à ses vassaux les avantages de missions fréquentes données par les Pères de la Compagnie, il sentit lui-même le désir d'une perfection plus élevée. La méditation fondamentale éclaira son esprit d'une lumière extraordinaire. Il résolut de quitter le monde et se rendit à Rome pour y suivre les cours de théologie. Il ne pensait encore qu'au sacerdoce. Mais un jour, pendant son oraison, il entendit au fond de son cœur une voix qui lui disait : « Entre dans la Compagnie de Jésus ». Il soumit cette inspiration au P. Rozaven, son directeur, et quand il eut terminé ses études et reçu la prêtrise, il alla se ranger parmi les novices de Saint-André. Il avait alors trente-sept ans.

Dès le premier jour, écrit le Père Recteur du noviciat, il prit la résolution de vivre au rebours de toutes ses inclinations. Sa joie était de mendier, la besace sur l'épaule, dans les rues les plus fréquentées de Rome. Une dame anglaise le voyant passer, place d'Espagne, dit à un gentilhomme qui l'accompagnait : « N'est-ce pas là le comte Szczyt de Pologne ? Quel équipage ! et quelle honte pour sa famille » ! Mais quand elle apprit que le brillant

seigneur d'autrefois avait embrassé cet abaissement par amour pour Jésus-Christ et s'était fait religieux de la Compagnie, elle ne sut plus que louer et admirer. A l'hôpital, le P. Szczyt choisissait de préférence les malades les plus abandonnés et les plus répugnants. Il semblait mort à tous les souvenirs du monde ; il ne se rappelait son ancienne fortune que pour s'humilier et rendre grâces à Dieu de lui en avoir montré le néant. Il était comme insatiable de croix ; et si l'obéissance n'avait mis un frein à sa ferveur, il se serait martyrisé lui-même.

Cependant il ne tarda pas à tomber dans une maladie de langueur. Les médecins parlèrent alors de l'envoyer respirer l'air natal. Il dit qu'il ne s'y refusait pas, si tel était l'ordre de l'obéissance ; mais il témoigna le désir de rester à Rome et de mourir au noviciat comme saint Stanislas. Toutes ses pensées et tous ses désirs étaient au ciel. A ceux qui venaient le visiter, il demandait de parler uniquement de Dieu et de l'éternité. Après avoir prononcé ses vœux de dévotion et reçu la bénédiction du Souverain Pontife, il expira pieusement, pendant que son Père Maître offrait pour lui le saint Sacrifice. Il avait passé un peu plus d'un an au noviciat.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Galic. (Archiv. Rom.). — *Lettre du* P. Pierre Rossini, *Recteur du noviciat,* « *Roma*, 25 *giugno* 1825 » *(Arch. Rom.).*

XXV JUIN

—

Le vingt-cinquième jour de juin de l'an 1609, mourut à Ratisbonne le P. Jean de Breda, né dans la ville dont il portait le nom. Il passa la plus grande partie de sa vie religieuse en Suisse ; Fribourg en particulier le regardait comme son père. On assure, en effet, qu'il y avait aidé plus de neuf cents personnes à faire une sainte mort, demeurant auprès d'elles, quand il le fallait, jour et nuit, à leur parler de Dieu. Lorsque après vingt-deux ans de séjour dans cette ville, le P. Paul Hoffée, son Provincial, lui ordonna de partir pour Ratisbonne, il obéit sur-le-champ ; mais les magistrats de la cité députèrent trois membres du Grand Conseil, pour demander que le saint homme leur fût rendu ; l'impuissance à laquelle le P. de Breda était alors réduit par ses infirmités empêcha seule le P. Hoffée de condescendre à leur désir. Durant les six derniers mois de sa vie, les souffrances du serviteur de Dieu allèrent si loin, qu'elles ne lui permettaient même plus de remuer la main, ni de chercher quelque adoucissement à ses maux dans un simple changement de position. Sur le lit de douleur où il était cloué comme sur une croix, il se consolait lui-même, comme il avait tant de fois consolé ses chers mourants, par la prière et la vue de Jésus crucifié. Le P. de Breda expira pieusement dans la

soixantième année de son âge et la quarante-quatrième depuis son entrée dans la Compagnie.

Litter. ann. Societ. Jesu, anno 1609, *p.* 353. — *Histor. Provinc. German. Super., t.* 3, *decad.* 7, *n.* 981, *p.* 417. — NADASI, *Annus dier. memor.,* 25a *jun., p.* 331. — DREWS, *Fasti Soc. Jesu,* 25a *jun., p.* 241.

---

* Le vingt-cinquième jour de juin de l'an 1699, mourut à Sandomir le P. STANISLAS ROPELOWSKI, épuisé par l'ardeur de son zèle à l'âge de cinquante-et-un ans, dont il avait passé trente-six dans la Compagnie. Au premier signe des supérieurs, il était prêt à tous les ministères, à monter dans les grandes chaires comme à enseigner la doctrine chrétienne dans les prisons, dans les plus misérables réduits et sur les places publiques. La nuit, quand on venait demander un Père pour quelque malade, c'est lui qui se présentait toujours ; il avait obtenu ce privilège, où il trouvait le moyen d'exercer à la fois la pénitence et la charité. A l'exemple de saint Ignace, le P. Ropelowski travaillait de toutes ses forces à la conversion des femmes de mauvaise vie. A ceux qui lui objectaient l'inutilité de ses efforts, il répondait avec notre Bienheureux Père, que n'empêchât-il qu'un seul péché mortel, il s'estimerait largement récompensé de toutes ses fatigues.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. (Archiv. Rom.).

---

* Le vingt-cinquième jour de juin de l'an 1824, en la fête du Sacré-Cœur de Jésus, auquel il avait une très tendre dévotion, mourut à Reggio, dans le duché de Modène, le Frère Coadjuteur Étienne Siwocha, polonais, né aux environs de Polotsk. Il avait d'abord suivi la profession des armes, et ses premiers débuts lui annonçaient un brillant avenir, lorsque Dieu l'appela sous le drapeau de saint Ignace. Admis au noviciat, Étienne Siwocha n'eut désormais d'autre ambition que celle de s'humilier et d'être le dernier de tous. Il avait de si bas sentiments de lui-même, qu'il se jugeait indigne de s'asseoir à la même table que ses frères et de converser avec eux. Comme le publicain de l'Évangile, il osait à peine s'approcher du sanctuaire, et souvent on le trouvait agenouillé sur les degrés de l'escalier qui conduisait à la chapelle domestique.

Exilé en Italie dans un âge assez avancé déjà, il ne put apprendre la langue de sa nouvelle patrie. Il supporta généreusement la solitude à laquelle cette ignorance le condamnait. Parlant moins avec les hommes, il s'entretint plus à loisir avec Dieu et se réjouit d'avoir cette occasion de vivre plus inconnu et plus oublié. Il expira très saintement *in osculo Domini*, dans la cinquante-quatrième année de son âge et la trente-cinquième depuis son entrée dans la Compagnie.

Lettre du P. Jules Polidori, « *Reggio,* 26 *giugno* 1824 » *(Arch. Rom.).*

XXVI JUIN

—

Le vingt-sixième jour de juin, moururent dans les missions d'Angleterre les PP. François Simeons ou Bruning en 1680, et Rodrigue Roberts en 1721, le premier au bout de vingt ans, et le second après trente-quatre ans au moins d'apostolat ; tous deux poursuivis à mort par les hérétiques, et contraints de vivre nuit et jour, durant des semaines et des mois entiers, en plein air, au milieu des bois ou des roseaux, dans des fossés ou des creux de rochers. Huit cents écus d'or avaient été promis par les conseillers de la couronne à quiconque leur livrerait vivant le P. Simeons, dont le principal crime était son habileté à sauver des âmes ; quant au P. Roberts, il ne parvint un jour qu'à grand'peine à s'échapper des mains de la populace, qui mit ses ornements sacrés au pillage et brûla sur la place publique ses livres et son crucifix.

P. François Simeons, *Summar. vitæ defunct. Provinc. Anglic. (Arch. Rom.)*. — *Brevis relatio...*, *p.* 85. — Foley, *Records, t.* 5, *p.* 78, *t.* 7, *p.* 99. — Oliver, *Collections, p.* 191.

P. Rodrigue Roberts. — Foley, *Records, t.* 5, *p.* 943 ; *t.* 7, *p.* 655. — Oliver, *Collections*, *p.* 181.

XXVII JUIN

—

Le vingt-septième jour de juin de l'an 1740, mourut dans la maison professe d'Anvers le P. Jean-Baptiste Du Sollier, âgé de soixante-et-onze ans, dont il avait consacré trente-huit à la publication des *Actes des saints*. Nous ne pouvons mieux faire son éloge, qu'en empruntant les expressions mêmes des savants et pieux rédacteurs du *Journal de Trévoux*. Après s'être étendus avec complaisance sur les premiers travaux qui valurent au P. Du Sollier les applaudissements de toute l'Europe, tels que son *Traité des patriarches d'Alexandrie*, ses *Actes du bienheureux Raymond Lulle* et son *Martyrologe d'Usuard*, ils continuent en ces termes : « En jetant les yeux sur tout ce qui est sorti de la plume du P. Du Sollier, on aura quelque peine à comprendre qu'un seul homme ait pu trouver assez de temps pour composer tant d'ouvrages.... On sera bien plus surpris encore, quand on fera réflexion aux heures qu'il lui a fallu employer à ménager et à entretenir des correspondances dans tous les pays du monde d'où il pouvait tirer des mémoires. Les lettres qu'il a été obligé d'écrire pour cela seul, ont été conservées ; et le nombre en monte à environ douze mille. Mais ce qui augmentera encore plus l'étonnement à la vue des occupations littéraires du P. Du Sollier, c'est qu'il s'en faut beau-

coup qu'il leur ait donné tout son temps .... Il continua de ne se refuser à rien de ce qu'il croyait pouvoir faire pour le service du prochain. Il avait reçu du ciel un talent rare pour la conduite des âmes, et il se garda bien de l'enfouir. Il se prêta sans peine à toutes les personnes qui avaient mis en lui leur confiance, et le nombre en était grand. Ecclésiastiques, magistrats, quantité d'âmes choisies de tout état, qui voulaient marcher dans les voies de la perfection, trouvèrent en lui un directeur sage, éclairé, vigilant et toujours disposé à les écouter. Un homme aussi studieux et aussi attentif à satisfaire aux devoirs de zèle que l'esprit de sa vocation lui imposait, ne pouvait pas manquer d'être un excellent religieux... C'était par des vues supérieures à toute inclination de l'amour-propre qu'il partageait son temps et ses forces entre l'étude et le service du prochain. Son zèle le soutint même assez longtemps, malgré l'épuisement de sa santé ; et il ne renonça à ses occupations que quand il ne lui fut plus possible de les continuer. Sur quoi il ne se relâcha jamais, c'est son extrême exactitude à observer ses règles. Personne ne l'a jamais portée plus loin que lui dans tous les temps ; et ce seul trait suffirait pour achever son éloge. Cette exacte régularité dans un commençant est le plus sûr chemin pour arriver en peu de temps à la perfection religieuse ; dans un homme qui l'a constamment pratiquée jusqu'au dernier jour de sa vie, c'est la preuve la moins équivoque d'une éminente sainteté ».

Litter. ann. Provinc. flandr.-belg., ann. 1740 *(Arch. Rom.).* — *Journal de Trévoux, ann.* 1743, *p.* 2250. — Stilting, *Acta SS.,* 5 *aug.* — Sommervogel, *Biblioth., t.* 7, *p.* 1371.

* Le vingt-septième jour de juin de l'an 1680, au collège de Kroze, dans la Province de Lithuanie, mourut le P. François Szrubowski, né à Kowno. Sa modestie, sa simplicité tout évangélique, son désir de faire du bien qui se reflétait dans sa parole et l'expression même de son visage, lui ouvraient comme naturellement le chemin des cœurs et lui donnaient une puissance de persuasion presque irrésistible. On l'appelait le père des affligés, tant il était empressé à consoler et savait répandre du baume sur les plus cuisantes blessures.

A Königsberg, où l'obéissance l'avait envoyé au secours des catholiques de nations diverses, Allemands, Lithuaniens, Polonais, que le commerce attirait dans cette ville, il prodigua à tous les trésors de son zèle, mais surtout aux plus abandonnés. Il aimait à faire le catéchisme aux enfants, aux désœuvrés sur les places publiques, aux soldats dans les casernes et les corps de garde, aux matelots sur les navires, aux artisans dans leurs boutiques, et souvent on le voyait conduire à l'église une multitude de ces pauvres gens pour les confesser et les préparer à la sainte communion. Même lorsqu'il était Recteur, le P. Szrubowski ne délaissa pas ces œuvres si apostoliques et si chères à son humilité. Très dur à lui-même, il prenait à peine chaque nuit trois ou quatre heures de sommeil, et consacrait le reste du temps à la prière ou à la composition de ses ouvrages et de ses sermons. Il mourut très saintement dans la soixantième année de son âge et la quarante-deuxième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunctor. Provinc. Lithuan. (Arch. Rom.). — Poszakowski, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 811. — Sommervogel, *Biblioth.*, *t.* 7, *p.* 1794.

XXVIII JUIN

—

Le vingt-huitième jour de juin, mourut à Wisbeach, en 1592, le P. Thomas Mettam, captif pour Jésus-Christ pendant les dix-sept dernières années de sa vie. On peut l'appeler à bon droit l'apôtre des prisons dans lesquelles il fut successivement enchaîné. Il avait d'abord langui quatre années entières dans un des cachots les plus obscurs et les plus infects de la Tour de Londres ; ses juges, le voyant dépérir trop rapidement à leur gré, travaillèrent avec une compassion barbare à lui rendre des forces, afin de prolonger son agonie. Cette expression d'un historien du P. Mettam, le P. Bartoli, est surabondamment justifiée.

Quand la reine Élisabeth, pour faire parade de clémence, fit jeter presque tous les prêtres captifs sur les côtes de Flandre et de France, et leur rendit la liberté au prix de l'exil, une exception fut faite pour le P. Mettam : le confesseur de Jésus-Christ fut retenu dans les fers et envoyé dans une des prisons publiques où l'on réunissait les malfaiteurs. Après avoir quelque temps servi de jouet à ces malheureux, il les gagna tellement par sa douceur, que beaucoup d'entr'eux se convertirent et devinrent ensuite, quand on leur eut enlevé l'homme de Dieu, les apôtres de leurs compagnons de captivité. Dès que les ministres s'aperçurent d'un résultat si

contraire à leurs pensées, ils se hâtèrent de le faire transporter ailleurs et, durant plusieurs années, le P. Mettam parcourut ainsi les différentes prisons de Londres, recueillant partout, avec les mêmes souffrances, les mêmes fruits de salut, jusqu'à ce qu'on le reléguât dans la terrible forteresse de Wisbeach, où ses forces achevèrent enfin de défaillir, et le saint captif, brisant ses chaînes, s'envola libre et triomphant dans le sein de Dieu. Il était âgé de soixante ans environ et en avait passé treize dans la Compagnie.

Juvencius, *Histor. Societ. Jesu, part.* 5ª, *lib.* 13, *n.* 2, *p.* 127. — Morus, *Histor. Provinc. anglic., lib.* 4, *n.* 15, *p.* 140. — Bartoli, *L'Inghilterra, lib.* 5, *c.* 4, *p.* 235. — Nadasi, *Ann. dier. memor.*, 29ª *jun.*, *p.* 335. — Patrignani, *Menol.*, 29 *giugno, p.* 209. — Foley, *Records*, *t.* 2, *p.* 608 *et suiv.* ; *t.* 5, *p.* 694 ; *t.* 7, 2de *part.*, *p.* 1441. — Alegambe, *Mortes illustres, p.* 154. — Math. Tanner, *Societas Jesu militans*, *p.* 20. — Oliver, *Collections, p.* 141.

Le vingt-huitième jour de juin de l'an 1714, mourut dans la maison professe d'Anvers le P. Daniel Papebroch, le plus illustre et le plus infatigable des successeurs de Bollandus dans l'immense entreprise des *Actes des Saints*. Son grand-père, riche commerçant de Hambourg, s'était exilé volontairement, à l'apparition du luthéranisme, pour sauver sa foi et celle de ses enfants. Son père et sa mère, dignes héritiers de ce généreux chrétien, virent avec joie leurs quatre fils et leurs deux filles se consacrer au service de Dieu, les premiers dans la Compagnie de Jésus, les dernières au milieu du monde dans l'exercice de toutes les bonnes œuvres

et dans une perpétuelle virginité. Le P. Daniel devait être par excellence la gloire de cette noble et pieuse famille, autant par ses vertus religieuses que par ses gigantesques travaux.

Les dix-huit volumes des Bollandistes, auquel son nom mérita d'être spécialement attaché, sont en effet un des plus riches trésors de l'érudition moderne. Mais il en expia l'honneur par plus de combats encore, de calomnies et d'outrages, que de fatigues et d'études. On sait quelle guerre étrange lui déclarèrent en particulier les Pères Carmes, parce qu'il n'avait pas voulu reconnaître le prophète Élie comme leur fondateur. Dénoncé par eux à l'inquisition de Tolède, il fut condamné solennellement comme hérétique. Cette accusation fut la seule qu'à l'exemple de saint Ignace, il ne consentit pas à supporter en silence. Il en appela au Saint-Siège, que ses ennemis sollicitèrent vainement de fulminer contre lui une sentence conforme à leurs désirs ; les inquisiteurs espagnols durent se résoudre eux-mêmes à révoquer leur outrageante condamnation. Ses autres adversaires, que n'aveuglaient pas de semblables préoccupations, eurent souvent au contraire l'occasion de rendre hommage à la modestie, aussi bien qu'au mérite de ce grand homme. Il semblait n'éprouver aucune peine à faire souvent l'aveu de son ignorance, quand on venait le consulter sur une question difficile, ni même à se rétracter publiquement, lorsqu'on lui montrait quelque erreur dans ses ouvrages ; il ne cherchait que la vérité et ne la cherchait que pour Dieu.

Au milieu de ses études, le P. Papebroch trouvait le temps et le courage d'être encore, dans un très haut degré, un homme de mortification et de prière. Il se levait d'ordinaire après trois ou quatre heures de repos, et allait passer une partie de la nuit de-

vant le Très Saint Sacrement. C'était encore en visitant Notre-Seigneur au tabernacle, ou en récitant le petit office de la sainte Vierge et le chapelet, qu'il se reposait durant le jour ; on trouva dans ses papiers, après sa mort, un commentaire très affectueux des psaumes de David, fruit de la piété avec laquelle il les récitait. Jamais il ne manquait au jeûne du samedi en l'honneur de la très sainte Vierge ; l'usage continuel des chaînes et des disciplines de fer le mettait souvent dans un état à faire pitié ; en un mot il n'épargnait rien pour imiter les vertus de ceux dont il écrivait la vie. De leur côté les saints vinrent plus d'une fois miraculeusement à son secours, soit pendant la peste d'Anvers en 1678, quand il obtint de quitter ses livres pour le chevet des mourants et fut frappé du terrible mal, après avoir vu succomber en dix-huit jours douze de ses frères ; soit quand Dieu, pour l'éprouver comme l'or dans la fournaise, le priva de la vue durant cinq années entières en ne lui laissant d'autre consolation que la prière et le crucifix. Le P. Papebroch mourut dans la quatre-vingt-septième année de son âge et la soixante-huitième depuis son entrée dans la Compagnie.

Acta Sanctorum, t. 6 *jun., Historia de vita, gestis, operibus ac virtutibus R. P. Danielis Papebrochii..., auctore* Jo. Pienio *ejusdem Societat., p.* 3-21. — Sommervogel, *Biblioth., t.* 6, *p.* 178. — *Mémoires de Trévoux, janv.* 1718, *p.* 76-82. — Feller, *Dictionn. histor., t.* 4, *p.* 697. — Crétineau-Joly, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 4, *ch.* 4, *p.* 269. — *Bibliographie univers.* — Patrignani, *Menol.*, 28 *giugno, p.* 205.

* Le vingt-huitième jour de juin de l'an 1654, mourut à Vilna le jeune et apostolique P. CYPRIEN BOHUTZ, du palatinat de Novogrodek. Après la prise de Vilna par les Russes, il avait été le premier de la Compagnie à rentrer dans cette malheureuse cité ; il y prodigua aux pauvres et aux malades tous les secours spirituels et corporels, avec un dévouement et une intrépidité qui ravirent l'admiration des ennemis eux-mêmes : « Nos prêtres, disaient-ils, n'ont jamais connu un tel zèle des âmes ». Gagnés par tant d'héroïsme, les Russes lui laissèrent pleine liberté d'exercer son ministère. Mais le P. Bohutz succomba bientôt, emporté par la contagion, qu'il avait contractée au chevet des malades. Il n'était âgé que de vingt-huit ans et en avait passé treize dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.).

XXIX JUIN

—

* Le vingt-neuvième jour de juin de l'an 1715, mourut en grande réputation de vertu au collège académique de Vilna, le F. CHRISTOPHE TOMASZEWICZ, Coadjuteur temporel, né en Samogitie. Il remplit jusqu'à sa mort l'office d'infirmier dans ce grand collège avec une diligence et une charité véritablement insignes. L'auteur de sa notice relève surtout son attention à ménager aux malades les suprêmes secours de l'Église et sa délicatesse à les préparer au redoutable passage. Il semble, dit-il, que Dieu l'éclairait à ce sujet d'une lumière surnaturelle, tellement il savait discerner à propos le moment le plus opportun. Lorsque son emploi ne le retenait pas à l'infirmerie, le F. Tomaszewicz était en prière au pied du saint Sacrement ; c'est là qu'il aimait à se réfugier, souvent même au milieu de la nuit, et à chercher le repos de ses fatigues. Il mourut emporté avant le temps par une maladie de langueur, à l'âge de quarante-quatre ans ; il en avait passé treize dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Lithuan. (Archiv. Rom.). — POSZAKOWSKI, *Societ. Jesu lithuan.*, *p.* 845.

XXX JUIN

—

Le trentième jour de juin rappelle la glorieuse et sainte mort du Vén. P. Thomas Harcourt, Provincial d'Angleterre, et des Vén. PP. Jean Gawen, Antoine Turner, Guillaume Waring et Jean Fenwick, pendus à Londres, l'an 1679, sur l'échafaud de Tyburn, en haine manifeste de la foi. La conspiration imaginaire inventée par l'apostat Oates, que le protestant Leibnitz appelle « un méchant homme, et qui fera toujours honte au parti dans lequel il sera », fut le seul motif de leur supplice ; parlant du complot lui-même, le célèbre philosophe ne craint pas d'écrire : « L'extravagance des contes qu'on a faits sur la prétendue conspiration d'Angleterre saute tellement aux yeux, qu'une personne qui n'est pas étrangement prévenue n'en saurait parler qu'en les rejetant bien loin ».

Le Vén. P. Jean Gawen, le plus jeune de ces saints martyrs, avait mérité, dès le temps de ses premières études, d'être appelé l'ange du collège de Saint-Omer pour sa pureté, sa ferveur et sa modestie ; les hérétiques eux-mêmes donnèrent à la mission dont il était chargé dans le Wolverhampton, le nom de petite Rome, tant les progrès de la foi catholique leur y paraissaient surprenants. Vendu par un misérable, à l'amitié duquel il avait cru pou-

voir se fier, le P. Gawen couvrit ses calomniateurs de confusion ; et poussé, comme sa vertu donne lieu de le croire, par un mouvement spécial du Saint-Esprit, il offrit à ses juges de prouver son innocence en marchant pieds nus sur des barres de fer embrasé. Mais ceux-ci se gardèrent bien d'accepter un pareil défi et prétendirent n'avoir pas besoin de nouvelles preuves pour l'envoyer à l'échafaud. Le P. Gawen était âgé de trente-neuf ans.

Le Vén. P. Antoine Turner avait eu le malheur de naître dans l'hérésie ; mais la conversion de sa mère et le courage avec lequel cette femme forte supporta jusqu'à la mort les mauvais traitements de son mari, lui ouvrirent les yeux à la vérité ; il se donna si pleinement à Dieu dans la Compagnie, qu'il mérita d'être appelé un trésor de science et de vertu. Il mourut à l'âge de cinquante ans.

Le Vén. P. Guillaume Waring, âgé de soixante-dix ans, aurait pu facilement se soustraire au supplice ; il trompa d'abord toutes les recherches des satellites mis à sa poursuite. Il profita de ces jours de répit pour avertir les supérieurs des différentes parties de la mission du danger qui les menaçait et des précautions à prendre. Mais bientôt trahi par une malheureuse femme, il partagea le glorieux supplice de ses frères, victime de sa charité aussi bien que de sa foi.

Le Vén. P. Jean Fenwick avait commencé de bonne heure à souffrir pour Dieu ; il s'était laissé réduire au plus affreux dénûment par son propre père, furieux de lui voir abandonner l'hérésie. Dans la prison, d'où il ne devait sortir que pour aller au gibet, ses geôliers se firent à leur tour. une joie de le tourmenter avec une barbarie toute sauvage ; ils lui serrèrent si cruellement les

jambes avec des chaînes de fer, qu'à la vue de ses plaies rongées par la gangrène, les médecins délibérèrent s'il n'en fallait pas venir à une double amputation. Sa condamnation au dernier supplice les empêcha seule de recourir à ce moyen pour lui conserver la vie. Il était âgé de cinquante-et-un ans.

Enfin le Vén. P. Thomas Harcourt, chef de cette bienheureuse troupe, était un de ces vaillants apôtres de l'Angleterre, également chers à Dieu et aux hommes, qui puisaient, dans une continuelle union de cœur avec Notre-Seigneur, le courage de braver toutes les fatigues et tous les dangers. Quelques mois avant de tomber entre les mains de ses ennemis, il avait annoncé, pendant sa visite au collège anglais de Liège, la nouvelle persécution, que rien ne faisait prévoir encore, et la mort qu'il aurait bientôt le bonheur de souffrir pour Jésus-Christ. Peu de temps après son retour en Angleterre, il fut violemment enlevé dans le palais même de l'ambassadeur d'Espagne à Londres, enchaîné comme un malfaiteur, enseveli à demi-mourant dans les cachots de Newgate et condamné au supplice des traîtres, vérifiant ainsi la prophétie que plusieurs avaient cru pouvoir regarder d'abord, moins comme le fruit d'une connaissance surnaturelle, que comme l'ardente expression de son amour et de ses désirs. Le Vén. P. Harcourt était âgé de soixante-et-un ans et en avait passé quarante-quatre dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Angl. (Arch. Rom.). — *Brevis Relatio felicis agonis quem... subierunt aliquot e Soc. Jesu... in ultima Angliæ persecutione..., p. 29 seqq.* — Patrignani, *Menol.*, 20 *giugno*, *p.* 146 *et suiv.* — Foley, *Records*, *t.* 5; P. Jean Gawen, *p.* 454; P. Antoine Tur-

NER, *p.* 861 ; P. GUILLAUME WARING, *alias* BARROW *et* HARCOURT, *p.* 240 ; P. JEAN FENWICK, *alias* CALDWEL, *p.* 244 ; P. THOMAS HARCOURT, *alias* WHITBREAD, *p.* 233. — *Florus Anglo-Bavaricus, p.* 151 *seqq.* — CHALLONER, *Memoirs of mission. priests, t.* 2, *p.* 370 *et suiv.* — CRÉTINEAU-JOLY, *Histoire de la Compagnie de Jésus, t.* 4, *ch.* 2, *p.* 140. — MORRIS, S. J., *The condition of catholics under James I, London,* 1871. — *Stimmen aus Maria-Laach, t,* 22, *p.* 69, 170, 479. — BERN. DUHR, S. J., *Jesuiten-Fabeln, ch.* 33, *p.* 724. — FELLER, *Dictionn. histor., t.* 4, *p.* 629. — *Biograph. univers., t.* 31, *p.* 461. — OLIVER, *Collections, aux mots* GAWEN, *etc., et surtout* HARCOURT, *p.* 111. — DE BACKER, *Biblioth.,* 1ère *édit., t.* 5, *p.* 276, *au mot* HARCOURT. — LEIBNITZ, *apud* DUHR, *l. c.*

---

* Le trentième jour de juin de l'an 1649, le P. PIERRE DUNIN donna généreusement sa vie pour la foi dans la mission de Nowogrodek. « Il était né dans la Grande Pologne, d'une illustre et ancienne famille, lisons-nous dans la notice envoyée à Rome pour être soumise à l'approbation du Père Général et insérée ensuite au Ménologe de la Province de Pologne. Dès son noviciat, il avait brûlé du désir de répandre son sang pour le nom de Jésus-Christ et de prêcher l'Évangile aux barbares, et s'était engagé par vœu à demander toujours cette double grâce. Novice, il offrait ses œuvres de piété et d'incroyables pénitences ; prêtre et scolastique, il présentait à Dieu, par les mains de la bienheureuse Vierge, la victime non sanglante de l'autel, pour obtenir la grâce du martyre. Il fut exaucé. Comme il donnait une mission parmi les Russes schismatiques, une bande de cosaques en armes, ennemis jurés de la foi catholique, s'emparèrent de lui dans le moment même où il réconciliait un schismatique avec l'Église et, l'attachant par les qua-

tre membres à leurs chevaux, le mirent en pièces ; le P. Dunin expira dans ce supplice, victime d'agréable odeur à Jésus-Christ ». Il était dans la trente-troisième année de son âge et la quinzième depuis son entrée dans la Compagnie.

Summar. vitæ defunct. Provinc. Polon. — Elogia Patrum Menologio Provinciæ inserendorum (Arch. Rom.).



SOCIETAS IESU GERMANA
Sive
ASSISTENTIA GERMANIÆ
Quæ complectitur X. PROVINCIAS scil. ANGLIAM AUSTRIAM, BOEMIAM, FLANDRO et GALLO-BELGIUM GERMANIAM sup LITUANIAM POLONIAM RHEN. INFER. ET SUPERIOREM
earumq3 COLLEG. SEMIN RESIDENT et MISSION.
Dedicata
Rev Patri in Xto P. FRANCISCO RETZ S I
bis Boemiæ Provinciali et p t Assistenti
à Franc. Hartzheim S.I Rhen Infer
excud. MATTH. SEUTT, S.C M G.
AUG
SEPT
MERID
OCCID
ORIENS
MARE BALTICUM
MARE GERMANICUM
DANIÆ
SLESWICK
HOLSATIA
POMERANIA
PRUSSIA DUCALIS
SAMOGITIA
MAZOVIA DUC.
LITUANIÆ
POLONIA MAJOR PROVINCIA
POLONIÆ
POLONIA MINOR
PROVINCIA BOHEMIÆ
MORAVIA
PROVINCIA RHENI INFERIORIS
PROVINCIA RHENI SUPERIORIS
PROVINCIA GERMANIÆ SUPERIOR
PROVINCIA FLANDRO BELGICA
GALLO BELGICA
WESTPHALIA
HOLLANDIA
THURINGIA
FRANCONIA
PALATINAT. SUPERIOR
SUEVIA
BAVARIA
BRISGOJA
HELVETIA
VALESIA
TYROLIS
AUSTRIA
STIRIA
CARINTHIA
CARNIOLA
CROATIA
SCLAVONIA
BOSNIA
PROVINCIA HUNGARIA
TRANSYLVANIA
ISTRIA
GOLFO DI VENETIA
ITALIÆ PARS
Anno Iubilæi
Rhenus Inferior
Rhenus Superior
Summa
Ad Assistentiam quoque spectat
Missio Scotiæ et Hiberniæ.
Numerat. Collegia Resid Semin Missio
Anglia 12 6 2 4
Austria 31 23 32 20
Boemia 28 13 28 4
Flandro Belg 20 1 1 32
Gallo Belgium 20 2 1 —
Germania Sup 27 7 3 2
Lituania 23 7 5 35
Polonia 24 7 6 45
Rhenus Inf 29 7 2 32
Rhenus Sup 16 6 2 —
Summa 220 79 81 164
CIVITAS MAJ. + Sedes Episcop S Seminarium
Civitas minor. Universitas R Residentia
+ Sed. Archiepisc. C Collegium M Missio

TABLE DES MATIÈRES [1]

ASSISTANCE DE GERMANIE

SECONDE SÉRIE

PREMIÈRE PARTIE

JANVIER

(1) Les notices marquées d'un astérisque ont été ajoutées par l'éditeur.

FÉVRIER

MARS

AVRIL

MAI

JUIN

ERRATA

Page	*Ligne*	*Au lieu de*	*lire*
62	12	d'une et douloureuse	d'une douloureuse
72	1	1654	1658
312	19	Dublin	Lublin
410	21	mais, disait-il,	« mais, disait-il,
574	1		Astérisque

Imprimerie M.-R. Leroy. — 185, rue de Vanves. Paris.